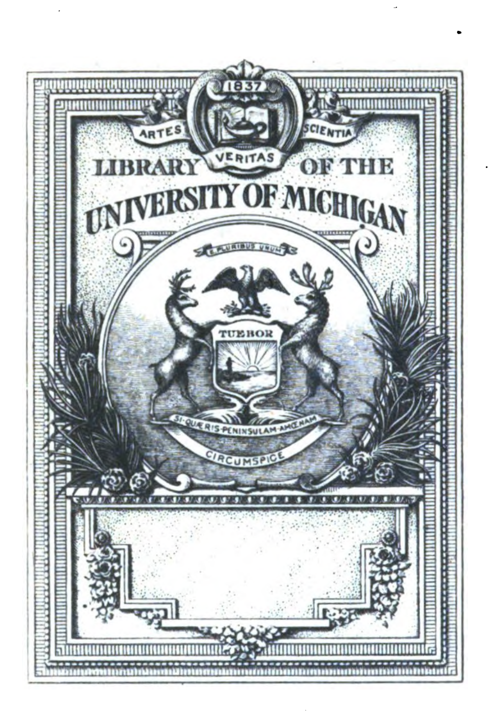
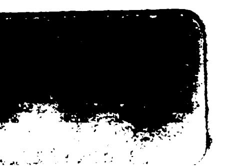


Dr.
Band.
. Abtheil
2. Abth
Di
n u
Dr.
Profes
33 lit
Preis
legenden
k der J.



THÉATRE

DE

TIRSO DE MOLINA

CHEZ LES MÊMES ÉDITEURS

THÉATRE

DE

MICHEL CERVANTÈS

TRADUIT POUR LA PREMIÈRE FOIS

PAR

ALPHONSE ROYER

UN VOLUME GRAND IN-18

Paris. — Impr. de Pillet fils aîné, rue des Grands-Augustins, 5.

Gabriel Tellez 1570?-1648

THÉATRE

DE

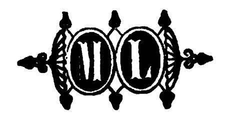
TIRSO DE MOLINA

TRADUIT POUR LA PREMIÈRE FOIS

DE L'ESPAGNOL EN FRANÇAIS

PAR

ALPHONSE ROYER



PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES ÉDITEURS

RUE VIVIENNE, 2 BIS, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15

A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1863

INTRODUCTION

Lope de Vega, Calderon de la Barca et Tirso de Molina sont les trois grands poëtes dramatiques de l'Espagne. Quelques critiques veulent donner à Tirso le troisième rang, d'autres le second; mais chacun de ces poëtes a son génie propre, et se recommande par des qualités si différentes que le parti le plus juste serait de ne chercher ni à les comparer ni à les classer. Toutefois, les œuvres de Lope et de Calderon ont eu plus de retentissement dans notre pays que celles de Tirso, connues seulement de quelques lettrés, qui les ont pu lire dans le texte original.

L'honneur que fit Molière à notre auteur, en lui empruntant le sujet de son *Don Juan*, a seul reflété chez nous quelques vagues rayons de célébrité sur le nom de cet esprit inventif; mais de ses ouvrages la France n'en connaît pas un, même le fameux *Séducteur de Séville,* dont aucune traduction complète n'a été publiée, que je sache, ni au temps de Molière, ni depuis.

J'ai pensé que le public français, qui a bien voulu accueillir avec indulgence une traduction du théâtre de Michel Cervantès, serait curieux de connaître aussi le théâtre du maestro Tirso de Molina. Le présent volume contient cinq de ses comédies; s'il y avait lieu, il se compléterait plus tard par un second volume en renfermant un pareil nombre.

Disons d'abord ce qu'est le poëte que nous présentons pour la première fois au lecteur, et disons aussi quelle est son œuvre.

Tirso de Molina est le pseudonyme d'un ecclésiastique dont le nom véritable était Gabriel Tellez. Malgré de nombreuses recherches, on n'a trouvé aucun document certain sur les événements de sa vie; mais quelques indices, quelques fragments de préfaces ou de livres, et diverses dates, notamment celles de ses publications, permettent de le suivre dans les différentes phases de sa carrière.

Tirso, ou plutôt Fray Gabriel Tellez, naquit à Madrid, ainsi qu'il le dit lui-même. Comme on sait qu'il prit l'habit à l'âge de quarante ans, vers l'année 1613, on en conclut qu'il dut naître vers 1570, c'est-à-dire sept ou huit ans après Lope de Vega. Il passa sa jeunesse à l'université d'Alcala de Henarès, qui était alors la docte ville par excellence, et qui donnait le pain de la science et des lettres à plus de dix mille étudiants. Il apprit la théologie et la philosophie dans ce fameux *Colegio mayor de San Ildefonso*, où les plus célèbres maîtres de l'Espagne se faisaient honneur de professer, et que les artistes du XVIe siècle s'étaient plu à illustrer

des œuvres de leur ciseau et de leur pinceau. Il ne reste aujourd'hui de toute cette grandeur universitaire que quelques plafonds lambrissés, quelques dorures fanées et le tombeau du fondateur, le cardinal François Ximenès de Cisneros, dont l'épitaphe un peu ambitieuse annonce aux passants que celui qui gît sous cette pierre étroite a porté le casque, le chapeau, le diadème et la barrette alors que l'Espagne lui obéissait comme à son roi.

Le vaste cadre rempli par les créations de Gabriel Tellez, la perfection inouïe à laquelle il sut porter l'art de manier la langue poétique, la profonde connaissance qu'il montre de l'humanité, prouvent qu'il profita des études sacrées et profanes auxquelles il se livra.

Quand il eut acquis ses grades, il quitta la plaine qu'arrose le Henarès, les collines qui l'ombragent et les tours de son enceinte de pierre pour prendre la route de Madrid, où il devait tenter la fortune du théâtre.

Selon toute apparence, ce fut vers les premières années du XVIIe siècle qu'il dut arriver dans la royale ville du Manzanarès, et là commença pour lui cette vie de combats mêlée de triomphes et de déboires qui constituait alors, plus encore qu'aujourd'hui, la carrière de l'auteur dramatique. Je ne prends pas cette date au hasard, mais en me reportant à l'aveu de Tirso, qui affirme, en 1624, que ses comédies furent composées dans l'espace de quatorze années.

Le combat dut être vif et chaud, quoique nous ignorions complètement la date de la représentation de ses pièces et le succès qu'elles purent obtenir à la scène.

L'auteur, toutefois, avoue dans un volume mêlé de prose et de vers (*los Cigarrales de Toledo*), que l'un de ses ouvrages auquel il attachait le plus grand prix, *le Timide à la cour* (*el Vergonzoso en palacio*), fut fort maltraité par le public et par la critique. Il défend son ouvrage avec une mauvaise humeur mal contenue, et il traite assez cavalièrement ses adversaires, qui ne sont à ses yeux que des *frelons voulant dérober le miel des laborieuses abeilles.* Les uns trouvaient la comédie trop longue, les autres malséante; celui-ci prétend que le poëte mérite une correction pour avoir péché contre la vérité des annales portugaises; cet autre s'impatiente de le voir sortir des limites et des lois fixées par les premiers inventeurs de la comédie, et notamment de la fameuse unité de temps. A quoi l'auteur répond que si la comédie ne doit représenter que ce qui peut se passer moralement dans une journée de vingt-quatre heures, il est absurde que dans un si court espace de temps un homme s'éprenne d'une dame, la courtise et l'épouse.

La critique, l'envie, les dégoûts, la misère, le découragement ont-ils joué un rôle dans la résolution que prit Gabriel Tellez de se consacrer à la vie religieuse? Nul ne peut le dire, mais il est permis de le supposer.

En 1613 nous le trouvons à Tolède, au couvent de la Merci. Tolède, la cité impériale aux quatre Alcazars, la ville du roi Wamba, de saint Ferdinand et de Charles-Quint, était bien faite pour réveiller dans l'âme du poëte le souffle créateur et les chants inspirés. Il paraît

prouvé qu'il y composa diverses pièces, mais il est probable qu'il renonça dès lors à la vie active du théâtre et aux luttes qu'elle entraîne. S'il n'était difficile d'expliquer quelques dates imprimées et manuscrites citées par don Cayetano Alberto de la Barrera dans son catalogue biographique du théâtre espagnol, j'inclinerais à croire avec don Antonio Gil de Zarate que le maestro Tirso composa tous ses ouvrages dramatiques avant d'entrer au couvent. Non qu'on ne puisse nommer d'autres ecclésiastiques, et à leur tête Lope et Calderon, qui aient mené de front le théâtre et l'Église, mais les pièces de Tirso contiennent des passages d'une liberté trop grande pour qu'on puisse supposer qu'il était dans les ordres quand il les écrivit. La discussion, du reste, demanderait un développement qui dépasserait les bornes de cette introduction.

On ne rencontre plus trace de notre auteur avant 1624. Il donnait alors ses soins à la publication de ses *Cigarrales de Toledo* (*les Vergers de Tolède*), volume composé de trois comédies réunies à des nouvelles et à des poésies détachées.

Trois ans après l'apparition des *Cigarrales*, en 1627, il publia le premier de ses cinq volumes de théâtre[1].

La deuxième partie parut dans cette même année 1627, par les soins d'une confrérie de libraires établie

1. Cette date de 1627 est donnée par M. de Schack, auteur d'une histoire très-estimée du théâtre espagnol (en allemand). Don Ramon Mesonero Romanos fait remonter cette publication à 1616, mais personne, que je sache, n'a vu l'édition dont il parle. Si elle existe matériellement, il serait bon de la produire et de mettre d'accord les bibliographes.

à Madrid sous l'invocation de saint Jérôme[1]. Les trois autres parties furent publiées par un neveu de Tirso nommé don Francisco Lucas Avila, de 1634 à 1636. Les quatre premiers volumes renferment chacun douze pièces en trois actes ou journées. Le second se complète par douze intermèdes. Le cinquième contient onze comédies. Les autres ouvrages furent imprimés en feuilles détachées par les compagnies théâtrales ou par les libraires qui voulurent se donner la peine de s'en emparer. En somme, on connaît soixante-dix-sept pièces de Tirso sur les trois cents qu'il dit avoir composées. Elles sont toutes en vers. Les éditions modernes de MM. Hartzenbush et Aribau renferment un choix de trente-six de ces comédies, parmi lesquelles ne figure aucun des douze intermèdes.

Fray Gabriel Tellez fut élu successivement dans son ordre : *presentado*, maître en théologie, prédicateur, chroniste pour la province de la Nouvelle-Castille, et *definidor* pour la Vieille-Castille. En 1645, il devint commandeur du couvent de Soria, où il mourut en 1648, à l'âge de soixante-dix-huit ans, survivant de treize années à son ami et compatriote Lope de Vega.

Un critique espagnol moderne, don Antonio Gil de Zarate, dans une courte et ingénieuse notice sur Tirso, prétend déduire des ouvrages de l'illustre *mercenaire* que sa jeunesse dut être agitée par les passions et qu'il dut beaucoup voyager. La première de ces opinions lui

1. La seconde partie daterait, comme la première, de 1616, selon M. Mesonero Romanos; elle aurait été publiée par le neveu de l'auteur, comme les trois suivantes.

est suggérée par les aventures très-romanesques des héros de Gabriel Tellez et par l'excès de leur énergie amoureuse; la seconde, par les descriptions détaillées auxquelles l'auteur se livre, quelquefois hors de propos, quand il parle de certaines villes et de certains pays. On peut en voir un échantillon dans la description de Lisbonne au premier acte du *Séducteur de Séville*.

Ce qui caractérise surtout le génie de Tirso, c'est son individualité. Il ne ressemble à personne et personne ne lui ressemble. C'est un inventeur, un philosophe, un ingénieux scrutateur du cœur humain. Il a traité tous les genres, depuis le drame historique et religieux jusqu'à la comédie de mœurs et la paysannerie. Après s'être élevé aux sommets du tragique et du lyrisme, il dépasse en verve comique et en esprit comptant les meilleurs poëtes, sans excepter le grand Lope lui-même. Son style est peut-être son plus beau titre de gloire, nerveux, enjoué, rapide, varié selon les circonstances, et toujours d'une irréprochable pureté. Sa phrase poétique est aussi étincelante que celle de Lope, mais tous les critiques se plaisent à reconnaître qu'elle est plus correcte. Ses rimes ont une ampleur et une abondance rares. Il a enrichi la langue espagnole d'une foule d'expressions nouvelles et de tours de phrase inconnus avant lui; beaucoup de ses vers sont devenus proverbes.

L'amour est le sentiment qu'affectionne Tirso et dont il a fait le pivot de tous ses ouvrages dramatiques. C'est tour à tour l'amour sublime, tendre, timide, railleur; il recherche les contrastes des palais et des chaumières.

Les femmes, dans ses compositions, jouent toujours le beau rôle, non-seulement au point de vue de la scène, mais au point de vue de la domination morale. L'homme y est ordinairement faible, suppliant, et le jouet des volontés féminines : les femmes sont hautaines, passionnées, vindicatives.

M. Philarète Chasles dit quelque part, dans ses *Études sur l'Espagne*, que Tirso est un *Beaumarchais en soutane*. Ce trait caractérise à merveille l'une des faces du génie de notre auteur, mais il a d'autres côtés non moins brillants et plus sérieux qui font de lui un homme à part et beaucoup plus complet comme penseur que Lope et Calderon, s'il leur est quelquefois inférieur comme dramaturge.

On pourrait critiquer Tirso comme tous ceux de sa nation sur la manière dont il construit ses pièces, mais ceci est une affaire d'école, l'ancienne poétique castillane différant tout à fait en cela de la nôtre. Cette poétique, nous l'avons dit ailleurs, veut de l'action et des situations avant tout, et elle se fonde non sur des règles arbitraires, mais sur les appétits et sur les exigences du public : le défaut de vraisemblance qui naît parfois de ce système est racheté par une grande rapidité et par une incessante production de moyens scéniques plus ou moins réussis.

Ce qu'on reproche à Fray Gabriel Tellez, prêtre de la Merci (et cela va paraître bien singulier), c'est le graveleux de sa plaisanterie qui passe souvent les limites, si bien qu'un traducteur français doit souvent omettre non-seulement des mots, mais des phrases en-

tières. Les temps sont bien changés, car du vivant de Tirso, un autre ecclésiastique célèbre, le fameux poëte Calderon, lui si pur et si chaste dans ses écrits, donnait comme censeur royal son approbation officielle au cinquième volume des comédies du père de la Merci, dans les termes suivants : « J'ai lu, par ordre de Votre Altesse, le livre intitulé : *Cinquième partie des comédies de maître Tirso de Molina,* et je n'y trouve rien contre notre sainte foi ni contre les bonnes mœurs. Au contraire, il y a en elles une doctrine exemplaire pour la moralité qu'elles contiennent enveloppée dans un agréable et honnête amusement, effet du génie de leur auteur qui, faisant preuve de science, de vertu et de religion, nous donne à apprendre et nous enseigne à l'imiter. »

Une autre faute de Tirso, c'est de retomber souvent dans les sujets qu'il affectionne. Ainsi voici deux arguments qu'il met souvent en œuvre en variant, il est vrai, les détails : le premier, c'est un cavalier pauvre, aimé d'une belle dame qui dédaigne pour lui rois et princes, et qui finit par vaincre la timidité du galant dans une scène de nuit et par le récompenser en lui donnant sa main. Le second, c'est l'histoire d'une paysanne vraie ou supposée, poursuivant à travers mille intrigues un gentilhomme qui lui a dérobé l'honneur, et qui l'amène après bien des péripéties à réparer sa faute en l'épousant.

Encore un défaut reproché à notre poëte, défaut commun à tous les auteurs de son temps, c'est le *gongorisme* ou le langage affecté qu'il prête parfois à ses

galants et à ses dames et même à ses paysannes et à ses bergères. Ce défaut toutefois n'est pas absolument sans saveur et sans charme, quand il ne passe pas certaines bornes; je n'ai pas cru devoir l'atténuer, afin de laisser à l'original tout son caractère et toute sa couleur. Un traducteur, selon moi, doit respecter dans le tableau d'un maître les tons les plus heurtés, s'il s'en trouve, et bien se garder de passer sur la toile la pierre ponce des approximatifs.

Tirso a inventé beaucoup de sujets dramatiques dont ses successeurs ont largement profité. Molière lui a pris *Don Juan;* Moreto a littéralement copié *la Paysanne de Vallecas*, et il a imité *la Jalousie se guérit par la jalousie*, dont il a fait *Dédain pour dédain*. Montalvan a agi de même pour *les Amants de Teruel* qu'il s'est appropriés, et Matos Fragoso pour les comédies intitulées : *la Vérité sert toujours à quelque chose*, — *l'Election par la vertu*, — et *Ruse contre ruse*, devenues sous sa plume : *Voir et croire*, — *l'Enfant trouvé*, — *le Meilleur ami, c'est le roi*. Calderon lui a emprunté en outre le sujet du *Jaloux prudent*, qui a donné naissance au célèbre drame : *A outrage secret, vengeance secrète*. Cañizarès n'a pas même changé, en l'empruntant, le titre de la comédie : *Antonia Garcia*.

Le grand Lope de Vega professait la plus haute estime pour le caractère de Gabriel Tellez et pour ses œuvres. Il lui dédia sa tragi-comédie intitulée : *lo Fingido verdadero* (1622). La dédicace est écrite dans les termes suivants, et de ce jour date probablement l'amitié qui unit les deux poëtes :

« Au presentado Fray Gabriel Tellez, religieux de Notre-Dame de la Merci, rachat des captifs. — J'ai vu quelques histoires divines de votre Paternité dans ce genre de poésie, lesquelles m'ont fait connaître votre génie très-fertile qui sait tout embrasser, et mû par l'affection qui naît des bons rapports (quoique cette sympathie paraisse impossible aux envieux), j'éprouvai le désir de vous offrir quelqu'un de mes ouvrages par reconnaissance pour les bons enseignements que vous nous donnez : je l'imprime aujourd'hui avec le nom de votre Paternité, et avec beaucoup de raisons pour qu'il soit vôtre, au grand regret de ceux qui envient vos œuvres, appréciées de tous les honnêtes gens. »

Lope consacra un autre souvenir à notre poëte dans son *Laurier d'Apollon*, où il lui donne le nom de Térence espagnol[1].

L'un des meilleurs critiques de l'Espagne contemporaine, don Agustin Duran, divise les pièces de Tirso en trois classes : Comédies d'intrigue et de mœurs, — comédies historiques et héroïques, — comédies religieuses. Cette division pourrait elle-même se subdiviser, mais je l'accepte comme bonne. Les cinq pièces que j'ai choisies pour composer ce volume donneront une idée de la manière dont notre auteur a traité ces différents genres. J'ai commencé par *le Séducteur de Séville;* puis viennent successivement *la Sagesse d'une femme*, *la Paysanne de Vallecas, le Damné pour manque de foi*, et *Don Gil aux chausses vertes.*

1. Pues te ha dado tan docto como culto,
Un Terencio español y un Tirso oculto.

Le Séducteur de Séville n'est pas l'une des meilleures pièces de Tirso, quoiqu'il ait pourtant un grand mérite. Je l'ai placé en tête de ce recueil, à cause de sa célébrité en France.

Tout le monde connaît la tradition andalouse de don Juan Tenorio, jeune écervelé descendant d'un des vingt-quatre de Séville, qui tua le commandeur Ulloa, dont il avait séduit la fille. La chronique dit que les moines du couvent de San Francisco, où s'élevait le tombeau de famille du commandeur, assassinèrent don Juan, et répandirent ensuite le bruit que la statue l'avait emporté aux enfers; la légende, plus charitable et plus poétique, a transmis à la postérité le merveilleux conte que nous savons. Il est probable que ni la chronique ni la tradition ne disent là-dessus la vérité vraie; mais la légende est bien trouvée et le théâtre s'en est emparé à son profit comme le poëme et le roman. Tirso est celui qui, le premier, donna à cette légende sa forme saisissante et populaire. Le succès de la pièce passa bientôt les monts; de Villiers en essaya une imitation que l'on représenta à Paris en 1659, époque où la première troupe espagnole vint jouer devant la cour les pièces de son répertoire, pour les fêtes données par Louis XIV à l'occasion de son mariage avec l'infante Marie-Thérèse, fille de Philippe IV. La comédie espagnole fut alors en vogue à Paris; on la représenta pendant onze années consécutives sur le théâtre des comédiens du roi, où elle alternait avec la comédie française et la comédie italienne. En 1661, Dorimon donna une autre imitation de la pièce de Tirso, et en 1665, notre

grand Molière fit paraître son *Don Juan*, que Thomas Corneille versifia en 1677, on ne sait trop pourquoi.

On a imaginé trop de théories sur le personnage de don Juan Tenorio, pour que j'en hasarde une nouvelle. J'indiquerai seulement la différence qui sépare la comédie de Tirso de la comédie de Molière. Le don Juan de Tirso est Espagnol et catholique, malgré ses fautes; il sait qu'il aura un jour des comptes à rendre au ciel, mais il a le temps de mettre sa conscience en règle, car il est jeune et ne croit pas mourir si vite. Il pense si peu à l'athéisme que son dernier cri est celui-ci :

..... Deja que llame
Quien me confiesa y absuelva.

« Laisse-moi appeler quelqu'un qui me confesse et m'absolve. » Il y a même un mot du Sganarelle, qui dans la pièce se nomme Catalinon, indiquant une moralité bizarre. Catalinon dit à son maître :

Ya si que eres
El castigo de las mugeres.

« Oui, vous êtes le châtiment des femmes! »

Don Antonio de Zamora, gentilhomme de la chambre du roi et official du secrétariat des Indes, refit le sujet sous le titre suivant : « Il n'est pas de dette qui ne se paye *(No hay deuda que no se pague)*. » Mais il ne réussit pas à remplacer le *Burlador de Sevilla*, quoique son imitation ait obtenu dans son temps quelque succès.

Le drame de Tirso n'a pas même l'unité relative du *Festin de Pierre*. Il ne s'agit pas seulement de la séduc-

tion de la fille du commandeur et d'une petite villageoise. L'action commence à Naples par une scène de nuit dans le palais du roi, où une duchesse Isabelle est abusée par le séducteur de Séville. Le roi Alphonse XI, accouru aux cris de la jeune fille, donne l'ordre de se saisir du coupable; mais celui qui reçoit l'ordre est l'oncle de don Juan, et il le fait évader en lui recommandant une meilleure conduite. Don Juan part pour l'Espagne et vient naufrager sur la plage de Tarragone. C'est là qu'il rencontre et qu'il séduit la jeune villageoise qui a nom Tisbea. Nous le retrouvons bientôt à Séville où, mis par le marquis de la Mota dans la confidence de son amour, il pénètre de nuit et sous le nom de cet ami chez le commandeur Ulloa, où il traite doña Ana comme il a traité à Naples la duchesse Isabelle. En se rendant à la ville de Lebrija où le roi l'a exilé, il rencontre une jeune fille du nom d'Aminta. Le jour même des noces d'Aminta, il se substitue à l'époux et il conquiert les faveurs de la crédule paysanne, en lui promettant de l'épouser le lendemain et de la conduire à la cour. Puis nous arrivons à l'épisode du couvent où la statue accepte l'invitation. La pièce ne finit pas là. Le commandeur invite à son tour don Juan, qui se rend dans l'église pour souper. C'est là que la statue l'engloutit. Puis le dénoûment général de la pièce a lieu à l'lAcazar de Séville, où le roi répare les offenses du séducteur en mariant toutes ses victimes et en faisant transporter à Madrid, pour l'exemple, le tombeau du commandeur dans l'église consacrée au même saint François.

Le Séducteur de Séville est l'un des drames les plus décousus de Tirso. Mais il contient des scènes magnifiques, en admettant toutefois le *gongorisme*, qui est comme le costume obligé de cette époque. Il ne faut pas plus s'étonner de ces disparates quand on lit les auteurs espagnols anciens, qu'on ne s'étonne de voir dans le tableau de Véronèse les convives du Christ habillés à la mode du XVI[e] siècle.

La Sagesse d'une femme (*la Prudencia en la muger*) est un drame historique qui embrasse les quatorze années de la minorité du roi de Castille, don Fernando IV. Sa mère, la régente doña Maria, veuve de don Sanche le Brave, défend la couronne de son fils contre l'ambition de ses oncles, les infants don Enrique et don Juan, qui aspirent à sa main, et contre don Diego Lopez de Haro, seigneur de Biscaye, moins ambitieux qu'amoureux. Ce drame renferme des beautés de premier ordre, des scènes d'un très-puissant effet, des caractères vigoureusement tracés, et il est magnifiquement écrit. Le personnage de doña Maria est plein de grandeur comme reine, plein de tendresse comme mère. Don Diego de Haro semble un portrait du moyen âge descendu de son cadre tout bardé de fer. Dans ce grand rebelle éclate de la façon la plus inattendue et la plus sympathique le naïf dévouement que son cœur amoureux a voué à cette reine qu'il combat. Le second acte de cet ouvrage se fait remarquer par plusieurs situations que Corneille n'eût certes pas dédaignées s'il les eût connues, quand il empruntait si heureusement l'héroïque figure du Cid au Valencien don Guillem de Castro y Bellvis.

Le dénoûment de la pièce est malheureusement mauvais. On ne saurait tolérer un seul instant que les infants aient l'imprudence de confier à la reine le papier signé de leurs noms qui les accuse et qui les perd.

La Paysanne de Vallécas (*la Villana de Vallecas*), comédie de mœurs et d'intrigue, passe avec raison pour l'une des plus charmantes qu'ait écrites notre auteur, toujours en admettant que l'on fasse bon marché au point de vue de nos idées françaises du scénario de la pièce, qui marche comme un roman plutôt que comme un ouvrage destiné au théâtre tel que nous l'entendons. Cette comédie est toute d'action et met en relief un magnifique rôle de femme. Ce rôle a toujours été très-brillamment soutenu et interprété en Espagne, où l'on représente encore la pièce aujourd'hui, sauf quelques coupures et quelques légères modifications, devant un public qui l'accueille avec la plus grande faveur. Moreto l'a fait joüer plus tard sous son nom en y changeant à peine quelques vers et les appellations de deux ou trois des personnages ainsi que le titre. La comédie arrangée par Moreto s'intitule : *L'Occasion fait le larron* (*la Ocasion hace el ladron*), singulier titre pour la circonstance. Avec toutes ces corrections, elle ressemble à celle de Tirso, comme le dessin d'un élève ressemble au tableau d'un maître. En 1819, un auteur moderne, don Dionisio Solis, fit jouer à Madrid, au théâtre de la Cruz, une autre *refundicion*, comme disent les Espagnols, de *la Villana de Vallecas, réglée d'après les préceptes de l'art!*

Le défaut de *la Villana de Vallecas*, celui-là en est

un, c'est le personnage du capitaine don Gabriel de Herrera, qui s'approprie avec tant d'aplomb et si peu de scrupules la valise de l'Indien, don Pedro de Mendoza, et se fait passer pour lui en usant de son argent qu'il a trouvé et en voulant épouser la femme qu'on lui destine. Il est vrai qu'il se repent (un peu tard) et qu'il renvoie l'argent à la scène cinquième de la troisième journée, disant à son valet : « Celui qui aime vit d'intrigue, celle-ci doit me profiter. Je ne veux pas lui prendre son argent, mais sa femme. » Notre ancien théâtre présente des caractères semblables, et Dancourt en est plein. Son *Chevalier à la mode* et les petits-maîtres du *Turcaret* de Lesage sont bien plus blâmables encore que don Gabriel de Herrera. Dans la *refundicion* de Moreto, l'héroïne de la pièce, doña Violante, se travestit en étudiant pour rendre plus vraisemblable l'erreur de son père, qui ne la reconnaît pas ; je crois que sous des habits de paysanne, telle que l'a présentée Tirso, elle est bien mieux déguisée ; car elle a d'abord sa mante dans les plis de laquelle elle se cache à volonté le visage, selon l'usage espagnol ; ensuite le langage villageois lui donne une physionomie tout à fait différente de la première, et l'actrice fait valoir ce contraste. En cela, comme dans le reste, Moreto a eu tort, d'autant plus tort qu'il supprime d'un coup les scènes de la paysanne avec le neveu de don Gomez, et entre autres la cinquième scène du second acte, qui est dans l'original un chef-d'œuvre de grâce aimable et enjouée.

El Condenado por desconfiado (*le Damné pour man-*

que de foi) est un véritable *auto*, c'est-à-dire un drame religieux, selon les croyances du temps où il a été écrit. C'est une parabole évangélique pour rendre intelligible au peuple le dogme catholique de la grâce efficace. On y voit d'une part un anachorète qui, après dix ans de prières et de macérations, perd tout à coup la grâce parce qu'il a manqué de foi, et qui égaré par cette première faute marche pas à pas vers la damnation éternelle; et d'autre part un bandit, souillé de tous les crimes, qui se sauve par le repentir, et obtient par une foi vive à sa dernière heure la miséricorde céleste. Ce drame religieux est très-célèbre en Espagne, où il est regardé comme l'une des plus hardies créations de son auteur. Il semblera quelque peu singulier à nos lecteurs, mais ils y trouveront assurément de belles scènes et de grandes pensées. Michel Cervantès, dans son drame religieux intitulé *el Rufian dichoso*, a aussi mis en œuvre ce dogme de la grâce efficace. Christoval de Lugo se rachète par le repentir et par la foi, comme l'Enrico du *Damné* de Tirso; mais le drame de Cervantès ne contient pas la contre-partie du saint qui, pour avoir désespéré de Dieu, consomme la perdition de son âme.

Il y a une grande ressemblance de sujet entre *la Paysanne de Vallecas* et *Don Gil aux chausses vertes*, comédie d'intrigue par laquelle se termine ce volume. Des deux côtés on voit une femme qui, trompée par un séducteur, se met à sa recherche et, après mille traverses, le force enfin à lui rendre l'honneur en l'épousant. On remarquera comment l'imagination de Tirso a su varier ce thème qui, nous l'avons dit plus haut,

lui était particulièrement sympathique. Ces deux rôles sont des plus brillants, et encore aujourd'hui, toute actrice de talent veut y paraître et s'y faire applaudir.

Parmi les autres comédies de Tirso, qui, nous l'espérons, seront traduites un jour, les meilleures et les plus célèbres sont celles dont les titres suivent :

Le Timide à la cour et *Marta la dévote* appartiennent à la grande comédie de caractère si rarement abordée par les auteurs castillans. L'une de ces pièces met en présence un beau jeune homme élevé aux champs et une jeune fille de la cour, qui, follement éprise de lui et sachant qu'elle en est aimée, l'amène, après bien des combats, à lui avouer sa passion et à demander sa main à son père. Ces deux figures sont magistralement tracées, et leur développement occupe les trois actes de la comédie, qui contient des scènes pleines de finesse et de grâce.

En incarnant l'hypocrisie dans le personnage de *Marta la dévote,* Tirso a devancé Molière et Moratin, et il a su heureusement tempérer par l'amour ce que ce vice honteux a d'odieux et de repoussant.

La Paysanne de la Sagra et *Mari-Hermandez la Galicienne,* sont des paysanneries comme Tirso seul savait les écrire. La première est une villageoise supposée comme la doña Violante de *la Villana de Vallecas;* la seconde est une paysanne véritable, et chacune d'elles agit et parle comme elle doit le faire.

Aimer par signes, le Bonheur du nom et *de Tolède à Madrid* sont des pièces d'intrigue et de mœurs, très-bien conduites et très-amusantes. *La Jalouse d'elle-*

même se rapproche beaucoup plus de nos comédies que les autres inventions du même poëte. Le sujet est simple, l'action d'une parfaite vraisemblance, et le rôle du *gracioso* des plus spirituels. On vante beaucoup *la Jalousie se guérit par la jalousie,* pièce galante, la plus régulière de toutes celles de l'illustre *mercenaire;* mais par cela même qu'elle se rapproche des nôtres, elle perd en originalité et en mouvement ce qu'elle gagne en vraisemblance et en raison, ce qui n'empêche pas qu'elle ne contienne des scènes excellentes, et surtout des dialogues pleins d'élégance et de délicatesse.

La Femme qui commande à la maison et *la Vengeance de Tamar* sont deux tragédies bibliques par le sujet, mais par la forme deux drames castillans au premier chef. L'un nous présente la reine Jézabel comme le mobile de tous les crimes de son époux Achab; l'autre est l'histoire du déshonneur de la belle Tamar, l'une des filles du roi David, séduite par son frère Amon. La cour du roi David est ici habillée à la mode de Philippe IV. On y voit des mascarades et une scène de maître d'armes; on y trouve la poste aux lettres, les jeux de cartes, les titres d'altesse, les galanteries sur les terrasses, et le *gongorisme* le plus cultivé sème partout ses paillettes sur le langage précieux des courtisans de Jérusalem. Cette pièce, dans son genre, est très-curieuse et très-intéressante. Je regrette qu'elle n'ait pu trouver place dans ce volume.

Paroles et plumes est aussi un bel ouvrage plein de poésie et de tendresse. L'auteur y développe et y analyse d'une manière remarquable un caractère d'amou-

reux persévérant dans sa passion, malgré les dédains dont l'accable à plaisir celle qu'il aime.

Les pièces de Tirso furent représentées, d'origine, sous les règnes de Philippe III et de Philippe IV, à Madrid et dans les autres capitales de l'Espagne. L'histoire ne nous a pas transmis la distribution des rôles de ces ouvrages; mais nous savons quelles furent les compagnies ou les troupes de comédiensq ui créèrent la plupart d'entre eux; nous savons aussi de quels éléments ces troupes étaient formées et quel emploi y tenait chacun des artistes en renom. On pourrait donc, à la rigueur, recomposer synthétiquement la distribution des pièces de Tirso. Ainsi *le Damné pour manque de foi* fut représenté par les comédiens que dirigeait Roque de Figueroa: Damian Arias de Peñafiel, l'un des plus célèbres acteurs de son siècle, tenait l'emploi de premier rôle dans cette troupe. Il est permis de supposer, sans trop craindre de se tromper, qu'il créa le personnage d'*Enrico*. Caramuel, contemporain d'Arias[1], dit, en parlant de ce comédien *insigne :* « Il avait une voix claire et argentine, une mémoire imperturbable, un jeu expressif et animé. Sa manière de réciter était pleine de grâce, et Apollon semblait diriger chacun de ses gestes. Enfin les plus fameux prédicateurs de Madrid venaient l'entendre pour apprendre à bien dire. » Ana de Barrios jouait dans la même compagnie les premiers rôles de femme (*primeras damas*); elle a pu représenter, dans *le Damné pour manque de foi*, le personnage de

1. Caramuel-Primus Calamus.

Celia. Ana de Barrios était une Napolitaine, née d'une blanchisseuse et d'un père étranger. Ayant perdu sa mère par un accident, les comédiens espagnols, en représentation à Naples, l'adoptèrent, ainsi que sa jeune sœur. Le comédien Jacinto de Barrios, qui lui avait donné son nom, ayant été inquiété plus tard parce que l'on découvrit qu'il avait rompu, sans dispense, des vœux religieux prononcés dans sa jeunesse, Ana fit le voyage de Rome pour obtenir sa grâce du Saint-Père, et elle l'obtint. Elle était d'une grande beauté et avait beaucoup de succès parmi les *aficionados* des théâtres de Madrid.

Ce fut la compagnie de Vallejo qui joua d'origine *la Jalouse d'elle-même*. Cette compagnie était alors la plus renommée à Madrid, avec celle d'Avendaño. C'étaient elles qui étaient appelées concurremment, avec celle de Roque de Figueroa, aux représentations de la cour, sur le théâtre de Buen-Retiro. Le personnage de la *Jalouse,* rôle charmant et très-développé, dut écheoir certainement à la femme du directeur Vallejo, Maria Riquelme, surnommée la Damiana, « comparable, pour la beauté (au dire de don Casiano Pellicer), aux plus célèbres femmes de l'antiquité et des temps modernes, égale, par le talent, aux Grecques et aux Romaines, et supérieure à toutes par la vertu. » Caramuel ajoute qu'elle était douée d'une telle sensibilité, qu'en scène elle pâlissait ou rougissait selon les situations, à la grande admiration des spectateurs.

La compagnie d'Avendaño n'a représenté, que je sache, qu'une pièce de Tirso, *la Reine des rois*, dont le

sujet est la conquête de Séville par saint Ferdinand. La *primera dama* de la troupe était la Francisca Bezon, qui obtint autant de succès à Paris qu'en Espagne. Ortiz, acteur et directeur, joua une autre pièce de Tirso, intitulée *le Prétendant à rebours*. Il y remplit sans doute le rôle du protagoniste. *La Paysanne de Vallecas* fut mise à la scène par la troupe de Léon; celle de Sébastien de Prado joua la comédie qui a pour titre : *Par la cave et par le tour*. Sébastien de Prado, grand comédien et homme de bien, réussissait autant dans le monde qu'au théâtre. Il était d'une belle figure et jouait les rôles de *galan*. Il partageait les suffrages du public avec son rival Alonso d'Olmedo, qui fut bachelier en droit canonique, puis comédien et directeur de comédie, et qui mit au théâtre la pièce de Tirso intitulée : *Qui ne dit mot consent*. La belle Amarilis, dont le nom véritable était Maria de Cordova y de la Véga, joua la comédie intitulée *Ruse contre ruse*. Caramuel dit qu'elle excellait dans le récit, dans le chant et dans la danse. Elle voyageait avec sa troupe dans les capitales du royaume d'Espagne. Le poëte Quevedo fut très-amoureux d'elle; il lui adressait des vers élogieux pendant que le comte de Villamediana, éconduit sans doute par la comédienne, faisait courir d'autres vers où il l'attaquait vivement comme actrice et comme femme. Ce fut la troupe d'Heredia qui joua *le Châtiment du doute*. Maria de Heredia, la femme du directeur, *primera dama* dans la compagnie, y créa sans doute le rôle de la comtesse Diana, à moins qu'il ne soit échu, pendant la longue absence de Maria, à sa rivale Francisca Baltasara, également

primera dama, et qui, outre les amoureuses, jouait avec une grâce toute particulière les rôles travestis. Sa beauté était célèbre, et une chanson des rues, composée sur elle, avait pour refrain : « Tout est bien chez la Baltasara, tout est bien, même la figure. » On sait qu'au milieu de ses triomphes elle se retira de la scène pour entrer en religion. On fit une comédie sur sa conversion, où figurait avec elle le démon et le sultan Saladin. Cette comédie fut représentée à Valence. L'action se passait en Europe et en Asie; la Baltasara épousait le sultan Saladin (qui date du XII[e] siècle), puis elle revenait à la foi chrétienne et s'allait rendre ermite à Saint-Jean, près de Carthagène.

Il y avait, au temps de Tirso, quarante théâtres, employant environ mille acteurs[1], sans compter les scènes particulières de *Buen-Retiro* ou *Casa de Campo*, maison de plaisance du roi Philippe IV, et celles que quelques grands seigneurs construisaient dans leurs palais. Le roi Philippe IV, comme on sait, était à ses heures auteur dramatique, et il se plaisait beaucoup aux choses du théâtre. Non-seulement il appelait à Buen-Retiro les comédiens le plus en vogue, mais il se rendait souvent au théâtre de la Cruz, pour assister aux représentations populaires.

Ces représentations de Buen-Retiro avaient lieu à la clarté des flambeaux de cire, tandis que les représentations publiques des *Corrales* se donnaient, comme on sait, en plein jour, dans un lieu découvert, sans autre

1. D. Casiano Pellicer, *Origine et progrès de l'histrionisme*, t. I[er], p. 182.

abri que des toiles tendues qui garantissaient du soleil et non de la pluie. Des deux côtés de la salle de Buen-Retiro, il y avait des loges grillées. Le parterre était garni de deux rangs de banquettes à dossiers, couvertes de riches tapis de Perse, sur lesquels prenaient place les dames de la cour. Les cavaliers se tenaient debout. Le roi, la reine et l'infante arrivaient précédés d'une dame du palais portant un flambeau allumé, puis s'asseyaient dans une tribune disposée à cet effet. La comédie se jouait au milieu d'un profond silence commandé par l'étiquette, et quand le spectacle était fini, les dames se levaient une à une et défilaient comme des chanoines sortant de leurs stalles pour se réunir sur un point convenu où elles se faisaient force révérences. Le roi se levait à son tour, le chapeau à la main pour saluer la reine, qui, de son côté, faisait la révérence à l'infante; puis tout le monde se retirait.

Le chroniste Caramuel, que nous avons déjà cité, raconte qu'à l'une de ces représentations de Buen-Retiro le gracioso Juan Rana, jouant le rôle d'un alcade qui est censé faire les honneurs d'un palais à des étrangers, leur montrait les peintures qui décoraient la salle et dont il vantait la richesse. Tout à coup il s'arrête devant deux dames très-fardées, occupant des places très-rapprochées de la scène, et il dit à ses interlocuteurs, comme si cela faisait partie de son rôle : « Contemplez, je vous prie, ces peintures, comme elles sont bien travaillées; il ne leur manque que la parole, et, si elles ouvraient la bouche, on les croirait vivantes. » On ne dit pas que le roi trouva la plaisanterie mauvaise; ce

qu'il y a de certain, c'est que les alguazils de cour ne firent pas coucher en prison le comédien improvisateur.

Le comte-duc Olivarès, premier ministre de Philippe IV, donnait au roi, pour le détourner des affaires politiques, des fêtes et des représentations théâtrales qui égalaient en magnificence celles de Buen-Retiro. Ces fêtes avaient lieu dans le jardin du comte de Monterei, frère de la duchesse de San Lucar, femme du comte-duc. Celle de la nuit de Saint-Jean 1631 est restée célèbre. Le ministre avait fait écrire en trois jours une comédie nouvelle par Lope de Vega, et une autre par Quevedo, lesquelles furent apprises et répétées en deux ou trois autres jours par les troupes d'Avendaño et de Vallejo. Le marquis Juan Bautista, chevalier de l'habit de Santiago, *surintendant des œuvres du palais*, éleva au milieu des fleurs un théâtre élégant éclairé par des lustres de cristal. En face de la scène, dans un salon de verdure disposé avec beaucoup de goût, on avait placé des fauteuils pour le roi et ses frères, et des coussins pour la reine. Deux autres salons de verdure flanquaient le salon royal, et là vinrent prendre place les dames invitées et les femmes de leur suite. Le duc de Medina de las Torres, sommelier du corps de Sa Majesté, faisait fonction de régisseur de la scène, et veillait à ce que tout se passât dans l'ordre. Le souper était placé sous l'inspection du marquis de Leganès, premier gentilhomme de la chambre, conseiller d'État, grand commandeur de Léon et capitaine général de la cavalerie espagnole.

A l'entrée de Leurs Majestés dans le salon de verdure, il leur fut offert, ainsi qu'à leur suite, sur des plateaux d'argent, des fruits, des fleurs et de l'eau ambrée. Aussitôt parurent sur la scène les guitares de la première comédie, qui était celle de Quevedo. Après la pièce, la *primera dama* de la troupe, Maria Riquelme, donna la bienvenue aux illustres hôtes, n'oubliant pas de placer quelques vers à l'éloge du comte-duc. Le compliment fini, Leur Majestés passèrent avec les infants dans un autre bosquet brillamment illuminé et garni de buffets pour se rafraîchir. Après la collation, on joua la comédie de Lope intitulée *la Nuit de Saint-Jean*, pièce de circonstance, écrite en vers élégants, et précédée d'une *loa* où une actrice, sous l'habit d'une paysanne, s'adressant au roi et à la famille royale, célébrait leurs *héroïques vertus*. A la fin de la pièce de Lope, dont le principal mérite, dit le chroniqueur, fut d'être courte et bien représentée, le comte-duc et sa femme, la duchesse de San Lucar, offrirent la coupe à Leurs Majestés et aux infants, et les dames se mirent à table pour souper. Chacun monta ensuite dans son carrosse et le défilé de sortie eut lieu, précédé de musiciens montés dans d'autres voitures. Le ministre, à cheval, accompagnait le carrosse de Leurs Majestés qui n'arrivèrent au palais qu'au lever du soleil, enchantées de leur nuit et du bon goût du premier ministre, dont l'incurie devait, quelques années plus tard, leur faire perdre la couronne de Portugal.

Le roi Philippe IV, non content d'écrire des comédies et de les faire représenter sur son théâtre de Buen-

Retiro, avait aussi établi à sa *Casa de Campo* une sorte d'académie poétique dont faisait partie le vice-roi de Naples, comte de Lemos, et la comtesse sa femme, ainsi que beaucoup d'autres dames de la cour qui y venaient la figure voilée, dans la crainte que les improvisations n'effarouchassent leur pudeur par quelque vers mal sonnant. Le roi proposait un sujet aux auteurs qu'il avait invités à ce tournoi dramatique, et il leur distribuait les rôles secondaires, se réservant le rôle principal. On raconte qu'un jour Sa Majesté chargea Calderon d'improviser le rôle d'Adam dans une comédie sur la création du monde, gardant pour lui-même le rôle de Dieu. Calderon commença son improvisation, et comme Dieu, pendant son long récit, manifestait quelques signes d'impatience, le grand poëte interrompit sa description du paradis terrestre pour demander au roi ce qu'il avait. — Ce que j'ai? répondit Philippe, je me repens d'avoir créé un Adam si bavard. »

Si les auteurs étaient nombreux, l'état de comédien faisait aussi beaucoup de prosélytes en Espagne; et pourtant, si l'on en croit Augustin de Rojas, l'auteur du *Viaje entretenido*, il n'avait à cette époque rien de bien attrayant. « On ne vend pas de nègre en Espagne, dit-il, ni d'esclave à Alger, qui ne mène meilleure vie qu'un *farsante*. L'esclave travaille du matin au soir, mais la nuit il dort. Il n'a qu'un ou deux maîtres à contenter, et en leur obéissant il a rempli sa tâche; mais ces pauvres comédiens, avant que Dieu fasse le jour, sont là écrivant et étudiant depuis cinq heures jusqu'à

neuf. Et de neuf heures à midi ils ne cessent de répéter leurs rôles. Ils mangent, se rendent au théâtre et en sortent à sept heures; quand ils voudraient se reposer ils sont appelés par le président, par les auditeurs, par les alcades, les fiscaux et les régents, et ils sont à leurs ordres à quelque heure que ce soit. Comment est-il possible qu'ils étudient, cheminant sans cesse sous la pluie, le soleil, le vent, la neige, le froid et le chaud? »

Les villes de province avaient aussi à cette époque un nombre si considérable de théâtres, que le comédien-directeur Ortiz, déjà mentionné plus haut, jugea nécessaire d'adresser à ce sujet un Mémoire au roi, pour demander que les théâtres royaux (*compañias reales*) fussent réduits au nombre réglementaire de six. Il donne pour raisons, d'abord que les troupes nomades sont trop souvent composées de gens sans aveu qui vivent dans de grands désordres, reçoivent dans leurs bandes des prêtres défroqués et des jeunes gens échappés des monastères, lesquels vont bravant l'œil de la justice sous la *capa* de *farsante;* ensuite que ces compagnies nomades ou *de la legua* dérobent aux vrais directeurs les ouvrages nouveaux que ceux-ci ont payés *huit cents réaux chacun*, et qui pouvaient rapporter dans une année, quand la pièce réussissait, *mille ou deux mille ducats*. Ortiz se plaint également dans son Mémoire de la trop grande licence des intermèdes et des ballets, qui esquivent la censure ordonnée par les arrêts du conseil. Il conclut en demandant qu'il soit nommé un censeur comme ceux que possédait l'an-

cienne Rome, lequel serait payé par les directeurs des théâtres royaux privilégiés. Cette requête demeura sans réponse, et les compagnies *de la legua* continuèrent comme par le passé à desservir à leur fantaisie les plus petites villes de l'Espagne, soutenues en cela par les hospices, qui avaient intérêt à multiplier les théâtres, sur lesquels ils prélevaient une bonne partie de leurs revenus.

Un autre inconvénient, résultant de cette multiplicité de troupes comiques usant avec une liberté illimitée des droits des auteurs comme de leurs propres droits, c'était la mutilation et la contrefaçon maladroite des ouvrages dramatiques, dont on se procurait par fraude des copies fautives souvent transcrites de mémoire. Ici, un directeur ou un éditeur coupait; là, il ajoutait; là, il substituait son texte à celui du poëte, ou un nom d'auteur à un autre. C'est par suite de cette confusion qu'on vit jadis Alarcon réclamer certaines de ses comédies imprimées sous le nom de Lope, et Calderon écrire au duc de Veragua que les éditeurs de son temps le défiguraient si bien, qu'il ne reconnaissait pas ses propres ouvrages en les lisant. Pour échapper à ce discrédit, beaucoup de poëtes prenaient alors le parti d'éditer eux-mêmes, ou de faire éditer sous leurs yeux, celles de leurs œuvres auxquelles ils attachaient le plus de prix. C'est cette précaution qui nous a valu les volumes publiés par Tirso et par son neveu. Mais ces volumes originaux sont malheureusement introuvables : la Bibliothèque impériale de Paris n'en possède que deux, dont un incomplet. Les réimpres-

sions pullulent de fautes, ne s'accordent pas entre elles, et contiennent par suite des passages incompréhensibles, heureusement rectifiés dans une excellente édition moderne publiée en 1850 à Madrid, sous la direction de don Carlos Aribau, par don Juan Eugenio Hartzenbush. C'est cette édition qui m'a servi de guide dans ma tâche de traducteur. Pour mettre plus d'ordre et de clarté dans ce livre, j'ai divisé les pièces par scènes, à l'exemple de M. Hartzenbush, quoique dans l'original elles n'aient point cette division. Par le même motif, j'ai aussi indiqué les lieux où se passe l'action. J'ai également admis uniformément le titre *de journées*, bien qu'une partie des pièces de notre auteur porte le nom d'actes dans la première édition.

Outre son théâtre et *les Cigarrales*, Gabriel Tellez a composé un livre intitulé : *Deleitar aprovechando* (*Amuser et être utile*); une généalogie des comtes de Sastago et une histoire générale de l'ordre de la Merci. Ce dernier ouvrage est resté inédit ainsi que le second volume des *Cigarrales de Toledo*.

Le fameux couvent de la Merci où vécut Gabriel Tellez fut détruit et rebâti; c'est sur son emplacement que s'élève aujourd'hui la prison de Tolède, singulière et dernière transformation du premier monastère fondé en 1260 par San Pedro Pascual. L'ordre, destiné au rachat des captifs, avait été créé en 1223 à Barcelone par Pierre de Nolasque, gentilhomme français.

Avant de clore cette introduction, je prendrai la liberté de rappeler que par *le Cid* et *le Menteur* le

théâtre espagnol est un peu proche parent du nôtre, et qu'il est bien surprenant qu'à aucune époque ceux qui règlent les destinées des lettres en France n'aient pensé à nous faire connaître quelques-unes des richesses de ce patrimoine commun. Je crois qu'il eût été plus intéressant pour le public de voir découvrir dans son entier l'œuvre de Calderon, celle de Lope ou de Tirso, que quelques mauvaises briques ayant appartenu à un temple de Bacchus ou de Cérès dans l'Asie Mineure.

Les excavations littéraires sont malheureusement peu encouragées dans notre beau pays, où le moellon a toujours eu la préférence sur les choses de l'esprit.

M. Damas-Hinard avait bravement commencé, il y a dix ans, une traduction de Calderon qui s'est arrêtée après trois volumes, et une traduction de Lope, dont deux volumes seulement ont paru. Ce travail ne devrait-il pas être repris et continué jusqu'à sa fin? Il est vraiment honteux que de pareilles œuvres restent pour la France à l'état de lettre morte, et qu'on ne les puisse connaître que par ouï-dire, comme s'il s'agissait d'un poëme chinois ou mantchou.

Alarcon, l'auteur original à qui Corneille a emprunté *le Menteur*, n'a pas même eu la chance de Calderon et de Lope; car un seul de ses ouvrages, *le Tisserand de Ségovie*, a été porté à la connaissance de notre public par M. Ferdinand Denis. Quelques critiques français, et parmi eux l'érudit professeur M. Philarète Chasles, MM. de Puibusque, de Viel-Castel, Antoine de Latour et plusieurs autres, ont, il est vrai, analysé et apprécié dans les meilleurs termes Alar-

con et Tirso; mais un commentaire ne tient pas lieu d'un ouvrage. Moreto, Rojas et Solis attendent aussi qu'un éditeur bien avisé songe à les mettre en lumière.

Et pourtant, une publication de ce genre ne serait-elle pas pour notre littérature dramatique un service des plus signalés? Il est évident que malgré le mérite individuel de nos auteurs contemporains, le niveau de l'art, en matière de théâtre, tend chaque jour à s'abaisser en France. Hâtons-nous d'ajouter que dans notre pensée la faute en est plutôt à l'époque qu'aux écrivains. La prose de la vie déborde et envahit même la poésie. La société nivelée n'offre plus ces contrastes qui étaient l'âme du théâtre; tout le monde se ressemble et parle le même langage; il n'y a plus de ridicules, il n'y a que des vices. C'est pourquoi la comédie ne rit plus, elle prêche. Quand elle a exhibé, en se fâchant tout rouge, la ménagerie des loups-cerviers de la Bourse et toute la flore des Dames aux camélias, elle a montré, comme on dit, le fond du sac.

Enfin, il faut bien le reconnaître, nous en sommes à la comédie bourgeoise, au proverbe et à la photographie. C'est l'étiage marqué. Nous en reviendrons, s'il plaît à Dieu. Quant à la forme, à force de vouloir perfectionner le détail, on a perdu l'ensemble de vue. La confection a tué l'invention : le vraisemblable a tué le vrai ; c'est pour cela que je voudrais voir infuser un peu de sang vital dans notre veine tarie. Un brin d'exubérance et de fantaisie ne messiérait pas. Nos Espagnols, dussent-ils être tout d'abord traités comme

autrefois Shakspeare, ***de barbares*** et ***de sauvages ivres***, je crois qu'ils auraient grand air, en dépit de leur *gongorisme*, au milieu des habits noirs de notre poésie rectiligne.

Ceci dit en passant, je conclus pour laisser la place à Tirso.

LE

SÉDUCTEUR DE SÉVILLE.

ET

LE CONVIVE DE PIERRE

COMÉDIE EN TROIS JOURNÉES

PERSONNAGES :

Don JUAN TENORIO.
Don DIÉGO TENORIO, vieillard.
Don PEDRO TENORIO.
LE ROI DE NAPLES.
Le roi de Castille, don ALPHONSE XI.
Don GONZALO D'ULLOA, commandeur de Calatrava.
ISABELLE, duchesse.
Doña ANA D'ULLOA.
LE DUC OCTAVIO.
LE MARQUIS DE LA MOTA.
CATALINON, laquais.
TISBEA, FÉLISE, ANFRISO, CORIDON — pêcheurs.
PATRICE, GASENO, AMINTA — laboureurs.
FABIO, RIPIO — valets.
Une servante, gardes, pêcheurs, musiciens, peuple, etc.

La scène est à Naples, à Tarragone, à Séville et à Dos-Hermanas [1].

1. *Dos-Hermanas* (*Deux-Sœurs*), petite ville sur l'ancienne route de Séville à Xérès.

LE

SÉDUCTEUR DE SÉVILLE

ET

LE CONVIVE DE PIERRE

EL BURLADOR DE SEVILLA Y CONVIDADO DE PIEDRA

PREMIÈRE JOURNÉE

SCÈNE PREMIÈRE

Salle dans le palais du roi de Naples. — Nuit. — Il n'y a pas de lumière.

DON JUAN, le visage caché dans son manteau, ISABELLE.

ISABELLE. Duc Octavio, par ici vous pourrez sortir plus sûrement..

DON JUAN. Duchesse, je vous jure de nouveau de vous épouser.

ISABELLE. Mon bonheur sera donc une vérité! Il sera formé de promesses et d'offres, de présents et d'attentions, d'affection et d'amitié!

DON JUAN. Oui, mon bien.

ISABELLE. Je veux aller chercher une lumière.

DON JUAN. Pourquoi ?

ISABELLE. Pour voir le bien que j'ai possédé !

DON JUAN. J'éteindrai ta lumière.

ISABELLE. Ah ! ciel ! qui es-tu, homme ?

DON JUAN. Qui je suis ? un homme sans nom.

ISABELLE. Vous n'êtes pas le duc ?

DON JUAN. Non.

ISABELLE. Au secours !

DON JUAN. Contenez-vous, duchesse, donnez-moi la main.

ISABELLE. Ne me retiens pas, misérable. Au secours... A moi, mes gens !

SCÈNE II

LES MÊMES, LE ROI DE NAPLES, *avec un flambeau.*

LE ROI. Qu'est ceci ?

ISABELLE, *à part.* Le roi ! Malheureuse !

LE ROI. Qui êtes-vous ?

DON JUAN. Qui cela peut-il être ? Un homme et une femme.

LE ROI, *à part.* Il faut ici de la prudence. (*Le roi évite de voir la duchesse.*) Holà ! mes gardes ! saisissez-vous de cet homme !

ISABELLE, *se couvrant le visage.* Oh ! mon honneur perdu !

SCÈNE III

LES MÊMES, DON PEDRO TENORIO, GARDES.

DON PEDRO. Sire, des cris dans votre appartement! Quelle en est la cause?

LE ROI. Don Pedro Tenorio, je vous charge de ces prisonniers; sachez ce qu'ils sont. Agissez secrètement; je crois à une méchante affaire; je serai rassuré quand je les saurai en votre pouvoir.

(Il sort.)

SCÈNE IV

LES MÊMES, moins LE ROI DE NAPLES.

DON PEDRO. Emparez-vous de lui!

DON JUAN. Qui osera?... Je puis bien perdre la vie, mais je la vendrai si cher qu'il en cuira à quelqu'un.

DON PEDRO. Tuez-le!

DON JUAN. Qui vous abuse? Je suis prêt à mourir, car je suis gentilhomme de l'ambassadeur d'Espagne. Que celui à qui je dois me rendre s'avance seul.

DON PEDRO. Éloignez-vous. Retirez-vous tous dans la chambre voisine avec cette femme.

(Isabelle et les gardes sortent.)

SCÈNE V

DON JUAN, DON PEDRO TENORIO.

DON PEDRO. Nous sommes seuls tous les deux, montrez maintenant votre courage et votre force.

DON JUAN. Si j'ai du courage, mon oncle, ce n'est pas contre vous.

DON PEDRO. Qui es-tu?

DON JUAN, écartant son manteau. Je le répète, votre neveu.

DON PEDRO, à part. Hélas! mon cœur! je crains quelque trahison! (Haut.) Qu'as-tu fait, ennemi? Comment te trouves-tu ici? Dis-moi vite ce qui est arrivé! Désobéissant, audacieux! Je suis prêt à te tuer. Achève!

DON JUAN. Mon oncle et seigneur, je suis jeune, vous l'avez été! Que le souvenir de vos amours serve d'excuse au mien. Et puisque vous me forcez à dire la vérité, écoutez, la voici: J'ai trompé et possédé la duchesse Isabelle.

DON PEDRO. Ne poursuis pas! arrête! Mais comment l'as-tu trompée? Parle bas ou tais-toi!

DON JUAN. J'ai feint d'être le duc Octavio...

DON PEDRO. N'en dis pas davantage. Silence! il suffit. (A part.) Je suis perdu si le roi sait tout cela. Que dois-je faire? Que mon adresse me protége dans une si grave circonstance! (Haut.) Dis, malheureux! n'était-ce pas assez d'avoir déshonoré une autre femme noble en Espagne sans venir commettre le même crime à Naples, dans le palais du roi, et envers une aussi illustre dame? Que le ciel te châtie! Ton père t'envoya de la Castille à Naples; le rivage écumeux de la mer d'Italie te donna asile attendant un gage de ta reconnaissance pour son hospitalité, et voilà que tu offenses son honneur dans celui d'une si noble dame! Mais nous n'avons pas ici de temps à perdre. Vois ce que tu vas faire.

DON JUAN. Je ne prétends pas vous offrir d'excuses; elles vous seraient suspectes. Mon sang, seigneur, est le vôtre, versez-le et qu'il paye ma faute. Je suis à vos pieds et voici mon épée.

DON PEDRO. Relève-toi et montre du courage; cette humilité m'a vaincu. Oseras-tu descendre par ce balcon?

DON JUAN. Je l'oserai; votre faveur me donne des ailes!

DON PEDRO. Je veux ensuite te servir. Va-t'en en Sicile ou à Milan, où tu vivras caché.

DON JUAN. J'irai sans plus attendre.

DON PEDRO. Vraiment?

DON JUAN. Vraiment!

DON PEDRO. Mes lettres t'aviseront des suites de la triste aventure dont tu es la cause.

DON JUAN, à part. L'aventure est gaie pour moi. (Haut.) Je confesse que je suis coupable.

DON PEDRO. Ta folle jeunesse t'a perdu! Descends par ce balcon.

DON JUAN. Dans l'attente de ce qui m'est promis, je pars joyeux pour l'Espagne.

(Il sort par le balcon.)

SCÈNE VI

LE ROI DE NAPLES, DON PEDRO TENORIO.

DON PEDRO. J'ai exécuté, seigneur, votre rigoureuse et droite justice. L'homme...

LE ROI. Est mort?

DON PEDRO. Il a échappé à la fureur des épées.

LE ROI. Par quel moyen?

DON PEDRO. De cette façon. A peine aviez-vous donné vos ordres, que, sans chercher à s'excuser, le fer à la main, il roula son manteau autour de son bras, et, avec une grande prestesse, attaquant les soldats et cherchant à éviter une mort certaine, il se jeta désespéré du haut du balcon du jardin. Vos gens se mirent avec ardeur à sa poursuite, et quand ils sortirent par la porte que voici, ils le trouvèrent agonisant et replié sur lui-même comme un serpent. Il se

relevait aux cris de mort des soldats, lorsque, baigné de sang, il s'échappa avec une telle promptitude que j'en demeurai interdit. La femme, dont vous apprendrez le nom avec étonnement, la duchesse Isabelle, retirée dans cette chambre, assure que c'est le duc Octavio qui l'a fait tomber dans un piége et déshonorée.

LE ROI. Que dites-vous?

DON PEDRO. Je dis ce qu'elle-même elle avoue.

LE ROI. Ah! pauvre honneur! Si tu es l'âme de l'homme, pourquoi t'a-t-on placé dans la femme inconstante, qui est la légèreté même! (Appelant.) Holà!

SCÈNE VII

LES MÊMES, UN SERVITEUR, puis ISABELLE, SOLDATS.

LE SERVITEUR. Seigneur!

LE ROI. Amenez cette femme devant moi.

DON PEDRO. La garde arrive avec elle, grand seigneur.

ISABELLE, entrant, et à part. Comment oserai-je lever les yeux sur le roi?

LE ROI, au serviteur et aux soldats. Retirez-vous et veillez à la porte de cette chambre. (Ils sortent.) Dis, femme, quelle rigueur, quelle mauvaise étoile t'a inspiré l'audace de profaner mon palais?

ISABELLE. Seigneur!

LE ROI. Tais-toi; ta langue ne pourra excuser l'offense que tu m'as faite. Cet homme était donc le duc Octavio?

ISABELLE. Seigneur...

LE ROI. L'amour brave-t-il donc les gardes, les valets et les châteaux forts au point de pénétrer jusque dans ces murs? Don Pedro Tenorio, enfermez cette femme dans une

tour, et, en secret, faites saisir le duc. Je veux qu'il lui tienne parole.

ISABELLE. Grand seigneur, jetez les yeux sur moi !

LE ROI. Il est juste et raisonnable que le châtiment de l'offense que vous m'avez faite retombe sur vous.

(Il sort.)

DON PEDRO. Allons, duchesse.

ISABELLE, *à part*. Je ne puis me disculper; mais la faute s'amoindrira si le duc Octavio veut la réparer.

SCÈNE VIII

Salon dans le palais du duc Octavio, à Naples.

LE DUC OCTAVIO, RIPIO.

RIPIO. Levé de si bonne heure, seigneur?

OCTAVIO. Le repos ne peut calmer le feu que l'amour allume dans mon âme. C'est un enfant qui ne se plaît pas dans un lit moelleux, entre deux draps de toile de Hollande recouverts d'hermine. Il se couche et ne se repose pas. Il est matinal et joue comme un enfant. Le souvenir d'Isabelle, Ripio, m'ôte la tranquillité. Comme elle vit dans mon âme, mon corps veille sans cesse, gardant, absent et présent, le château de l'honneur.

RIPIO. Pardonnez-moi, votre amour est un sot amour.

OCTAVIO. Que dis-tu, fou?

RIPIO. Je dis ceci : C'est une sottise d'aimer comme... Voulez-vous m'écouter?

OCTAVIO. Va. Poursuis.

RIPIO. Je poursuis. Isabelle vous aime-t-elle?

OCTAVIO. En doutes-tu?

RIPIO. Non; mais je le demande. Et vous, l'aimez-vous?

OCTAVIO. Moi? Oui.

RIPIO. Eh bien, ne serais-je pas un fou fieffé si je m'affligeais étant aimé d'une femme que j'aime? Donc si vous vous aimez tous les deux d'une égale ardeur, dites-moi, qui vous empêche de vous marier sans plus attendre?

SCÈNE IX

LES MÊMES, UN SERVITEUR, puis DON PEDRO TENORIO, SOLDATS.

LE SERVITEUR. L'ambassadeur d'Espagne vient de mettre pied à terre sous le vestibule. Il demande d'un ton courroucé et hautain à parler à Votre Grâce. Si j'ai bien compris, il s'agit de prison.

OCTAVIO. De prison? Pour quel motif? Dis-lui d'entrer.

(Entre don Pedro Tenorio avec des soldats.)

DON PEDRO. Qui dort ainsi doit avoir la conscience nette.

OCTAVIO. Est-il convenable que je dorme quand Votre Excellence me fait l'honneur de me rendre visite? Je veillerai toute ma vie. Pour quelle cause êtes-vous venu?

DON PEDRO. Parce que le roi m'a envoyé ici.

OCTAVIO. Si le roi se souvient de moi dans cette circonstance, je serai heureux de lui donner ma vie. Dites-moi, seigneur, quelle bonne étoile a voulu que le roi songeât à moi?

DON PEDRO. Ce fut, duc, votre malheur. Je suis ambassadeur du roi et j'ai de sa part une mission.

OCTAVIO. Marquis, je n'ai nulle inquiétude. Parlez; j'attends.

DON PEDRO. Le roi m'a envoyé pour vous arrêter. Ne vous troublez pas.

OCTAVIO. Vous m'arrêtez au nom du roi? En quoi donc suis-je coupable?

DON PEDRO. Vous le savez mieux que moi. Mais, si par hasard je me trompe, écoutez la mésaventure et sachez pourquoi le roi m'a envoyé. A l'heure où les noirs géants, pliant leurs sinistres pavillons, fuient pêle-mêle devant le crépuscule, j'étais avec Son Altesse, traitant certaines affaires (car les grands aiment les ombres de la nuit). Nous entendîmes une voix de femme qui criait au secours. A ce bruit, le roi lui-même s'élança et il trouva la duchesse Isabelle dans les bras d'un homme gigantesque. Le roi ordonna qu'on se saisît d'eux. Je tentai de désarmer l'homme. Je crois que le démon avait pris cette forme humaine, car, devenu poussière et vapeur, il s'échappa par le balcon à travers les ormes qui couronnent les tours élégantes du palais. La duchesse, arrêtée, déclara devant tout le monde que c'était le duc Octavio qui l'avait ainsi abusée en lui promettant de l'épouser.

OCTAVIO. Que dites-vous?

DON PEDRO. Je dis ce que tout le monde sait déjà, qu'Isabelle, par mille moyens...

OCTAVIO. Laissez-moi, ne me parlez pas d'une aussi grande trahison d'Isabelle. Mais si ce fut une ruse pour sauver son honneur? Poursuivez. Pourquoi vous taire? Seigneur marquis, est-il possible qu'Isabelle m'ait trompé? O femme! Loi si terrible de l'honneur! La nuit! un homme dans le palais avec Isabelle? Je deviens fou!

DON PEDRO. Comme il est vrai que les oiseaux volent dans l'espace, que les poissons vivent dans les eaux, comme dans la gloire réside le contentement, la loyauté dans un véritable ami, dans un ennemi la trahison, dans la nuit l'obscurité et la clarté dans le jour, ce que j'ai dit est la pure vérité.

OCTAVIO. Marquis, je veux vous croire. Il n'y a rien qui m'étonne, car la femme la plus constante n'en est pas moins femme. Je n'ai plus rien à examiner, puisque mon outrage est avéré.

DON PEDRO. En homme prudent et sage, choisissez la meilleure résolution.

OCTAVIO. Je m'absenterai de ce pays.

DON PEDRO. Duc Octavio, que votre départ soit prompt.

OCTAVIO. Je vais m'embarquer pour l'Espagne et mettre fin à mes chagrins.

DON PEDRO. Par la porte du jardin échappez à la prison.

OCTAVIO. Ah! girouette, faible roseau!... Je sens redoubler ma fureur. Fuyant les déceptions, je m'exile sur une terre étrangère. Adieu, patrie! La nuit! un homme dans le palais avec Isabelle! Je deviens fou.

(Ils s'éloignent.)

SCÈNE X

Une plage à Tarragone.

TISBEA, portant une ligne à pêcher.

Parmi toutes les pêcheuses dont la mer fugitive baise les pieds de jasmins et de roses, moi seule, exempte d'amour et seule heureuse, je me préserve de sa folle captivité. Ici où le soleil foule les ondes endormies; remplaçant l'obscurité par l'éclat des saphirs, se répandant sur le sable fin parfois en reflets de perles, parfois en poussière lumineuse, j'écoute les plaintes amoureuses des oiseaux et les doux combats de l'eau contre les rochers; tantôt armée d'un frêle roseau aussi léger que le folâtre petit poisson que berce la mer, tantôt armée de l'épervier qui retient dans ses plis tout ce qui est revêtu d'écailles, je me divertis en liberté

au fond de mon âme sans être blessée par le serpent de l'amour. Et quand j'entends les autres femmes se plaindre de l'amour, je suis enviée de toutes, car de toutes je me ris, heureuse mille fois, amour, puisque tu m'épargnes, si toutefois tu ne dédaignes pas ma chaumière pour sa pauvreté. Des obélisques de paille la couronnent; elle offre des nids aux folles tourterelles. Je conserve sous le chaume mon honneur comme un fruit savoureux, l'abritant comme un cristal dans cette enveloppe pour qu'il ne soit pas brisé. Tarragone défend avec le feu sa plage argentée contre les pirates, moi je me défends par le dédain, sourde à leurs soupirs, ferme comme un roc devant leurs prières. Anfriso, que le ciel de sa main puissante a doué de toutes les qualités de l'âme et du corps, est mesuré dans ses paroles, généreux dans ses actions, modeste dans le chagrin, patient contre mes mépris, et il rôde pendant les nuits glacées autour de ma chaumière pour être plus amoureux encore le lendemain. Avec les branches vertes qu'il coupe dans les ormes, mon toit de chaume, paré par sa galanterie, brille comme une aurore, ou bien il me donne le concert avec de douces guitares ou de frêles chalumeaux, et rien ne le rebute, car j'ai un empire absolu sur lui; je suis reine de son amour; il trouve son bonheur dans ses peines et sa gloire dans ses tourments. Toutes les femmes se meurent d'amour pour lui, et à chaque heure je le tue sous mes dédains. C'est la condition de l'amour d'aimer ceux qui vous abhorrent et de dédaigner ceux qui vous aiment; le contentement le tue et l'affront le fait vivre. Dans un si joyeux jour, sûre d'être entourée de flatteries, l'amour ne tourmente pas ma jeunesse. Mais, ô frivole discours qui me déranges de mon occupation ne viens pas me distraire pour une chose qui n'en vaut pas la peine! Je veux jeter ma ligne au vent et l'appât aux petits poissons. Mais j'aperçois deux hommes qui, du haut

d'un navire, se précipitent dans la mer avant que lesflots ne le recouvrent, car il a échoué sur une roche; sa poupe a déjà presque disparu; l'eau le cache à demi. On ne voit plus que sa hune.

AU DEHORS. Au secours! Je me noie!

TISBEA. L'un des hommes va au secours de l'autre qui se noie, c'est brave et courtois; il le prend sur ses épaules. Il gagne la plage en nageant et je ne vois personne qui vienne lui donner aide et protection. Appelons! Tirseo! Anfriso! Alfredo! Holà! Les pêcheurs me regardent. Dieu veuille qu'ils m'aient entendue! Mais par miracle ils prennent terre tous les deux, celui qui nage épuisé et l'autre encore vivant.

SCÈNE XI

TISBEA, DON JUAN, CATALINON.

(Catalinon porte don Juan dans ses bras.)

CATALINON. Que la Cananéenne me soit en aide et comme la mer est salée! Ici il faut bien nager pour se tirer d'affaire. Pourquoi, au lieu de tant d'eau Dieu n'a-t-il pas mis là dedans autant de vin? Ah! Seigneur! il est glacé! Seigneur, serait-il mort, par hasard? L'accident est venu de la mer; mais la folie est venue de moi. Maudit soit celui qui le premier sema des pins sur la mer et qui affronta les vents sur un frêle morceau de bois! Maudit Jason! Et que Tifis soit aussi maudit! Il est mort, il en a tout l'air! Pauvre Catalinon, que te reste-t-il à faire?

TISBEA. Homme! qu'as-tu conservé au milieu de tes mésaventures?

CATALINON. Pêcheuse, beaucoup de maux et l'absence de beaucoup de biens. Mon maître est mort; vois si cela n'est pas vrai?

TISBEA. Non, il respire encore. Cours appeler les pêcheurs qui sont dans cette chaumière !

CATALINON. Et si je les appelle, viendront-ils ?

TISBEA. Ils viendront aussitôt, n'en doute pas ! Quel est ce gentilhomme ?

CATALINON. C'est le fils du *camarero mayor* du roi, lequel, avant deux jours, doit me faire comte à Séville où il va, et où se trouve Son Altesse, si ses sentiments d'amitié correspondent aux miens.

TISBEA. Comment le nomme-t-on ?

CATALINON. Don Juan Tenorio.

TISBEA. Appelle nos gens.

CATALINON. J'y cours.

(Il sort.)

TISBEA, appuyant la tête de don Juan sur ses genoux. Charmant garçon, brave, noble et de belle tournure. Revenez à vous, seigneur cavalier !

DON JUAN. Où suis-je ?

TISBEA. Vous le voyez, dans les bras d'une femme.

DON JUAN. Vous êtes ma vie, si la mer a été ma mort. J'ai déjà oublié que je me noyais, puisque de l'enfer de la mer je monte à votre ciel rayonnant. L'ouragan a brisé mon navire pour me jeter à vos pieds, qui sont pour moi un abri et un port.

TISBEA. Vous avez un fameux courage pour quelqu'un qui a perdu la respiration, et, si vous avez eu de la peine, vous en occasionnez aux autres. Mais si la mer est un tourment et si ses ondes sont cruelles, je soupçonne qu'elles vous font dire ce que vous ne pensez pas. Sans doute que vous avez bu un bon coup dans la mer ; son eau salée assaisonne votre discours. Vous parlez beaucoup en ne parlant pas, et quand vous arrivez mort vous paraissez très-vivant ; plaise à Dieu

que vous ne mentiez pas ! Vous avez l'air d'un cheval grégeois que la mer jette à mes pieds, puisque vous venez tout plein d'eau et que pourtant vous brûlez. Si vous brûlez étant mouillé, que ferez-vous donc étant sec ? Vous annoncez beaucoup de feu. Plaise à Dieu que vous ne mentiez pas !

DON JUAN. Plût à Dieu, jeune pêcheuse, que je me fusse noyé pour finir sagement ; vous ne m'auriez pas fait mourir fou. La mer pouvait m'engloutir dans ses flots d'argent, mais non m'enflammer. Vous ressemblez au soleil, et il vous donne son pouvoir. Vous avez l'apparence de la neige et vous brûlez !

TISBEA. Pour un homme gelé, vous avez bien du feu ! Plaise à Dieu que vous ne mentiez pas !

SCÈNE XII

LES MÊMES, CATALINON, ANFRISO, CORIDON, pêcheurs.

CATALINON. Les voici tous !

TISBEA. Et voici ton maître vivant !

DON JUAN. Ta présence m'a rendu la vie que j'avais perdue.

CORIDON. Que nous ordonnes-tu ?

TISBEA. Coridon, Anfriso, amis...

ANFRISO. Nous cherchons tous par divers moyens l'heureuse occasion de te servir. Dis, Tisbea, que nous commandes-tu ? A peine tes lèvres d'œillet auront-elles donné l'ordre à l'un de tes adorateurs, que sans perdre un moment il parcourra la plaine et les montagnes, la mer, la terre, l'air et le feu.

TISBEA, à part. Oh ! comme hier ces flatteries m'auraient peu touchée ! Et aujourd'hui elles me persuadent que sa bouche

ne mentait pas. (Haut.) Amis, je pêchais du haut d'un rocher, lorsque je vis un navire qui se perdait et deux hommes nageant au milieu des flots. J'eus pitié, je criai, personne ne m'entendit. Cet homme arriva enfin, échappé aux fureurs de la mer, portant sur ses épaules un hidalgo mourant; c'est lui que, dans cette triste circonstance, j'ai envoyé pour vous appeler.

ANFRISO. Puisque nous voici tous, dis ce que tu veux que nous fassions.

TISBEA. Que nous portions ce jeune homme chez nous, que nous fassions sécher ses habits et que nous le régalions. Mon père est très-charitable.

CATALINON, à part. Elle est d'une beauté ravissante!

DON JUAN, à Catalinon. Écoute!

CATALINON. J'écoute.

DON JUAN. Si elle te demande qui je suis, dis-lui que tu l'ignores.

CATALINON. A moi vous voulez dire ce que j'ai à faire?

DON JUAN. Je suis fou de la jolie pêcheuse, et je veux en triompher cette nuit.

CATALINON. Comment vous y prendrez-vous?

DON JUAN. Viens, et tais-toi.

CORIDON. Anfriso, que d'ici à une heure l'on chante et l'on danse.

ANFRISO. Allons, et cette nuit ne nous ménageons pas.

DON JUAN, bas à Tisbea. Je meurs d'amour pour vous!

TISBEA. Comment allez-vous?

DON JUAN. Je souffre, comme vous voyez.

TISBEA. Vous parlez beaucoup.

DON JUAN. Vous me comprenez bien.

TISBEA. Plaise à Dieu que vous ne mentiez pas!

(Ils sortent.

SCÈNE XIII

L'Alcazar de Séville.

LE ROI DON ALFONSO DE CASTILLE,
DON GONZALO D'ULLOA.

LE ROI. Comment s'est terminée votre ambassade, grand commandeur?

DON GONZALO. J'ai vu à Lisbonne le roi don Juan, votre cousin, armant trente navires.

LE ROI. Pour quelle destination?

DON GONZALO. Pour Goa, m'a-t-il dit; mais je crois à une entreprise plus facile : je pense qu'il veut investir au printemps Ceuta ou Tanger.

LE ROI. Que Dieu l'assiste et le récompense en augmentant sa gloire! Qu'avez-vous réglé?

DON GONZALO. Il demande Cerpa et Mora, Olivenza et Toro, et en échange il vous rend Villaverde, Almendral, Metola et Herrera entre Castille et Portugal.

LE ROI. Nous signerons en leur temps ces traités, don Gonzalo; mais racontez-moi d'abord votre voyage. Lisbonne est-elle une belle ville?

DON GONZALO. La plus grande ville d'Espagne; et si vous voulez que je vous dise ce que j'ai vu, je vous en ferai à l'instant le récit.

LE ROI. Je l'écouterai avec plaisir : donnez-moi un siége.

DON GONZALO. Lisbonne est une huitième merveille. Des entrailles de l'Espagne, qui sont les terres de Cuença, sort le Tage opulent qui traverse la moitié de l'Espagne. Il se jette dans l'Océan par la partie sud de cette ville; mais

avant qu'il perde son cours et son illustre nom, il forme un port entre deux chaînes de montagnes où l'on voit des barques, des nefs et des caravelles de tous les pays du monde. On y voit des galères et des saïques levantines en si grand nombre, que de la terre on dirait une grande ville où trône Neptune. Du côté du ponent, le port est défendu par les deux forteresses de Cascaës et de San Juan, les plus redoutables de la terre. A un peu plus d'une demi-lieue de cette grande cité se trouve Bélem, couvent du saint célèbre par sa pierre et par son lion gardien, protecteur éternel des rois et reines catholiques. Le fleuve commence alors depuis Alcántara, et pendant une bonne lieue, à couler vers le couvent de Jobregas. Au milieu se trouve la belle vallée couronnée de trois collines que le pinceau d'Apelles serait impuissant à reproduire. Vues de loin, elles paraissent des cônes de perles qui pendent du ciel. Dans leur immense étendue on aperçoit une multitude de couvents et d'églises, d'édifices et de rues, de châteaux et de commanderies qui effacent la splendeur de Rome. Ce qu'il y a de plus admirable, c'est que du haut du château même, dans un espace de six lieues, on découvre soixante villages baignés par la mer, et parmi eux le couvent d'Olivelas, où j'ai compté six cent trente cellules et douze cents religieux. De ce point à Lisbonne, à une distance très-rapprochée, se groupent quinze cent trente maisons de plaisance toutes avec leurs jardins. Au centre de la ville est une place magnifique, le Rocio, large et bien disposée. Il y a cent ans et plus la mer baignait son sable, couvert aujourd'hui de trente mille maisons. Il y a une rue qu'on appelle la rue Neuve, *rua Nova*, où l'on voit toutes les richesses de l'Orient, si bien que le roi me contait qu'un de ses marchands mesure son argent par *fanègue*[1]. La place sur laquelle est bâti le pa-

1. La *fanègue*, mesure de capacité d'Espagne, égale 55 litres 50.

lais du roi est toujours garnie de navires chargés d'orge et de blé de France et d'Angleterre. Le palais royal, dont le Tage baise les pieds, est l'édifice d'Ulysse, d'où la ville prend son nom, en langue latine *Ulisibona*; ses armes sont une sphère servant de piédestal aux plaies que dans une sanglante bataille la majesté immense donna au roi don Alfonso Henriquez. Parmi les vaisseaux du grand arsenal on distingue ceux de la conquête, si vastes que, vus de terre, on dirait qu'ils touchent le ciel. Ce qu'il y à d'extraordinaire, c'est que ceux qui sont à table voient le poisson qu'ils vont manger pêché à leur porte et frétillant dans le filet. Chaque soir, sur le rivage, on compte plus de mille navires chargés de marchandises diverses et des approvisonnements ordinaires, pain, huile, vins et bois, fruits de toutes sortes, neige des montagnes d'Estrella, que les petits marchands portent sur leur tête et vendent en criant par les rues. Mais pourquoi tant parler? Supputer une partie des richesses de cette ville luxueuse serait vouloir compter les étoiles. Lisbonne, grand seigneur, possède cent trente mille habitants, et pour en finir, un roi qui vous baise les mains[1].

LE ROI. J'aime mieux, don Gonzalo, avoir entendu votre relation succincte que d'avoir vu cette grande ville. Avez-vous des enfants?

DON GONZALO. Grand seigneur, une fille, une merveille de beauté!

LE ROI. Je veux la marier de ma main.

DON GONZALO. Comme il vous plaira, seigneur. J'accepte pour elle. Quel est le nom du prétendu?

LE ROI. Il est absent; mais il est né à Séville et se nomme don Juan Tenorio.

1. Tout ce récit est bien naïf et peu scénique; j'ai cru pourtant devoir le traduire,

DON GONZALO. J'en vais porter la nouvelle à doña Ana.

LE ROI. Allez en paix et revenez avec la réponse.

(Ils sortent.)

SCÈNE XIV

La plage de Tarragone.

DON JUAN, CATALINON.

DON JUAN. Amène les chevaux, puisqu'ils sont prêts.

CATALINON. Quoique Catalinon, je suis seigneur, homme de bien, et ce n'est pas de moi qu'on dit : « Catalinon est l'homme que vous savez. » Je fais mentir mon nom.

DON JUAN. Pendant que les pêcheurs sont en fête, dépêche-toi d'amener les chevaux. Je ne me fie qu'à leurs pieds rapides pour me mettre à l'abri.

CATALINON. Enfin, prétendez-vous abuser de Tisbea?

DON JUAN. Puisque la tromperie est mon costume habituel, que me demandes-tu, sachant qui je suis?

CATALINON. Je sais que vous êtes le châtiment des femmes.

DON JUAN. Je meurs d'amour pour Tisbea; c'est une bonne fille.

CATALINON. C'est bien payer son hospitalité !

DON JUAN. Niais! Énée fit la même chose à la reine de Carthage.

CATALINON. Tromper les femmes de cette façon; vous le payerez à l'heure de votre mort!

DON JUAN. Tu me donnes là une longue échéance. Tu es digne de ton nom de Catalinon.

CATALINON. Suivez votre fantaisie. Voici l'infortunée.

DON JUAN. Va-t'en et ramène les chevaux.

CATALINON. Pauvre femme, nous te payons bien notre écot!

(Il sort.)

SCÈNE XV

DON JUAN, TISBEA.

TISBEA. Quand je suis un moment sans toi, il me semble que je suis hors de moi-même.

DON JUAN. Lorsque tu parles ainsi, je n'ajoute aucune foi à tes paroles.

TISBEA. Pourquoi ?

DON JUAN. Parce que si tu m'aimais, tu aiderais à mes vœux.

TISBEA. Je suis à toi.

DON JUAN. Dis! qu'attends-tu? et quelle est ta pensée?

TISBEA. Je pense que j'ai trouvé en toi le châtiment de l'amour.

DON JUAN. Je te promets de t'épouser, mon bien; tu es ma vie, et je m'oblige à tout: quand je devrais perdre l'existence à ton service, je la regarderais comme bien perdue.

TISBEA. Ma condition n'est pas égale à la tienne.

DON JUAN. L'amour est un roi qui égalise, par une juste loi, la soie et la bure.

TISBEA. J'incline à te croire; mais vous autres hommes, vous êtes des trompeurs.

DON JUAN. Est-il possible, mon bien, que tu ignores ma manière de procéder en amour? D'aujourd'hui, mon âme est à toi.

TISBEA. Je te cède, sous promesse que tu seras mon mari.

DON JUAN. Je jure, beaux yeux qui me tuez en me regardant, que je serai votre époux.

TISBEA. Souviens-toi, mon bien, qu'il y a un Dieu et qu'il y a une mort!

DON JUAN, à part. J'ai du temps devant moi. (Haut.) Tant que

Dieu me laissera la vie, je serai ton esclave. Voici ma main et ma foi.

TISBEA. Je te payerai fidèlement.

DON JUAN. Je ne me contiens plus.

TISBEA. Viens! cette chaumière sera témoin de notre bonheur. Cache-toi dans ces roseaux en attendant le moment.

DON JUAN. Par où entrerai-je?

TISBEA. Viens, je te le dirai.

DON JUAN. Tu rends mon âme bienheureuse!

TISBEA. Que ce consentement t'oblige, sinon que Dieu te punisse!

DON JUAN, à part. J'ai du temps devant moi!

(Ils sortent.)

SCÈNE XVI

CORIDON, ANFRISO, BELISA, MUSICIENS.

CORIDON. Hé! appelez Tisbea et les bergers, afin que l'hôte retrouve la ville au village.

BELISA. Nous allons les chercher.

CORIDON. Allons!

BELISA. Voici la chaumière.

CORIDON. Ne vois-tu pas qu'elle est occupée de ses heureux hôtes, à qui tout le monde porte envie?

ANFRISO. Tisbea est toujours enviée.

BELISA. Chantez quelque chose en attendant qu'elle arrive, car nous désirons danser.

ANFRISO. Comment dissiper le chagrin qui vient de la jalousie?

LES MUSICIENS, chantant. « La jeune fille est allée à la pêche; elle a tendu ses filets, et au lieu de poissons, elle a pris des cœurs. »

(On danse.)

SCÈNE XVII

LES MÊMES, TISBEA.

TISBEA. Au feu! au feu! je brûle! ma chaumière est en flammes! Sonnez au feu, amis; les pleurs de mes yeux ne pourront l'éteindre. Au feu! bergers! de l'eau! de l'eau! Amour, clémence, mon âme est embrasée! O ma chaumière, vil instrument de mon déshonneur et de mon infamie, affreux repaire de bandits, complice de mon outrage! Honte au cœur faux qui abandonne une femme déshonorée! Nuée sortie de la mer pour ma destruction! Au feu! au feu! bergers! de l'eau, de l'eau! Amour, clémence, mon âme est embrasée. Moi, qui me moquais des hommes; celles qui trompent, finissent toujours par être trompées. Ce gentilhomme m'a séduite en me promettant de m'épouser, et il a profané l'honnêteté de mon toit! Et moi-même je lui ai prêté les chevaux que j'ai nourris et qui l'emportent dans sa fuite. Suivez-le tous, suivez-le. Mais il n'importe! c'est aux pieds du roi que j'irai demander vengeance. Au feu! bergers! au feu! de l'eau! de l'eau! Amour! pitié! mon âme est en feu!

(Elle sort.)

CORIDON. Poursuivons ce scélérat!

ANFRISO. Il est cruel de souffrir et de se taire. Mais, grâces au ciel qui, par cet homme, m'a vengé de cette ingrate! Allons à la recherche de Tisbea, qui s'enfuit désespérée et qui cherche un plus grand malheur!

CORIDON. L'orgueilleuse a trouvé une misérable fin!

ANFRISO. Elle se jette dans la mer.

CORIDON. Arrête, Tisbea.

TISBEA, au lointain. Au feu! bergers! de l'eau! de l'eau! Amour! pitié! mon âme est en feu!

DEUXIÈME JOURNÉE

SCÈNE PREMIÈRE

L'Alcazar de Séville.

LE ROI DON ALFONSO, DON DIEGO TENORIO, puis UN VALET.

LE ROI. Que me dites-vous ?

DON DIEGO. Seigneur, je dis la vérité. Je suis assuré du cas par cette lettre, qui est de votre ambassadeur et mon frère. On l'a trouvé dans l'appartement même du roi avec une belle dame du palais.

LE ROI. Quelle était sa qualité?

DON DIEGO. Seigneur, c'était la duchesse Isabelle.

LE ROI. Quelle audace! Et où est-il maintenant?

DON DIEGO. Seigneur, à Votre Altesse je ne dois pas cacher la vérité! Il est arrivé cette nuit à Séville avec un valet.

LE ROI. Vous savez, Tenorio, combien je vous estime : j'informerai le roi de Naples de ce qui arrive; nous marierons le jeune homme à Isabelle, nous rendrons le repos au duc Octavio qui souffre, quoique innocent, et faites en sorte que sans plus de délai don Juan soit exilé.

DON DIEGO. Où ira-t-il, seigneur?

LE ROI. Qu'il connaisse mon mécontentement en quittant

Séville; que cette nuit il aille à Lebrija[1] et qu'il rende grâce seulement au mérite de son père... Mais, don Diego, que dirons-nous à Gonzalo d'Ulloa? Je l'ai fiancé à sa fille et je ne sais quel remède y trouver.

DON DIEGO. Ordonnez-moi, seigneur, de tout faire pour maintenir sauf l'honneur de cette dame, fille d'un tel père.

LE ROI. Je sais un moyen qui le consolera, je vais le faire grand majordome.

(Entre un valet.)

LE VALET. Un gentilhomme arrive de voyage et dit, seigneur, qu'il est le duc Octavio.

LE ROI. Le duc Octavio?

LE VALET. Oui, seigneur.

LE ROI. Qu'il entre!

SCÈNE II

LES MÊMES, moins LE VALET, LE DUC OCTAVIO, en habits de voyage.

OCTAVIO. Grand seigneur, un malheureux exilé baise vos pieds; votre présence aplanira les obstacles de son chemin.

LE ROI. Duc Octavio...

OCTAVIO. Je viens, fuyant la folie d'une femme et l'outrage involontaire d'un homme qui fut la cause de mon voyage.

LE ROI. Je sais déjà, duc Octavio, votre innocence; j'écrirai au roi pour qu'il vous rende votre ancienne position, et pour que votre voyage ne vous soit pas préjudiciable, je vous marierai à Séville avec son agrément, son pardon et ses bonnes grâces. Quoique Isabelle soit un ange de beauté, elle

1. *Lebrija*, petite ville à quatre kilomètres du Guadalquivir, sur la route de Séville à Cadix. La tour de l'église de Lebrija, par sa hauteur et par son élégance, rappelle la Giralda de Séville.

vous paraîtra laide auprès de la femme que je vous donne. Gonzalo d'Ulloa est grand commandeur de Calatrava; le Maure chante ses louanges par crainte, car le lâche est toujours flatteur. Il a une fille à qui sa vertu suffirait pour dot. C'est une merveille et l'étoile de la Castille. Je veux vous la donner pour femme.

OCTAVIO. Je serais heureux quand je n'aurais accompli ce voyage que pour ce seul résultat, surtout sachant qu'il est de votre goût.

LE ROI, à don Diego. Le duc sera votre hôte; faites en sorte que rien ne lui manque.

OCTAVIO. On ne peut vous supplier, seigneur, sans sortir les mains pleines de présents. Vous êtes le premier des Alphonse, quoique étant le onzième.

(Le roi et don Diego sortent.)

SCÈNE III

Une rue de Séville.

LE DUC OCTAVIO, RIPIO.

RIPIO. Qu'est-il arrivé?

OCTAVIO. J'ai parlé au roi, il m'a reçu honorablement. J'ai été César avec le César, car j'ai vu, j'ai combattu et j'ai vaincu. Il me donne une femme de sa main et s'offre à faire ma paix avec le roi de Naples.

RIPIO. La Castille a raison de vanter sa générosité. Enfin il vous a offert de vous marier?

OCTAVIO. Oui, ami, avec une femme de Séville, et Séville produit non-seulement des hommes forts et braves, mais aussi de belles femmes. Où trouve-t-on, si ce n'est à Séville,

une mante élégamment drapée, une vaillance où le pur soleil se cache. Mon bonheur est tel, que je suis déjà consolé de mon malheur.

SCÈNE IV

LES MÊMES, DON JUAN, CATALINON.

CATALINON, à part, à son maître. Seigneur, n'avancez pas, voici le duc innocent, le sagittaire d'Isabelle, ou pour mieux dire son capricorne.

DON JUAN. Dissimule.

CATALINON, à part. Il lui fait des politesses au moment où il le trahit.

DON JUAN, au duc. Comme j'ai quitté Naples en toute hâte par ordre de mon roi, je n'ai pu trouver le temps, Octavio, d'aller prendre congé de vous.

OCTAVIO. Vous n'avez pas besoin, don Juan, de vous disculper. Nous voilà donc tous les deux réunis à Séville?

DON JUAN. Qui aurait cru, duc, que je vous retrouverais ici pour vous servir comme j'ai le désir de le faire? On ne peut, ami, quitter une résidence aussi charmante que Naples, si ce n'est pour Séville.

OCTAVIO. Si je vous entendais parler ainsi à Naples et non ici, je soupçonne que je rirais de l'assentiment que je vous donne à cette heure; mais venant habiter ce pays, c'est, quels que soient vos éloges, une faible louange que vous accordez à Séville. — Qui vient vers nous?

DON JUAN. C'est le marquis de la Mota. Il faut être bien impoli...

OCTAVIO. Si vous avez besoin de moi, mon épée et mon bras sont à votre disposition.

CATALINON, à part. Et, s'il le faut, il violera une autre femme sous son nom.

OCTAVIO. Je suis content de vous.

(Octavio et Ripio sortent.)

SCÈNE V

LE MARQUIS DE LA MOTA, UN VALET, DON JUAN, CATALINON.

MOTA. Tout aujourd'hui je vous ai cherché sans pouvoir vous rencontrer. Vous ici, don Juan, tandis que votre ami pleure votre absence?

DON JUAN. Pardieu! vous me devez bien la grâce que vous m'octroyez. Quoi de nouveau à Séville?

MOTA. Tout y est bien changé.

DON JUAN. Les femmes?

MOTA. Chose jugée!

DON JUAN. Inès?

MOTA. Se retire à Béjar.

DON JUAN. Joli séjour pour une femme de qualité!

MOTA. Le temps l'exile à Béjar.

DON JUAN. Elle y mourra. Constance?...

MOTA. Elle pleure ses cheveux et ses sourcils. Le Portugais l'appelle vieille et elle entend belle.

DON JUAN. Et Téodora?

MOTA. Au printemps dernier elle échappa à une indisposition galante et, devant moi, il lui tomba une dent parmi les fleurs de sa conversation.

DON JUAN. Julia, celle du Candiléjo[1]?

1. Rue de Madrid.

MOTA. Elle se défend avec son fard.

DON JUAN. Se vend-elle toujours comme poisson frais ?

MOTA. Elle se donne pour poisson salé.

DON JUAN. Le quartier de Cantarranas est-il bien habité ?

MOTA. En grande partie par des grenouilles.

DON JUAN. Les deux sœurs vivent-elles toujours ?

MOTA. Ainsi que la guenon de Tolu de leur mère Célestine, qui leur enseigne les bons principes.

DON JUAN. Oh ! vieille de Belzébuth ! comment va l'aînée ?

MOTA. Blanca, sans une blanca (sans un sou[1]), a un saint pour qui elle jeûne.

DON JUAN. Donne-t-elle aussi dans la dévotion ?

MOTA. C'est une femme sainte et constante.

DON JUAN. Et l'autre ?

MOTA. Elle débute mieux. Elle fait flèche de tout bois.

DON JUAN. C'est un habile menuisier. Marquis, fait-on toujours de bonnes duperies ?

MOTA. Moi et don Pedro d'Esquivel nous en avons l'autre nuit exécuté une fameuse, et pour celle-ci nous préparons encore deux bons tours.

DON JUAN. J'irai avec vous, et je retrouverai certain nid où j'ai laissé des œufs pour nous deux. Faites-vous toujours la cour aux femmes sur les terrasses ?

MOTA. Je cherche l'impossible.

DON JUAN. N'êtes-vous pas payé de retour ?

MOTA. Celle que j'aime me favorise et fait cas de moi.

DON JUAN. Qui est-elle ?

MOTA. Doña Ana, ma cousine, récemment arrivée ici.

1. *Blanca, sin blanca ninguna.* La *blanca* était une pièce de monnaie de billon valant un demi-maravédi.

DON JUAN. D'où vient-elle?

MOTA. De Lisbonne, où elle était avec son père à l'ambassade.

DON JUAN. Est-elle belle?

MOTA. Charmante. La nature s'est surpassée en créant doña Ana d'Ulloa.

DON JUAN. Est-elle vraiment aussi belle que vous le dites? Vive Dieu! il faut que je la voie.

MOTA. Vous verrez la plus grande beauté qui soit sous les yeux du roi.

DON JUAN. Épousez-la, si elle est si parfaite.

MOTA. Le roi l'a fiancée, et l'on ignore à qui.

DON JUAN. N'a-t-elle pas une préférence pour vous?

MOTA. Elle m'écrit.

CATALINON, à part. Arrête-toi, car tu es la dupe du plus grand fourbe d'Espagne!

DON JUAN. Vous êtes le plus heureux des hommes.

MOTA. J'attends en ce moment une dernière réponse.

DON JUAN. Ne perdez pas l'occasion. Allez, je vous attends ici.

MOTA. Je reviens.

CATALINON, au valet. Adieu, seigneur.

(Le marquis et son valet sortent.)

DON JUAN, à Catalinon. Puisque nous voilà seuls, suis le marquis, qui vient d'entrer au palais.

(Catalinon sort.)

SCÈNE VI

UNE SERVANTE, qui paraît au balcon d'une fenêtre, DON JUAN.

LA SERVANTE. Pst!

DON JUAN. Qui appelle?

LA SERVANTE. Étant l'ami du marquis, vous devez être discret et courtois; rendez-lui ce papier. N'oubliez pas qu'il contient le repos d'une femme!

DON JUAN. Je le lui remettrai. Je suis son ami et gentilhomme.

LA SERVANTE. Il suffit, seigneur étranger, adieu!

SCÈNE VII

DON JUAN, seul.

La voix s'en est allée! Ce qui vient de se passer n'a-t-il pas l'air d'un enchantement? Cette lettre m'a été remise par l'estafette de l'air. Sans doute elle est de la dame que le marquis louait si fort tout à l'heure. En ceci j'ai eu de la chance. Séville me nomme parfois le *Séducteur* et dit que mon plus grand plaisir est de tromper une femme et de lui ravir l'honneur. Vive Dieu! je puis ouvrir cette lettre, puisqu'elle m'est venue de la place publique? Cela me donne envie de rire. Voilà la lettre ouverte, et elle est de sa main, cela est clair, puisqu'elle est signée doña Ana. Elle contient ceci: « Un père sans loyauté m'a fiancée secrètement sans que j'aie pu m'y opposer; je ne sais si je pourrai vivre, puisqu'il m'a donné la mort. Si tu fais quelque cas de mon amour et de ma volonté, et si ton amour fut véritable, montre-le dans

cette circonstance. Pour que tu saches mon estime pour toi, viens cette nuit à la porte, elle sera ouverte à onze heures. Tu réaliseras ton espoir, et ton amour trouvera sa récompense. Pour que Léonorilla et les duègnes puissent te reconnaître, tu porteras un manteau de couleur claire. Je te confie tout mon amour et adieu, amant infortuné! » Est-il une pareille aventure? Je ris d'avance de la bonne plaisanterie. Je la posséderai, vive Dieu! par le moyen et par la ruse qui m'ont donné Isabelle à Naples.

SCÈNE VIII

CATALINON, DON JUAN.

CATALINON. Voici le marquis.

DON JUAN. Cette nuit, nous avons à faire tous les deux.

CATALINON. Y a-t-il quelque nouvelle fourberie?

DON JUAN. Une magnifique.

CATALINON. Je ne l'approuve pas. Vous voulez donc qu'à la fin nous soyons dupes aussi; celui qui vit de tromperie finit par être trompé à son tour.

DON JUAN. Tu te fais prédicateur, impertinent! Je t'avertis pour cette fois, afin que tu n'y reviennes plus.

CATALINON. Dorénavant j'obéirai et je donnerai la chasse en votre compagnie même, à un tigre et à un éléphant.

DON JUAN. Tais-toi, voici le marquis.

CATALINON. Est-ce lui que nous allons chasser?

SCÈNE IX

LES MÊMES, LE MARQUIS DE LA MOTA.

DON JUAN. Marquis, on m'a donné pour vous, par ce balcon, un message tout à fait galant; je n'ai pas vu qui me le remettait; j'ai reconnu seulement à la voix que c'était une femme. On vous invite à vous trouver ce soir à cette porte, qui sera ouverte à onze heures; vous devez porter un manteau de couleur claire pour vous faire reconnaître de Léonorilla et des duègnes.

MOTA. Que dites-vous?

DON JUAN. Qu'on m'a rendu ce message par une fenêtre et que je n'ai pas vu qui me l'a donné.

MOTA. C'est un baume pour mes souffrances. Ah! cher ami, vous me rendez l'espérance; que je tombe à vos pieds!

DON JUAN. Je ne suis pas votre cousine. C'est vous qui devez jouir de ses faveurs, et vous voulez vous jeter à mes pieds?

MOTA. Ma joie est telle, qu'elle m'a mis hors de moi. O soleil! hâte ton cours!

DON JUAN. Il s'incline vers le couchant.

MOTA. Ami, éloignons-nous d'ici; nous reviendrons quand il fera nuit. J'en perds la tête!

DON JUAN. Cela se voit, du reste; mais à minuit, ce sera bien autre chose.

MOTA. Ah! cousine de mon âme! Cousine, veux-tu donc récompenser mon amour?

CATALINON, à part. Par le Christ! je ne donnerais pas un sou de la cousine!

(Le marquis sort.)

SCÈNE X

DON DIEGO TENORIO, DON JUAN, CATALINON.

DON DIEGO. Don Juan!

CATALINON. Votre père vous appelle.

DON JUAN. Que veut votre seigneurie?

DON DIEGO. Je voudrais te voir plus sage, meilleur, et avec une plus honnête réputation. Est-il possible qu'à chaque heure tu avances ma mort?

DON JUAN. Quel motif vous amène?

DON DIEGO. Les folies de ta vie. Enfin le roi m'a ordonné de te chasser de la ville, parce que, avec raison, il est indigné de tes vices. Quoique tu me l'aies caché, le roi connaît déjà ton crime, et il est si grave que je n'ose le répéter. Trahir un ami, et dans le palais du roi! Malheureux! que Dieu t'envoie le châtiment que mérite une telle action! Sache-le, quoiqu'il semble que Dieu ferme les yeux sur tes fautes, le châtiment arrive toujours. Et quelle peine doit-il réserver à ceux qui profanent son nom? Dieu est un juge sévère après la mort!

DON JUAN. Après la mort? Nous avons le temps. Il y a un grand voyage d'ici-là.

DON DIEGO. Il te paraîtra court.

DON JUAN. Et celui que vous m'ordonnez, pour le bon plaisir du roi, est-il long aussi?

DON DIEGO. Jusqu'à ce que l'injuste outrage fait au duc Octavio soit réparé, et que l'émotion causée à Naples par l'aventure d'Isabelle soit calmée, le roi veut que tu restes retiré à Lebrija, peine légère pour ta méchanceté.

CATALINON, à part. Et s'il était instruit de l'histoire de la pauvre pêcheuse, le bon vieux aurait bien plus de chagrin.

DON DIEGO. Et si tu ne te rends pas à ma démarche et à mes raisons, j'abandonne ton châtiment à Dieu!

(Il sort.)

SCÈNE XI

DON JUAN, CATALINON.

CATALINON. Le vieux s'en est allé tout attendri.

DON JUAN. Les larmes! c'est la manie des vieillards! Puisque voici la nuit, allons chercher le marquis.

CATALINON. Allons! Sa maîtresse sera-t-elle à vous?

DON JUAN. Ce sera mon triomphe de séduction.

CATALINON. Plaise à Dieu que nous sortions pacifiquement de cette affaire!

DON JUAN. Catalinon, enfin!

CATALINON. Vous êtes le requin des femmes, et l'on devrait publier à son de trompe cette annonce, pour l'instruction des demoiselles : « Que toutes se gardent d'un homme qui trompe les femmes et qui est le grand séducteur de l'Espagne. »

DON JUAN. Tu me donnes là un joli nom.

SCÈNE XII

Il fait nuit.

LES MÊMES, LE MARQUIS DE LA MOTA, MUSICIENS.

LES MUSICIENS, chantant.

Quand toujours on espère
Souvent on désespère.

MOTA. Que le jour ne vienne jamais troubler mon bonheur!

DON JUAN. Quel est ce bruit?

CATALINON. Ce sont des musiciens.

MOTA. On dirait que le poëte converse avec moi. Qui va là?

DON JUAN. Ami!

MOTA. Est-ce vous, don Juan?

DON JUAN. Est-ce vous, marquis?

MOTA. Qui cela serait-il, sinon moi?

DON JUAN. Je vous ai tout de suite reconnu à votre manteau.

MOTA, *aux musiciens.* Chantez, puisque don Juan est arrivé.

LES MUSICIENS, *chantant.*

Quand toujours on espère
Souvent on désespère.

DON JUAN. Quelle est la maison que vous regardez?

MOTA. Celle de don Gonzalo d'Ulloa.

DON JUAN. Où irons-nous?

MOTA. A Lisbonne.

DON JUAN. Comment, puisque vous êtes à Séville?

MOTA. ela vous étonne? Ne voit-on pas vivre dans le meilleur accord la pire engeance de Portugal et ce qu'il y a de mieux en Castille?

DON JUAN. Où vit cette engeance?

MOTA. Dans la rue du Serpent, où vous verrez, revenus au siècle d'Adam, des Portugais qui, dans cette amère vallée, tentent mille Èves avec un appât; cet appât, c'est de l'or qu'ils nous volent.

DON JUAN. Pendant que vous allez dans cette rue, je voudrais pousser une reconnaissance.

MOTA. J'ai ici près un brave qui m'attend.

DON JUAN. Si vous me laissez faire, seigneur marquis, vous verrez si l'on m'échappe.

MOTA. Allons! et prenez mon manteau pour mieux réussir.

DON JUAN. Bien parlé! Venez, et vous me montrerez la maison.

MOTA. Pour assurer le succès, imitez ma voix. Voyez-vous cette jalousie?

DON JUAN. Je la vois.

MOTA. Allez-y, prononcez le nom de Béatriz et entrez.

DON JUAN. Quelle femme est-ce?

MOTA. Tirant sur le rouge et à l'abord froid.

CATALINON. Ce sera une femme alambic.

MOTA. Attendons-nous sur l'escalier.

DON JUAN. Adieu, marquis.

CATALINON. Où allons-nous?

DON JUAN. Tais-toi, niais. Nous allons exécuter mon projet.

CATALINON. Rien ne vous échappe.

DON JUAN. J'adore les jeux compliqués.

CATALINON. Vous avez jeté la cape au taureau.

DON JUAN. Non, c'est le taureau qui m'a jeté la cape.

(Ils entrent dans la maison.)

MOTA. La duègne va croire que c'est moi. Quel amusant auxiliaire!

LES MUSICIENS, chantant.

Quand toujours on espère
Souvent on désespère.

(Ils sortent.)

SCÈNE XIII

Une salle dans la maison de don Gonzalo.

DOÑA ANA, DON GONZALO D'ULLOA, DON JUAN, CATALINON.

DOÑA ANA, dans la coulisse. Fourbe! vous n'êtes pas le marquis ; vous m'avez trompée!

DON JUAN, de même. Je le suis, je vous l'affirme.

DOÑA ANA. Perfide ennemi, tu mens, tu mens!

(Entre don Gonzalo, l'épée nue à la main.)

DON GONZALO. C'est la voix de doña Ana que j'entends!

DOÑA ANA, dans la coulisse. Personne ne tuera-t-il ce traître qui m'a déshonorée?

DON GONZALO. Vit-on une telle audace! Déshonorée! hélas! Et c'est elle-même qui le proclame!

DOÑA ANA. Tuez-le!

(Entrent don Juan et Catalinon, les épées nues à la main.

DON JUAN. Qui est là?

DON GONZALO. Le mur tombé de la tour de mon honneur que tu as jeté à terre, traître, et où était renfermée ma vie!

DON JUAN. Laissez-moi passer!

DON GONZALO. Passer? par la pointe de cette épée.

DON JUAN. Tu mourras.

DON GONZALO. Qu'importe!

DON JUAN. Je t'avertis que je vais te tuer.

(Ils se battent.)

DON GONZALO. Meurs, traître!

DON JUAN, le frappant. C'est ainsi que je meurs.

CATALINON, à part. Si je reviens de celle-ci, plus jamais de tromperies, plus jamais de fêtes!

DON GONZALO, *tombant*. Ah! tu m'as tué!

DON JUAN. C'est toi qui t'es ôté la vie!

DON GONZALO. A quoi bon vivre?

DON JUAN. Fuyons!

(Don Juan s'enfuit avec Catalinon.)

DON GONZALO. Tu as glacé mon sang et redoublé ma fureur. Je suis mort; il n'y a pas de but que l'on n'atteigne. Ma vengeance te suivras; tu es un traître et un lâche!

(Il meurt; des valets viennent relever le cadavre.)

SCÈNE XIV

Une rue.

LE MARQUIS DE LA MOTA, MUSICIENS, puis DON JUAN, CATALINON.

MOTA. Minuit va sonner et don Juan tarde beaucoup. Anxiété cruelle pour celui qui attend!

(Entrent don Juan et Catalinon.)

DON JUAN. Est-ce le marquis?

MOTA. Est-ce don Juan?

DON JUAN. C'est moi! reprenez votre manteau.

MOTA. Et la reconnaissance?

DON JUAN. Elle a été funeste. Enfin, marquis, il y a eu mort d'homme.

CATALINON. Seigneur, sauvez-vous de ce mort!

MOTA. Plaisantez-vous, ami? Qu'est-il arrivé?

CATALINON, *à part*. Et toi aussi, on t'a joué!

DON JUAN. La plaisanterie a coûté cher.

MOTA. C'est moi qui en payerai les frais, car doña Ana doit être courroucée contre moi.

DON JUAN. Adieu, marquis.

CATALINON, à part. Ma foi, ils peuvent tous deux aller de pair.

DON JUAN. Fuyons.

CATALINON. Seigneur, quant à moi, il n'y aura pas d'aigle qui puisse m'atteindre au vol.

SCÈNE XV

LES MÊMES, moins DON JUAN et CATALINON.

MOTA. Vous autres, vous pouvez vous en aller, je veux partir seul.

(Les musiciens sortent.)

VOIX A L'INTÉRIEUR DE LA MAISON. Vit-on jamais un plus grand malheur! Hélas! vit-on une plus grande disgrâce!

MOTA. Juste ciel! j'entends des voix sur la place de l'Alcazar. Qu'est-ce que cela peut être à cette heure? Un froid me traverse le cœur. Toutes ces lumières qui passent dans la maison donneraient à croire d'ici qu'elle est en flammes. On vient de ce côté avec une multitude de flambeaux, dont le feu lutte contre les étoiles. Je veux savoir la cause de tout ceci.

SCÈNE XVI

LE MARQUIS DE LA MOTA, DON DIEGO TENORIO, LA GARDE, avec des torches.

DON DIEGO, apercevant le marquis. Quel est cet homme?

MOTA. Quelqu'un qui voudrait savoir la cause de tout ce bruit?

DON DIEGO. Emparez-vous de lui!

MOTA, dégainant. S'emparer de moi!

DON DIEGO. Rentrez l'épée au fourreau, le vrai courage est de ne pas recourir aux armes.

MOTA. Comment? parler ainsi au marquis de la Mota?

DON DIEGO. Rendez votre épée, au nom du roi!

LE MARQUIS. Vive Dieu!

SCÈNE XVII

LES MÊMES, LE ROI, DON ALFONSO, SUITE.

LE ROI. On doit le saisir dans toute l'Espagne et même en Italie, s'il va en Italie.

DON DIEGO. Le voici!

MOTA. Ainsi, Votre Altesse, grand seigneur, me fait arrêter?

LE ROI. Emmenez-le. Tu oses affronter ma présence!

MOTA. Bonheurs tyranniques de l'amour, comme vous passez vite et comme vous venez d'un pas pesant! Un sage l'a dit avec vérité : « Entre la coupe et les lèvres, il y a la mort! » Mais je m'étonne de la colère du roi. Je ne sais pourquoi l'on m'arrête.

DON DIEGO. Qui le sait mieux que Votre Seigneurie?

MOTA. Moi?

DON DIEGO. Marchons.

MOTA. Étrange confusion!

LE ROI. Instruisez le procès du marquis, et demain on lui tranchera la tête. Quant au commandeur, qu'on l'enterre avec les honneurs, avec la solennité et la grandeur dus aux personnes royales. Qu'on emploie le bronze et les pierres rares à lui construire un tombeau surmonté d'une statue; qu'il soit orné de mosaïques, et qu'une inscription, gravée

en lettres gothiques, demande vengeance pour lui. Le convoi, la statue et le tombeau seront payés par moi. Où doña Ana s'est-elle retirée?

DON DIEGO. Elle a demandé asile à la reine, notre souveraine.

LE ROI. Castille doit gémir de ce crime; Calatrava doit pleurer un tel chef.

(Ils sortent.)

SCÈNE XVIII

Une campagne aux portes de la ville de Dos-Hermanas.

PATRICIO, AMINTA, GASENO, BELISA, BERGERS, MUSICIENS, puis CATALINON.

LES MUSICIENS, chantant. Le soleil d'avril se lève et fait pousser le trèfle et la citronnelle, et quoiqu'elle ne soit que son étoile, Aminta s'avance plus belle encore que lui.

PATRICIO. Sur cette pelouse fleurie et semée de givre qu'éclaire le soleil pâle encore, asseyez-vous, puisque ce site gracieux nous invite au repos.

CATALINON, entrant. Seigneur, j'amène des hôtes pour la noce.

GASENO. Cela fera plaisir à tout le monde. Qui attendez-vous?

CATALINON. Don Juan Tenorio.

GASENO. Le vieux?

CATALINON. Non, pas celui-là, don Juan.

BELISA. Le fils doit être galant.

PATRICIO, à part. C'est de mauvais augure; galant et gentilhomme, cela n'est bon qu'à ôter le contentement et à donner de la jalousie. (Haut.) Qui lui a dit que je me mariais?

CATALINON. Il voyage et va à Lebrija.

PATRICIO. J'imagine que c'est le diable qui l'a envoyé. Mais de quoi vais-je me chagriner? Que l'univers entier assiste à mon mariage. Tout bien pesé pourtant, un gentilhomme à ma noce, c'est de mauvais augure!

GASENO. Vienne le colosse de Rhodes, viennent le pape et le prêtre Jean et le roi Alphonse le onzième avec toute sa cour, ils trouveront dans Gaseno bonne volonté et grand cœur; il y a à la maison des montagnes de pain, des guadalquivirs de vin, des babylones de porc salé et des armées de jeunes poulets et de pigeonneaux. Qu'un si noble cavalier arrive aujourd'hui à Dos-Hermanas, il honorera mes cheveux blancs.

BELISA. C'est le fils du grand chambellan.

PATRICIO, à part. Tout est de mauvais augure pour moi puisque tout le rapproche de ma femme. Je ne suis pas encore mari et déjà le ciel me condamne à être jaloux. Amour, chagrin et silence.

SCÈNE XIX

LES MÊMES, DON JUAN.

DON JUAN. Passant par hasard, j'ai appris qu'il y avait une noce dans le village, et je désire m'y divertir, puisque j'ai eu cette heureuse chance.

GASENO. Votre Seigneurie est venue pour honorer et embellir notre fête.

PATRICIO, à part. Moi qui la donne, je dis au fond de mon cœur que tu y es venu pour mon malheur.

GASENO. Vous n'offrez pas votre place à ce cavalier?

DON JUAN. Avec votre permission, je vais m'asseoir ici.

(Il s'assied auprès de la mariée.)

PATRICIO. Si vous vous asseyez devant moi, seigneur, alors vous serez le marié.

DON JUAN. Quand cela serait, je ne m'en plaindrais pas !

GASENO, montrant Patricio. C'est lui le marié.

DON JUAN. Je vous demande pardon de mon erreur et de mon ignorance.

CATALINON, à part. Oh ! malheureux époux !

DON JUAN, bas à Catalinon. Il est en fureur !

CATALINON. Je m'en aperçois. (A part.) Mais s'il doit être le taureau de la fête, ne faut-il pas qu'il se mette en fureur[1] ? Je ne donnerais pas un *cornado*[2] de sa femme et de son honneur. Malheureux, qui est allé se jeter entre les mains du diable !

DON JUAN. Est-il possible, madame, que j'aie jamais eu un tel bonheur ? Je porte envie à votre époux.

AMINTA. Vous m'avez l'air d'un flatteur.

PATRICIO, à part. Je disais bien que la présence d'un homme puissant à un mariage est de mauvais augure.

GASENO. Or sus ! allons déjeuner, afin que Sa Seigneurie puisse un moment se reposer.

(Don Juan prend la main à la mariée, qui la retire.)

DON JUAN. Pourquoi la cachez-vous ?

AMINTA. Elle est à moi.

GASENO. Allons !

BELISA. Chantez de nouveau.

DON JUAN, bas à Catalinon. Que dis-tu, toi ?

1. Le jeu de mots que je rends par un à peu près porte sur *corrido*, qui veut dire confus, penaud, et qui signifie aussi couru, par allusion au taureau de la course (*corrida*).

2. *Cornado*, ancienne monnaie d'Espagne dont 204 valaient jadis un réal.

CATALINON. Moi ? Je crains que ces vilains ne nous assomment misérablement.

DON JUAN. Beaux yeux, blanches mains qui m'enflamment et me brûlent.

CATALINON. Blessée et réduite à toute extrémité! Avec celle-ci, cela fera quatre.

DON JUAN, bas à Aminta. Voyez comme on nous regarde !

PATRICIO, à part. Un gentilhomme à mes noces, mauvais présage !

GASENO. Chantez !

PATRICIO, à part. Je meurs !

CATALINON, à part. Chantez, eux ils pleureront!

TROISIÈME JOURNÉE

SCÈNE PREMIÈRE

La maison de Gaseno à Dos-Hermanas.

PATRICIO, seul.

Jalousie! horloge des chagrins qui sonnes à chaque heure les tourments qui tuent, quoique tu les sonnes à des intervalles inégaux, cesse de me faire souffrir, car il est insensé que tu veuilles me donner la mort quand l'amour veut me donner la vie. Que prétendez-vous de moi, cavalier qui me tourmentez ainsi? Je le dis quand je le vis à mon mariage : « Mauvais augure! » Il me fâche qu'il se soit assis à souper à côté de ma femme. Il ne m'a pas laissé mettre la main au plat, et chaque fois que je l'avançais, il l'éloignait en disant : « Quel être grossier! » Et puis cet autre coquin, qui me répétait chaque fois que je voulais manger : « Ne mangez pas de cela! Vous n'avez pas le sens commun! » Et aussitôt il m'arrachait le morceau des mains. Je suis confus; c'est une mystification et non pas une noce; c'est insupportable et cela ne peut se passer ainsi entre chrétiens. Et après le souper, il ne manquerait plus qu'il voulût venir coucher avec nous et qu'il me trouvât un être grossier parce que je prétends garder ma femme pour moi seul! Le voici. Je n'y tiens plus. J'ai envie de me cacher; mais je n'en ai plus le temps, je crois qu'il m'a vu.

5.

SCÈNE II

DON JUAN, PATRICIO.

DON JUAN. Patricio...

PATRICIO. Qu'ordonne Votre Seigneurie?

DON JUAN. Je vous fais savoir...

PATRICIO, à part. Est-ce un nouveau malheur?

DON JUAN. Qu'il y a longtemps que j'aime Aminta, et je prétends...

PATRICIO. Me l'enlever?...

DON JUAN. Oui.

PATRICIO, à part. Je ne m'étais pas trompé. Si elle ne l'aimait pas, il ne serait pas venu ici. Enfin, enfin, elle est ma femme!

DON JUAN. Aminta jalouse, et peut-être désespérée de se voir oubliée par moi et l'épouse d'un autre, m'écrivit un billet pour me donner un rendez-vous, et je lui promis de lui tenir parole. Cela est ainsi : renoncez à elle ou vous êtes un homme mort!

PATRICIO. Si vous me laissez le choix, j'agirai selon votre désir, car l'honneur et la femme ne marchent pas d'accord; la femme dont on parle tant perd plus qu'elle ne gagne; elle est comme la cloche, qui s'estime par le son; celle qui sonne comme une cloche fêlée perd sa bonne renommée. Je ne veux pas, puisque vous détruisez le bonheur que me promettait mon amour, je ne veux pas d'une femme qui n'est ni bonne ni mauvaise, et qui ressemble à une monnaie vue dans l'obscurité! Aimez-la, seigneur, pendant mille ans; je veux me contenir, me détromper et mourir. Je ne saurais vivre au milieu des tromperies!

(Il sort.)

DON JUAN. Je l'ai vaincu par l'honneur, car les vilains sont toujours à cheval sur l'honneur. Par ce temps d'inconstance, il est bon que l'on croie que l'honneur a fui de la ville pour se réfugier aux champs. Pourtant, avant de faire le dommage, je prétends le réparer. Je vais parler au père pour légitimer ma ruse. J'ai pris soin de le mettre de mon parti, et cette nuit j'espère triompher de sa fille. Voici la nuit qui vient; je cours trouver le père d'Aminta. Étoiles qui m'éclairez, faites réussir mon entreprise, et si je dois mourir, que ce soit le plus tard possible!

(Il sort.)

SCÈNE III

AMINTA, BELISA.

BELISA. Ton époux va venir : va te déshabiller, Aminta!

AMINTA. Je ne sais quel trouble me causent ces malheureuses noces, Belisa. Tout le jour, mon Patricio a été plongé dans la tristesse; tout est confusion et jalousie. Vois quel grand malheur! Dis, quel est ce gentilhomme qui éloigne de moi mon mari? L'effronterie, en Espagne, s'est donc faite gentilhomme? Laisse-moi, je suis outrée; je maudis ce cavalier qui me prive de ma joie!

BELISA. Tais-toi, je crois que ton mari s'avance, car, à cette heure, personne n'entre chez une si nouvelle mariée.

AMINTA. Adieu, ma Belisa!

BELISA. Embrasse-le pour dissiper son chagrin.

AMINTA. Plût à Dieu que mes soupirs fussent des compliments et mes larmes des caresses!

(Elles sortent.

SCÈNE IV

DON JUAN, CATALINON, GASENO.

DON JUAN. Gaseno, allez avec Dieu!

GASENO. J'aurais désiré vous accompagner pour donner à ma fille la nouvelle de ce bonheur.

DON JUAN. Nous aurons le temps demain.

GASENO. Vous dites bien; je vous donne mon âme en vous donnant ma fille.

DON JUAN. Vous voulez dire ma femme. (Gaseno sort.) Tu selleras les chevaux, Catalinon.

GASENO. Pour quand?

DON JUAN. Pour le lever du soleil, qui va mourir de rire demain matin de la plaisanterie.

CATALINON. Là-bas, à Lebrija, seigneur, d'autres noces vous attendent. Sur votre vie, dépêchez celle-ci.

DON JUAN. La meilleure de toutes mes fourberies est celle que je médite en ce moment.

CATALINON. Puissions-nous en sortir sains et saufs!

DON JUAN. Puisque mon père est le maître de la justice et le favori du roi, que crains-tu?

CATALINON. Dieu tire aussi vengeance des favoris quand ils ne punissent pas les fautes, et il frappe aussi les spectateurs du jeu; je vous ai regardé faire et je ne voudrais pas qu'il m'envoyât quelque coup de foudre qui me changeât en cendres.

DON JUAN. Va-t'en, selle les chevaux, demain je vais coucher à Séville.

CATALINON. A Séville?

DON JUAN. Oui.

CATALINON. Que dites-vous? Voyez ce que vous avez fait et sachez que jusqu'à la mort, seigneur, la vie la plus longue est courte, et que derrière la mort il y a l'enfer.

DON JUAN. Si tu me donnes un si large délai, viennent les désillusions!

CATALINON. Seigneur!

DON JUAN. Va-t'en, tu m'irrites avec tes craintes folles. (Catalinon s'éloigne.) Je veux mettre mon projet à exécution; l'amour me pousse vers l'objet de mes désirs; personne ne résiste à cette tentation. Je vais arriver jusqu'à son lit. (Appelant.) Aminta!

SCÈNE V

AMINTA, DON JUAN.

AMINTA, en costume de nuit. Qui m'appelle? Est-ce mon Patricio?

DON JUAN. Je ne suis pas ton Patricio.

AMINTA. Qui donc êtes-vous?

DON JUAN. Regardez bien.

AMINTA. Hélas! Je suis perdue! Dans ma chambre à cette heure?

DON JUAN. C'est mon heure.

AMINTA. Retirez-vous ou je crie. Respectez l'honneur de mon Patricio.

DON JUAN. Écoute-moi un instant.

AMINTA. Retirez-vous, mon mari va venir.

DON JUAN. Ton mari, c'est moi. D'où vient ton étonnement?

AMINTA. Depuis quand?

DON JUAN. Depuis tout à l'heure.

AMINTA. Qui vous a donné ce titre?

DON JUAN. Mon bonheur.

AMINTA. Qui nous a mariés?

DON JUAN. Tes yeux.

AMINTA. Par quel pouvoir?

DON JUAN. Par la vue.

AMINTA. Patricio le sait-il?

DON JUAN. Oui, et il ne pense plus à toi.

AMINTA. Il ne pense plus à moi?

DON JUAN. Et moi je t'adore.

AMINTA. Comment?

DON JUAN. En te pressant dans mes bras.

AMINTA. Allez-vous-en!

DON JUAN. Comment le pourrais-je, puisque je suis mort?

AMINTA. Quel mensonge!

DON JUAN. Aminta, écoute et tu sauras la vérité, car les femmes sont amies de la vérité. Je suis un noble cavalier, chef de l'antique famille des Tenorio, conquérants de Séville. Mon père est le premier après le roi, et à la cour la vie et la mort tombent de ses lèvres. Courant le pays par hasard, je te vis, l'amour guide parfois les événements, je te vis, je t'adorai, je m'enflammai si bien que je résolus de t'épouser. Et malgré les murmures du roi et son opposition et les menaces de mon père, je serai ton mari. Qu'en dis-tu?

AMINTA. Je ne sais que dire, vos vérités sont enveloppées de si brillants mensonges. Mais si je suis mariée avec Patricio, comme cela est su de tout le monde, le mariage ne peut se défaire, quand même il y consentirait.

DON JUAN. N'étant pas consommé, par fraude ou par adresse on peut le faire annuler.

AMINTA. En Patricio, il n'y eut jamais rien que de simple et de vrai.

DON JUAN. Eh bien, donne-moi ta main et qu'elle confirme ta volonté.

AMINTA. Quoi? Non, vous me trompez!

DON JUAN. Je me tromperais moi-même.

AMINTA. Alors jurez que vous me tiendrez votre serment.

DON JUAN. Je jure sur cette main, enfer de neige glacée, d'accomplir ma promesse!

AMINTA. Jurez à Dieu qui vous maudira si vous manquez à votre serment.

DON JUAN. Si par hasard je manquais à la foi que je t'ai donnée, je prie Dieu, pour punir ma trahison, de me faire donner la mort par la main d'un mort; par la main d'un vivant, que Dieu ne le permette pas!

AMINTA. Après ce serment, je suis votre épouse.

DON JUAN. Je te donne mon âme dans ce baiser.

AMINTA. Mon âme et ma vie sont à vous.

DON JUAN. Aminta de mes yeux! demain tu poseras tes jolis pieds sur l'argent poli, étoilé de clous d'or de Tibar, ton sein d'albâtre s'enfermera dans une prison de colliers, et tes doigts dans des bagues de perles transparentes.

AMINTA. Dès ce moment, ô mon époux! ma volonté s'incline devant la vôtre; je suis à vous.

DON JUAN, à part. Que tu connais mal le séducteur de Séville!

(Ils sortent.)

SCÈNE VI

La plage de Tarragone.

ISABELLE, FABIO.

ISABELLE. Qu'une trahison m'ait ravi mon fiancé, le bien que j'estimais le plus! O douloureuse obligation de la vérité! masque du jour, ô nuit ténébreuse, antipode du soleil, compagne des rêves!

FABIO. A quoi bon, Isabelle, nourrir dans votre âme un amour imprudent et des dédains qui causent votre malheur? L'heureux du jour pleurera peut-être demain ses disgrâces. La mer est agitée, la tempête est déchaînée; les galères se sont abritées, duchesse, auprès de la tour qui domine cette plage.

ISABELLE. Où sommes-nous maintenant?

FABIO. A Tarragone. Bientôt nous aborderons à Valence, belle ville du même pays. Vous vous y divertirez quelques jours; nous irons ensuite à Séville voir la huitième merveille. Si vous perdîtes Octavio, don Juan est plus aimable, et il sort de l'illustre famille des Tenorio. Pourquoi cette tristesse? On dit que don Juan Tenorio a été fait comte, le roi vous le donne pour époux, et son père est dans la faveur du roi.

ISABELLE. Ma tristesse ne vient pas d'être l'épouse de don Juan, dont la noblesse est connue, je pleure mon outrage et mon honneur perdu!

FABIO. Voici une jeune fille qui soupire et se lamente. Elle vient sans doute de ce côté et cherche à vous voir; pendant que je vais appeler nos gens, versez ensemble de douces larmes.

(Fabio sort.)

SCÈNE VII

ISABELLE, TISBEA.

TISBEA. Robuste mer d'Espagne, vagues de feu, ondes fugitives qui avez englouti ma chaumière, maudit soit le navire qui sillonna votre amer cristal!

ISABELLE. Pourquoi adresses-tu tes tendres plaintes à la mer, belle pêcheuse?

TISBEA. Oui, j'adresse mille plaintes à la mer; vous êtes heureuse de vous rire d'elle et de ses tempêtes.

ISABELLE. D'où êtes-vous?

TISBEA. De ce village que vous voyez d'ici frappé par le vent, et dont les pauvres pierres tombées servent d'abri aux nids des oiseaux. Et vous, seriez-vous aussi une femme malheureuse?

ISABELLE. On veut me marier malgré moi, et l'on m'emmène à Sévillle contre ma volonté.

TISBEA. Si mon malheur vous touche, emmenez-moi avec vous pour vous servir comme une humble esclave. Je voudrais (si la douleur ou la honte ne me tuent pas) demander justice au roi d'une tromperie cruelle, d'une méchanceté. Sauvé des flots, don Juan Tenorio aborda sur cette terre presque mort et noyé; je lui donnai asile dans un si grand péril, et cet hôte vil se retourna contre moi comme un serpent. Je me laissai séduire par ses ruses : malheur à la femme qui se fie à un homme! Enfin il partit et m'abandonna. Ai-je tort de vouloir en tirer vengeance?

ISABELLE. Tais-toi, femme maudite; fuis de ma présence, tu m'as donné la mort. Mais si c'est la douleur qui te fait parler, la faute n'est pas à toi, poursuis ton récit.

TISBEA. J'étais née pour être heureuse.

ISABELLE. Malheur à la femme qui se fie à un homme! Mais qui t'accompagne?

TISBEA. Un pêcheur, Anfriso, mon vieux père, témoin de mes souffrances.

ISABELLE. Il n'y a pas d'assez grande vengeance pour un si grand malheur. Viens avec moi.

TISBEA. Malheur à la femme qui se fie à un homme!

(Elles sortent.)

SCÈNE VIII

Le cloître d'une église de Séville[1], et dans une chapelle le tombeau du commandeur surmonté de sa statue.

DON JUAN, CATALINON.

CATALINON. — Tout va mal!

DON JUAN. Comment?

CATALINON. Octavio a su la trahison d'Italie; le marquis de la Mota, furieux contre vous, se plaint justement et dit que le message de sa cousine que vous lui donnâtes fut une supercherie, et que sous son manteau vous l'avez déshonoré. On dit que la duchesse Isabelle est venue à Séville pour réclamer votre main; on dit...

DON JUAN, lui donnant un soufflet. Tais-toi.

CATALINON. Vous m'avez brisé une dent.

DON JUAN. Bavard! qui t'a débité tant d'extravagances?

CATALINON. Ce sont des vérités.

1. Cette église, selon la tradition, était dans le couvent de San Francisco, fondé par Ferdinand III. L'église et le couvent sont aujourd'hui en ruines.

DON JUAN. Je ne demande pas si ce sont des vérités. Quand Octavio m'a-t-il tué? Suis-je défunt? Ne voilà-t-il pas mes mains? Où as-tu retenu notre logement?

CATALINON. Dans une rue isolée.

DON JUAN. Bien.

CATALINON. L'église est un lieu d'asile.

DON JUAN. Le jour on pourrait m'y tuer. As-tu vu le marié de Dos-Hermanas?

CATALINON. Je l'ai vu aussi; il est triste et soucieux.

DON JUAN. Aminta, d'ici à quinze jours, ne tombera pas dans le bel esprit?

CATALINON. Elle est si bien trompée, qu'elle se nomme Aminta comme dans la comédie.

DON JUAN. Ça été une amusante plaisanterie.

CATALINON. Amusante et courte, mais elle la pleurera longtemps.

DON JUAN, apercevant le tombeau du commandeur. Quel est ce tombeau?

CATALINON. C'est là qu'est enterré don Gonzalo.

DON JUAN. Celui que j'ai tué? Ils lui ont fabriqué un beau monument.

CATALINON. Le roi l'a ordonné ainsi, comme le dit cette inscription.

DON JUAN, lisant. « Ici le plus loyal des gentilshommes attend que Dieu le venge d'un traître. » Cette énigme me fait rire. Vous voulez vous venger de moi, bon vieux à barbe de pierre?

(Il lui saisit la barbe.)

CATALINON. Si vous pouviez la lui couper elle repousserait plus grande encore.

DON JUAN. Cette nuit, je vous attends à souper dans mon hôtellerie. Là nous nous provoquerons, si la vengeance vous

plaît, quoique l'on combatte mal avec une épée de pierre.

CATALINON. Voici la nuit, seigneur, retirons-nous.

DON JUAN. Votre vengeance a bien tardé. Si c'est vous qui devez l'exercer, il ne faut pas dormir davantage. Et si vous comptez sur la mort pour vous aider, il faut renoncer à votre espérance. Votre vengeance et votre courroux m'assignent un terme trop éloigné.

(Ils sortent.)

SCÈNE IX

Une salle dans l'hôtellerie de don Juan.

DEUX VALETS DE DON JUAN servant le souper sur une table, puis DON JUAN, CATALINON.

PREMIER VALET. Disposons tout, car don Juan va venir souper.

DEUXIÈME VALET. Le couvert est mis. Monseigneur est en retard comme d'habitude, cela me fâche : le vin s'échauffe et les mets refroidissent. Mais qui oblige don Juan à mener une telle vie de désordre?

DON JUAN, entrant, à Catalinon qui le suit. As-tu fermé la porte?

CATALINON. Je l'ai fermée comme vous me l'avez ordonné.

DON JUAN. Holà! apportez-moi à souper!

DEUXIÈME VALET. Vous êtes servi.

DON JUAN. Catalinon, assieds-toi.

CATALINON. J'aime à souper sans me presser.

DON JUAN. Je te dis de t'asseoir.

CATALINON. Je vous obéis.

PREMIER VALET, à part. Il a trouvé le bon chemin, puisqu'il mange avec lui.

DON JUAN. Assieds-toi.

(On entend frapper au dehors.)

CATALINON. On a frappé.

DON JUAN. Je crois qu'on appelle. Vois ce que c'est.

PREMIER VALET. J'y cours.

CATALINON. Et si c'était la justice, seigneur?

DON JUAN. Qu'importe. N'aie pas peur. (Le valet revient en courant et sans pouvoir parler.) Qui est-ce? Pourquoi trembles-tu?

CATALINON. Il annonce quelque mauvaise nouvelle.

DON JUAN. Je retiens avec peine ma colère. Parle, réponds! Qu'as-tu vu? Quelque diable t'a-t-il effrayé? (A Catalinon.) Va, toi, et regarde à la porte; vite, dépêche-toi.

CATALINON. Moi?

DON JUAN. Toi-même; va donc, en avant les jambes. Tu ne bouges pas?

CATALINON. Où sont les clefs de la porte?

DEUXIÈME VALET. Elle n'est fermée qu'avec la barre.

DON JUAN. Qu'as-tu? Pourquoi n'y vas-tu pas?

CATALINON, à part. C'en est fait aujourd'hui de Catalinon! Si les femmes mises à mal venaient pour se venger de nous deux!

(Catalinon sort et rentre tout à coup en courant. Il tombe et se relève.)

DON JUAN. Que fais-tu?

CATALINON. Juste ciel! on me tue, on me tient!

DON JUAN. Qui est-ce qui te tient? qui est-ce qui te tue? qu'as-tu vu?

CATALINON. Seigneur, j'ai vu là-bas... Qui me brûle? qui me déchire? J'arrivai... et aussitôt je fus aveuglé... Quand je vis, je le jure, je pris la parole et je lui dis: « Qui êtes-vous? » Il répondit... Je le heurtai et je vis...

DON JUAN. Qui?

CATALINON. Je ne sais pas.

DON JUAN. Comme le vin lui fait perdre la raison! Donne-moi la lumière, poule mouillée! je verrai bien qui est là!

SCÈNE X

Les Mêmes, DON GONZALO D'ULLOA, en statue.

(Don Juan a pris la lumière et est allé à la porte. Il y rencontre don Gonzalo sous la forme d'une statue, comme il était sur le tombeau. Don Juan tire son épée; don Gonzalo, marchant vers lui à pas lents, le fait reculer jusqu'au milieu du théâtre.)

DON JUAN. Qui va là?

LA STATUE. Moi!

DON JUAN. Qui, toi?

LA STATUE. Le gentilhomme que tu as invité à souper.

DON JUAN. Le souper suffira pour nous deux, et si tu as de la compagnie, il y en aura pour tout le monde. Voici la table, assieds-toi.

CATALINON. Que Dieu soit avec moi! O saint Panuncio! ô saint Antoine! Mais dites, est-ce que les morts mangent? Il fait signe que oui.

DON JUAN. Assieds-toi, Catalinon.

CATALINON. Non, seigneur, je tiens le souper pour terminé.

DON JUAN. Est-ce un parti pris? quelle crainte peux-tu avoir d'un mort? Que ferais-tu s'il était vivant? Sotte poltronnerie!

CATALINON. Soupez avec votre convive, moi, seigneur, j'ai soupé.

DON JUAN. Faut-il me fâcher?

CATALINON. Pardonnez-moi, seigneur, je sens mauvais.

DON JUAN. Avance donc, je t'attends.

CATALINON. Je crois que je suis mort du haut en bas.

(Les valets tremblent.)

DON JUAN. Et vous autres, que dites-vous? que faites-vous? Niais, trembler!

CATALINON. Je ne saurais jamais souper avec un habitant de l'autre monde, avec un convive de pierre.

DON JUAN. Folle terreur! S'il est de pierre, que peut-il te faire?

CATALINON. Me casser la tête.

DON JUAN. Parle-lui avec politesse.

CATALINON. Vous portez-vous bien? L'autre monde est-il un beau pays? Est-ce un pays de plaines ou de montagnes? Récompense-t-on là-bas la poésie?

PREMIER VALET. A tout il répond oui avec la tête.

CATALINON. Y a-t-il là-bas beaucoup de cabarets? Il y en a; sans cela on n'y résiderait pas.

DON JUAN. Holà! Donnez-nous à boire!

CATALINON. Seigneur mort, boit-on chez vous à la glace? Ah! oui! il y a de la glace, n'est-ce pas? Bon pays!

DON JUAN, au commandeur. Si vous voulez entendre chanter, on chantera.

(Le commandeur baisse la tête.)

DEUXIÈME VALET. Il a dit oui.

DON JUAN. Chantez!

CATALINON. Le seigneur mort a bon goût.

PREMIER VALET. Il est pour sûr gentilhomme et ami de la joie.

LES CHANTEURS. « Si vous traitez ainsi mon amour, madame, en me promettant ma récompense au jour de ma mort, quel long terme vous me donnez! »

CATALINON. Ou le seigneur mort est indisposé par la cha-

leur, ou c'est un homme qui mange peu. Je touche le plat en tremblant. On ne boit guère par là-bas; je boirai pour deux. Un toast de pierre, pour Dieu! j'ai déjà moins peur.

LES CHANTEURS. « Si vous me donnez ce délai pour vous posséder, puisqu'il me reste un long temps à vivre, laissez passer la vie. Si vous traitez ainsi mon amour, madame, en me promettant une récompense au jour de ma mort, quel long terme vous me donnez! »

CATALINON. Parlent-ils là des nombreuses femmes que vous avez dupées?

DON JUAN. Je me moque de toutes en ce moment. A Naples, Isabelle...

CATALINON. Celle-là, vous ne l'avez pas dupée, puisque vous l'épousez; comme c'est juste. Vous avez dupé la pêcheuse qui vous avait tiré des flots en lui payant son hospitalité en monnaie de rigueur. Vous avez dupé doña Ana...

DON JUAN. Tais-toi. Il y a ici quelqu'un qui a souffert à cause d'elle et qui prétend la venger.

CATALINON. C'est un homme de beaucoup de valeur; il est de pierre, vous êtes de chair, l'affaire n'est pas bonne.

(Don Gonzalo indique par signes qu'il faut enlever la table et qu'il veut rester seul avec don Juan.)

DON JUAN. Holà! enlevez cette table. Il fait signe qu'il veut rester seul avec moi; que tout le monde s'éloigne.

CATALINON, à part, à son maître. Mauvaise affaire! Pour Dieu! ne restez pas ici; un mort peut tuer un géant d'un coup de poing.

DON JUAN. Sortez tous. Va-t'en, Catalinon; il s'approche.

(Ils sortent.)

SCÈNE XI

LA STATUE, DON JUAN.

DON JUAN. La porte est fermée; j'attends. Dis, que veux-tu, ombre, fantôme ou vision? Si tu es une âme en peine ou si tu espères quelque satisfaction pour ton soulagement, dis-le; je te donne ma parole de faire ce que tu m'auras ordonné. Jouis-tu de la vue de Dieu? As-tu reçu la mort en état de péché. Parle, je t'écoute avec anxiété.

LA STATUE, parlant lentement comme une chose de l'autre monde. Me tiendras-tu parole en gentilhomme?

DON JUAN. Je suis homme d'honneur, et je remplis mes promesses parce que je suis gentilhomme.

LA STATUE. Donne-moi cette main, n'aie pas de crainte.

DON JUAN. Que dis-tu? Moi, craindre? Tu serais l'enfer même, que je te donnerais la main.

(Il lui donne la main.)

LA STATUE. Sur cette parole et sur cette main, je t'attends à souper demain à dix heures. Viendras-tu?

DON JUAN. Je croyais que tu m'allais demander une chose plus importante. Demain, je suis ton hôte. Où dois-je aller?

LA STATUE. Dans ma chapelle!

DON JUAN. Irai-je seul?

LA STATUE. Non, vous deux, et tiens-moi parole comme je te l'ai tenue.

DON JUAN. Je te la tiendrai; je suis un Tenorio.

LA STATUE. Moi, je suis un Ulloa.

DON JUAN. J'irai sans faute.

LA STATUE. Je le crois. Adieu!

DON JUAN. Attends, je vais t'éclairer.

LA STATUE. Ne m'éclaire pas, je suis en état de grâce.

(Il sort pas à pas. Il regarde don Juan, et don Juan le regarde jusqu'à ce qu'il disparaisse. Don Juan reste épouvanté.)

SCÈNE XII

DON JUAN, seul.

Que Dieu me protége! Tout mon corps est baigné de sueur et mon cœur se glace dans ma poitrine. Quand il m'a pris la main, il me l'a serrée avec une telle force, qu'on aurait dit une étreinte de l'enfer. Jamais je n'ai senti un tel feu. En parlant, son souffle était si froid, qu'il semblait venir de l'abîme. Mais ce sont là des idées que la peur fait naître dans l'imagination, et craindre les morts est une honteuse faiblesse. Si l'on ne craint pas un corps noble, vivant, avec sa force, sa raison et son âme, qui pourra craindre les morts? Demain, j'irai à la chapelle où je suis convié, afin que Séville admire ma valeur et en soit épouvantée.

(Il s'éloigne.)

SCÈNE XIII

Une salle de l'Alcazar de Séville.

LE ROI DON ALFONSO, DON DIEGO TENORIO, SUITE.

LE ROI. Isabelle est-elle enfin arrivée?

DON DIEGO. Elle ne goûte pas notre projet.

LE ROI. Pourquoi? Ne trouve-t-elle pas cette union convenable?

DON DIEGO. Elle gémit de l'affront qu'elle a reçu.

LE ROI. Son chagrin doit avoir une autre cause. Où est-elle?

DON DIEGO. Elle habite le couvent des Déchaussées.

LE ROI. Qu'elle sorte à l'instant même du couvent. Je veux qu'elle habite mon palais avec la reine.

DON DIEGO. Si elle doit épouser don Juan, ordonnez, seigneur, qu'il soit admis en votre présence.

LE ROI. Qu'il vienne comme prétendu; je veux que tout le monde le sache. Aujourd'hui, don Juan Tenorio sera comte de Lebrija; qu'il prenne possession de son titre et de sa terre. Si Isabelle perd un duc, elle aura gagné un comte.

DON DIEGO. Nous baisons vos pieds pour cette faveur.

LE ROI. Je ne me tiens pas quitte envers vous, car si nous pesons les services, cette faveur me laisse en arrière. Nous ferons aussi aujourd'hui, don Diego, le mariage de doña Ana.

DON DIEGO. Avec Octavio?

LE ROI. Il ne convient pas que le duc Octavio soit le réparateur de son outrage. La reine m'a demandé, pour doña Ana, de pardonner au marquis. Doña Ana, puisqu'elle a perdu son père, doit se marier pour retrouver un appui. Vous irez avec une suite peu nombreuse et sans bruit lui parler à la forteresse de Triana. Pour satisfaire le marquis et pour donner une garantie à l'honneur de sa cousine, je lui pardonne.

DON JUAN. C'est son plus cher désir.

LE ROI. Vous pouvez lui dire que les mariages auront lieu cette nuit!

DON DIEGO. Tout finit bien. Il me sera facile de persuader le marquis, car il est fou de sa cousine.

LE ROI. Vous pouvez aussi prévenir Octavio. Le duc a du malheur avec les femmes; elles sont toutes du même avis. On m'a assuré qu'il est très-courroucé contre don Juan.

DON DIEGO. Je ne m'en étonne pas, s'il a connu la faute de don Juan, qui a produit tant de dommage. Voici le duc.

LE ROI. Restez près de moi, vous êtes partie dans cette affaire.

SCÈNE XIV

LES MÊMES, LE DUC OCTAVIO.

OCTAVIO, *un genou en terre.* Que je baise les pieds de Votre Altesse!

LE ROI. Levez-vous, duc, et couvrez-vous. Que demandez-vous?

OCTAVIO. Prosterné à vos pieds, je viens solliciter une grâce, une chose juste, digne de m'être accordée.

LE ROI. Duc, si elle est juste, je vous donne ma parole de vous l'accorder. Quelle est-elle?

OCTAVIO. Vous savez déjà, seigneur, par les lettres de votre ambassadeur, et le monde sait, par la voix de la renommée, que don Juan Tenorio, dans son arrogance espagnole, une nuit, à Naples, nuit pour moi si funeste, profana sous mon nom l'honneur d'une dame.

LE ROI. N'allez pas plus loin. Je sais tout. Que demandez-vous?

OCTAVIO. La permission de le provoquer comme traître.

DON DIEGO. Ce mot est de trop. Il est d'un sang trop noble...

LE ROI. Don Diego...

DON DIEGO. Seigneur...

OCTAVIO. Qui êtes-vous, vous qui parlez de la sorte en la présence du roi?

DON DIEGO. Je suis celui qui se tait pour obéir au roi, sinon je vous répondrais avec cette épée.

OCTAVIO. Vous êtes vieux.

DON DIEGO. L'Italie m'a vu jeune, pour votre malheur. Naples et Milan ont connu mon épée.

OCTAVIO. Votre sang est gelé dans vos veines. Moi, je n'ai pas été, je suis.

DON DIEGO. J'ai été et je suis encore.

(Il porte la main à son épée.)

LE ROI. Modérez-vous; c'est bien; taisez-vous, don Diego, vous perdez le respect que vous me devez; et vous, duc, après le mariage, nous parlerons plus longuement. Don Juan est gentilhomme de ma chambre et ma créature (montrant don Diego), et il est un rameau de cet arbre, respectez-le.

OCTAVIO. J'obéirai à vos ordres.

LE ROI. Don Diego, venez avec moi.

DON DIEGO, à part. O mon fils, comme tu me payes mal de l'amour que je t'ai gardé!

LE ROI. Duc!

OCTAVIO. Grand seigneur!

LE ROI. Demain votre mariage aura lieu.

OCTAVIO. Qu'il ait lieu, puisque vous le voulez.

(Le roi sort avec don Diego et la suite.)

SCÈNE XV

GASENO, AMINTA, LE DUC OCTAVIO.

GASENO. Ce seigneur nous dira où est don Juan Tenorio.

OCTAVIO. Il est ici: que lui voulez-vous?

AMINTA. C'est mon époux.

OCTAVIO. Comment?

AMINTA. Comment ne le savez-vous pas, puisque vous êtes du palais?

OCTAVIO. Don Juan ne m'en a rien dit.

GASENO. Est-il possible?

OCTAVIO. C'est la vérité.

GASENO. Doña Aminta est très-honorée par cette alliance; elle est de vieux sang chrétien jusqu'aux os et elle a les revenus de sa terre de Dos-Hermanas aussi bien qu'un comte ou un marquis. Don Juan l'a épousée et je l'ai ôtée à Patricio.

AMINTA. Dites comment il m'a épousée.

GASENO. Ce n'est pas là un jugement ni une manière de porter plainte.

OCTAVIO, à part. C'est quelque nouvelle duperie de don Juan qui pourra servir ma vengeance. (Haut.) Enfin, que voulez-vous?

GASENO. Je voudrais, car le temps se passe, que le vrai mariage se célébrât ou lui faire une querelle en présence du roi.

OCTAVIO. Votre prétention est juste.

GASENO. C'est la raison et la loi.

OCTAVIO, à part. L'occasion vient au-devant de ma pensée. (Haut.) Il y a une noce au palais.

AMINTA. Si ce pouvait être la mienne!

OCTAVIO. Il faut, pour réussir, avoir recours à un expédient. Venez, señora, prendre des habits de cour, et je vous introduirai dans les appartements du roi.

AMINTA. Vous me conduirez vers don Juan?

OCTAVIO. Au moyen de cette ruse.

GASENO. L'expédient me remplit de joie.

OCTAVIO, à part. Ils m'aideront à démasquer don Juan et à venger l'outrage d'Isabelle.

(Ils sortent.)

SCÈNE XVI

Une rue et le profil de l'église où est enterré le commandeur.

DON JUAN, CATALINON.

CATALINON. Comment le roi vous a-t-il reçu?

DON JUAN. Plus affectueusement que mon père.

CATALINON. Vîtes-vous Isabelle?

DON JUAN. Je l'ai vue aussi.

CATALINON. Quel air avait-elle?

DON JUAN. Un ange!

CATALINON. Vous a-t-elle bien accueilli?

DON JUAN. D'un visage pareil à la rose qui s'éveille avec l'aube.

CATALINON. Enfin, on se marie cette nuit?

DON JUAN. Sans faute.

CATALINON. C'est un plat refroidi; il en eût été autrement si vous ne l'aviez pas trompée auparavant. Mais vous prenez femme, seigneur, avec de grandes charges.

DON JUAN. Vas-tu recommencer tes sottises?

CATALINON. Vous feriez mieux en vous mariant demain; aujourd'hui est un mauvais jour.

DON JUAN. Quel jour avons-nous?

CATALINON. Mardi.

DON JUAN. Les fourbes et les imbéciles donnent seuls dans ces niaiseries. Je ne regarde comme jours mauvais et comme jours de guignon que ceux où je n'ai pas d'argent; les autres sont excellents.

CATALINON. Rentrons, si vous devez vous habiller ; on vous attend, et il est tard.

DON JUAN. Nous avons autre chose à faire, quoiqu'on nous attende.

CATALINON. Quoi donc ?

DON JUAN. Souper avec le mort.

CATALINON. Sottise des sottises !

DON JUAN. N'ai-je pas donné ma parole ?

CATALINON. Et quand vous y manqueriez, qu'est-ce que cela ferait ? Une figure de jaspe viendra-t-elle vous la réclamer ?

DON JUAN. Le défunt pourrait me dire publiquement que je suis un infâme.

CATALINON. L'église est fermée.

DON JUAN. Appelle.

CATALINON. Qui m'ouvrira ? les sacristains dorment.

DON JUAN. Frappe à cette petite porte.

CATALINON. Elle est ouverte.

DON JUAN. Eh bien, entre !

CATALINON. Je ne suis pas un prêtre avec étole et goupillon.

DON JUAN. Suis-moi et tais-toi.

CATALINON. Que je me taise ?

DON JUAN. Oui.

CATALINON. Je ne dis mot. Que Dieu me délivre sans accident de tels convives !

SCÈNE XVII

L'intérieur de l'église.

LES MÊMES, puis LA STATUE DU COMMANDEUR.

CATALINON. Pour être si grande, seigneur, l'église est bien obscure. C'en est fait de moi! A mon secours, Seigneur, on me tire par mon manteau!

(La statue paraît et va au-devant de don Juan.)

DON JUAN. Qui va là?

LA STATUE. C'est moi.

CATALINON. J'expire.

LA STATUE. Je suis le mort, ne t'effraye pas. Je ne croyais pas que tu m'aurais tenu parole, puisque tu trompes tout le monde.

DON JUAN. Tu me crois donc un lâche?

LA STATUE. Oui, car tu as fui devant moi cette nuit où tu m'as tué.

DON JUAN. J'ai fui pour n'être pas reconnu; mais me voici encore devant toi, dis vite ce que tu veux.

LA STATUE. Je veux que tu soupes avec moi.

CATALINON. Nous excusons le repas; tout doit être froid, car je n'aperçois point de cuisine.

DON JUAN. Soupons.

LA STATUE. Il faut, avant de souper, que tu lèves cette tombe.

DON JUAN. Si tu l'exiges, je lèverai ces piliers.

LA STATUE. Tu es brave!

DON JUAN, levant par l'une de ses extrémités le tombeau, qui tourne facilement et découvre une table noire toute servie. Je suis fort et j'ai du cœur!

CATALINON. Ceci est une table de Guinée. N'y a-t-il ici personne pour la laver?

LA STATUE. Assieds-toi.

DON JUAN. Où?

CATALINON. Voici deux pages noirs qui apportent des siéges. (Entrent deux lutins avec des siéges.) Ici aussi on porte le deuil et on fait usage de bayette de Flandre.

DON JUAN, à Catalinon. Assieds-toi aussi.

CATALINON. Monseigneur, j'ai déjà mangé ce soir.

LA STATUE. Ne réplique pas.

CATALINON. Je ne dis rien. (A part.) Que Dieu me tire de là sans dommage! (Haut.) Quel est ce plat, seigneur?

LA STATUE. Ce sont des scorpions et des vipères.

CATALINON. Joli plat!

LA STATUE. Ce sont nos aliments. Ne manges-tu pas?

DON JUAN. Je mangerais quand tu me servirais tous les serpents de l'enfer.

LA STATUE. Je veux aussi qu'on te chante quelque chose.

CATALINON. Quel vin boit-on ici?

LA STATUE. Goûte-le.

CATALINON. C'est du fiel et du vinaigre.

LA STATUE. C'est celui qui sort de nos pressoirs.

LES CHANTEURS, au dehors. « Que ceux qui fuient les grands châtiments de Dieu sachent qu'il n'y a pas de terme qui n'arrive, ni de dette qui ne se paye! »

CATALINON, à part, à son maître. Cela est mauvais! Vive le Christ! j'ai compris cette chanson et il s'agit de nous.

DON JUAN. Mon cœur se glace et brûle.

LES CHANTEURS. « Quand il vit, aucun ne doit dire : J'ai du temps devant moi, le temps du repentir étant si court! »

DON JUAN. J'ai fini de souper, fais enlever la table.

LA STATUE. Donne-moi cette main; ne crains pas de me la donner.

DON JUAN. Que dis-tu, moi, craindre? (Il lui donne la main.) Ah! je brûle! Ne m'embrase pas de ton feu!

LA STATUE. C'est peu de chose, comparé au feu qui t'est réservé! Les miracles de Dieu, don Juan, sont insondables. Il veut que tu payes tes crimes entre les mains d'un mort. C'est la justice divine; ce que l'on a fait, on le paye.

DON JUAN. Quel feu me dévore! Lâche-moi, ou je te tue d'un coup de poignard. Mais je me fatigue vainement à frapper l'air! Je n'ai pas déshonoré ta fille; elle a découvert ma ruse à temps.

LA STATUE. Qu'importe! l'intention suffit.

DON JUAN. Laisse-moi appeler un prêtre qui me confesse et m'absolve.

LA STATUE. Il n'est plus temps; tu y songes trop tard!

DON JUAN. Ah! je brûle! Je suis mort!

(Il tombe.)

CATALINON. Il n'y a pas moyen d'échapper, je vais mourir avec vous!

LA STATUE. C'est la justice divine; ce que l'on a fait, on le paye!

(Le tombeau s'engloutit bruyamment avec don Juan et la statue du commandeur. — Catalinon tombe à terre.)

CATALINON. Que Dieu m'assiste! Qu'est-ce que cela? Toute la chapelle est en flammes, et je reste avec le mort pour le garder. En me traînant comme je pourrai, je vais avertir son père. Saint Georges! saint *Agnus Dei!* ramenez-moi en paix à la maison!

(Il sort en se traînant.)

SCÈNE XVIII

Une salle dans l'Alcazar.

LE ROI DON ALFONSO, DON DIEGO TENORIO, SUITE, puis PATRICIO, GASENO; ensuite TISBEA et ISABELLE.

DON DIEGO. Le marquis, seigneur, demande à se jeter à vos pieds royaux.

LE ROI. Qu'il entre, et avisez le comte pour qu'il n'attende pas.

PATRICIO, entrant. Tolérerez-vous, seigneur, une telle insolence, que vos valets outragent les malheureux?

LE ROI. Que dis-tu?

PATRICIO. Le perfide et détestable don Juan Tenorio, la nuit de mon mariage, m'a enlevé ma femme. J'ai des témoins.

(Entrent Tisbea et Isabelle.)

TISBEA. Si Votre Altesse, seigneur, ne fait pas justice de don Juan Tenorio, je me plaindrai tant qu'il vivra à Dieu et aux hommes. Après son naufrage, je lui ai donné la vie et l'hospitalité, et il m'a payé en mentant et en me trompant sous parole de m'épouser.

LE ROI. Qu'avez-vous dit?

ISABELLE. La vérité!

SCÈNE XIX

LES MÊMES, AMINTA, LE DUC OCTAVIO, puis LE MARQUIS DE LA MOTA.

AMINTA. Où est mon époux?

LE ROI. Quel est-il?

AMINTA. Ne le savez-vous pas? Le seigneur don Juan Te-

norio que je viens épouser, car il doit me rendre l'honneur. Il est gentilhomme, il ne peut nier sa parole. Ordonnez qu'on nous marie !

MOTA. Puisque le moment de la vérité est venu, apprenez que don Juan Tenorio commit le crime qui me fut imputé. Sous le voile de l'amitié, le cruel put se jouer de moi, et de cela j'ai deux témoins.

LE ROI. Vit-on une telle impudence ? Emparez-vous de lui et tuez-le.

DON DIEGO. Pour prix de mes services, faites-le arrêter et qu'il paye ses crimes, afin que la colère de Dieu ne tombe pas sur moi pour avoir mis au monde un fils si méchant.

LE ROI. Et je comblais de mes faveurs un tel homme !

SCÈNE XX

LES MÊMES, CATALINON.

CATALINON. Vous tous, seigneurs, écoutez le fait le plus extraordinaire qui soit jamais arrivé dans le monde, et après l'avoir entendu, ôtez-moi la vie. Don Juan plaisantant un soir le commandeur, après lui avoir ôté l'honneur et la vie, et lui tirant la barbe pour dernier outrage, l'invita à souper. Plût au ciel qu'il ne l'eût pas fait ! Il s'avança vers la statue et lui adressa son invitation. Après souper et après mille présages effrayants, le commandeur lui a pris la main et la lui a serrée jusqu'à lui ôter la vie, en lui disant : « Dieu m'ordonne de te tuer pour châtier tes crimes. Ce qu'on a fait, on le paye. »

LE ROI. Que nous as-tu révélé ?

CATALINON. La pure vérité. Il a dit en expirant « que l'honneur de doña Ana était intact. »

MOTA. Je te récompenserai pour cette bonne nouvelle !

LE ROI. Juste châtiment du ciel! Et maintenant que la cause de tant de désastres n'existe plus, unissez-vous.

OCTAVIO. J'épouserai Isabelle, puisque elle est devenue veuve.

MOTA. Moi, j'épouserai ma cousine.

PATRICIO. Et nous, nos fiancées, pour donner fin au Convive de pierre.

LE ROI. Et que le tombeau soit transporté dans l'église de San Francisco, à Madrid, en souvenir d'un événement si étrange.

FIN DU SÉDUCTEUR DE SÉVILLE.

LA

SAGESSE D'UNE FEMME

COMÉDIE EN TROIS JOURNÉES

PERSONNAGES :

Le roi don FERNANDO IV.
La reine doña MARIA, mère du roi, régente du royaume.
L'Infant don ENRIQUE, grand-oncle du roi.
L'Infant don JUAN, oncle du roi.
Don DIEGO DE HARO, seigneur de Biscaye.
Don JUAN ALONZO CARAVAJAL.
Don PEDRO, son frère.
Don JUAN BENAVIDÈS.
Don NUÑO.
Don ALVARO.
Don MELENDO.
Don LUIS.
Don TELLO.
PADILLA.
UN MAJORDOME.
UN MARCHAND.
ISMAEL, médecin juif.
CARRILLO, CHACON } valets.
AUTRE VALET.
BERROCAL, TORBISCO, GARROTE, NISIRO, CHRISTINA } paysans.
SUITE, SOLDATS, PAYSANS.

La scène est à Tolède, à Léon et autres lieux. L'action commence en 1298, et finit en 1312.

LA

SAGESSE D'UNE FEMME

LA PRUDENCIA EN LA MUGER

PREMIÈRE JOURNÉE

SCÈNE PREMIÈRE

Une salle dans l'Alcazar de Tolède.

L'INFANT DON ENRIQUE, L'INFANT DON JUAN, DON DIEGO DE HARO.

DON ENRIQUE. J'épouserai la reine veuve, et Castille me donnera sa couronne, ou l'Espagne en pleurs reverra le temps où elle déclarait traître don Julien. A qui doña Maria peut-elle s'unir, si elle fait cas de la valeur et de la renommée, si ce n'est à moi, à moins qu'elle ne veuille m'outrager? Je suis Enrique, Alphonse le Sage est mon frère.

DON JUAN. La main de la reine et la couronne appartiennent à don Juan, frère de don Sanche le Brave. Pendant la mino-

rité du roi Fernando, c'est à moi de tenir le sceptre castillan. Si un traître en a l'audace, qu'il essaye de m'arracher mon épée; tant que je pourrai diriger sa lame, don Juan dirigera la Castille.

DON DIEGO. Don Diego Lopez de Haro est vivant, qui contiendra vos prétentions, et, donnant un sûr appui au jeune roi, il épousera sa mère. Si quelque traître se levait contre le juste droit que je défends, je suis seigneur de Biscaye; les entrailles de ses montagnes sont des mines qui donnent du fer pour châtier les crimes.

DON ENRIQUE. Qu'est-ce que cela, infant? Vous osez vous opposer à ce que je règne? Et vous, don Diego, vous luttez avec moi et vous êtes mon ami?

DON JUAN. J'ai pour moi mon droit.

DON DIEGO. L'Espagne témoignera de ma loyauté.

DON ENRIQUE. Je prétends à la main de la reine.

DON JUAN. Je suis le papillon qui vole autour de sa lumière.

DON DIEGO. Et moi, je suis la plante amoureuse qui se tourne vers le soleil que j'admire.

DON ENRIQUE. Don Juan, je suis votre oncle et le fils de Fernando le Saint, le conquérant de Séville.

DON JUAN. Je suis son petit-fils. Alphonse m'a légué son sang et sa valeur pour régner.

DON DIEGO. Je suis cousin du roi mort; mais quand le blason du chroniste qui a peint les titres de mes aïeux dans l'arbre royal ne parlerait pas pour moi, cette épée parlerait.

DON ENRIQUE. Vous, un pauvre gentilhomme dont les États sont quatre champs sauvages et incultes, montagnes de fer pour la vile charrue, vous noble par Adam et nu comme lui, vous chez qui des pommiers noueux produisent un breuvage insipide au lieu de vin savoureux, vous à qui un

tronc d'arbre de Garnica sert de trône, vous songez à devenir l'époux de la reine, sachant que don Enrique prétend à sa main, qu'il veut illustrer sa cour et que l'Espagne le proclame son roi !

DON JUAN. Puisqu'il lâche la bride à sa colère et qu'il bâtit des projets chimériques, il pourra épouser son extravagance pendant que je serai le maître du royaume et de la reine.

DON DIEGO. Infants, l'âpreté de mon État a gardé la gloire première qu'il tient de la nature et non du roi, et nul vainqueur ne l'a jamais soumis; un petit-fils de Noé lui transmit sa noblesse, qui n'a pas besoin de lettres patentes; nous n'avons mêlé ni dans notre sang, ni dans notre langage, ni dans nos vêtements des éléments étrangers que nous tenons pour infâmes. J'ai parmi mes vassaux quatre Barbares que les Romains ne purent jamais conquérir, et qui, sans armes, sans murailles, sans chevaux, libres, ont gardé leur valeur toute nue; ces Barbares habitent des montagnes de fer. Vaillants en œuvres et sobres de paroles, ils vous forceront à les estimer; gardez-leur le respect, c'est par leur fer que l'Espagne jouit de son or. Si leur rudesse sauvage ne cultive pas la vigne et le blé, c'est pour chasser la mollesse qui paye ses plaisirs avec ces fruits. Le chêne herculéen et non la douce olive fournit les couronnes de leurs femmes qui, quoique différentes par le sexe et par le nombre, en guerre ou en paix, se montrent les égales de leurs hommes. L'arbre de Garnica [1] a pour lui l'antiquité qui fait la gloire de ses maîtres, sans que des tyrans l'aient effeuillé et sans avoir prêté son ombre à des coupables ou à des traîtres. Assis sur son tronc, et non sur un siége royal, un seul seigneur reçoit les hommages des plus pauvres gentilshommes, et nos

1. L'arbre de Garnica ou Guernica est célèbre dans les Fueros de Biscaye. C'est sous son ombrage que les députés prêtaient le serment d'usage aux libertés de la province.

lois garantissent la liberté contre des rois tyrans. Je suis seigneur de ce pays, oncle du roi, son loyal protecteur, pretendant de sa mère, dont je sollicite la main pour la garantir contre la déloyauté. Infants, si le cœur égale la langue, l'épée est l'interprète du brave; le fer biscayen que je vous offre est court en paroles, large en œuvres.

SCÈNE II

LES MÊMES, LA REINE DOÑA MARIA, en costume de veuve.

LA REINE. Qu'y a-t-il, seigneurs, appui et gloire de l'Espagne; miroirs de loyauté, lumière de l'héroïsme. Quand pour la mort du roi don Sanche, mon époux et seigneur, Castille et Léon changent leurs habits de fête en habits de deuil; quand le Maure grenadin lève ses étendards contre le royaume décapité et se rue sur nos frontières défendues par la fidélité, quand sa *grenade* éclate sur les vergers catholiques, lançant dans l'air ses blasphèmes en débris, vos disputes personnelles, vos prétentions mal fondées, vos bans qui troublent la paix, vos ambitieuses arrogances jettent la terreur dans le royaume; vous êtes les tyrans de votre patrie en excitant les nations ennemies à vous imiter. Vous voulez m'épouser, et comme une femme conquise en bonne guerre, vous me soumettez au droit des armes. Vous voulez ma main par la force, et vous, qui êtes de sang noble, vous traitez en esclâve ma volonté! Que voyez-vous en moi, riches-hommes[1]! Quelle faute ternit l'honnêteté conjugale qui a immortalisé tant de femmes? Ai-je donc si peu aimé le roi? Ai-je vécu en mauvaise entente avec lui? Jeune fille,

1. *Ricos-hombres*, titre qu'on donnait aux grands seigneurs de ce temps.

ai-je eu d'autres affections? Veuve, ai-je donné parole à quelqu'un? Hier mourut le roi mon époux; son sang n'est pas encore assez froid pour qu'il n'ait pas conservé les restes vivants de son âme. Lorsque dans son triste veuvage, la femme la plus vulgaire garde un an le respect du plus ingrat des maris; lorsqu'à peine les coiffes blanches viennent de parer mon deuil et unissent à la tristesse la gloire d'une vie chaste, moi, qui suis reine, et non moins dévouée au roi don Sanche qu'Artémise à son Mausole, vous voulez, grands de Castille, que je passe subitement d'une tombe à un lit de noces, de la vertu à l'infamie! Ne me connaissez-vous donc pas, riches-hommes? Ne savez-vous pas que le monde m'appelle la reine doña Maria? que je suis un rameau légitime de l'arbre royal de Léon, et que, comme telle, si l'on m'offense, je serai une lionne irritée qui rugit près du cadavre de son époux? Je sais que ce n'est pas l'amour, mais la cupide envie de vous emparer de ce royaume qui vous fait désirer ma main; voyant la couronne sacrée sur la tête d'un enfant que la Castille reconnaît pour son roi, et en qui don Sanche a laissé son courage, vous me croyez assez lâche, puisque je suis sa mère, pour consentir à sa mort afin que vous puissiez régner. Vous vous êtes trompés, seigneurs, la couronne de ces royaumes n'est pas sans protection, non plus que la faible enfance du roi. Don Sanche le Brave vit toujours; il m'a laissé son âme, et une flamme fidèle brûle encore dans mon cœur. Si, parce que le roi est un enfant et parce qu'une femme le protége, votre ambition ose rien entreprendre contre la foi castillane, trois âmes vivent en moi, celle de Sanche, que Dieu veuille recevoir! celle de mon fils, qui habite dans mes entrailles maternelles, et la mienne en qui se résument les deux autres; voyez si trois âmes dans une femme ne suffisent pas pour la défense d'un royaume! Intentez des guerres civiles, mettez des gens de guerre en

campagne, que les tambours crient votre déloyauté contre votre souverain; quoique je sois une femme, je saurai remplacer ces larges coiffes et cette bure de deuil par un casque et par une armure. Je suis infante de Léon; que les traîtres se mettent à la chasse du fils d'une lionne que le royaume a commise à sa garde, vous verrez si, en guise d'aiguille, je saurai manier l'épée, èt si la main qui coud de la toile saura jeter bas des murailles!

(Des rideaux s'ouvrent; on aperçoit sur un trône le roi don Fernando, enfant, la couronne sur la tête.)

SCÈNE III

LES MÊMES, LE ROI DON FERNANDO, SUITE.

LA REINE. Voici votre maître légitime et le portrait vivant de don Sanche de Castille : il se nomme Fernando le Quatrième. Les sujets loyaux obéissent au sceau royal, seulement parce qu'il porte les armes du souverain; celui que vous voyez est le sceau vivant où votre roi, qui est son père, a gravé sa propre vie; son sang est l'écu de ses armes, respectez-le quoiqu'il soit petit; le sceau ne peut égaler la taille du maître, il suffit qu'il le représente; l'enfant-roi est sa signature : qu'un traître vienne donc l'effacer! Qu'un déloyal vienne rompre le sceau, que l'ingrate envie conspire contre lui! Or sus! loups avides, l'agneau bêle, emparez-vous de l'innocent, éprouvez sur lui votre rage, déchirez la toison dont l'Espagne l'a couvert, égorgez-le si vous voulez recueillir sa laine; mais où il y a des Caïns, le sang des Abels morts par la trahison crie vengeance vers le ciel. S'il meurt, il mourra roi; et moi, le tenant embrassé, toujours chaste et fidèle à la mémoire de mon mari, je donnerai ma vie avec

joie avant que le monde puisse dire à ma honte qu'un autre que don Sanche m'appelle sa femme.

DON JUAN. Infante, car vous n'êtes plus reine, votre titre de femme vous donne sûreté pour parler aussi follement et avec cette arrogance; j'y vois votre dommage futur. J'ai demandé votre main parce qu'on me dispute l'héritage du royaume, et que je veux, avec la dispense du pape, essuyer les larmes inutiles que vous donnez à mon frère. Mais, puisque vous dédaignez la bonne fortune qui me porte à vous offrir mon amour, gardez votre veuvage, pleurez sa mort : le respect qui vous fait agir est louable; sachez seulement, et que le royaume sache qu'étant cousine du roi don Sanche et mariée avec lui sans dispense, vous perdez votre droit sur le royaume. L'infant, votre fils, n'hérite pas, attendu qu'il est né d'une union illicite, l'Église défendant le mariage jusqu'au quatrième degré. N'étant pas légitime, Fernando demeure exclu du droit à la couronne, et moi, saisi de ce droit comme frère du roi don Sanche au degré le plus proche. Renoncez donc au trône, s'il est vrai que vous ayez le don de la sagesse, je vous donnerai des États où vous vivrez comme les infants de la Cerda, qui ont plus de droits que vous; que l'ambition égarant votre raison ne mette pas votre fils en péril et ne forcez pas ma valeur à verser un sang innocent!

LA REINE. Qu'il meure! ce ne sera pas le premier Abel qui demandera vengeance au ciel contre vous! Souvenez-vous de Tarifa, où l'agneau des Guzman sacrifia sa vie à l'honneur; si son noble père vous jeta son propre poignard, vous invitant à accomplir votre barbare exploit, que fîtes-vous en faveur du Sarrasin, puisque Guzman obtint le surnom de *don Guzman* à cause de vous! Honorez-vous donc du nom de méchant en mettant à mort votre jeune et innocent roi; moi, m'égalant à la valeur espagnole de Guzman, je vous jetterai aussi mon poignard; mais je garderai ma liberté qui me

donne le courage de rester fidèle à mon époux mort; enfin, je ne tendrai pas ma main à celui qui leva sa main contre Dieu pour la défense de Mahomet. Mon fils est légitime, et le pape-roi m'a accordé les dispenses nécessaires; si c'est là-dessus que vous fondez votre prétention, apprenez que j'ai reçu les bulles. Traître est celui qui songe à m'épouser pour devenir roi; liguez-vous tous contre la pureté de mon intention, Dieu me protége, et lui seul suffit!

DON JUAN. C'en est assez, la justice, qui combat pour moi, me conquiert la Castille par droit d'héritage; je serai votre époux de gré ou de force, et ce que l'amour n'a pu faire, la crainte le fera. J'agirai de façon à ce que votre volonté plie quand vous verrez la campagne de Tolède pleine de Maures, accourus pour m'asseoir sur le trône des Goths.

(Il sort.)

DON ENRIQUE. Le roi de Portugal est mon neveu, et il soutient mes droits sur le royaume; puisque vous jugez que mon amour est une folie, quand je croyais qu'il devait mériter votre reconnaissance, je prétends arborer sur mon drapeau la croix écussonnée de Portugal [1]. Par elle, mon droit triomphera de votre Alcazar royal et de San Cervantès [2], leurs murs fussent-ils de diamant!

(Il sort.)

DON DIEGO. Reine, Aragon est favorable à mes desseins, Biscaye est à moi et de Navarre j'attends un secours certain; si mon amour mérite la belle main que je sollicitai le pre-

1. *Las quinas*, armes portugaises composées de cinq petits écussons d'azur en croix, et dans chacun d'eux cinq deniers d'argent en sautoir.

2. Ancienne forteresse de Tolède, autrefois appelée San Servando, bâtie par le roi Alphonse VI, comme une sentinelle avancée de l'Alcazar de cette ville. Souvent assiégée par les Maures, cette forteresse est aujourd'hui une ruine et un lieu de promenade d'où le voyageur va contempler Tolède et sa Vega.

mier, il offre un sûr appui à l'enfant roi contre Enrique, don Juan et le monde entier. Consultez-vous sans vous hâter, je reviendrai en armes chercher votre réponse.

(Il sort.)

LA REINE. Courage, vassaux, une femme seule et un roi enfant qui peut à peine parler témoignent aujourd'hui de la loyauté qui éprouve l'or de votre valeur. La trahison arbore ses bannières ; si le respect de la justice est encore dans vos cœurs, revenez au secours de l'agneau que des loups dévorent. Si la mémoire de Fernando le Saint vous impose le devoir de protéger son arrière-petit-fils, qui porte comme lui le nom de Fernando, si le nom d'Alphonse le Sage a encore quelque crédit, si vous vous souvènez du roi don Sanche, si mes larmes, si un ange que vous deviez aimer, peuvent encore vous émouvoir, en sujets fidèles, conservez-lui son trône.

CRIS AU DEHORS. Vive Enrique!

AUTRES CRIS. Vive don Juan, roi de Castille!

LA REINE. Pour don Enrique et pour don Juan la déloyauté met aux enchères le royaume soulevé!

LE JEUNE ROI. Mère, cette couronne est bien lourde, ôte-moi de ce trône, car je suis fatigué.

(La reine l'aide à descendre.)

LA REINE. Cette couronne te pèse, mon enfant? Tu dis bien, car c'est la déloyauté qui la rend pesante; la cupidité qui enchaîne la raison t'a renié!

DES VOIX AU DEHORS. Castille pour don Juan!

D'AUTRES VOIX. Vive Enrique!

LE JEUNE ROI. Dis, mère, quelles sont ces voix? Est-ce ma cour, par hasard, qui fait tout ce bruit?

LA REINE. Oui, mon Fernando.

LE JEUNE ROI. Ils me feront fête quand ils verront la couronne sur ma tête.

LA REINE. Les traîtres changent les fêtes en soucis.

LE JEUNE ROI. Des traîtres? Donne-moi une épée!... Par la vie de mon père!...

LA REINE. Ah! mon fils, je reconnais l'ardeur du roi votre père!

UN SERVITEUR, entrant. Grand seigneur, qu'attend Votre Altesse? Don Juan s'est emparé de l'Alcazar et don Enrique de la forteresse de San Cervantès, et ils ont décidé de vous faire prisonnier.

LE JEUNE ROI. Je leur trancherai la tête, par la vie de mon père!

LA REINE. Ah! fils bien-aimé, fuyons à Léon, ma patrie.

LE JEUNE ROI. Perfides, vous me le payerez un jour!

(Ils sortent.)

SCÈNE IV

Vue extérieure de Valence d'Alcantara. Arbres au fond; d'un côté, une maison. Il fait nuit.

DON JUAN ALONZO CARAVAJAL, DON PEDRO CARAVAJAL, son frère; CARRILLO, valet.

DON ALONZO. La belle femme, don Pedro!

DON PEDRO. Tu as vite pris congé d'elle.

DON ALONZO. Elle attend don Juan de Benavidès; si je ne craignais son arrivée, un siècle m'aurait paru un instant.

DON PEDRO. Et c'est ta femme?

DON ALONZO. Je l'aime mieux encore que le premier jour.

CARRILLO. Vous êtes le premier amant qui, étant servi à souhait, se lève de table ayant faim. La façon d'aimer aujourd'hui, vous l'avouerez, est celle des postillons à l'auberge; boire un verre et partir.

DON ALONZO. Doña Teresa de Benavidès n'est pas un mets dont on puisse se lasser; quand l'affection s'unit au désir, on l'aime toute la vie.

CARRILLO. L'amour meurt toujours d'indigestion, car étant un enfant, il mange avec gloutonnerie. Ainsi vous avez mangé vite et vous voilà rassasié.

DON PEDRO. Enfin tu as épousé doña Teresa?

DON ALONZO. J'ai vu la fin de mes chagrins. Pourquoi ne me fais-tu pas tes compliments?

DON PEDRO. Si elle est Benavidès, nous sommes Caravajal; dans cette alliance, tu n'as ni gagné, ni perdu.

DON ALONZO. Quoique sa beauté n'ajoute rien à la gloire de notre maison, don Pedro, elle est d'un prix inestimable pour moi qui l'adore!

DON PEDRO. Si par le moyen de cette femme les déclarations de guerre et les inimitiés doivent cesser entre nos deux maisons, je me félicite de ton amour.

DON ALONZO. Leur noblesse et leurs vertus accréditent les Benavidès dans le royaume de Léon, et ceux qui honorent notre blason publient notre valeur. De l'origine royale, qui illustre les Benavidès, vient aussi la maison de Caravajal. Don Alphonse, roi de Léon, frère de saint Fernando, étant en chasse un jour de printemps et ayant perdu son chemin, eut d'une femme de la montagne deux fils, qui furent les pères de nos aïeux, et parce que l'aîné eut Benavidès pour héritage, il en prit le nom, et l'autre, après avoir accompli des exploits dignes d'Hercule, adopta le nom de Caravajal, où il était né. Puisque nous venons d'une même souche, don Juan ne peut trouver mauvais que j'épouse sa sœur.

CARRILLO. Bien ou mal, vous voilà tous les deux sous le même joug, pardieu! Mais voici le matin qui brille à travers le clair-obscur du crépuscule: que faisons-nous ici?

DON ALONZO. J'ai obtenu le résultat que je cherchais. Dissipez-vous, mes craintes, car doña Teresa est à moi!

DON PEDRO. J'ai veillé sur tes amours.

DON ALONZO. Tu es mon frère cadet et le maître de mon âme qui se confie à toi, mon don Pedro.

CARRILLO. Allons de ce pas nous coucher, j'ai à repasser certains comptes avec le sommeil.

(Ils sortent.)

SCÈNE V

DON JUAN DE BENAVIDÈS, CHACON, son valet.

BENAVIDÈS. Je suis parti tard de Léon, mais enfin nous voici chez nous.

CHACON. Votre service est terrible : vous me taxez le sommeil.

BENAVIDÈS. Tu dormiras toute cette journée, Chacon.

CHACON. Qu'était-il besoin de passer toute la nuit à la ville et de vous en revenir au lever du soleil?

BENAVIDÈS. De graves soupçons troublent mon esprit avec mille chimères. Les deux lieues qu'il y a d'ici Léon, je les ai parcourues étant si hors de moi, que je ne me suis pas aperçu du chemin et je ne savais où j'étais.

CHACON. Est-il possible?

BENAVIDÈS. J'ai toujours eu confiance en toi. Tu sais que ce pays de Valence d'Alcantara est le berceau de ma famille.

CHACON. On vous y révère comme le petit-fils du fameux Alphonse, roi de Léon.

BENAVIDÈS. Ciel! qu'un homme souffre lorsque dans ses insomnies il est en proie à des soupçons qui touchent son

honneur. Tu sais que les Caravajal ont aussi leur manoir dans ce pays?

CHACON. Je le sais; après?

BENAVIDÈS. Et que les habitants de Valence sont divisés en deux partis?

CHACON. Vous avez sucé avec le lait qui vous a nourri les soucis qui vous accablent.

BENAVIDÈS. Ils ont troublé mon repos. J'appris à Léon, Chacon, que don Juan de Caravajal aime ma sœur, et qu'en dépit de la haine mortelle que j'ai pour lui, il projette de s'unir secrètement avec elle.

CHACON. La paix succédera ainsi à vos haines sanglantes.

BENAVIDÈS. On ne pouvait me faire un plus vif affront!

CHACON. Oubliez vos passions.

BENAVIDÈS. Avant que le sang royal des Benavidès se mêle au sang des Caravajal, ma sœur sera la femme d'un vil pasteur, d'un humble artisan, d'un marchand mauresque, d'un juif converti, la pire des choses. Tant que vivra cette cause de mon chagrin, il ne doit rester en Castille ni une maison de ville ou des champs qui rappelle son souvenir, ni même une pierre que je ne la détruise. Et si ce que l'on assure était vrai, si doña Teresa s'était donnée à lui, je ressusciterais Néron et Phalaris, je mettrais le feu à cette maison pour l'y brûler vive, je boirais sa cendre, je sèmerais du sel sur la place de mon château, et fuyant vers la montagne, je n'oserais plus apparaître dans un lieu habité, voilant avec soin le blason de mon père, jusqu'à ce que je me fusse vengé!

CHACON. Dieu me garde de vous causer des chagrins! Votre situation est étrange.

BENAVIDÈS. Voilà pourquoi je suis parti de Léon à une pareille heure. Par où pourrons-nous entrer dans la maison sans qu'on nous voie pour savoir ce qui s'y passe, et pour

lui arracher avec la vie le honteux amour qui l'enflamme?

CHACON. Cette muraille que nous voyons en face de nous est basse et donne dans le jardin; mais un homme sage ne croit jamais sur un soupçon incertain.

BENAVIDÈS. Tais-toi, quelqu'un s'approche.

SCÈNE VI

Nuit obscure.

LES MÊMES, DON ALONZO, DON PEDRO CARAVAJAL, CARRILLO.

DON ALONZO. Si le frère de ma femme, comme on me l'assure, a su notre projet et s'il est venu de Léon, je ne dois pas laisser en si grand péril celle que j'aime. Je vais questionner quelqu'un de sa maison. Frère, appelle!

BENAVIDÈS, bas à Chacon. Chacon, ne remarques-tu pas? mes doutes sont des certitudes!

DON PEDRO, à don Alonzo. Benavidès a un si mauvais naturel que si par hasard il vient à connaître tes amours et ce qui est arrivé, il tuera sa sœur; il est donc prudent de la tirer de ce logis pour la garantir de lui.

BENAVIDÈS, à part. O sort avare! J'ai vérifié mon déshonneur! Comment puis-je contenir ma colère?

DON ALONZO. Je sais qu'il vient pour se venger, c'est pourquoi je vais me hâter de l'arracher à sa fureur; nous saurons bien la protéger contre tous si l'on cherche à me la ravir.

DON PEDRO. Quand ce ne serait pas pour son salut que tu l'enlèves, s'il veut nous attaquer, assemble nos parents et tentons le sort des armes; si les gens qui vivent de nous

prennent notre parti, nous avons autant de soutiens que lui.

DON ALONZO. Appelle! ne perdons pas l'occasion, puisque nous sommes à sa porte.

BENAVIDÈS, à part. C'est trop souffrir. (Aux deux Caravajal.) Des gentilshommes ne tentent pas des mariages dans l'ombre, comme un voleur tente une infâme action. Celui qui veut voler l'honneur d'autrui dans la nuit manque à son sang et à sa noblesse, à moins qu'il ne comprenne qu'il ne mérite pas le jour ce qu'il cherche la nuit; et ce n'est pas sans raison que je doute de votre valeur, car ce qui se vend dans l'obscurité a vraiment peu de prix. Comme sur ma porte brille le lion barré en champ d'argent que me prête le blason royal, objet de votre envie, vous avez craint de le voir à la clarté du jour; sachant que j'étais absent et qu'il gardait la porte, vous êtes entré par les murs, supposant qu'il dormait. Mais me voyant offensé, il s'est mis à rugir, et son rugissement m'a fait quitter la ville et ses plaisirs. Je viens pour ressaisir ma renommée que vous m'avez volée; mon offense est le lion qui rugit; j'ai pour armes un lion, et ce lion se nomme Benavidès. Il vengera mon affront et laissera pour exemple à mes descendants la noblesse d'un lion rougi dans le sang de deux traîtres.

DON ALONZO. Comme vous êtes mon beau-frère, je ne m'offense pas de vos paroles, et j'oublie la haine de nos familles, quoique vous cherchiez à la faire revivre. Je vous tiens déjà pour mon parent; l'amour que j'ai pour votre sœur est une flamme qui m'éclaire et dont la lumière l'emporte sur celle du jour. Si, comme il arrive, j'avais terni votre renommée et si j'avais ravi l'honneur à doña Teresa, je serais un larron qui aurait escaladé votre maison; mais votre sœur étant ma femme, il n'y a pas de déshonneur, et mon amour n'est pas une marchandise que l'on achète la nuit et qu'on méprise le jour. Si le blason que vous placez à votre porte pour gar-

der votre renommée est un lion parce que vous descendez d'un roi, je tire ma noblesse de ce même roi de Léon, étant son petit-fils. Le lion de votre palais m'a reconnu pour parent, il m'a laissé l'entrée libre. S'il a rugi, ce sera non de fureur, mais de joie, et parce qu'il a vu que je voulais honorer votre maison et vous rendre hommage. Enfin, dans un tel conflit, je ne redoute pas votre lion, car j'ai pour me défendre dans le blason de mes armes une panthère sur une bande; si on l'attaque, la panthère déchirera votre lion, et la bande sera le filet qui le prendra.

DON PEDRO. Don Juan, mon frère est l'époux de doña Teresa, et, sans récriminer vainement, la paix et la guerre sont dès à présent dans votre main. Si vous acceptez la première, je vous offre parenté et amitié éternelle; si vous préférez la seconde, laissez les paroles et faites parler le fer. En pleine campagne et en combat égal, mettant à l'épreuve nos forces et notre courage, nous montrerons à l'Espagne, vous la valeur des Benavidès, moi celle des Caravajal.

BENAVIDÈS. Je dis mille fois que j'accepte le défi proposé.

DON ALONZO. Eh bien, allons au fait! Confiant dans mon courage, je me promets la victoire.

BENAVIDÈS. Patience donc!

DON ALONZO. Arrêtez; la colère qui vous anime est une menace pour votre sœur. Si vous entrez chez vous croyant qu'elle vous a offensé, vous pourriez bien vous venger sur elle; ou laissez-moi l'emmener, ou gardez-vous de franchir ce seuil.

BENAVIDÈS. Tout cela, c'est accumuler les outrages.

DON ALONZO. J'ai mis en elle tout mon espoir!

BENAVIDÈS. Augmentez ma haine, le retard du châtiment rendra ma vengeance plus terrible!

SCÈNE VII

LES MÊMES, LA REINE, un peu après LE JEUNE ROI.

LA REINE. Illustres Caravajal, excellent Benavidès, vous êtes mes alliés et mes parents; vous portez fièrement des blasons royaux, montrez aujourd'hui votre loyauté. Un tronc d'arbre sert d'asile à l'innocence de votre jeune roi. (On voit le roi qui paraît dans le creux d'un arbre.) Ne permettez pas que la Castille ruine prématurément ses espérances. Il luit comme une aurore au milieu des ténèbres de la trahison. Si ce pauvre soleil mérite l'honneur d'un illustre exploit, défendez tous les deux avec une valeur espagnole ce rayon que vous envoie l'orient de l'Espagne.

BENAVIDÈS. O image de l'amour ! enfant roi ! humble altesse ! ton angélique beauté désarme ma rigueur. Je serais un homme sans courage si mes lèvres fidèles te refusaient le secours que tu me demandes. Les Benavidès oublient leurs outrages pour les tiens. Illustre Caravajal, faisons trêve à nos inimitiés, et, à compter d'aujourd'hui, laissons les guerres intestines; que la déloyauté ne triomphe pas ! Je dépose ma haine à vos pieds pour la reprendre plus tard, car une haine aussi ancienne ne s'oublie pas aisément; réunissons nos amis et de deux camps n'en faisons qu'un; tant que nous servons le roi nous ne devons pas être ennemis. Les cieux témoigneront, pour notre gloire future, qu'aujourd'hui la valeur léonaise place dans sa loyauté et dans son amour l'intérêt du roi son seigneur avant son propre intérêt.

DON ALONZO, au jeune roi. Phénix de l'Espagne, né pour la gloire, vous voilà dans cet arbre comme un innocent oiseau dans son nid ! Qui donc, ô ma perle, vous a caché ainsi ?

LE JEUNE ROI. Ils m'ont ôté mon royaume, et ils ne m'ont pas même laissé le berceau où je suis né; comme je crains les Hérodes, j'ai fui vers le désert.

DON PEDRO. Ne crains point l'épervier, pauvre oiseau, l'ambitieux don Juan ne s'emparera pas de toi.

BENAVIDÈS. Tous mourront pour toi, soleil de l'Espagne, jusqu'à ce que nous t'ayons tiré des filets de ces ambitieux chasseurs.

LE JEUNE ROI. Vengez-moi de ces traîtres, je jure de vous être reconnaissant.

DON ALONZO. Que je baise votre main, sage enfant!

BENAVIDÈS. Sus, hidalgos, à Léon! Meure l'infant tyrannique! (A la reine.) Et vous, exemple des vertus chrétiennes, dirigez-nous à compter de ce jour, et, avec l'aide du ciel, la reine doña Maria sera la Sémiramis de l'Espagne.

(Ils sortent.)

SCÈNE VIII

Une salle dans le palais de Léon.

DON ENRIQUE, DON JUAN, GENTILSHOMMES, MUSICIENS.

DON ENRIQUE. Que Votre Majesté possède pendant mille ans ce royaume de Léon!

DON JUAN. Que Votre Majesté jouisse en paix des royaumes de Murcie et de Séville, et, qu'étendant sa puissance, elle soumette Grenade et Arjona; pour moi, tant que vivra don Fernando et que sa mère aura des prétentions sur notre couronne, je ne puis dire que je suis roi.

DON ENRIQUE. Vous n'avez rien à craindre de personne; il n'y a pas un bourg, de Tarifa à Tolède, ni de Tolède jusqu'en

Galice, qui reconnaisse Fernando pour son roi ; il n'y a ni un hidalgo, ni un riche-homme qui, reconnaissant la justice de notre cause, n'offre à don Juan et à don Enrique le blason royal. Aragon et Portugal, pour mieux affirmer notre droit, sont pour nous ; le Navarrais est notre ami, le Français nous appuie ; nous avons des hommes et des armes. Où donc ira doña Maria où elle ne trouve nos partisans ? Il ne convient pas que le fils bâtard qu'elle élève possède ce royaume ; le roi mon frère l'épousa au degré prohibé ; la loi ne légitime pas celui qui est né de l'inceste ; je défendrai mon droit jusqu'à la mort. Elle pourrait être reine au lieu d'être une folle infante, si elle ne nous avait pas dédaignés, si elle avait donné sa main à l'un de nous deux.

DON JUAN. Que Dieu protége nos droits incontestables ; mais tant que la mère et le fils ne sont pas emprisonnés, quoique Tolède, Castille et Léon m'obéissent, je ne puis vivre tranquille, aussi je pars pour les chercher.

VOIX AU DEHORS, *avec accompagnement de musique.* Vive don Fernando le Quatrième, roi légitime !

DON JUAN. Des voix se font entendre à travers ce mur.

AUTRES VOIX. Vive le roi don Fernando de Léon ! et meurent les traîtres qui méconnaissent ses droits !

TOUS. Qu'ils meurent !

DON ENRIQUE. Ciel ingrat ! qu'est-ce que cela ?

UN SERVITEUR, *entrant.* Allez vite au secours de la ville ; les gens des bourgs voisins s'ameutent, ils ont porté l'enfant roi à l'Alcazar entouré de mille hommes qu'ont réunis dans cette faction don Juan Benavidès et les deux Caravajal.

DON ENRIQUE. Si vous ne marchez pas contre eux, si vous n'apaisez pas ce trouble, infant don Juan, ne croyez pas que vous puissiez maintenir votre autorité dans Léon.

DON JUAN. Ni vous, que vous soyez roi de Murcie et de

Séville, don Enrique! Vite, aux armes! Deux pauvres écuyers qui n'étaient pas hier chevaliers ne nous braveront pas.

DON ENRIQUE. Une femme désarmée ne peut nous faire peur avec un enfant.

DON JUAN. Je mourrai en disant : « Ou César ou rien! »

SCÈNE IX

LES MÊMES, BENAVIDÈS, DON ALONZO, DON PEDRO CARAVAJAL, GENS ARMÉS.

DON ALONZO. Dieu a consacré les justes droits du faible infant; il a châtié des rebelles et donné la victoire aux hommes loyaux. (Montrant les infants.) Qu'on les conduise tous deux en prison.

DON JUAN. En prison? Prenez notre vie, nous mourrons rois!

BENAVIDÈS. La défense est impossible, infants. Vos gens sont débandés et les fidèles étendards s'inclinent devant Fernando de Léon.

(Les infants rendent leurs armes.)

DON ALONZO. Que Vos Altesses, seigneurs, plus vaillantes qu'heureuses dans cette affaire, reconnaissent le peu de justice avec lequel elles ont voulu dépouiller un roi légitime du noble héritage de ses pères; qu'elles louent la constance victorieuse de la reine doña Maria qui les tient en son pouvoir. Si vous voulez rendre hommage au roi enfant, la reine a tant de charité chrétienne, que lorsque vous aurez courbé la tête et baisé ses mains royales, elle vous offrira les siennes comme à des parents, avec la liberté qui oblige et le pardon qui étonne...

DON JUAN. Si le désir de régner, qui produit tant de mal,

comme nous l'apprennent les histoires, était une excuse suffisante, je demeurerais satisfait; mais il n'y a pas de raison qui puisse me disculper d'avoir voulu me faire roi. Je crains la juste indignation de la reine; elle est femme, et chez les femmes la colère jointe à la puissance sort des justes limites; si je ne craignais son ressentiment, Léon me verrait aujourd'hui m'aller jeter à ses pieds.

BENAVIDÈS. La clémence naît toujours de la victoire, parce que la vengeance est infâme.

DON ENRIQUE. La reine doña Maria est plus qu'une femme, puisqu'elle sait vaincre sans s'effrayer les rebelles de son royaume. Jetons-nous à ses pieds; étant tous deux son sang, elle, si sage et si pieuse, ne voudra pas le verser, et réparant nos désastres, nous ferons en sorte de la servir fidèlement à compter d'aujourd'hui. Dieu protége le roi Fernando et combat pour sa mère afin de relever notre honneur. Quelles armes, quels soldats, quelle fortune pourraient s'opposer aux desseins de Dieu? Le doux nom de roi vint aveugler mon ambition; la désillusion m'a rendu la vue. J'espère me relever libre des pieds de la sainte reine pour vouer à son illustre nom des autels et des statues.

DON PEDRO. Noble détermination! quoique pour aujourd'hui il faille en remettre l'effet, car la reine refuserait de recevoir Vos Altesses. En attendant que sa colère soit apaisée, cette tour sera votre prison.

DON JUAN. Elle nous sera légère, don Pedro, si vous en êtes le geôlier.

DON PEDRO. Je m'honore de ce titre.

SCÈNE X

LES MÊMES, DON LUIS, avec un plat d'argent sur lequel est une lettre.

DON LUIS. La reine a ordonné, infants, que vous entriez dans cette chapelle où vous attendent deux religieux qui prépareront vos âmes, attendu qu'elle veut ce soir montrer à l'Espagne comment elle sait dompter les rebelles.

DON ENRIQUE. La reine, notre maîtresse, peut-elle avoir donné cet ordre? la pieuse, la clémente Marie! Deux cousins! deux grands! Ah! femmes, comme la nature a sagement fait en ne vous destinant pas au métier des armes!

DON JUAN. Quand elle ordonnerait de nous mettre à mort, quand par la rigueur elle asseoirait don Fernando sur le trône, avec des ennemis qui se soumettent, la bonté serait un moyen plus sûr. Portugal et Aragon ont des rois de notre famille qui lui demanderont compte de notre mort et qui puniront ses cruautés.

DON ENRIQUE. Ce n'est pas le moment des récriminations. Offenser les rois dans leur couronne est un crime qui mérite la mort. Nous avons combattu en gentilshommes, infant, il faut maintenant mourir en chrétiens.

DON LUIS. Voici votre sentence.

(Il présente aux infants la lettre sur le plat d'argent.)

DON JUAN. Tel est le festin qu'elle nous offre! elle nous l'envoie sur ce plat? Le temps viendra où le prix lui en sera payé, quand ceux qui connaissent notre valeur régleront les comptes avec des lances au lieu de plumes.

DON ENRIQUE. Laissez-moi lire cette lettre le premier! O mort cruelle qui, rien qu'avec un fragile papier, peut amollir des cœurs de bronze. (Il lit.) « Doña Maria, reine et gou-

vernante de Castille, Léon, etc., pour le roi don Fernando, quatrième de ce nom, son fils, etc. Pour la confusion des séditieux et pour la récompense des fidèles, ordonne que les infants de Castille, ses cousins, sortent libres de la forteresse dans laquelle ils sont enfermés, que leurs États leur soient restitués, et en outre de cela, elle donne gracieusement à l'infant don Enrique les villes de Feria, Mora, Moron et Santistéban de Gormaz, et à l'infant don Juan, les villes d'Aillon, d'Astudillo, de Curiel et de Cacérès, avec la promesse, s'ils rentrent dans le devoir, de plus grands accroissements, et les assure, s'ils l'offensent de nouveau, qu'elle a du courage pour se défendre, et de la résolution pour payer de nouvelles félonies par de nouveaux salaires. » — LA REINE, GOUVERNANTE.

(Un rideau s'ouvre; au fond du théâtre apparaît la reine sur un trône, la couronne en tête et armée de toutes pièces, les cheveux flottant sur les épaules et l'épée nue à la main.)

SCÈNE XI

LES MÊMES, LA REINE.

LA REINE. La reine doña Maria châtie ainsi votre perfidie et des crimes dignes de la mort. Elle est venue pour vaincre par les armes et par la courtoisie. A vous, hommes, une femme a résolu de faire grâce de la vie, comme un chasseur qui abandonne la trace du gibier, quitte à la reprendre plus tard. Si vous pensez que je vous pardonne par crainte de vos protecteurs, vous méconnaissez mes intentions; pour vous mieux confondre, j'ai voulu vous accorder mes faveurs, afin que si par hasard l'ambition vous pousse de nouveau, je puisse vous ôter plus tard ce que je vous donne aujourd'hui. Celui qui terrasse son ennemi et qui reste armé, estime peu son

ennemi; car un cœur noble souffre autant quand il châtie que lorsqu'il est châtié! Si en vous donnant la vie, je vous crée une obligation, prenez soin de votre nom, et si vous me faites de nouveau la guerre, nous verrons qui se lassera le plus vite, vous de me desservir ou moi de vous pardonner!

DON JUAN. Que l'Espagne n'oublie jamais votre magnanimité et la piété qui vous accompagnent; que le pinceau et la plume éternisent votre générosité et célèbrent vos saints avis, puisqu'en punissant vous obligez, changeant le châtiment en récompense; puisqu'en abattant vos ennemis, vous les relevez. Quant à moi, dorénavant je proclamerai cette grâce et je serai le premier à vous servir.

DON ENRIQUE. Et moi, je me déclare satisfait, et je serai loyal et constant.

LA REINE. Venez baiser les mains du roi.

DON JUAN. Dès aujourd'hui nos cœurs sont à vous, vos récompenses nous obligent plus que vos armes.

LA REINE, à Benavidès. On vous nomme Benavidès, je vous donne Benavidès.

BENAVIDÈS. Je suis vôtre vassal et votre serviteur.

LA REINE. Si vous voulez me servir, je désire que vous accordiez pour femme votre sœur à don Juan Caravajal, et que vous changiez votre inimitié en une paix d'amour.

BENAVIDÈS. Que pouvez-vous désirer qui ne s'accomplisse, belle reine?

LA REINE. Don Juan, donnez-lui la main, je vous assigne pour dot la commanderie de Martos.

DON ALONZO. Vivez de longues années!

LA REINE. Je nomme votre frère don Pedro mon grand bailli de Léon.

DON PEDRO. Pour une telle faveur, je baise mille fois vos pieds.

LA REINE. Cela ne suffit pas; il faut honorer votre courage. Don Diego Lopez de Haro tient Almazan [1] bloqué pour obtenir le soutien des royales barres d'Aragon. Allons vers lui, et montrez aujourd'hui, infants, que vous m'êtes reconnaissants de votre liberté.

DON JUAN. Je m'acquitterai avec mon sang.

DON ENRIQUE. Je suis tout à vos ordres.

1. *Almazan*, ville fortifiée sur la route de Soria à Madrid.

DEUXIÈME JOURNÉE

SCÈNE PREMIÈRE

DON JUAN, ISMAEL, médecin juif.

DON JUAN. J'ai l'espoir de régner, par des moyens loyaux ou non; on ne forfait pas quand on prend une couronne. Que je règne par toi, Ismaël, et advienne que pourra!

ISMAEL. Si le jeune Fernando meurt, et sa vie est dans mes mains, vous n'aurez plus de rival à craindre.

DON JUAN. Il est malade de la petite vérole; mon désir sera rempli si tu ajoutes à ta science le grand profit que te vaudra le service que je te demande.

ISMAEL. Je veux servir votre royal et noble cœur, parce que j'ai l'espoir qu'étant roi, vous protégerez notre nation; je suis juif; la vengeance de Vespasien et de Titus, qui saccagea Jérusalem et son temple, causant un opprobre éternel à toute notre nation, nous fait errer bannis, méprisés de tous, objets de la moquerie et de la dérision de l'univers. Ils appellent insensée notre loi, et pas un d'eux qui ne tienne pour infâme le nom de juif. Mais si vous donnez votre parole, quand vous serez roi, de relever ma nation, que nous puissions occuper de gros emplois, faire partie des municipalités, acheter des charges des régiments et autres titres honorables, j'ôterai la vie au roi et vous prendrez aujourd'hui la couronne. Je suis son premier médecin, je porte la mort cachée dans ce petit vase. (Il tire de ses vêtements un petit vase d'argent.) Si

vous acceptez, je pourrai dire que le roi boit d'une gorgée la mort et son royaume. Ce breuvage provoque un sommeil mortel, puis on passe de l'apparence à la réalité, et le poison va de la bouche au cœur. Les médecins sont les ganymèdes de la mort.

DON JUAN. Ismaël, ne doute pas que si je suis roi, je donnerai satisfaction à tes désirs, et tu grandiras sous ma protection. Ceux de ta nation auront des titres, je te ferai mon riche-homme; ceux qui te dédaignent aujourd'hui envieront ta faveur. Castille est malade, puisque tu es son médecin, purge au moyen de ce breuvage le mal qui la met en péril. Elle a pour tête un enfant. Le royaume d'Espagne étant un géant, il est monstrueux qu'un corps d'une telle grandeur ait un tête si petite, et que la main imprudente d'une femme veuille diriger la vaillante Castille. Purge-la pour qu'elle ne meure pas de cette humeur pestilentielle, je te payerai ta cure par de magnifiques récompenses.

ISMAEL. En vous faisant roi, je donnerai un défenseur à la Castille qui l'assurera contre les folies d'un femme, en dépit des ingrats qui travaillent contre vous. Allez avec Dieu, je porte ici l'ordonnance de votre bonheur.

DON JUAN. Une trahison couronnée ne m'effraye pas. J'approuve le mot de César, dont l'ambition suffit pour justifier la mienne : « Tout est permis pour régner. »

(Il sort.)

SCÈNE II

ISMAEL, seul.

Puisque je trouve honneur et profit à tuer cet enfant roi, et puisque ma loi glorifie celui qui donne la mort à un chrétien, nul doute que je ne réalise les plans de l'infant, la ven-

geance de ma nation et le deuil de ce royaume. Je vais lui porter cette médecine! Pourquoi me faites-vous trembler, frayeur glacée? Mais je ne serais pas juif si je n'avais pas peur! L'intérêt m'attache des ailes à l'âme; mais de quoi me serviront-elles si la frayeur me coupe les plumes et me met des fers aux pieds? Pourtant, qu'ai-je à redouter si je relève ma race? D'ailleurs, pour les médecins, ce n'est pas un crime que de tuer, et même celui qui tue le plus est le plus en crédit. Le jeune roi est là! qu'il boive sa mort! (Au moment où il veut entrer dans la chambre du roi, il aperçoit le portrait de la reine qui est au-dessus de la porte.) Dieu! n'est-ce pas là le portrait de sa mère? Oui. Ce n'est pas sans raison que j'avais peur, puisque le jeune roi a placé à sa porte sa mère elle-même pour sentinelle. Vive Dieu! je crains de la regarder même en peinture. Ne semble-t-il pas que cette figure muette me menace? Ne semble-t-il pas que ses yeux lancent des flammes qui m'annoncent mon châtiment et qui accusent sa colère? Ne me regardez plus, reine irritée! Si don Juan, votre cousin, qui devrait être l'appui du roi, votre fils bien-aimé, se tourne contre lui, comment ne l'imiterais-je pas, étant issu de race juive et professant une loi contraire? Ma trahison n'est pas aussi coupable, retenez votre courroux vengeur. Que feriez-vous vivante, puisque votre peinture me remplit d'effroi? Mais pourquoi m'abandonner à ces lâches extravagances? Allons, craintes juives, puisque mon office est de tuer, que le roi meure, et réalisons la fortune qui m'est promise. (Il veut entrer, le portrait tombe et masque la porte.) Le portrait est tombé et m'a barré la porte! Le peuple dit que le juif est heureux; mais un juif malheureux est la plus misérable des choses, et je le suis tellement que je cours grand risque si je ne m'enfuis d'ici...

(Il veut sortir par une autre porte, la reine paraît devant lui et l'arrête; il se trouble.)

SCÈNE III

LA REINE, ISMAEL.

LA REINE. Qu'est-ce? Pourquoi cette pâleur? Venez ici. Où allez-vous? D'où vient ce trouble?

ISMAEL. Je reviendrai tout à l'heure.

LA REINE. Attendez! Qui vous a troublé?

ISMAEL. Moi, troublé?

LA REINE. Ce n'est pas sans motif. Que portez-vous dans ce vase?

ISMAEL. Qui, moi!

LA REINE. Arrêtez-vous.

ISMAEL. Ce n'est pas une substance malfaisante. Je suis dévoué au roi.

LA REINE. Qu'est-ce que cela veut dire?

ISMAEL. Je confesse que je suis troublé, mais je ne trahis point.

LA REINE. Qui vous accuse?

ISMAEL, à part. Ce sera ma trahison elle-même.

LA REINE. Celui qui s'excuse sans raison est coupable.

ISMAEL. L'infant seul est ingrat, mais je lui ai désobéi; si le portrait dit le contraire, le portrait se trompe. Il m'a barré le passage quand je suis venu porter au roi cette potion purgative; mais moi, reine, est-ce ma faute si le portrait est tombé? C'est la faute de l'infant qui m'ordonne, au moyen de ce breuvage, d'ôter la vie au jeune roi que j'ai offensé... je veux dire que l'infant a offensé.

LA REINE. Enfin le trouble où vous êtes confesse votre trahison. N'allez pas plus loin. Est-ce là le breuvage purgatif destiné à don Fernando?

ISMAEL. Oui, madame, et s'il faut dire la vérité... Pourquoi hésiterais-je? Le désir de régner a tant de pouvoir sur don Juan, qu'il m'a persuadé dans son aveuglement de donner la mort à l'enfant-roi, et la crainte qu'il ne me punît m'a contraint à lui faire serment de vous trahir. Je lui affirmai que ce vase renfermait un poison très-actif; mais que Votre Altesse n'en croie rien, c'est un mensonge au moyen duquel j'ai voulu le tromper rien que pour le calmer. Et puisque je me suis justifié du soupçon de trahison, je vais jeter cette potion et en donner une autre au roi.

LA REINE. Restez et gardez ce vase, et puisque mon Fernando doit se purger, il ne faut pas perdre l'occasion pour une fausse accusation qui cherche à ternir votre renommée. Je connais votre vertu; vous avez toujours été un médecin sage, fidèle et reconnaissant. Assurez le salut du roi et votre innocence en buvant vous-même cette potion à sa santé.

ISMAEL. Madame, je n'ai pas besoin d'être purgé, et je n'ai ni la maladie ni l'âge de don Fernando.

LA REINE. Vous n'êtes pas malade?

ISMAEL. Non.

LA REINE. Il n'importe; il faut que votre vertu se justifie d'un soupçon outrageant. Le sage se fait saigner en pleine santé; vous vous purgerez quoique bien portant. Ce royaume bouleversé a beaucoup de mauvaises humeurs, et je veux pour le guérir le purger des traîtres. A vous, cette médecine ne peut faire aucun mal.

ISMAEL. Elle est très-forte, je ne puis la prendre debout.

LA REINE. Eh bien, asseyez-vous!

ISMAEL. Je me jette à vos pieds; n'usez pas de tant de rigueur.

LA REINE. Buvez-la, ou je vous ferai, docteur, tenailler vif. L'infant don Juan est noble, loyal et chrétien, sans re-

tour à ses mauvais desseins, sans arrière-pensée d'intérêt; vous, vous êtes la ruine de la nation dont le soleil vous réchauffe, vous êtes l'opprobre et l'affront du monde, un infâme juif. Enfin, lequel de vous deux ment? Et pourquoi celui qui a tué son Dieu ne tuerait-il pas son roi? Allons! soyez bravement votre propre bourreau; renouvelez l'histoire du taureau fabriqué par Périlo en l'éprouvant le premier. Buvez; qu'attendez-vous?

ISMAEL. Madame, si l'aveu de ma faute ne suffit pas pour obtenir mon pardon, qu'il vous suffise d'être...

LA REINE. Buvez, ou demain vous serez promené nu, lié sur une charrette au milieu d'un peuple irrité qui déteste votre race, livré à sa vengeance à travers les rues et les places, et votre corps blasphémateur sera déchiré par des tenailles ardentes.

ISMAEL. Si je dois mourir dans cette extrémité, je préfère le châtiment secret à l'affront pnblic. Qui ose attenter aux jours de son roi mérite une telle peine. Mort, on t'a bien nommée un calice amer, puisque tu es une médecine que l'on boit. Celle que j'ai composée au prix de tant d'existences sera pour moi la peine du talion. (Il boit.) La vie se détache déjà de moi. Si les médecins qui tuent payaient selon leurs péchés, ils donneraient moins à gagner aux curés. Je suis le premier médecin que l'on punisse pour avoir donné la mort. Le cruel poison produit son effet; mes jours s'écoulent. Grâce, divin Messie, j'attends votre venue!

(Il va tomber mort dans une chambre voisine.)

LA REIE. Tu meurs avec un bel espoir! Le voilà bien mort. Fermons cette porte; il importe de tenir ma vengeance secrète pour le moment. Ah! fils de mon âme! le ciel t'a protégé contre un meurtrier. Puisque tu es un ange de Dieu, sois toi même ton ange gardien, mon Fernando!

SCÈNE IV

LA REINE, DON ENRIQUE, DON JUAN, BENAVIDÈS, DON PEDRO, UN MAJORDOME, UN MARCHAND.

DON ENRIQUE. Votre Altesse est ici?

LA REINE. Oh! cousins! riches-hommes! chevaliers!

DON ENRIQUE. Nous venons savoir des nouvelles du roi.

LA REINE. De terribles maux le mettent à l'épreuve.

DON JUAN. Le sachant malade et craignant quelque malheur, la tendresse que nous avons pour lui nous a poussés à venir le voir.

LA REINE. Vous êtes la loyauté et la valeur de l'Espagne. Mon fils repose; si vous le désirez, on l'éveillera.

DON ENRIQUE. Non, madame.

DON JUAN, à part. Il dormira dans les bras de la mort. Si le poison fait son œuvre, je m'asseoirai sur son trône, et mon ambition sera satisfaite.

LA REINE. Don Enrique de Castille, don Pedro Ponce vient de périr à Séville dans une terrible rencontre, et comme il a laissé la frontière découverte, elle reste aujourd'hui sans défense. J'ai décidé, infant, que vous iriez le remplacer. Vous êtes déjà gouverneur de cette province; partez à l'instant pour Cordoue, car le Maure met Jaën à feu et à sang.

DON ENRIQUE. Quoique Votre Altesse me donne honneur et profit, les soldats de la frontière demandent leur solde. Que Votre Altesse impose une taille sur les États, car le trésor royal, ruiné, n'a pas d'argent pour les payer.

LA REINE. Ménagez les marchands et tous ceux qui payent l'impôt pour les conserver au roi et à ses défenseurs, car sans vassaux il n'y a pas de rois. Ils viennent tous se plain-

dre à moi de ce qu'on les appauvrit? et quoique ce soit un vieil usage, à force de les tondre, les brebis mourront.

DON ENRIQUE. Mais sans argent, madame, les soldats ne se battent pas.

LA REINE. Il n'est pas de jardin si fertile qu'il donne des fruits à chaque heure; on fait la récolte une fois l'an; ne la demandez pas à chaque jour; vous tirerez profit du repos. Les vassaux, infant, sont aussi une moisson. J'ai dépensé ma dot pour la défense de cette couronne, j'ai vendu Cuellar et Escalona; Ecija seule m'est restée; qu'on la vende et qu'on paye les soldats de la frontière.

DON ENRIQUE. Si Votre Altesse veut vendre Ecija, j'emprunterai de l'argent en Andalousie, avec lequel je ferai vivre un an la frontière.

LA REINE. On pourrait, infant, croyant que vous abusez de mon erreur, vous reprocher votre peu de courtoisie et votre peu de sûreté.

DON ENRIQUE. Madame...

LA REINE. Il suffit, je compte sur votre loyauté. Ecija est à vous dès aujourd'hui. Entretenez la frontière, et faites en sorte que votre départ soit prompt.

DON ENRIQUE. Si un autre veut l'acheter...

LA REINE. Je suis persuadée que je ne puis mieux la placer qu'en vos mains. Allez! que votre absence n'entrave pas la défense de Jaën.

DON ENRIQUE. Je baise vos pieds.

(Il sort.

SCÈNE V

LES MÊMES, moins DON ENRIQUE.

LA REINE. Le roi d'Aragon croit que son offense restera impunie. Partez, Benavidès; si vous faites lever le siége de Soria, et si Dieu rend la santé au roi, je vous suivrai et je m'associerai à votre victoire. Vous me demanderez de l'argent pour payer les troupes.

BENAVIDÈS. Tant que j'aurai des métairies à vendre ou à engager...

LA REINE. Je n'attendais pas moins de votre sagesse et de votre vertu; je veux vous voir riche et honoré, je me confie à votre loyauté et ne consens pas à ce que vous vous endettiez. Quoique j'aie aliéné ma dot, mes joyaux me restent. Qu'on les porte chez les orfévres.

BENAVIDÈS. Votre Altesse prise peu mon dévouement.

LA REINE. Je ne garderai qu'un seul vase d'argent. La vaisselle de Talavera [1] est propre et coûte peu. Pendant que certains vassaux dans leur démence font des rêves de cupidité, je vivrai ainsi. Majordome, faites de tout cela de l'argent et donnez-le à Benavidès.

BENAVIDÈS. Avant de le souffrir, je me vendrai plutôt.

LA REINE. La sagesse n'égare jamais. Faites cela, majordome; si pendant que dure la guerre je mange dans des plats de terre, mes États restent debout. Partez vite!

BENAVIDÈS. Je pars honteux, puisque j'ai si peu de crédit que l'on dédaigne mes dons.

1. Talavera de la Reina, ville de la province de Tolède, est célèbre encore aujourd'hui par ses fabriques de poteries.

LA REINE. Je ne les dédaigne pas; accroissez vos biens, car vous êtes vassal de la loi; le bien d'un sujet loyal est un dépôt du roi.

(Benavidès sort avec le majordome.)

SCÈNE VI

LES MÊMES, moins BENAVIDÈS et le MAJORDOME.

LA REINE, à don Pedro. Je fais construire à Valladolid les *Huelgas*. Aux yeux de Dieu, l'État le plus pauvre est riche; soyez le piqueur des travaux du temple que j'élève à Dieu, don Pedro, je m'estimerai heureuse qu'il s'achève par vous; Dieu, qui m'a donné le royaume, bâtit son église sur un Pedro. Allez et vous montrerez ce que vous valez, et qu'en paix comme en guerre le sang des Caravajal est loyal et chrétien.

(Don Pedro sort.)

SCÈNE VII

LA REINE, DON JUAN, LE MARCHAND.

LA REINE. Manque-t-il encore quelque chose?

DON JUAN. Oui, madame. Les gens d'Estramadure qui me donnent le Portugal et assurent la frontière, m'écrivent ici qu'il y a un an qu'ils n'ont reçu leur solde et qu'on les abandonne, et que le soldat ne peut vivre sans argent.

LA REINE. C'est une chose évidente; on doit faire ce qu'ils demandent. Je n'ai plus rien à vendre; je n'ai gardé qu'une coupe d'argent pour boire; j'ai engagé mon patrimoine; mais cherchez-moi un marchand qui sur un seul joyau qui me reste, me prête de quoi suppléer à cette pénurie de deniers.

LE MARCHAND. Tout ce que j'ai, madame, quand je devrais vendre ma femme et mes enfants, est à votre service.

LA REINE. Vous êtes marchand?

LE MARCHAND. De Ségovie. Je vous donne mon bien, je ne vous le prête pas; votre valeur chrétienne m'en fait un devoir.

LA REINE. Je sais déjà qu'à Ségovie il y a des marchands loyaux si riches et si remplis de foi qu'ils construisent des édifices dignes d'un roi, comme on le voit par leurs églises. Vos aumônes ont élevé une cathédrale qui efface la gloire du temple d'Éphèse. Et cela étant ainsi, il n'est pas douteux que celui qui vient en aide à son Dieu et à sa religion avec tant de générosité sert son roi et l'honneur de sa patrie. Je ne veux pas que vous donniez rien par faveur, mais, si vous voulez m'obliger, prêtez-moi un million et demi sur un gage honorable. Je vous engage ces coiffes. (La reine ôte sa coiffure.) Si vous estimez leur prix par la femme qui les porte...

LE MARCHAND. Le plus riche trésor payerait à peine un tel joyau. Illustre dame, ne m'humiliez pas et n'ôtez pas ces coiffes de votre tête; je ne suis pas digne de les toucher; car si Ségovie peut croire que j'ai manqué au respect que je vous dois par avarice ou par indiscrétion, elle me le reprochera. Que Votre Altesse ne m'offense pas quand elle peut me donner la vie; il n'est pas convenable qu'une reine parle la tête découverte à un marchand.

LA REINE. J'ai lu qu'un capitaine se voyant sans argent pour payer ses soldats, se coupa sagement la barbe et la donna pour gage à un marchand. Mes coiffes sont comme la barbe chez l'homme, le signe de l'autorité et du respect; vous ne devez donc pas vous étonner de ce que vous voyez, si vous êtes un homme sage (elle regarde don Juan), ni de ce que des bouches étrangères pourraient offenser de leurs langues libres et folles des capitaines qui estiment plus leur

barbe que mes coiffes. Prenez, et vous donnerez à mon trésorier ce que j'ai dit.

LE MARCHAND. Je les garderai comme des reliques de la sainteté d'une telle reine.

(Il sort.)

SCÈNE VIII

LA REINE, DON JUAN.

DON JUAN, à part. J'attends avec joie la mort du roi. Le poison aura-t-il assuré ma fortune? O couronne! ô trône! quand vous posséderai-je?

LA REINE. Cousin!

DON JUAN. Madame?

LA REINE. Je sais bien que depuis que vous vous êtes soumis à votre roi et que vous êtes revenu à votre loyauté première, si vous connaissiez quelque riche-homme qui attentât à sa couronne ou à ses jours, vous exposeriez pour ce roi votre fortune et votre vie.

DON JUAN. Cela est vrai. (A part.) Est-ce pour moi qu'elle parle ainsi? (Haut.) Croyez, madame, à mon cœur fidèle; ma vie, ma fortune et mon honneur sont au roi notre seigneur; mais j'attends que vous m'expliquiez vos paroles.

LA REINE. Nous sommes seuls; je veux me confier à vous.

DON JUAN, à part. Je me sens mourir.

LA REINE. Sachez qu'un grand du royaume, aussi grand que vous... Pourquoi vous troublez-vous?

DON JUAN. Je crains que quelque traître ne cherche à me perdre dans l'esprit de Votre Altesse.

LA REINE. Personne ne parle contre vous, l'homme loyal

dort en paix. Je dis donc qu'un grand (et pour son honneur je tais son nom) essaye d'usurper la couronne, portant au comble ses forfaits. Je voudrais le convertir par un moyen prudent, et parce que vous serez discret, je veux lui écrire en empruntant votre main; comme il est de vos amis, vous le persuaderez mieux.

DON JUAN. Moi?

LA REINE. Vous l'aimez comme vous-même.

DON JUAN. J'arracherais mon propre cœur si je croyais qu'il pût renfermer une telle perfidie.

LA REINE. J'en suis bien sûre, cousin. Si je ne vous tenais pour tel, je ne vous confierais pas son secret; je suis heureuse de vous savoir noble et loyal. Voici tout ce qu'il faut pour écrire; écrivez.

DON JUAN, à part. Quelles sont ces énigmes? Ciel! Ah! royaume! combien tu me coûtes!

LA REINE. Prenez la plume.

DON JUAN. Parlez.

LA REINE, dictant. « Infant! »

DON JUAN. Madame?

LA REINE. Je dis : « Infant; » écrivez ce mot.

DON JUAN. Si vous commencez par ce mot, il est clair que vous vous adressez à moi; excepté don Enrique, il n'est pas en Castille d'autre infant. Quelque courtisan arrogant aura voulu ternir ma noblesse. Le déloyal qui m'impute une trahison a menti.

LA REINE. N'y a-t-il pas des infants en Aragon, en Navarre, en Portugal?

DON JUAN, à part. Comme une conscience coupable vous trouble!

(La reine se promène en dictant; don Juan écrit.)

LA REINE. « Infant, comme un roi a deux anges qui le gar-

dent, il tarde peu à connaître ceux qui veulent le trahir ! Que votre ambition s'arrête, car la patience m'échappera un jour, et je ferai tomber vos espérances et votre tête. — La reine doña Maria. » (Parlant.) Maintenant lisez cette lettre, elle n'est pas de peu d'importance, et pour ce qui vous concerne, faites-y attention. (Don Juan relit la lettre.) Maintenant fermez-la et remettez-la ensuite...

DON JUAN. A qui ?

LA REINE. Celui qui est dans cette chambre vous dira à qui elle est destinée.

(Elle sort.)

SCÈNE IX

DON JUAN, seul.

« Celui qui est dans cette chambre vous dira à qui elle est destinée ! » Elle me parle par énigmes, quand j'ai voulu tuer le roi ; elle me fait écrire une lettre, et charge un autre de me dire à qui elle est destinée ! Elle veut me punir. S'il y avait là des gens cachés pour me tuer en secret ! Loin de moi, crainte indiscrète, vérifions avec mon épée ce soupçon. (Il tire son épée, ouvre la porte du fond et découvre le juif mort avec la coupe à la main.) O ciel ! ma perte est certaine ! Le docteur est étendu là, mort, et l'espoir que je fondais sur son poison est détruit. La reine sait tout ; un cœur vil ne garde pas un secret ; il lui aura confié mon dessein. Il me faut porter à mes lèvres ce qui est resté de ce poison. (Il ramasse la coupe.) Je payerai ainsi mon crime. Lettre, tu m'es destinée, puisqu'un mort t'adresse à moi. Si je pouvais douter, « celui qui est dans cette chambre me dirait à qui elle est destinée. » Cette bouche muette me dit qu'elle est pour moi ; le juif est mort pour son crime.

Moi, qui fus son égal par la perfidie, soyons son égal par la mort. Pour ne pas revoir celle que j'ai offensée une seconde fois, je dois être en même temps mon juge et mon bourreau.

(Il porte la coupe à ses lèvres; la reine paraît et la lui arrache.)

SCÈNE X

LA REINE, DON JUAN.

LA REINE. Infant, avez-vous perdu la raison? Vous vous dites noble? vous vous dites chrétien? vous dites que vous craignez Dieu? Quelle folie vous pousse à cet acte désespéré?

DON JUAN. Puisqu'il n'y a pas pour votre sûreté de meilleure satisfaction que ma mort, j'ai voulu vous la donner; l'honneur perdu se retrouve difficilement.

LA REINE. Il n'est pas perdu à mes yeux. Quoiqu'un juif vil et infâme vous ait accusé de déloyauté, je n'accorde aucune créance à son témoignage. C'est lui qui a médité la mort du roi; quoiqu'il vous ait accusé du forfait, je ne l'ai pas cru, et je ne vous estime pas moins qu'auparavant, don Juan, mon noble cousin. La lettre que je vous ai écrite est pour vous aviser que la justice est placée si haut qu'aucune faute n'échappe à ses yeux, et que celui qui abandonne ses amis pour se livrer aux conseils des pervers, risque son honneur et se perd. Que pouviez-vous tirer de l'amitié d'un juif, si ce n'est de vous faire accuser de trahison et d'extravagance? Que ceci vous serve de leçon, cousin; je vous laisse à vous-même; si vous voulez croire à mon conseil, relisez souvent cette lettre, afin que si l'ambition vient de nouveau vous tenter, elle soit pour votre loyauté une recette, et un topique pour votre cœur; la trahison étant un poison mortel

pour l'honneur, il n'est pas de meilleur antidote, cousin, que la crainte.

DON JUAN. Je ne trouve pas de paroles, madame, pour louer la sagesse qui est en vous...

LA REINE. On vient. Laissons cela.

SCÈNE XI

LES MÊMES, DON ALONZO et SOLDATS qui amènent DON DIEGO prisonnier, DON NUÑO, DON ALVARO et autres gentilshommes.

DON ALONZO. Don Diego vient placer ses lèvres et sa tête aux pieds de Votre Altesse, et quoique je me sois emparé de lui, il n'a jamais tenté de se révolter contre vous. Il est proche parent du roi, l'amour l'a aveuglé, il aspirait à votre main, c'est pourquoi il a cherché l'appui de l'Aragon sans qu'absent ou présent, on pût mettre en doute sa fidélité, et sans qu'il soit sorti des bornes de la juste obéissance que beaucoup oublient.

DON DIEGO, mettant un genou en terre. Un homme qui vous aime s'engage à s'amender. Il me suffit, pour punition, de paraître ainsi, madame, devant vos yeux; enfin je m'engage à changer de conduite...

LA REINE. Don Juan Caravajal!

DON ALONZO. Madame?

LA REINE. Venez avec moi.

(La reine sort avec don Alonzo, laissant don Diego à genoux.)

SCÈNE XII

LES MÊMES, moins LA REINE et DON ALONZO.

DON DIEGO, se relevant. Quoi! Votre Altesse sort ainsi sans m'entendre? Elle n'écoute pas mes excuses? Suis-je donc si déchu de mon rang? Le sang royal me donne-t-il donc si peu de crédit que lorsque je suis à ses pieds, moi, qui vois des princes aux miens, elle soit avec moi si avare de paroles? Ne suis-je pas don Diego de Haro, seigneur de Biscaye? Suis-je si dépourvu d'alliances que je ne puisse être vengé du mépris qu'on me témoigne aujourd'hui! Vive Dieu! la Castille verra bientôt si je puis...

DON JUAN. Don Diego, taisez-vous et agissez. Je suis si peiné de voir une femme vous témoigner si peu d'égards que j'en demeure tout confus.

DON NUÑO. Moi, je meurs de honte, et malgré mon silence, je déplore l'abjection dans laquelle les grands sont tombés.

DON JUAN. Et si parmi vous il y avait autant de résolution qu'il y a de courage, riches-hommes, je vous dirais des choses que la crainte me force à cacher en attendant une plus favorable occasion.

DON DIEGO. Sur la reine?

DON JUAN. Ces coiffes blanches, pudiques et abaissées, qui cachent des mœurs folles, sont le linceul de la vertu, qui est rare chez les veuves.

DON DIEGO. Quoique la reine m'ait offensé, soyez discret, et parlez devant moi avec là mesure et le respect que vous devez à Sa Majesté, parce que moi, infant, je me pique d'être honnête et loyal, quoique je ressente mon affront.

DON JUAN. Si la reine était telle que la juge un vulgaire

imbécile, elle imposerait silence aux langues médisantes qui cherchent à ternir sa renommée; croyez que malgré le refus de sa main, la neige de ses coiffes recouvre une flamme coupable.

DON DIEGO. Infant, ne parlez pas ainsi. La reine est une sainte. Un gentilhomme ne doit pas calomnier.

DON JUAN. Si jamais don Juan règne sur la Castille...

DON DIEGO. Quel don Juan?

DON JUAN. Caravajal, et s'il l'épouse, que direz-vous?

DON DIEGO. Que vous êtes fou.

DON JUAN, *découvrant le corps du juif.* Quoiqu'il ne soit plus qu'un cadavre, ce juif parlera pour moi contre elle. Elle ordonna d'empoisonner le jeune roi malade dans une médecine; un honteux amour l'a poussée à cette action qui témoigne de sa vertu. Comme il n'y a pas dans le royaume une ville forte qui ne lui obéisse (quelle honte!), ni un homme en Castille qui ne soit prêt à mourir pour elle, tuant son fils et son roi, sous l'apparence de la sainteté, elle veut démontrer que pour gagner une couronne on sacrifie la loi, la famille et l'amitié. Don Juan Caravajal qui voit son intérêt, lui simple gentilhomme, à s'élever à un si haut rang, a promis à la reine de se défaire de doña Teresa, et, avec l'aide et la faveur du roi more de Grenade, s'il parvient à l'épouser, il veut mettre en suspicion la fidélité de l'Espagne, dont il se fera le tyran. J'ai deviné cette trahison, parce que je connais l'ambitieuse présomption de la reine. J'arrivai au palais au moment où ce misérable juif allait donner le poison au roi; il commença à nier; moi, qui voulais assurer la vie de Fernando, je forçai le juif à boire, et en rendant l'âme, il m'apprit les crimes que peut enfanter un honteux amour. Après avoir tout avoué, il mourut, et je l'enfermai là. Si vous ne me croyez pas, voyez le corps du médecin et le poison dans le vase. Donnez votre confiance à cette homicide de son fils, l'Espa-

gne bientôt pleurera son roi, et vous verrez quelle fourberie peut recouvrir une feinte dévotion!

DON DIEGO. Il est impossible, infant, de croire une aussi horrible chose! Une mère pourrait-elle agir ainsi?

DON ALVARO. Que ne peut entreprendre une femme arrogante et ambitieuse!

DON DIEGO. Ce n'est pas un témoin digne de foi contre une puissance royale, qu'un infâme juif indigne d'être cru.

DON NUÑO. Je ne puis croire une telle chose.

DON JUAN. Le moyen le plus sûr est de vérifier le fait. Je suis oncle et vassal du roi, et les dangers que je vois m'obligent à dissimuler; mais je vous invite cette nuit à souper à ma maison de campagne, et je vous demande le secret le plus absolu jusqu'à ce que nous ayons pris une résolution.

DON ALVARO. Cette proposition me paraît convenable.

DON JUAN. Il n'est pas étonnant que les excès de cette femme vous amènent à partager nos soupçons; et puisque la reine ne vous a pas encore fait arrêter, venez, don Diego.

DON DIEGO. Si une telle trahison était vraie...

DON JUAN. Vous le verrez bientôt.

(Don Juan sort.)

SCÈNE XIII

DON DIEGO, DON NUÑO, DON ALVARO,
GENTILSHOMMES.

DON DIEGO. Je ne le crois pas. La reine doña Maria, déshonnête et déloyale pour don Juan Alonzo Caravajal!

DON ALVARO. Vous connaissez mal son hypocrisie.

DON DIEGO. Contre son roi, contre son fils; sa réputation, son nom, son Dieu!...

DON ALVARO. Elle est femme, elle est jeune et elle aime. Quoique la Castille l'appelle sainte, refuser don Juan et don Enrique, n'est-ce pas faire soupçonner, malgré la vertu qu'elle affiche, qu'elle éprouve un honteux amour pour cet homme?

DON NUÑO. C'est une hypocrite et une folle; ne vous en étonnez pas, don Diego; les blanches coiffes trompent et une réputation usurpée oblige.

DON ALVARO. Pourquoi protége-t-elle de la sorte un gentilhomme de Léon d'une condition douteuse?

LA REINE, soulevant une tapisserie. La reine vous entend, seigneurs, parlez bas!

(Elle se retire.)

DON DIEGO. La reine!

DON NUÑO. Oui.

DON ALVARO. Elle est coupable, puisqu'elle accepte l'accusation et qu'elle n'ose se défendre.

DON DIEGO. Elle dissimule, parce qu'elle est sage.

DON ALVARO. Don Nuño, sortons d'ici.

(Ils sortent.)

SCÈNE XIV

LA REINE, DON ALONZO CARAVAJAL, puis DON MELENDO.

LA REINE. Je reconnais les obligations que je vous ai. Par vous, mon don Fernando jouit de son pouvoir; vous avez pris don Diego de Haro, qui accourait de Saragosse pour me combattre. J'ai triomphé à Léon de la déloyauté des infants

qui voulaient ravir à mon fils sa couronne de Castille. Je suis pauvre, don Juan Alonzo, je vous ai mal récompensé; mais le temps me donnera caution pour cette dette..

DON ALONZO. L'honneur de vous servir m'a suffisamment payé, ô miroir de l'Espagne!

LA REINE. Je suis en sûreté quand vous êtes près de moi. Tant que vous m'aiderez de votre bras et de votre conseil, la méchanceté n'atteindra pas mon fils, et la justice ne déviera pas.

DON ALONZO. Le roi est-il mieux?

LA REINE. Grâce à Dieu, il est hors de danger.

DON ALONZO. Que l'Espagne le conserve mille années, et qu'il hérite du juste zèle d'une telle mère!

LA REINE. Melendo de Saldaña, que veut dire cet air triste? D'où vient cette affliction?

DON MELENDO. Chacun de vos serviteurs, s'il est loyal, gémit de voir Votre Altesse réduite à cette extrémité.

LA REINE. Qu'y a-t-il de nouveau?

DON MELENDO. Il n'y a pas dans votre palais de quoi vous donner à souper. J'ai tout vendu chez moi, où l'on se tient honoré de voir ma pauvreté venir à votre aide. La vertu n'est plus une monnaie ayant cours; je viens d'éprouver de faux amis; j'ai cherché à emprunter aux marchands, et avec tous j'ai perdu mon crédit. Fatigué de leurs refus, je ne leur demande plus rien.

LA REINE Grâce à Dieu, ne prenez plus cette peine. Quand le roi jeûne, noble Melendo, c'est un signe que les vassaux sont bien nourris.

DON ALONZO. Je vendrai mes chevaux, ma commanderie, tous mes biens, et jusqu'à moi-même. Tout ce que j'entends irrite ma loyauté.

(Il veut sortir, la reine le retient.)

LA REINE. Don Juan Alonzo Caravajal!

DON ALONZO. Plutôt que de voir une reine réduite à cette extrémité, je labourerai la terre pour gagner votre pain de chaque jour.

LA REINE. Restez, don Juan.

DON ALONZO. Qui ne chercherait un remède à cette misère!

LA REINE. Par ma vie, don Juan, calmez-vous!

DON ALONZO. Il n'est pas juste que voyant ce que je vois...

LA REINE. C'est mon bon plaisir!

DON ALONZO. Ce qui me cause le plus de peine, quand je vous vois réduite en cet état, c'est que l'infant vient d'inviter tous les grands à un splendide souper.

LA REINE. C'est pour moi que l'infant a ordonné ce festin.

DON MELENDO. Pour vous?

LA REINE. Oui, Melendo. Je lui ai ordonné de réunir ainsi les grands pour affaires de mon service.

DON MELENDO. Alors je me rassure.

LA REINE. Don Juan, assemblez en secret les veneurs d'Espinosa, mes gardes et les gentilshommes vos parents, je vous dirai pourquoi.

DON ALONZO. Je ne veux que vous obéir.

LA REINE. Ne vous chagrinez pas, je vous promets que cette nuit, Melendo, nous aurons un royal festin que d'autres payeront.

(Ils sortent.)

SCÈNE XV

Une salle dans la maison de campagne de l'infant don Juan.

L'INFANT, DON DIEGO, DON NUÑO, DON ALVARO.

DON JUAN. En attendant le souper, il faut passer le temps.

DON NUÑO. Jouons aux dés !

DON JUAN. Laissez les dés pour le moment; ils portent malheur.

DON DIEGO. Ce n'en est pas un petit que celui dont vous m'avez donné le soupçon, jusqu'à ce que vous ayez fait réparation à la réputation de la reine par vous mise en doute.

DON JUAN. J'ai dit, don Diego, que j'ai délivré le royaume d'un complot.

DON DIEGO. Il m'est difficile d'y croire.

DON JUAN. Vous êtes terrible, don Diego; si je vous fais voir la reine combler de ses faveurs don Juan Alonzo Caravajal, et lui, par contre, lui disant des paroles d'amour, me croirez-vous ?

DON DIEGO. Je croirai que mes yeux me trompent. Pourtant, dans un tel cas, si je voyais de mes yeux une telle perfidie, la jalousie et l'honneur de la Castille me pousseraient à vous demander de lui ôter le trône et de l'enfermer dans l'alcazar de Toro [1].

DON JUAN. Qui pourrons-nous nommer comme gouverneur et tuteur du roi ?

DON NUÑO. Si vous êtes là, don Juan, pourquoi demander qui ?

1. Ville sur la route de Valladolid à Zamora, sur la rive droite du Duero.

DON JUAN. Je n'ai pas d'ambition.

DON DIEGO. Don Enrique est puissant, et il remplirait bien cette charge.

DON JUAN. Don Enrique a voulu être roi, et s'il tenait le royaume en son pouvoir, il ferait ce qu'il n'a pu faire jusqu'ici.

DON ALVARO. Don Diego peut l'être aussi; toute l'Espagne apprécie son mérite.

DON JUAN. Laissons cela pour plus tard. Si le royaume, réuni en cortès, me choisissait par élection, il me faudrait bien obéir et faire violence à mon inclination.

DON DIEGO, à part. Vive le ciel! Voici un traître, et pour arriver au trône, il insulte la sage et sainte reine. Dût-il m'en coûter la vie, il faut vérifier cela!

DON JUAN. Messeigneurs, allons souper. (On sonne la cloche d'alarme.) Quel est ce tumulte?

SCÈNE XVI

LES MÊMES, UN VALET.

LE VALET. La reine entoure la maison avec toute sa garde.

DON JUAN, à part. Si les deux anges gardiens dont elle a parlé sont avec elle et lui racontent cette nouvelle trahison, comment éviterai-je la mort?

SCÈNE XVII

LES MÊMES, DON ALONZO, DON MELENDO, SOLDATS, un peu après, LA REINE.

DON ALONZO. En prison, et rendez vos épées!

(Ils rendent leurs armes.)

LA REINE, armée. Les maisons de plaisance ne sont destinées qu'aux fêtes et au repos; je ne dois pas respecter les priviléges de ceux qui ne respectent pas mon honneur et qui oublient les devoirs d'un vassal envers son roi pour donner trop légèrement crédit aux paroles d'un rebelle. Celui qui cherche à m'outrager a fait une bonne enquête, puisqu'il présente pour témoin un juif; encore ce juif est-il mort. Lorsque vous conspirez dans un palais, il est bon de conspirer en silence, puisque Dieu, pour vous apprendre à vivre, nous a donné des oreilles pour entendre et une bouche pour parler. La renommée de celui qui m'accuse, comparée à la mienne, pourrait répondre pour moi sans autres preuves ou excuse. Mais mon innocence accepte des juges, et elle paraîtra devant la perfidie comme la science devant l'ignorance, comme la couleur devant l'ombre. Si la vie que je vous ai donnée deux fois quand rien ne m'y obligeait, vous la désirez une troisième fois, infant inconsidéré, dites, maintenant que vous êtes attaché sur le chevalet[1] de la vérité, quel est le déloyal qui tenta de donner la mort au roi, choisissant un juif sans conscience pour le ministre de sa méchanceté?

DON JUAN. Madame...

LA REINE. Vous ne mourrez pas si vous dites la vérité.

1. *Potro*, instrument de torture.

DON JUAN. Si votre clémence m'a donné du courage, votre sévérité me consterne ; il est juste que vous me fassiez mourir et que vous mettiez fin à une folle ambition qui a rompu le frein de mon honnêteté, et qui a mêlé le poison à cette trahison. C'est moi qui ai persuadé au médecin de tuer le roi ; et quand il fut mort, contraint par vous à boire le poison, je vous accusai d'un forfait que ma langue n'ose répéter.

LA REINE. Vous resterez prisonnier à la Mota de Medina, infant, jusqu'à ce que vous soyez corrigé.

DON JUAN. Mon ambition me fait perdre l'honneur et la liberté. Il faut souffrir et se taire ; le châtiment rend sage.

(Les gardes l'emmènent.)

DON NUÑO. Personne, madame, n'a ajouté foi aux paroles de l'infant contre vous...

LA REINE. Je sais qui est ou n'est pas coupable. Le ciel protège Fernando et change les cœurs ingrats ! Dites pourtant : combien sont-ils ceux qui règnent aujourd'hui sur Castille et Léon ? Je l'ignore. Répondez. Pourquoi vous troublez-vous quand j'éprouve votre foi ?

DON DIEGO. Fernando IV est le seul roi et vous êtes sa tutrice.

LA REINE. Enfin, c'est lui seul que vous reconnaissez pour roi ?

DON ALVARO. Nous ne savons pas qu'il y en ait d'autre, et nous ne le désirons point.

DON NUÑO. Un Dieu nous a donné notre loi ; il a fait un seul roi pour la Castille, et pour ce roi nous sommes prêts à mourir.

LA REINE. Je sais pourtant qu'il y a en Castille autant de rois que de grands dont l'ambition envie le trône ; si cela vous étonne, et si vous voulez que je vous les nomme,

dites-moi sans trembler, quel est celui qui est roi par ses œuvres, qui perçoit les impôts royaux, ou qui seulement porte le nom du roi? Vous n'osez le dire. Le compte est cependant bientôt fait; un roi sans États et sans revenus n'est pas un roi. Grands, je ne puis supporter cela. Combien le roi vous donne-t-il de millions pour l'entretien de vos États?

DON DIEGO. A moi, trois.

DON NUÑO. Et deux à moi.

DON ALVARO. A moi, un.

LA REINE. La Castille a donc des rois. Mon fils pourra difficilement régner sans revenus et sans pouvoir, puisque, pour payer vos festins, il n'a rien ce soir pour souper. Un corps ne peut exister avec tant de têtes, c'est contre nature. Soldats, coupez-les sur-le-champ.

DON ALVARO. Reine...

DON NUÑO. Madame...

DON DIEGO. Que Votre Altesse ne permette pas une telle rigueur. Je payerai au roi ce dont je suis débiteur.

DON ALVARO. Je rendrai ce que j'ai pris.

LA REINE. Je vous accorderai la vie, mais vous me donnerez vos châteaux en otage.

DON DIEGO. Ils sont à vous.

LA REINE. Le royaume souffre mille maux, si vous usurpez les biens du roi. Je suis venue, seigneurs, pour être votre convive. Ne craignez rien, quoique vous m'ayez outragée, je ne suis plus irritée. Que chacun garde son État, et pour que le roi soit fort, ne le privez pas d'aliments; ce sont de mauvais vassaux ceux qui appauvrissent leur roi. Don Diego de Haro, vous avez défendu ma réputation en refusant de croire à ce qu'alléguait don Juan.

DON DIEGO. Je n'ai cru qu'à votre vertu.

LA REINE. Je vous fais comte de Bermeo [1].

DON DIEGO. Que le temps respecte votre grandeur, puisque j'ai vu dans notre siècle terrible ce qui paraît impossible, la sagesse d'une femme.

1. Ville maritime en Biscaye, à trente-quatre kilomètres de Bilbao. Le roi Ferdinand le Catholique avait concédé à Bermeo le titre de *Cabeça de Biscaya* (Tête de Biscaye).

TROISIÈME JOURNÉE

SCÈNE PREMIÈRE

LE ROI DON FERNANDO, déjà grand, LA REINE, BENAVIDÈS, DON NUÑO, DON ALVARO.

LA REINE. Puisque les jours désirés, mon fils et seigneur, sont arrivés où le ciel met fin à la tutelle que j'exerçais, et qu'à dix-sept ans vous prenez le gouvernement du royaume; puisque vous voici libre des périls nombreux qui menacèrent votre enfance, malgré la protection de mon amour, je prendrai congé de vous et du royaume où puissiez-vous faire longtemps respecter la loi de Dieu, et je vous rendrai compte en peu de mots des affaires de l'État en vous donnant le dernier conseil d'une mère. Quand le roi don Sanche le Brave, votre père et mon seigneur, eut laissé son royaume pour un meilleur (aujourd'hui celui qui règne est l'esclave de ses vassaux), et que la Castille m'eut donné le nom de gouvernante au lieu du nom de reine, vous commenciez à régner depuis trois ans et en même temps à supporter les soucis et les désenchantements du pouvoir que vous connaîtrez plus tard; je ne trouvai pas une seule palme de terre qui vous fût dévouée. Castille et Léon se soulevèrent, le Portugal nous déclara la guerre, le Grenadin voulut étendre le domaine de son Alcoran, Aragon envahit Almazan et le Navarrais la

Rioja. Ce qui ruine un royaume, mon fils, c'est la guerre intérieure; il n'est pas de plus grand ennemi que l'ennemi de la maison. Tous furent contre vous, et, par divers moyens, tous vous firent la guerre. Dieu fut pour nous, et, par son ordre suprême, les Babels de confusion que l'ambitieux avait élevées s'envolèrent en fumée. Dans le temps présent, rendez grâce au ciel du royaume que vous lui devez, vous le trouverez bien différent : le More vous paye tribut, le Navarrais, l'Aragonais, mon fils, sont vos amis, et, pour vous rendre hommage, dom Dionis, roi de Portugal, si vous y consentez, vous offre pour épouse la belle doña Constanza, sa fille. Il n'y a pas de guerre qui inquiète le pays, pas d'insulte à venger, pas de villes qui ne paye le tribut, pas de vassal qui ne vous respecte. Je suis aussi contente que je suis pauvre, car de trente villes, je n'en ai pas deux qui me payent mes revenus. Mais je suis riche parce que ce royaume que j'ai trouvé aux mains de vos ennemis, je vous le rends aujourd'hui après l'avoir reconquis.

LE ROI. Le royaume et moi, ma mère et ma dame, nous voilà sans protection et pleins de tristesse si Votre Altesse nous abandonne. Comment espérer, vous absente de ce royaume, que moi, jeune homme, je puisse remplir un tel vide? Que Votre Altesse reste auprès de moi!

LA REINE. Il faut que la vieillesse, mon fils et seigneur, laquelle impose des limites aux inquiétudes du pouvoir, trouve en moi l'autorité que demande la solitude et qu'exerce la vertu. Auprès de Palencia [1], à Becerril, j'ai mon domaine; je m'éloigne peu de vous pour que vous ne vous aperceviez

1. *Palencia*, ancienne ville célèbre par les nombreux conciles qui s'y sont tenus, à quarante-six kilomètres de Valladolid. Les matrones de Palencia, pour avoir pris part à la défense de la ville, furent jadis autorisées par le roi don Juan Ier à porter sur leur bonnet une bande d'or comme les chevaliers.

pas de mon absence. Si vous suivez les avis que mon amour vous laisse, l'Espagne verra en vous un Salomon qui déjouera les mensonges et les fourberies, car l'expérience vient plutôt du jugement que des années. Je vous recommande, Fernando, le culte de votre religion, c'est la principale force d'un roi; vous guidant par lui, vivez, mon fils, exempt de soucis, parce qu'il n'y a pas de raison d'Etat comme de servir Dieu. Ne vous laissez jamais gouverner par des favoris, de façon à ce qu'ils vous fassent sortir de vos devoirs, et ne les comblez pas de tant de faveurs que, mus par l'intérêt, ils en viennent à vous dépouiller. Avec tous les grands, soyez si égal dans votre générosité qu'aucun ne puisse s'offenser de la préférence donnée à un autre; soyez affable et discret pour vous faire aimer de tous, mais non pas si abordable que l'on perde avec vous le respect. Faites la joie de vos vassaux en vous montrant à eux publiquement; il ne vous estimeront pas si vous ne leur prouvez que vous les estimez. Vous aurez une bonne renommée parmi ceux qui vous verront; celui qu'on ne connaît pas, on peut le craindre, mais non l'aimer. Si vous ne pouvez bannir les bouffons, payez-les, mais ne souffrez pas qu'ils vous conseillent. Témoignez de la bienveillance à vos soldats; dans la guerre, l'amour conquiert plus que l'épée. Choisissez des médecins sages, bien nés, de familles connues, qui n'appartiennent pas à une religion réprouvée. Si des gens au cœur bas n'inspirent pas la confiance, même quand le roi leur donne un château, combien cela n'est-il pas plus vrai encore pour les médecins qui tiennent notre vie dans leurs mains? Je parle par expérience, et je sais qu'en toutes choses le titre de chrétien vaut mieux que celui de savant. Vous devez à don Juan de Benavidès le trône de Castille; il est bien que vous l'en récompensiez. Vous avez la même obligation aux deux Caravajal, aussi prudents pour le conseil

que fidèles pour votre service. Éprouvez leur sagesse et vous apprendrez à les connaître, et avec cela, mon fils et seigneur, embrassez-moi et permettez-moi de partir.

LE ROI. J'accompagnerai Votre Altesse.

LA REINE. Assistez aux cortès de Madrid, votre présence y est nécessaire. Les deux frères don Juan et don Pedro m'accompagneront jusqu'à Palencia, et, enfin, vous irez voir le roi de Portugal, afin de donner votre main à l'infante qui vous attend avec son père, près de Ciudad-Rodrigo[1]. Demeurez !

LE ROI. Je me conforme à votre désir, quoique j'eusse préféré vous accompagner.

LA REINE. Que le ciel, mon Fernando, vous rende aussi heureux que votre saint bisaïeul !

LE ROI. Tant que je vous imiterai, tout ira bien. Obéissez tous deux à ma mère.

LA REINE. Adieu !

LE ROI. Adieu, madame !

(La reine sort avec don Alonzo et don Pedro Caravajal.)

SCÈNE II

LE ROI, BENAVIDÈS, DON NUÑO, DON ALVARO.

DON NUÑO. Grâce au ciel, le royaume est enfin sorti des mains d'une femme !

DON ALVARO. Il y a quatorze ans et plus qu'à l'exemple de Sémiramis, elle tient Votre Altesse enfermée. Si elle n'a pas osé vous ôter le trône, comme l'autre fit à Ninus, c'est qu'elle a craint notre dévouement.

1. Ville forte près de la frontière de Portugal.

LE ROI. Je reconnais la sagesse et le saint zèle de ma mère dans le gouvernement du royaume; mais je ne puis nier que j'ai souffert impatiemment une outrageante captivité, car, dans cette retraite, elle ne m'élevait pas pour être roi, mais pour être religieux.

BENAVIDÈS. Un roi qui a de la religion, seigneur, ne contrevient pas à la loi d'État, bien au contraire. Et madame la reine, que l'envie veut contrôler, fit...

LE ROI. Benavidès, il suffit, faites-nous grâce de votre prédication. Personne ici ne dit de mal de ma mère, et n'oserait encore moins critiquer ses sentiments de religion : pourquoi donc la défendez-vous? Je connais votre loyauté; partez pour Léon.

BENAVIDÈS. Seigneur, si j'ai pu vous déplaire...

LE ROI. Non; mais vous devez être fatigué. Quand j'aurai besoin de vous je vous ferai appeler.

BENAVIDÈS. Vous m'octroyez une grâce singulière, et si je vous obéis en cela je vous obéirai en toutes circonstances. Remarquez pourtant qu'il n'est pas juste qu'en votre présence un audacieux murmure contre la femme qui a conquis une renommée éternelle par sa vertu et son gouvernement, et qui a défendu votre royaume. Si je n'étais devant vous, ce dont ma loyauté tient compte, il pourrait se faire que je coupasse la langue à quelqu'un.

(Il sort.)

DON ALVARO. Si votre audace, pauvre hidalgo...

SCÈNE III

LE ROI, DON NUÑO, DON ALVARO.

LE ROI. Laissez-le, puisqu'il s'en va; ce n'est pas sans motifs que je l'ai éloigné de la cour. Il servit ma mère, il est donc excusable d'avoir pris sa défense.

DON NUÑO. Parler avec tant de liberté et de hardiesse devant son roi, est une faute digne de châtiment.

LE ROI. Je lui pardonne à cause de ma mère; que sa fidélité lui serve de garantie. Si je dois aller à Ciudad-Rodrigo, je puis congédier les cortès puisqu'elles n'ont rien à faire, et j'irai me divertir dans les montagnes de Tolède, où l'on m'affirme qu'il y a une belle chasse.

DON NUÑO. Ces montagnes sont pittoresques, et disposées pour vous livrer à votre goût.

LE ROI. Eh bien, don Nuño, prévenez mon grand veneur qu'aujourd'hui, en dépit de la chaleur, je sortirai de Madrid. Avisez don Enrique, mon oncle, pour qu'il m'accompagne s'il aime la chasse.

DON ALVARO. C'est un plaisir de votre âge.

LE ROI, à part. Le feu caché se ravive, le faucon en liberté s'envole, le prisonnier qui a rompu ses fers court. Tel est mon sort; j'ai été comme le feu, comme le faucon, comme le prisonnier; je suis libre, je ne dépends plus de ma mère.

DON NUÑO, bas à don Alvaro. Don Alvaro, il faut perdre la reine, notre bonheur en dépend.

DON ALVARO. Don Nuño, assurez-vous du roi; il n'est pas facile de tenir tête à sa mère, et puisque déjà vous l'avez brouillée avec lui...

DON NUÑO. Aidez-moi, je lui ourdirai une trame qu'elle aura de la peine à rompre.

(Ils sortent.)

SCÈNE IV

DON DIEGO, DON TELLO, PADILLA.

DON TELLO. Illustre don Diego, puisque vous aimez depuis si longtemps la reine, qui est de glace pour votre flamme et comme un dur diamant pour votre amour, ouvrez l'oreille aux plaintes de don Enrique, infant de Castille. Sur un cœur ingrat, ce que n'a pu l'amour, la haine le peut quelquefois. Mettez-la mal avec son fils, dites qu'elle a usurpé le patrimoine royal, que son orgueil offense les grands et qu'elle veut faire révolter ses vassaux, que se voyant belle et encore jeune, quoique veuve, elle a formé le projet de se marier à l'Aragonais, et après avoir conquis cette couronne, de régner depuis Barcelone jusqu'à la Galice. Alors se voyant abhorrée de son fils et méprisée des riches-hommes, elle n'a plus, pour préserver sa vie en péril, qu'à vous donner sa main. La femme est humble dans le malheur comme elle est arrogante et fière dans la prospérité. Si réduite par vous à une telle extrémité, elle vous déteste, elle vous suppliera. Don Enrique veut la perdre, parce qu'il craint, si elle reste dans les bonnes grâces du roi, qu'elle ne se venge de ses insultes et de l'avoir chassée du cœur de son fils. C'est une raison politique, quoiqu'elle soit violente, puisqu'elle se fonde sur un vil intérêt; mais l'ennemi que l'on soupçonne, il est prudent de le devancer.

DON DIEGO. Vive le ciel! gentilhomme sans honneur! car vous méritez ce nom, si je ne craignais de souiller dans votre sang ce fer toujours pur, je vous arracherais le cœur de la

poitrine ! Si j'aime sans espoir la reine Maria, mon amour n'emploie pas le mensonge. Elle ne me repousse pas parce qu'elle méprise la chaste affection que je lui ai vouée, mais pour donner à l'Espagne l'exemple d'une autre Lucrèce et de la veuve de Sichée. Si don Enrique veut conserver les faveurs du roi, qu'il cherche des moyens plus honorables, lorsque imitant les autres favoris, il emploie contre sa reine de pareilles intrigues, qu'il songe aux exemples présents et passés de la triste fin des faveurs royales obtenues par des moyens si bas. Et si l'on persécute encore la reine, et si un roi enfant se laisse duper par des fourbes, j'ai des vassaux et des armes pour lui faire voir et sentir ses erreurs. Je protégerai la reine, qui a quitté la cour pour les champs, et mon amour montrera qu'il est honnête et courtois. Donnez cette réponse à don Enrique, et dites-lui qu'il ne sera jamais assuré contre moi tant qu'il persécutera la vertueuse reine.

PADILLA. C'est parce qu'il a connu les souffrances que vous causait cet amour que, désireux de vous voir mieux reçu par la reine...

DON DIEGO. Je me retire pour ne pas vous entendre.

DON TELLO. Allez, vous vous repentirez bientôt.

(Tous sortent.)

SCÈNE V

Un site dans les montagnes de Tolède.

LE ROI, DON ENRIQUE, DON NUÑO, DON ALVARO, en habits de chasse; SUITE au fond du théâtre.

LE ROI. Fertiles montagnes !

DON ALVARO. Elles sont dignes d'être vues.

DON ENRIQUE. Je puis vous affirmer que les montagnes de

Tolède, quoique âpres et difficiles, sont plus fertiles et plus admirables que celles de l'Afrique, si vantées par Pline pour leurs merveilles.

LE ROI. Ce que j'en aime le mieux, pour mon goût, c'est la chasse qu'elles nous offrent.

DON ENRIQUE. Elle est si vaste, que souvent on se fatigue à la parcourir.

LE ROI. Je ne pense pas la quitter si vite.

DON ENRIQUE. Cet exercice est favorable et digne d'un roi.

LE ROI. Écoutez : qu'est-ce que cela?

SCÈNE VI

LES MÊMES, L'INFANT DON JUAN, sous les habits d'un laboureur.

DON JUAN. Invincible et illustre roi, heureux d'être Fernand, le premier en valeur, quoique le quatrième par droit d'héritage, si la justice et la sagesse que montra Salomon dans ses tendres années lui valurent pour l'éternité le nom de Sage, vous qui êtes assis sur le trône d'Espagne, lorsque Castille vous met le sceptre dans la main, imitez Salomon et commencez par réparer les outrages pour gagner tout d'abord les respects et l'amour de vos vassaux. Laissez là, Fernando, les bêtes de ces montagnes solitaires, et poursuivez, justicier, celles qui dévorent vos sujets. Par crainte de l'une d'elles qui voulait vous déchirer, réfugié ici, j'ai trouvé les bêtes de ces montagnes plus humaines. Quand l'Espagne me disait courtois envers les dames, libéral envers mes amis, vaillant avec mes rivaux, discret dans mes propos, galant et adroit dans les carrousels, victorieux dans les guerres, magnifique dans la paix, je vivais au milieu des flatteries pour conser-

ver ma faveur; je taisais les offenses et les excès des puissants, car l'homme prudent, quand il hante la cour, doit se taire et ne rien voir. Mais j'ai rencontré la vérité dans ces montagnes. Tout est mensonge à la cour, seigneur; tout est vérité dans les champs; c'est par eux que j'ai appris à parler sans déguisement. La reine doña Maria, femme de don Sanche le Brave, Jézabel des innocents, Athalie entre les tyrans, pour vivre à sa guise dans des désordres que je tais par respect pour vous, voulait épouser un vassal, vous donner la mort et usurper vos États. Craignant ma loyauté, qui avait deviné ses desseins, voyant que j'allais m'opposer par les armes à ses criminels désirs, elle me ravit mes domaines. Depuis dix ans, invincible seigneur, prisonnier malgré mon innocence, je pleure mes disgrâces et mes outrages à la Mota de Médina. J'appris, grâce au ciel, que l'âge d'or était revenu, que le gouvernement de la Castille renaissait en vos mains, et que cette Athalie cruelle s'était retirée emportant les dépouilles de ces royaumes. Confiant dans mon innocence et dans la fidélité d'un de mes serviteurs, je descendis une nuit de ma tour au moyen de mes draps de lit découpés en morceaux, et voici quatre mois que j'habite ces montagnes désertes sous ce déguisement. Si le peu de connaissance que vous avez de mes malheurs vous fait mettre en doute ma parole, et si je ne puis vous persuader, je suis l'infant don Juan, fils du roi don Alphonse le Sage. Le monde vous nomme mon neveu et moi je vous nomme mon seigneur. Voyez s'il est raisonnable, illustre roi, que, pauvre et déshérité, votre oncle habite ces montagnes sauvages, et que la méchanceté triomphant de la vertu, dévore les épis du champ. Comme témoins de mon innocence et de la cruauté de votre mère, voici l'infant don Enrique, descendant de saint Fernando, Don Alvaro, Nuño, Tello. Mais pourquoi citer quelques témoins, quand le royaume ruiné par les taxes, les vassaux

écrasés, les honnêtes gens exilés, les riches-hommes réduits à l'indigence, les hidalgos abattus et tout l'État perdu, élèvent leurs cris vers le ciel? Vous êtes, seigneur, le soleil de l'Espagne. Que les clairs rayons de la justice dissipent les nuages qui éclipsent sa lumière. Mettez au second rang le respect de votre mère, puisque vous êtes le protecteur de la Castille, apportez un sage remède à tant de dommages, et donnez à baiser vos pieds généreux à un infant infortuné, qui pense, vous voyant sur le trône, que ses malheurs vont se changer en félicités.

LE ROI. Levez-vous, oncle illustre, et venez dans mes bras; vous m'avez fait venir aux yeux des larmes en me racontant les maux que le temps vous a fait souffrir. Vous accusez ma mère de m'avoir rendu un mauvais compte de son gouvernement; c'est une affaire difficile, quoique don Enrique allègue les mêmes griefs que vous; elle a provoqué ma sévère attention, et tout cela sera vérifié plus tard. Je suis content de ma chasse dans cette contrée sauvage, puisque vous en êtes le gibier; je veux vous rendre ce que vous avez perdu. Reprenez vos domaines, et je vous nomme grand majordome de mon palais et de ma cour.

DON JUAN. Régnez, seigneur, de longs siècles!

DON ENRIQUE. Pour régner sûrement, il est nécessaire, grand seigneur, que vous arrêtiez le danger à son début. A ce qu'a dit l'infant contre votre mère, j'ajoute que don Juan Alonso Caravajal est l'homme qui déshonore la mémoire de don Sanche, votre père, et que son ambition tente de vous ravir vos États. C'est pour cela que la reine veut accorder la main de l'infante doña Isabel, votre sœur, à l'Aragonais, qui envahira en armes la Castille pour lui en donner le gouvernement afin de protéger ses honteuses amours. En Léon, les deux frères Caravajal réunissent leurs amis et leurs parents, qui sont nombreux. Maîtres du royaume, ils comptent

lever bannière pour doña Maria et vous dépouiller de votre royal patrimoine; c'est à cet effet qu'ils ont détourné dix millions de votre revenu au détriment de divers impôts pendant les jours de leur puissance. Jugez, seigneur, si de pareils forfaits demandent une prompte répression! La sévérité permet au sage l'impossible.

LE ROI. Que Dieu m'assiste! Se peut-il que ma mère terni par une telle trahison la renommée qui a rendu son nom immortel? Contre moi ma mère elle-même! et elle insulte dans des embrassements déshonnêtes aux cendres de mon père, le roi don Sanche! Jésus! je ne puis le croire! Mais tant de gens l'affirment et l'accréditent loyalement comme une vérité! Pourquoi m'étonner?

DON ALVARO. On ne vous a dit, seigneur, que peu de chose; la vérité passe tout ce que vous pouvez imaginer.

DON NUÑO. Si mon témoignage vaut quelque chose, je puis vous l'affirmer, seigneur, pour peu que vous tardiez à pourvoir aux dangers que court la Castille, il n'y aura plus de remède.

LE ROI. Sus donc! mes vassaux; vos nobles cœurs ne peuvent me tromper, je vous crois tous les quatre. Ma mère est femme; jeune, elle a eu le pouvoir dans ses mains; le pouvoir et l'amour aveuglent : l'occasion fait le larron. Si pendant tant d'années elle a eu le gouvernement de ce royaume, combien, étant ambitieuse, ne doit-elle pas regretter de le quitter? Que le droit de la nature pardonne si de deux dommages je choisis le moindre; Castille me demande protection; ma mère la tyrannise, et puisque violant la loi de nature elle conspire contre le pays qui lui a donné le jour, que ma justice apprenne à tous que là où il y a insultes et outrages, il n'y a pas d'acception de personne, ni de sang, ni de parenté. Et puisque vous voilà mon majordome, infant, vous qui êtes outragé, allez demander des comptes à ma

mère, réglez les reliquats et les charges de mes revenus, et si les dépenses n'égalent pas les recettes, emparez-vous d'elle.

DON JUAN. Ne m'ordonnez pas...

LE ROI. Je vous ordonne ceci. Emparez-vous aussi des traîtres Caravajal; ils monteront sur un échafaud pour servir d'exemple à l'Espagne. Don Juan, Alphonse Benavidès est aussi un tyran; qu'il soit enfermé à Santorcaz; je donne ainsi satisfaction au royaume. Ni les liens du sang qui m'attachent à la reine, ni ma jeunesse ne m'empêcheront d'être juste, et puisque j'aime la chasse, j'irai à la chasse des traîtres et non à celle des bêtes fauves. Don Juan, ceci est mon bon plaisir; si vous avez souci de vous-même, ne remettez pas au hasard, en le différant, le soin de venger mon offense.

DON JUAN. Je ne prétends que vous servir.

LE ROI. Par les cieux souverains! le monde se souviendra du nom de Fernando IV!

(Il sort avec sa suite.)

SCÈNE VII

DON ENRIQUE, DON JUAN, DON NUÑO, DON ALVARO.

DON JUAN. C'est fait, don Enrique.

DON ENRIQUE. Mon neveu, venez dans mes bras, votre esprit nous donne le succès.

DON JUAN. Enlevons cet obstacle; une fois la reine perdue, nous n'avons plus rien à craindre.

DON ENRIQUE. Pour cela, je suffis à moi seul.

DON JUAN. Mais écoutez le plan que j'ai imaginé pour que nous régnions tous deux, car c'est notre seul désir. J'aime la reine, et malgré ses injures et la captivité qu'elle m'a fait

souffrir, le temps n'a pu effacer son image de mon cœur. Si, offensée des persécutions de son fils, qui la jette dans une prison en compromettant son honneur et sa réputation, elle veut se liguer avec nous; si, après qu'elle m'aura donné sa main (un outrage peut faire cela et plus encore sur le cœur d'une femme), nous détrônons le roi, que manquera-t-il à notre bonheur? Quelle crainte peut encore nous troubler? Vous régnerez, don Enrique, sur le long territoire qu'embrasse la sierra Morena, et moi, prenant le sceptre de Castille si j'épouse la reine, je donnerai Truxillo à don Nuño, et je ferai un égal partage à don Alvaro.

DON ENRIQUE. Si vous l'amenez à cela, vous aurez mis fin, don Juan, à mon espérance et à mes craintes.

DON ALVARO. J'approuve la sagesse de ce plan.

DON NUÑO. Infant, conquérez le chaste cœur de la reine, et vous aurez fait un miracle.

DON JUAN. Ceci me regarde. Venez; signons, tous les quatre, pour plus de sûreté, la parole que nous nous donnons de nous unir contre le roi, et la fortune nous couronnera de sa main en Castille. Partons.

(Ils sortent.)

SCÈNE VIII

Aux portes du village de Becerril.

LA REINE, DON ALONZO, DON PEDRO CARAVAJAL.

LA REINE. Ici je goûterai en paix les biens que souhaitait mon cœur, le calme du village, sa vie simple et douce, les plaisirs vrais qui se vendent si cher à la cour, les paroles qui n'offensent pas, l'existence tranquille qui permet de se

préparer à la mort, le sommeil exempt d'inquiétude, aussi rare dans les palais que l'existence y est courte et agitée. Je ne sais en quels termes vous retracer la joie que j'éprouve à vivre loin des fourbes et des menteurs, loin de cet enfer enchanté où l'ambition vit dans le trouble sous le masque du pouvoir. Grâce à Dieu, je suis sortie de ce labyrinthe étrange où la perfidie, sous les habits de la vérité exilée, vend du verre pour du cristal! Couronne royale adorée de celui qui ne la connaît pas, je suis heureuse de vivre loin de toi! Fernando, qui est un homme, pourra-t-il soutenir ton poids? Ce n'a pas été l'un de mes moindres exploits, moi, faible femme, de ne pas avoir fléchi pendant dix ans que je t'ai portée!

DON ALONZO. Les éloges donnés par Votre Majesté à cette solitude, sans arrière-pensées d'ambition, prouvent la vertu de votre âme chrétienne.

DON PEDRO. Les remèdes les plus simples sont les plus salutaires; les raffinements dans l'art de guérir mettent la vie en péril. Si à la cour on n'estime pas celui qui manque de ruse, et si la duplicité y vit aux dépens de l'honnêteté, ici la simplicité fait vivre. Jouissez longtemps de votre repos et de votre douce quiétude.

SCÈNE IX

LES MÊMES, BERROCAL, avec une baguette d'alcade, TORBISCO, GARROTE, NISIRO, CHRISTINA, PAYSANS.

LA REINE. Les voisins de mon domaine viennent pour me faire visite.

(Les paysans parlent entre eux au fond du théâtre.)

TORBISCO, à ses camarades. Saurez-vous lui réciter la harangue dont vous a chargé le conseil?

BERROCAL. Je ferai en sorte qu'elle arrive entre cuir et chair dans la conversation. Pour qu'elle ne reste pas en chemin, vous verrez comme je la pousserai si une fois je commence.

GARROTE. La reine est là; allons, Berrocal, va.

BERROCAL. Que Dieu m'assiste, *amen!* Mais, oh! avant de parler ne faudrait-il pas repasser?

CHRISTINA. A présent, ce serait impoli.

BERROCAL. Avant d'entonner le sermon, le prêtre ne va-t-il pas à la sacristie? Figurez-vous que j'y suis.

NISIRO. Allez donc.

TORBISCO. J'attends avec impatience.

BERROCAL. D'abord, je crache. (Il crache.) N'ai-je pas bien craché?

CHRISTINA. Ce n'est pas difficile.

BERROCAL. Pensez-vous que ce n'est pas une science que de savoir cracher devant une reine? Écoutez bien, je commence ainsi : « Le curé et le régidor. » Non, l'alcade va devant, et je dois commencer par moi. « Moi l'alcade Berrocal et Christina de Sigura... » Mais placer derrière le curé, qui est du clergé, ce n'est pas bien. « Le curé Miguel Brunete, qui se pique d'être savant... » Mais on ne peut pas mettre par devant les quatre coins d'un bonnet.

TORBISCO. Alcade, finissons-en, on attend.

BERROCAL. Dieu vous garde! Mais parlons-lui tous les deux, j'improviserai. (Ils s'approchent de la reine.) « Madame, le curé et l'alcade... Je dis l'alcade et le curé, » quoique je passe devant, pardieu! je travaille en vain, « et le conseil du village... » Mais je suis lourd en diable, j'aurais dû cracher d'abord. Je crache et je recommence. (Il crache.) « Le curé, qui est sorcier et qui conjure les nuages... » Le diable soit du curé, je l'ai mis devant. « Le curé et moi Berrocal, alcade après Dieu... »

Le curé et moi, cela fait deux. « Pedro Gordo et Gil Costal, Juan Pabros et Antoine Centeno... » Mais Juan Pabros est mort d'un cours de ventre, et c'était bien le meilleur voisin que le roi eût en Castille; il mourut comme un chardonneret, pour avoir mangé un pied de bœuf, laissant veuve sa femme Crispa; mais allons au fait. « Je dis donc que moi et tous mes collègues concertés en corps sans un avis contraire, nous sommes sortis tout exprès du village de Becerril, avec la cornemuse et le tambourin... »

GARROTE, bas à Berrocal. Qu'a-t-elle besoin de savoir tout cela?

BERROCAL. Elle doit tout savoir; mais allons au fait. « Comme Sa Majesté vient vivre parmi nous, nous accourons lui présenter nos compliments et nos hommages; il n'y a pas d'horloge dans le village, et c'est le vétérinaire qui est notre médecin. Enfin, allons au fait; que Votre Majesté nous donne ses ordres, cette faveur est tout notre désir. Puisqu'Elle est reine, il est juste que nous fassions ses volontés. »

LA REINE. J'apprécie, comme de raison, la déférence que m'a témoignée le village, et plus encore la démarche dont il vous a chargé. Alcade! vous avez été éloquent : je vous nomme à vie.

(Les paysans sortent.)

SCÈNE X

LA REINE, DON ALONZO, DON PEDRO CARAVAJAL, DON JUAN, NUÑO, DON ALVARO.

DON ALVARO, parlant à part à l'infant. La reine et les Caravajal sont ici.

DON JUAN. C'est mon bonheur qui m'amène. (S'approchant de la reine et des Caravajal.) Emparez-vous de ces deux hommes!

DON ALONZO. De nous! et pourquoi?

DON JUAN. Vous demandez pourquoi, quand vous êtes signalés comme traîtres?

DON PEDRO. Si nous n'étions devant la reine, un démenti serait notre réponse, infant!

DON JUAN. Misérables! dans peu votre punition dira ce que vous êtes.

LA REINE. Don Juan, ignorez-vous que je suis présente? Ne reconnaissez-vous pas la reine? Comment venez-vous, sans plus de respect, arrêter quelqu'un là où je suis?

DON JUAN. Madame, je remplis mon office.

LA REINE. Si je me fâche...

DON JUAN. Que Votre Altesse se calme; tout cela est pour son bien.

LA REINE. Pour mon bien, s'emparer de ceux qui me servent!

DON JUAN. Le roi l'a ordonné ainsi.

LA REINE. Si le roi l'ordonne, il faut obéir comme des vassaux fidèles; le roi tient la place de Dieu. Montrez tous deux que vous êtes Caravajal, et si l'on veut ma tête, la voici.

DON JUAN. Votre Altesse n'est pas hors de soupçon; elle agira sagement en veillant sur elle.

DON ALONZO. Au nom du roi, madame, le fer loyal devient de cire; voici nos épées. (Ils rendent leurs armes.) Prenez-les, puisqu'on fait si peu de cas de la valeur que vous outragez; vous pouvez les regarder, vous n'y trouverez aucune brèche de déloyauté ni de trahison, quoiqu'elles en aient reçu beaucoup, lorsqu'à Léon nous vous soumîmes au roi. Il prouve aujourd'hui que nos épées ne lui font pas faute, et il prend la vôtre qui s'employa toujours à le servir.

DON PEDRO. Oui, et la renommée publiera que vous n'avez jamais tiré le fer contre sa couronne, et que c'est à tort

qu'on vous a condamné, puisque vous fûtes prisonnier dix ans sans avoir commis aucune faute.

DON JUAN. Mon affront ne serait pas lavé si de mes propres mains je ne vous arrachais de la poitrine la croix que vous portez. (Il lui arrache la croix de Calatrava.) Elle figurait mal en ce lieu déshonoré, cette croix que Calatrava place sur des cœurs nobles, et non sur de lâches poitrines. (A don Nuno et à don Alvaro.) Ramassez-la, vous deux.

DON PEDRO. Oh! que cette croix est bien placée entre deux larrons! Et encore jadis, il n'y en avait qu'un mauvais, tandis qu'ici on en chercherait vainement un bon.

DON ALVARO. Un traître ne peut flétrir notre honneur.

DON JUAN. Conduisez-les à Santorcaz!

(Ils sortent.)

SCÈNE XI

LA REINE, DON JUAN.

LA REINE. Ma patience s'est soumise à l'ordre du roi; ne vous étonnez donc pas, don Juan, que je n'intervienne point en faveur de ceux qui m'ont si bien servie; car celui qui ne sait pas obéir ne fut jamais digne de commander; mais celui qui est chargé de la justice du roi, quand il s'empare d'un grand, n'agit qu'avec l'autorité de son droit; s'il l'injurie, il agit mal. Vous avez manqué au respect que vous me devez.

DON JUAN. Quand vous saurez, madame, que ces deux hommes furent traîtres envers vous, vous jugerez mieux ma sévérité.

LA REINE. J'ai éprouvé, comme vous le savez, don Juan, et

non en peu d'années, la foi que l'on peut avoir dans les témoignages mensongers, et j'ai appris à les connaître ; mais comme le monde est fait ainsi, la vie de l'homme loyal est dans les mains des pervers.

DON JUAN. Comme preuve de ce que je dis, et afin que vous connaissiez la loyauté des Caravajal, et si le roi a eu tort de les faire arrêter, sachez qu'ils ont dit au roi que l'ambition vous a jetée dans une conspiration contre lui ; que vous avez distrait trente millions des trésors de l'État, et que l'amour que vous éprouvez pour l'Aragonais l'oblige, s'il vous épouse, à envahir Castille et Léon. Ils ont ajouté mille autres choses que je tais comme indignes d'être écoutées par vous. Le roi, facile à persuader, m'a ordonné, sur ce témoignage, de vous arrêter aussi et de vous demander compte des revenus du royaume pendant que vons l'avez administré. Je n'ai pas voulu qu'un autre que moi fût chargé de venir près de vous, car je me promettais de vous servir ; et comme je les ai trouvés ici, je n'ai pu supporter une si grande perfidie et je les ai fait arrêter.

LA REINE. Que le roi se plaigne de moi et donne l'ordre de me mettre en prison, je ne m'en étonne pas s'il est abusé par un mensonge. Mais que les Caravajal disent de pareilles choses contre moi... et que des ennemis déloyaux les persécutent, ils ne gagneront pas leur procès. Remplissez le devoir de votre charge ; arrêtez-moi, prenez mes comptes et faites ce que le roi vous ordonne.

DON JUAN. J'ai juré, madame, de vous servir, de vous aider et de vous payer ce que je vous dois avec loyauté, amour et fidélité. L'infant don Enrique et d'autres gentilshommes voient que des traîtres vous offensent et que le roi vous abandonne ; c'est pourquoi nous avons prêté serment de nous ranger de votre parti et de braver pour vous tous les périls si vous consentez à me donner votre main et à enlever

la couronne à un fils assez inhumain pour oublier qu'il vous doit la vie, et qui ose vous jeter dans une prison. Vos jours sont en danger. Si vous consentez à m'épouser, vous régnerez de nouveau. Quatre grands ont signé cela : don Enrique, moi, don Alvaro et don Nuño. Si vous agréez ce projet, mon amour aura reçu un prix digne de lui.

LA REINE, prenant le papier. Je le garderai comme un indice de votre loyauté et de votre foi, et le roi saura par lui à quel serviteur il se fie. (Elle le place dans sa manche, dont elle tire un autre papier qu'elle déchire.) Pourtant la forfaiture qu'il renferme pourrait me gagner, il vaut mieux le déchirer; il faut multiplier les témoins de votre châtiment; comme les morceaux d'un miroir brisé, le plus petit comme le plus grand reflétera votre action. Voyez les comptes des revenus royaux avant de m'arrêter, et prenez-moi en faute si vous le pouvez; je ne crois pas cependant qu'en cela vous me donniez de soucis, puisque vous-même vous savez que trois fois déjà je vous ai vaincu. Veuillez m'attendre, je vous apporterai ce que vous me demandez pour la sûreté du roi, et pour qu'il sache bien lequel des deux doit à l'autre.

(Elle sort.)

DON JUAN, à part. La vertu de cette femme me réduit au silence.

SCÈNE XII

DON JUAN, LE ROI, DON MELENDO.

LE ROI, à don Melendo. Je ne puis croire que ma mère conspire contre moi, Melendo; cependant elle est femme. De quoi vais-je m'étonner?

DON MELENDO. La reine, seigneur, est une sainte!

LE ROI. Je veux voir de mes yeux la vérité, car je doute.

DON JUAN, *apercevant le roi.* Mon roi et seigneur ! Votre Altesse ici ?...

LE ROI. L'incertitude où je suis me pousse à venir en personne vérifier les faits.

DON JUAN. Les deux frères qui voulaient vous ravir la couronne sont prisonniers, et la reine, craignant votre colère, promet de m'épouser si je me révolte en sa faveur contre vous, et si je fais déclarer les grands.

LE ROI. Ciel ! ma mère !

DON JUAN. L'ambition présomptueuse ne connaît aucune loi ; elle m'offre votre couronne, mais je ne consens pas à être roi par de tels moyens. Elle m'a demandé à genoux de délivrer les Caravajal et de partir avec elle pour l'Aragon ; elle voulait de là me conduire en armes à Léon, pour m'y couronner, et envahir ensuite la Castille en cas de résistance. Emparez-vous d'elle, seigneur, sans la voir ; si vous l'écoutez encore, je suis sûr qu'elle vous trompera ; car enfin elle est votre mère, vous êtes jeune, elle est habile, et vous donnerez plus de crédit à ses pleurs qu'à ma parole.

LE ROI. Ceci n'est ni une raison ni une loi...

SCÈNE XIII

LA REINE, LE ROI, DON JUAN, DON MELENDO.

DON MELENDO. Madame, voici le roi.

DON JUAN, *à part.* J'ai peur qu'elle ne dévoile mes trahisons.

LA REINE. Je me félicite que Votre Altesse soit venue, mon fils et seigneur, vérifier des témoignages qui, de loin, ont pu vous paraître plus graves qu'ils ne le sont ; j'admire votre

sagesse, parce qu'en matière de comptes et d'honneur, la moindre erreur peut causer un grand dommage; je sortirai pure de tout ceci. Vous avez ordonné à don Juan de me demander raison de votre royal patrimoine; je suis heureuse que vous examiniez l'affaire par vous-même; vos favoris, qui vous trompent, vous disent que je vous dois trente millions; ce sont trente millions de mensonges et non d'argent. Pourtant j'accepte le débat. Comparez, don Juan, en présence du roi, les dépenses et les recettes, afin qu'il voie le résultat. Lorsque le roi avait trois ans et que je gouvernais son royaume, pendant la guerre que vous lui fîtes, lui enlevant ses provinces, vous proclamant roi de Castille, et levant des bannières, je dépensai, infant, quinze millions jusqu'au jour où, renfermé par moi dans la forteresse de Léon, vous vîtes votre tête en péril; je vous réduisis à l'obéissance et je vous accordai de nouvelles grâces; les hommes fidèles murmurèrent; ils voulaient vous faire payer de la vie votre trahison; et pour leur imposer silence, je leur donnai trois millions que je ne devais pas. En construisant à Valladolid l'église des Huelgas, où des religieux, continuellement en prières, suppliaient Dieu de délivrer le roi de vos embûches, je dépensai vingt millions. De plus, lorsque le roi était malade et que vous tentâtes de l'empoisonner par les mains d'un misérable juif, je répartis entre les hôpitaux et les églises six millions pour des messes, des processions et des fêtes destinées à remercier Dieu. Je pourrais compter beaucoup d'autres dépenses que je fis pour le service du roi, en vendant mes terres et mes joyaux, comme tout le royaume le sait; je ne parle que de celles-là, que vous ne nierez pas, puisque vous y avez eu tant de part. Je n'en rappellerai qu'une, afin que le roi, qui vous honore, sache avec quelle avidité je m'emparais de ses trésors en Castille. Entre les mains d'un marchand de Ségovie, afin de payer les

troupes des frontières d'Aragon et de Portugal, j'engageai jusqu'à mes coiffes, et vous n'eûtes pas honte, contrairement au respect que vous lui devez, de voir votre reine la tête nue. Je récompensai l'honnête marchand, et je retirai mon gage. Si cela ne suffit pas pour m'acquitter, je n'ai rien qui ne soit à mon fils et à mon roi. Entrez dans cette maison, vous n'y trouverez rien de précieux. Je ne possède plus que cette coupe. (Elle montre la coupe du médecin juif.) Pour preuve de mon innocence et de votre perfidie, je la conservais fidèlement; je vous l'abandonne cependant, quoiqu'elle soit en péril dans vos mains; vous êtes suspect en cette matière, ce qui explique ma crainte en vous la donnant. Je crois que voilà nos comptes réglés. Quant à ce qui regarde l'honneur, pour ne pas vous être importune, j'ai écrit sur ce papier ma justification. Que Votre Majesté la lise (elle remet un papier au roi), elle connaîtra par ces signatures à qui elle accorde sa confiance.

LE ROI. Que le ciel m'assiste! ce papier dit que si ma mère consent à épouser don Juan, joignant leurs forces à celles de don Enrique, de don Nuño et d'autres encore, ils m'enlèveront la Castille pour la lui donner!

LA REINE. Pour leur inspirer confiance, j'ai feint de déchirer cette lettre, et j'en ai déchiré une autre à sa place.

LE ROI. Don Juan, c'est bien là votre signature?

DON JUAN. Oui, seigneur.

LE ROI. Je reconnais maintenant les traîtres. Madame, si votre sagesse, que l'Espagne vante si haut, ne m'encourageait pas au milieu de la confusion où je suis, je mourrais de honte pour ne pas voir la femme que j'ai ainsi offensée sans motifs. Mais quel est ce bruit?

(On entend des tambours au dehors.)

11.

SCÈNE XIV

LES MÊMES, DON DIEGO, DON ALONZO, DON PEDRO, armés.

DON DIEGO. Je baise les pieds de Votre Altesse, et je me réjouis de la rencontrer ici.

LE ROI. Quoi, don Diego, vous, armé en guerre?

DON DIEGO. Où des perfides sont en faveur, outrageant leur reine et trompant votre jeunesse, il est juste que je vienne armé. J'ai arraché à don Alvaro et à don Nuño le plus précieux butin de vos royaumes, et je les ai fait prisonniers. Ils conduisaient à Santorcaz les deux Caravajal, dignes d'être mieux traités; je n'ai pas cru que Votre Altesse eût donné de tels ordres, et ainsi, en venant défendre la reine, je les ai délivrés parce que je les savais innocents.

LE ROI. En faisant cela, vous m'avez servi. Je leur rends mon amitié et mes bonne grâces; puisque je fus trompé en les punissant, je leur accorderai de nouvelles faveurs.

DON ALONZO. Régnez longtemps.

SCÈNE XV

LES MÊMES, BENAVIDÈS.

BENAVIDÈS. Un serviteur qui vient au secours de sa reine, et qui défend la cause de son honneur avec le sien propre, ne sera pas accusé d'irrévérence; je viens donc soutenir que celui qui attaque sa réputation...

LA REINE. Je vous remercie, don Juan; vous êtes, pour tout dire, un Benavidès, et les infâmes qui m'offensaient sont démasqués.

(Bruit de tambours au dehors.)

SCÈNE XVI

LES MÊMES, BERROCAL, TORBISCO, GARROTE, PAYSANS.

BERROCAL. Enlever notre dame et maîtresse? Holà! suis-je ou non alcade?

TORBISCO. Voici le roi.

BERROCAL. Que le roi aille en prison.

GARROTE. Êtes-vous fou?

BERROCAL. Quand il sera aux fers, il saura qui est Berrocal.

LE ROI. Tous montrent, madame, l'amour qu'ils ont pour vous. Don Diego, arrêtez don Enrique et les autres.

DON PEDRO. La peur vole sans ailes; ils ont tous trois gagné l'Aragon, craignant le courroux de Votre Altesse.

LE ROI. Faites, ma mère, ce que vous voudrez de don Juan.

LA REINE. Que l'Espagne connaisse ma clémence, et qu'elle sache que le courage ne se venge pas. Je le bannis de ces royaumes, et ses biens (avec votre consentement, mon fils) je les partage entre les deux Caravajal et Benavidès.

DON DIEGO. Ils l'ont mérité.

LE ROI. Leur fidélité ne saurait être trop récompensée; et Votre Altesse, madame, par son illustre exemple, montre qu'il y a en Espagne des femmes courageuses et sages.



DON DIEGO, *au public.* Tirso vous invite, si cette pièce vous a plu, à une seconde comédie qui a pour sujet les deux Caravajal [1].

1. Tirso n'a jamais publié cette seconde comédie. Lope de Vega a traité ce sujet sous le titre de *la Inocente sangre, ó los Caravajales* (*le Sang innocent*, ou *les Caravajal*). Un auteur moderne, don Mariano Roca de Togores, l'a traité aussi sous le titre de *Doña Maria de Molina*.

FIN DE LA SAGESSE D'UNE FEMME.

LA

PAYSANNE DE VALLÉCAS

COMÉDIE EN TROIS JOURNÉES

PERSONNAGES :

Doña VIOLANTE.
Don GABRIEL.
Don PEDRO.
Don VICENTE.
Don GOMEZ.
Don LUIS.
Doña SERAFINA.
BLAS SERRANO, vieux laboureur.
POLONIA, servante.
LUZON, AGUDO, CORNÉJO, AGUADO } valets.
MATEO, garçon de mules.
VALDIVIESO.
UN ALGUASIL.
UN AUBERGISTE.
UN VALET.

La scène est à Valence, à Arganda [1], à Vallécas et à Madrid.

1. Arganda, ville à vingt-deux kilomètres de Madrid, sur la route de Cuenca.

LA

PAYSANNE DE VALLÉCAS[1]

LA VILLANA DE VALLECAS

PREMIÈRE JOURNÉE

SCÈNE PREMIÈRE

Une rue de Valence. — Il fait nuit.

DON VICENTE, LUZON.

DON VICENTE. Luzon, appelle ma sœur!

LUZON. Nous rentrons tard, puisque l'aurore commence à poindre; la demoiselle, fatiguée de vous attendre à la fenêtre, ou l'esclave sur l'escalier, seront allés se mettre au lit.

DON VICENTE. J'ai joué et j'ai perdu!

LUZON. Ce jeu nous ruinera la bourse et la santé. Dès qu'il

1. Vallécas, bourg de quinze cents habitants, près de Madrid. Il s'y fabrique une grande quantité de pain consommé dans la capitale.

fait nuit, vous vous habillez pour sortir, et comme vous êtes garçon, nous courons jouer à la poule ou aux *pintas* [1] jusqu'à ce que nous ayons perdu, moi la patience et vous votre argent. Nous revenons souper quand le journalier va déjeuner; jusqu'à l'étoile du matin, votre sœur vous attend, votre sœur à qui son amitié pour vous a enlevé le sommeil et qui ne se couche pas, pour faire rafraîchir les bouteilles dans la neige. Vous entrez avec le passe-partout, vous soupez à deux ou trois heures, vous dormez jusqu'à ce que le soleil ait fait bonne mesure à l'horloge qui décompte les jours de notre vie. Si la cloche vous fait souvenir de notre cathédrale les jours de fête, vous écoutez au galop un prêtre chasseur qui dit sa messe en arithmétique. Vous mettez un genou sur votre gant, et, au lieu de prier, vous remuez vos lèvres vides de paroles, pensant beaucoup plus aux dames qui entrent qu'aux *Ave Maria*. Vous écoutez les mensonges de don Juan; pendant que le prêtre élève l'hostie vous lancez des œillades à doña Brigida; si elle vous montre sa figure, vos traits s'animent; si elle vous la cache, vous soupirez; et à peine la bénédiction avec l'*Ite missa est* a-t-elle mis fin à la dévotion, que vous sortez à deux ou trois et en bonne conversation, percevant le droit de passage sur chacune de ces dames. Les paroles médisantes indiquent si doña Inès est importune, si doña Clara est généreuse, si doña Eléna se farde, si celle-ci est bien vêtue, si cette autre est blanche ou noire. Dites si une telle vie est bonne pour un *Flos sanctorum*.

1. Le jeu de pintas, comme celui de parar, est une espèce de lansquenet. La première carte que l'on découvre est pour l'adversaire, la seconde, pour celui qui tient le jeu. Ce sont ces deux cartes que l'on appelle pintas et qui donnent à la partie son nom. Les couleurs, dans les cartes espagnoles, sont marquées par des raies nommées pintas, placées en haut de chaque carte : le carreau (*oros*) en a une; le cœur (*copas*) en a deux; le pique (*espadas*) en a trois, et le trèfle (*bastos*) en a quatre.

DON VICENTE. Ce qui est l'usage n'a pas besoin d'excuse. Appelle maintenant.

LUZON. Votre réponse est d'un homme perdu. Plaise à Dieu que mademoiselle ne vous fasse pas un jour capot[1]. Ouvrez, puisque vous avez la clef.

DON VICENTE. A quoi bon, puisqu'elle veille et qu'elle m'attend, et qu'elle sait que je rentre?

LUZON. Attention; cette porte est ouverte. Pour une fille honnête, sérieuse et qui aime tant vivre enfermée, il est bien singulier qu'à une pareille heure elle laisse ouverte une entrée sur la rue par où le premier venu peut s'introduire.

DON VICENTE. Ce sera un oubli de quelque servante, ou bien elle nous aura entendu venir. Entre.

(Luzon entre dans la maison.)

SCÈNE II

DON VICENTE, seul.

Une maison sans frère et sans mari, c'est une forteresse sans alcade pour la garder. Ma sœur, doña Violante, est restée à ma charge; je crains que le naturel inconstant d'une femme n'ouvre la porte à l'occasion, ma vie de joueur lui en donnant les moyens. Les cartes sont des sorcelleries : il y a peu de distance entre jeu et feu. Quel enchantement que le métier de joueur! comme il fait oublier! Un homme bien entendu di-

1. Le texte dit :

Plegue à Dios que mi señora
No dé una vez garatusa.

Garatusa est un coup de cartes au jeu de chilindron. Il consiste à se défaire le premier des cartes que l'on a en main.

sait que l'on ne peut répondre de l'honneur d'un mari qui joue. Le jeu nous entraîne plus loin que l'amour, parce que ce dernier fait cas de l'honneur, dont il ne passe pas les limites. Mais quand le joueur veille-t-il sur sa maison? J'en vois la preuve par moi-même, et, si je ne me range pas, il est certain que c'est dans ma sœur que je serai puni.

SCÈNE III

DON VICENTE, LUZON.

LUZON. « *Tout dort dans Zamora* [1], » mais je n'ai pas vu votre sœur, et la porte ouverte à cette heure ainsi que ce papier que j'ai trouvé sur sa table à votre adresse, me donnent beaucoup à penser.

DON VICENTE. Que dis-tu?

LUZON. Je ne sais; par lui vous pouvez voir si c'est un cartel de défi à votre peu de prudence.

DON VICENTE. Cette lettre est de doña Violante.

LUZON. Elle vous est venue par la *pinta*; étalez vos cartes et vous verrez le jeu qui vous est rentré.

DON VICENTE, lisant. « Le peu de souci que nous avons eu tous deux, mon frère, toi de ta maison et moi de mon honneur, nous a fait perdre à tous deux ce que nous avions de plus cher; pendant que tu jouais ton argent, je perdais, moi, ce que l'argent ne peut racheter. Un don Pedro de Mendoza, étranger à Valence, m'a payé de mon amour en paroles de mariage. Il s'est enfui, et quelqu'un qui l'a rencontré dit qu'il va en Castille; moi, je me rends dans un monastère dont je te tairai le nom jusqu'à ce que tu me venges si tu retrouves mon séducteur, ou,

1. Vers d'un *romance* ancien.

s'il ne reparait pas, le silence de ma vie sera le remède de mon affront. Sous ce pli est la promesse de mariage qu'il m'écrivit; tâche de te contenter de cela, et si tu accuses ma légèreté, blâme aussi ta négligence. — Doña VIOLANTE. » Vit-on pareil malheur? Ah! Luzon! qu'ai-je lu? Doña Violante déshonorée! Outre mon bien que j'ai perdu, je perds aussi mon joyau le plus précieux, l'honneur que j'héritai de mon père! le meilleur patrimoine qui fût dans Valence, le miroir de la noblesse et de la vertu. Pour une femme inconsidérée! pour un coup de cartes où un brelandier audacieux me gagne mon honneur! Voilà donc la retenue et la vertu de ma sœur! Imprudent celui qui se fie à la constance de la femme! Imprudent celui qui place dans le jeu sa fortune et son espérance! S'il met toute sa vie dans une carte, ses soucis sont encore légers; mais si la femme est elle-même cette carte, un souffle de vent, qui emporte les plus pesantes, me laisse une réputation ternie; il me faut alors pleurer ma faute, mon bien perdu par le jeu et mon honneur par ma négligence.

LUZON. A quoi bon maintenant les regrets? Découvrons où s'est refugiée notre peu prudente demoiselle; vous saurez plus clairement, en la cherchant, quel est celui qui l'a séduite. Je vais réveiller les gens. (*Appelant.*) Dionise! Lucrèce!

DON VICENTE. Silence! ne publie pas notre honte! retiens ta langue, ferme tes lèvres, ce qui reste caché ne déshonore pas. Pendant que la nuit couvre encore les infâmes propos que le jour verra circuler dans le pays, laisse-moi passer tranquillement le temps qui me reste.

LUZON. Eh bien, qu'avons-nous à faire?

DON VICENTE. Écoute ce que m'inspire mon esprit dans une circonstance si difficile. Don Juan d'Aragon adore ma sœur. En dépit des efforts de son père, don Luiz, pour le marier à Saragosse avec une jeune fille noble et baronne du

Vallon et autres lieux, il est si épris de l'ingrate doña Violante, qu'oubliant sa pauvreté, il diffère son autre mariage et ne veut épouser qu'elle. Toute la maison, comme la chose a été publique, sait ce qui s'est passé!

LUZON. Et moi aussi je sais qu'il en est fou.

DON VICENTE. Je poursuis. Tu resteras ici avec une lettre de moi; pour prouver le cas que je fais de ta fidélité, je te confie mon honneur comme si tu en faisais partie. Cette lettre, Luzon, apprendra à nos serviteurs que don Juan d'Aragon va se marier en secret avec ma sœur dans un château qu'on ne nomme pas à cause du respect que l'on doit avoir pour le père du jeune homme; que pour cela il est arrivé cette nuit sans vouloir mettre un autre que moi dans sa confidence; qu'à cet effet, sans aviser personne, il nous attend avec un carrosse, à minuit, aux portes de la ville; et que moi, pour vous rassurer tous, je vous laisse cette lettre. Tu feindras l'étonnement, tu diras que tu ignorais notre voyage en Aragon, que je t'ai donné l'ordre d'attendre mon retour, et que je t'ai laissé pendant mon absence le soin de diriger les dépenses de la maison. Je leur écrirai aussi cela. J'irai trouver don Juan d'Aragon, je lui dirai que pour éviter les poursuites d'un certain baron valencien, j'ai fait quitter Valence à ma sœur, et que, pour enlever tout souci à son rival, j'ai répandu le bruit que je les avais mariés tous les deux. Lui, enchanté, soutiendra mon mensonge, et mon honneur demeurera sauf. Je vais partir secrètement pour la Castille à la recherche du séducteur qui foule mon honneur aux pieds : s'il refuse la réparation due à ma sœur, je lui montrerai que les injures à Valence se payent avec du sang.

LUZON. Tout cela me paraît bien.

DON VICENTE. Viens, je te donnerai la lettre. Ah! Luzon, je suis tout hors de moi!

SCÈNE IV

Vestibule extérieur d'une auberge à Arganda. — Il fait nuit.

DON PEDRO, AGUDO.

DON PEDRO. Y a-t-il de bons lits?

AGUDO. On nous promet des draps de Hollande.

DON PEDRO. Bien.

AGUDO. Avec courtes-pointes et lambrequins de filet, ornés de leur frange et de leur dentelle; deux oreillers, rayés de bleu et de jaune, sous un autre oreiller plus petit; et, afin de masquer les taches de la muraille, trois draps, composés de lés de toile neufs et vieux; un ciel suspendu au-dessus du lit avec lambrequins pareils, afin que l'on dise en le voyant tout blanc « le ciel est nuageux; » plus deux dais, qui sont l'ornement de la chambre; une longue tapisserie, sur laquelle est représentée la Passion, et l'histoire de Suzanne avec les deux vieillards et le bain; de l'autre côté, un saint Joseph et une sainte Anne, et, sur la porte, un ange avec deux ailes qui les unit; plus loin, un bourreau qui vise un saint Sébastien, et qui transperce un vieux saint Antoine avec son vêtement de jonc, et sous l'escalier, tout près de lui, un saint Alexis. Le travail se complète avec Ruth, la glaneuse. Que Dieu garde le coquin de peintre!

DON PEDRO. Ces braves gens vivent contents ainsi. Arganda n'est pas une mauvaise ville.

AGUDO. Il y a près d'ici un bois dont la chasse nourrit et divertit ses habitants. Ils font courir des taureaux que la cour vient voir, et qui puisent dans les eaux de la rivière Jarama la force et la réputation qui les distinguent.

DON PEDRO. La valise est-elle là-haut?

AGUDO. Dans les bras du coussin.

DON PEDRO. Aujourd'hui, enfin, nous entrerons à Madrid.

AGUDO. Que Madrid vous reçoive sur un bon pied. Qui s'embarque sur cette mer, doit avant tout se confesser et communier.

DON PEDRO. Une mer?

AGUDO. Pas trop grande.

DON PEDRO. Tu as raison, si tu appelles Madrid le doux océan des dames.

AGUDO. C'est plutôt l'océan des chevaux. Que vous le connaissez mal. Mais aussitôt arrivé, comme ses flots vont malmener votre bourse s'ils se ruent contre elle.

DON PEDRO. Pourquoi, si je viens me marier?

AGUDO. Vous l'avez dit vous-même : marié et mariné, c'est tout un.

DON PEDRO. Je suis heureux que doña Serafina ne m'inspire pas de défiance; sa renommée est divine comme son nom.

AGUDO. Elle peut bien être un séraphin; mais les séraphins montés sur de hauts talons sont sujets à choir; et vous n'ignorez pas que les séraphins tombés sont des diables. L'avez-vous vue?

DON PEDRO. Comment aurais-je pu la voir, puisque voici un mois que j'ai débarqué à San Lucar, venant du Mexique?

AGUDO. Et sans plus de crainte vous allez l'épouser? vous canonisez ses vertus, vous solennisez sa beauté, et vous êtes amoureux sans l'avoir vue?

DON PEDRO. Son père écrivit au mien, à propos de cette union, que la froide mer n'avait pas noyé son amitié malgré l'absence. Mon père s'informa de la position (beaucoup de gens qui la connaissaient avaient passé aux Indes), de la for-

tune, qui est grande, de l'âge, des qualités et de la réputation qu'a ma prétendue à Madrid; il sut qu'elle était vertueuse et belle, jeune, douce, spirituelle, et enfin qu'elle était digne de porter son nom céleste.

AGUDO. Quelque poëte vous l'aura décrite.

DON PEDRO. Non, c'est la force de la vérité qui gagne beaucoup quand elle a passé l'eau, car là-bas elle se fait entendre plus tard.

AGUDO. Et c'est pour vous une évidence?

DON PEDRO. On dit vrai quand les gens dont on parle sont absents; on les flatte quand ils sont là. Les hommes d'aujourd'hui n'ont pas de si saines intentions qu'au lieu de médire, ils emploient chaque heure à louer les qualités de gens qui ne les intéressent en rien; bien au contraire, des plus honorables faits, ils tirent de perfides conclusions. Une réputation, Agudo, qui est arrivé pure à Mexico et à l'épreuve des mauvaises langues, est une chose rare.

AGUDO. Et bien plus dans un pays où la médisance est tellement en usage que toute créature l'apprend sans étude.

DON PEDRO. J'allai à Cuenca en quête d'un vieil oncle riche, frère de mon père; il était mort depuis un an. Sans me faire connaître de parents importuns (ils en veulent toujours à votre argent, et il est plus facile d'échapper aux périls de la mer), je vais à Madrid, où je verrai si ma dame est aussi belle que sa renommée.

AGUDO. Nous souperons d'abord, et nous dormirons un peu.

DON PEDRO. Souper, oui, mais dormir, non.

AGUDO. L'horloge vient de sonner minuit.

DON PEDRO. Je sauterai à cheval le morceau encore dans la bouche. Que nous donne-t-on à souper?

AGUDO. Il y a un lapin à la broche, et une perdrix en regard d'une outre de vin d'Yépès mêlé avec de l'hypocras.

DON PEDRO. Rien de plus?

AGUDO. Il y a une poule froide et un demi-jambon servi en tranches (et quelles tranches!), un demi-baril d'olives vagabondes, véritables éponges de Bacchus, et si vous voulez du dessert, il y a des conserves d'ananas indien, et dans trois ou quatre petits barils des *mameyes* et des *cipizapotes*; si vous préférez le dessert castillan, on vous servira des pêches et des conserves de poires; et enfin j'ai une carotte de tabac en guise de bénédiction.

DON PEDRO. Vois s'il n'y aurait pas dans l'hôtellerie quelque gentilhomme étranger qui voulût me tenir compagnie à table et égayer le souper.

AGUDO. Il n'est venu personne.

DON PEDRO. Sans compagnie, tu sais que les oiseaux sont pour moi de la viande fumée.

AGUDO. Écoutez, j'entends le bruit d'une cavalcade qui entre.

SCÈNE V

DON PEDRO, AGUDO, DON GABRIEL, CORNÉJO [1], UN HÔTELIER.

CORNÉJO, au dehors. Que Dieu soit loué! Y a-t-il place pour deux, seigneur hôtelier?

L'HÔTELIER, de même. Et pour cent.

DON GABRIEL, de même. Allons, tiens-moi cet étrier. (Don Gabriel entre en scène suivi de Cornéjo et de l'hôtelier.) Quelle heure est-il?

AGUDO. Minuit vient de sonner.

DON PEDRO. Soyez, seigneur, le bienvenu.

1. *Cornéjo* signifie cornouiller.

CORNÉJO. Donnez-moi un crible, de la paille et de l'orge.

DON GABRIEL, à don Pedro. Que Dieu garde Votre Grâce! (A l'hôtelier.) Mettez cette valise à part.

CORNÉJO. Hôtelier, maintenant, un appartement.

DON PEDRO. Vous pouvez prendre le nôtre, car dans un instant nous montons à cheval, et je serai heureux si vous voulez bien partager mon souper; au risque de le laisser refroidir, j'attendais de la compagnie.

DON GABRIEL. C'est une libéralité digne de vous.

DON PEDRO. Mettez au feu un autre lapin et une autre perdrix.

DON GABRIEL. Cornéjo, donne ce chapon.

(Cornéjo, Agudo et l'hôtelier sortent.)

SCÈNE VI

DON GABRIEL, DON PEDRO.

DON PEDRO. Vous venez sans doute de Valence, l'antique conquête du Cid?

DON GABRIEL. J'y vais.

DON PEDRO. Vous venez peut-être de Madrid?

DON GABRIEL. Pour vous servir.

DON PEDRO. A quelle heure en êtes-vous parti?

DON GABRIEL. A dix heures.

DON PEDRO. C'est bien marché! Vous avez beaucoup de nouvelles à conter?

DON GABRIEL. C'est à n'en pas finir. Mais taisant des choses qu'il vaut mieux garder secrètes par égard pour ceux qu'elles concernent, je vous dirai, pour bonne nouvelle, que le roi est en convalescence.

DON PEDRO. J'en rends grâce au ciel.

DON GABRIEL. Et qu'aujourd'hui il s'est montré en public à Atocha.

DON PEDRO. La capitale aura été bien heureuse, car tout le monde était dans la désolation.

DON GABRIEL. Je vous donne ma parole que ça été la plus grande démonstration d'affection et de dévouement que j'aie lue dans les histoires. Je ne sache pas que le sentiment général se soit jamais manifesté de pareille sorte pour aucun roi.

DON PEDRO. Le royaume lui rend justice, et il jouit sous son gouvernement du siècle d'or. Je l'aime sans le connaître [1]. Que fait-on dans les théâtres à Madrid?

DON GABRIEL. La maladie du roi en a ôté le goût. Le merveilleux *Pinedo* de la *Pure Conception* a fait beaucoup de bruit, et en dehors de la sainteté du sujet, je puis vous affirmer que, dans ce genre, c'est la meilleure des pièces.

DON PEDRO. Quel en est l'auteur?

DON GABRIEL. Lope de Vega, le favori des Muses.

DON PEDRO. Nous sommes d'accord sur son mérite.

SCÈNE VII

LES MÊMES, CORNÉJO.

CORNÉJO. Puisque nous avons une route à faire, qu'attendez-vous? Vite, le souper.

DON GABRIEL. D'où venez-vous, seigneur?

1. Le roi dont il est question ici doit être Philippe III. La comédie de Lope, intitulée *el Asombro de la Conception*, fut représentée en 1618. *La Villana de Vallecas* date de 1620. Elle fut imprimée en 1626.

DON PEDRO. Dans ce moment, de Cuenca; et auparavant je venais des Indes.

DON GABRIEL. L'argent y est cher?

DON PEDRO. Comme le prix en a toujours monté, on croit qu'il va descendre. Venez; en soupant, nous parlerons de bien des choses.

DON GABRIEL. Je vous suis.

(Don Pedro sort.)

SCÈNE VIII

DON GABRIEL, CORNÉJO.

DON GABRIEL. Cornéjo, où as-tu placé nos bagages?

CORNÉJO. Dans la salle où vous soupez, puisque les voyageurs vont partir : votre valise est auprès de celle de ce gentilhomme.

DON GABRIEL. Je t'ai prévenu de ne pas dire que je viens de Valence.

CORNÉJO. C'est convenu.

DON GABRIEL. Ne dis pas non plus que je me nomme don Gabriel de Herrera.

CORNÉJO. Puisque j'ai quitté le nom de Bertrand pour celui de Cornéjo, je tairai aussi le nom de mon maître.

DON GABRIEL. A compter de ce moment, Cornéjo, je suis don Pedro de Mendoza.

CORNÉJO. Qué deviendra Violante?

DON GABRIEL. Ce qu'elle pourra.

CORNÉJO. Pauvre fille!

(Ils rentrent dans l'hôtellerie.)

SCÈNE IX

Une rue de Vallécas par où passe la route royale.

DOÑA VIOLANTE, vêtue en paysanne, AGUADO.

DOÑA VIOLANTE. Aucun déguisement ne convient mieux pour cacher ma honte.

AGUADO. Il vous sied à merveille.

DOÑA VIOLANTE. Si don Pedro, comme je le soupçonne, est venu à Madrid, et si mon frère, voyant son honneur offensé, l'y a suivi, comment pourrais-je être en sûreté, si ce n'est ainsi?

AGUADO. Enfin, que comptez-vous faire?

DOÑA VIOLANTE. Changer mon sort comme mes vêtements, retrouver mon cœur qui m'a été ravi avec mon honneur; donner satisfaction à mon amour ou venger mon injure. A Madrid, il y a des tribunaux pour tous; ils mettront fin à mes maux; Madrid traite les étrangers mieux que ses habitants. J'espère y trouver protection.

AGUADO. La femme est habile; l'amour est rusé; à vous deux, vous viendrez bien à bout de don Pedro. L'aimez-vous?

DOÑA VIOLANTE. Plus que ma vie.

AGUADO. L'arbre donne toujours son fruit à celui qui a cueilli ses fleurs.

DOÑA VIOLANTE. Une fois à Madrid, le mal se changera en bien.

AGUADO. Cela n'a pas mal commencé aujourd'hui; enfin le laboureur que je vous avais indiqué vous a prise à son service.

DOÑA VIOLANTE. Nous avons eu cette chance. Me voici enfin *paysanne de Vallécas.*

AGUADO. Vous avez quitté l'or et la soie de vos robes pour la casaque villageoise et la chaussure de cuir. Comme vous avez bien trompé ce paysan!

DOÑA VIOLANTE. Je n'ai pas entendu ce que tu lui as dit, car j'étais absorbée dans mes réflexions.

AGUADO. Vous avez en tout agi avec esprit. Je lui ai conté que je vous avais enlevée, que j'étais un homme de qualité, et l'aîné d'une grande maison d'Ocaña, jouissant d'un majorat; que votre extrême beauté m'avait amené à vous promettre ma main, faisant bon marché de ma noblesse; que mes parents, furieux de me voir allié à une famille de laboureurs, voulaient vous mettre à mort, et que moi, qui vous adore, je vous avais conduite ici pour vous soustraire à leur fureur. Je l'ai conjuré de vous prendre chez lui à son service jusqu'au jour où ce temps d'épreuve sera passé, ajoutant qu'une fois votre mari, je saurais bien vaincre cette funeste destinée. Puis je lui ai donné quelques écus et quelques cadeaux; la prison de l'intérêt le tiendra muet sous le poids de sa chaîne. Enfin le bon Blas Serrano dit qu'en observant bien le secret que demande le cas, il sera votre serviteur; mais qu'afin d'arrêter la médisance du village, vous devez feindre de le servir, parfois en lavant le linge, parfois, si vous allez à la ville, en y portant le pain qu'il y envoie.

DOÑA VIOLANTE. Tout cela vient justement à point pour l'accomplissement de mes projets. Pour conclure, mon nouveau métier sera d'aller vendre du pain à Madrid.

AGUADO. Si votre amour l'assaisonne, tout le monde le trouvera excellent.

DOÑA VIOLANTE. Je jure qu'on parlera de la paysanne de Vallécas. Mais toi, que vas-tu devenir? Madrid est dangereux, si mon frère t'y trouve.

AGUADO. L'homme prudent sait se garder à Madrid; mais, pour plus de sûreté, je me cacherai à Alcala de Henarès.

DOÑA VIOLANTE. Avant tout, garde-toi de passer par Madrid.

AGUADO. Ainsi ferai-je.

DOÑA VIOLANTE. Et quand tu viendras me voir, ne donne pas de soupçons à ces paysans malicieux.

AGUADO. Pendant votre séjour ici, il faut que je vous voie trois fois par semaine.

DOÑA VIOLANTE. Trois fois?

AGUADO. Et encore, c'est peu. Mais voyez donc, quels sont ces gens qui viennent?

DOÑA VIOLANTE. Je ne sais. Un soupçon me fait trembler. Si c'était mon frère?...

AGUADO. Vous n'avez rien à craindre; cette bure vous protége.

SCÈNE X

LES MÊMES, DON PEDRO, AGUDO.

DON PEDRO. Et je ne te donne pas mille estocades, chien, traître! Et je ne te tue pas!

AGUDO, à Aguado. Secourez-moi, hidalgo!

DON PEDRO. Que personne ne me demande grâce pour toi!

AGUDO. J'ai changé les valises par erreur, seigneur. Il faisait nuit et nous avions copieusement bu. Vous vous lèverez moins matin.

DON PEDRO. Et je t'écoute? Vive Dieu!

AGUADO. Contenez-vous.

AGUDO. Enfin, ça été beaucoup...

DON PEDRO, à doña Violante. Otez-vous de devant moi, belle villageoise. (A Agudo.) Cavalier, laissez-moi lui couper les jambes.

AGUDO. Venez à mon aide, Notre-Dame d'Atocha!

DOÑA VIOLANTE. Contenez votre colère.

DON PEDRO. Que vais-je faire, brigand, à cette heure? Avec quelles recommandations me présenterai-je à Madrid? Comment don Juan croira-t-il à mon identité?

DOÑA VIOLANTE. Ne saurons-nous pas la faute qu'a commise ce pauvre valet?

DON PEDRO. Plût à Dieu que je ne l'eusse jamais connu ou qu'il fût mort en touchant le port! Lorsque mon ange m'attend à Madrid pour me donner sa main, comment me ferai-je reconnaître de son frère? Comment lui prouverai-je que je suis le fils de don Diégo de Mendoza, et que ma flamme vient de traverser mille lieues d'eau, quand elle s'éteint sous mes pleurs depuis Arganda? Mes papiers, mes bijoux, et jusqu'aux lettres où je confiais mon amour au vice-roi et à mon père, tu me fais tout perdre. Je suis impardonnable de ne t'avoir point tué. Retourne à la recherche de cet homme, traître; cours, monte sur mon mulet; atteins-le si tu peux.

AGUDO. Le valet de mules a couru sur sa trace; calmez-vous, ne craignez rien pour votre valise. L'autre s'est couché à deux heures à Arganda, et il a dormi sur les deux oreilles, entre les fumées du rôti et des rideaux somnifères fabriqués à Yépès [1]. C'est à ce moment, qu'après avoir découvert mon erreur, je revins ici sur ma mule, après avoir dit à Matéo que vous l'y attendiez. Pardonnez, à présent qu'il fait jour, cette faute de la nuit, ou prenez un autre serviteur. Si je vous

1. Yépès, ville à six lieues de Tolède.

avais offensé par défaut de jugement, si le vin et le sommeil, qui ont raison même d'un monarque, n'avaient pas humecté mes idées et mes yeux, votre colère aurait un juste motif.

DOÑA VIOLANTE. Seigneur cavalier, si les prières d'une femme et d'un gentilhomme suffisent pour vous désarmer, et puisque vous êtes forcé de rester ici, veuillez nous conter votre aventure afin de passer notre temps.

DON PEDRO. Comment le pourrais-je, dans le trouble où je suis? Mais toujours, ou malheureux ou offensé, j'ai coutume d'être courtois envers les dames. Je suis un créole du Mexique (c'est le nom que l'on donne dans les Indes aux naturels du pays), je fus gentilhomme du vice-roi, qui affectionne les gens bien nés. Je tiens de mon père ma fortune et un nom dont on fait cas en Espagne, à cause de nos alliances de famille; je me nomme don Pedro de Mendoza.

DOÑA VIOLANTE, à part. Ah! ciel! n'est-ce pas le nom qu'a pris l'ingrat que je cherche?

DON PEDRO. Mon père, sollicité par un de ses amis de Madrid, qui avait gardé bon souvenir de lui, a décidé de me marier à la fille de ce gentilhomme, laquelle a nom Séraflna. Il y a trois mois, j'écrivis que je m'embarquerais sur la flotte qui devait partir et, par précaution, mon père me donna à emporter trente mille piastres en lingots; mais comme la mer pouvait engloutir toute cette flotte, en se fâchant, il ne se basarda pas à confier un si grand trésor à ce Midas, qui avale l'or et l'argent. Muni de traites sur des correspondants de Madrid et de Séville, j'abordai sur l'antique plage de San-Lucar, franchissant sa barre avec mes barres d'argent. Mon désir d'arriver en Castille ne me permit pas de m'arrêter à Séville pour faire vérifier mes effets de commerce; voyant tous ces marchands si affairés avec leurs registres et leurs recouvrements, je remis ce soin à un autre temps et j'apportai avec moi mes lettres de change. Enfin,

avec deux mules et deux valets, chargé de papiers et d'espérances, j'arrivai de Cuenca à la fameuse Sierra, antique patrie de mon père. J'avais là un oncle dont j'appris la mort, et sans visiter des parents cupides, je me dirigeai vers la capitale, qui est le port général du monde, plein de bancs de sable périlleux; la nuit passée, quand je croyais toucher à la fin de mon ennuyeux voyage, je m'arrêtai pour passer la nuit à Arganda. J'attendais, pour souper, un compagnon à qui je pusse parler, car je n'aime pas manger seul. Un étranger vint remplir mon attente et descendit à mon hôtellerie. Plût à Dieu qu'il ne fût jamais venu! Je le reçus avec politesse, et comme le souper était prêt, je l'invitai à monter à mon appartement; comme je devais repartir, on déposa son bagage près du mien. Nous soupâmes ensemble; il me conta son voyage, nous parlâmes à table de choses et d'autres; enfin, à peine avait-on servi le dessert, que, pressé par l'amour et par le temps, j'ordonnai de seller les mules, et la somnolence ou la bêtise de ce garçon-là, qui en veut à mon repos et à mon bien, changeant les valises et les coussins, donna cette malheureuse fin à une aventure qui avait bien commencé. Pour conclure, laissant ma valise dans l'hôtellerie, il posa celle de l'étranger sur mes arçons. Le jour vint découvrir l'erreur, et ce ne sera pas la dernière. Voyez ce que peut faire un homme dépouillé de son argent et de ses bijoux, qui pouvaient bien valoir cinq mille piastres, et qui a perdu ses recommandations, ses lettres de change et toutes les pièces de son procès! Les billets qu'il m'enlève passent la valeur de vingt mille ducats. Comment oserai-je aller à Madrid demander une fille en mariage, et même me présenter chez elle, si je n'ai pas de pièces qui prouvent que je suis don Pedro? (A Agudo.) Malheureux! je te fais grâce de la vie!

DOÑA VIOLANTE. C'est vraiment un malheur inouï; mais si

le valet de mules est arrivé avant le départ de l'autre, il reprendra votre valise et tout ira bien.

AGUDO. L'obscurité et la parfaite ressemblance des deux valises m'a fait placer l'autre sur votre mulet.

DON PEDRO. Dis plutôt que tu étais ivre.

SCÈNE XI

LES MÊMES, MATÉO, portant un coussin et une valise.

MATÉO. Que le diable soit de l'homme! Au moyen de quelque enchantement le vent a dû l'emporter sans laisser de trace.

DON PEDRO. Qu'y a-t-il, Matéo?

MATÉO. Rien, pardieu!

DON PEDRO. Tu ne l'as pas vu?

MATÉO. Non, seigneur.

DON PEDRO, à Agudo. Que dis-tu de cela, traître?

MATÉO. Quand j'arrivai à l'hôtellerie, le Judas avait déjà disparu; et je n'ai pas trouvé de ses nouvelles. A peine étiez-vous parti, qu'il a piqué des deux pour aller on ne sait où. Ou c'est un démon qui se rend invisible, ou la terre l'a englouti.

DON PEDRO. Il a dit qu'il allait à Valence.

MATÉO. Il a dû vous faire un mensonge; car un berger l'a vu partir, et au lieu d'aller par en haut, en prenant à gauche, il a suivi la route d'Alcala. J'ai couru après lui, mais je n'ai rien trouvé!

DON PEDRO, à Agudo. Que par toi, infâme, je perde mon bien et ma vie!

MATÉO. Comme personne ne pouvait me donner de ses

nouvelles, j'ai préféré revenir ici de peur de me perdre moi-même.

DON PEDRO. J'ai bien de la chance!

MATÉO. Il vous a trompé.

DOÑA VIOLANTE, à part. Chacun regrette sa perte, amour vengeur! Je pleure mon honneur, et celui-ci son argent.

MATÉO. Voyez ce que vous voulez faire de cette valise et de ce coussin?

DON PEDRO. Jette-les au feu.

MATÉO. Il me semble que votre avis n'est pas bon.

DON PEDRO. Que veux-tu que j'en fasse?

MATÉO. Il vaut mieux ouvrir la valise. Son contenu nous dira où va son maître, et ce qu'est ce démon invisible; peut-être trouverons-nous un indice qui nous mettra sur sa trace. Le cadenas est cassé. (Il ouvre la valise.) Fouillerai-je?

DON PEDRO. Fais ce que tu voudras.

MATÉO, ôtant les objets de la valise. Un portrait! vive le ciel! Je suis bien tombé.

DON PEDRO. Belle consolation!

MATÉO. Ma parole! le visage de la dame est divin.

DON PEDRO. Jette-le au diable.

(Il le jette.)

DOÑA VIOLANTE. Jeter ce portrait! (Elle ramasse le portrait et dit à part.) Ah! ciel! qu'ai-je vu?

AGUADO, bas à sa maîtresse. Parlez bas. Qu'y a-t-il?

DOÑA VIOLANTE, bas à Aguado. Hélas! Aguado! mon portrait!

AGUADO, de même. J'en conclus que don Pedro est son propriétaire; mais il faut garder le secret. Ne dites rien, je crois que votre époux est à Madrid.

DOÑA VIOLANTE, haut. Ce sera la Madeleine, je l'ai vue ainsi dans l'église avec sa touffe de cheveux et sa collerette. Elle est galante; je la mettrai à mon chevet.

MATÉO. Voici une liasse de papiers.

DON PEDRO. Détache-les.

AGUDO. Pardieu! ce sont des vers.

DON PEDRO. Je joue de malheur; celui qui me fait damner va maintenant me chanter des vers!

AGUDO, lisant un papier. « Sonnet à doña Violante, sur la nuit où... »

DOÑA VIOLANTE. Donne-moi *cette sonnette*, je la placerai sur ma quenouille et je lui apprendrai à filer; mais non, puisque ça se chante, j'en ferai présent au tambour de basque.

AGUDO, lisant un autre papier. « Mémoire de cent ducats que j'ai à payer à Madrid, à Andrès de Valladolid, pour argent prêté ici à Anvers. »

MATÉO, à Agudo. Pardieu! les valises que tu changes sont de bonnes hypothèques!

DON PEDRO. Encore deux ou trois cautions pareilles et me voilà remboursé de mes vingt mille ducats.

MATÉO. Voici des lettres cachetées.

DON PEDRO. Regarde l'adresse.

AGUDO. Celle-ci dit : au président d'Italie, et celle-là : au marquis de Saint-Germain; celle-ci est adressée à M. Romen, régent du conseil d'Aragon.

DON PEDRO. Celui qui m'a placé dans un si bel embarras se rend à Madrid?

MATÉO. Sans doute.

DON PEDRO. Pourquoi m'a-t-il dit qu'il allait à Valence?

AGUDO. Probablement pour y aller en secret; il y a mille situations en effet où la prudence est nécessaire.

DON PEDRO. Il paraît qu'il vient de Flandre en Espagne, et qu'il a de grandes espérances; comme il arrive à bien d'autres, il a eu là quelque affaire dont il redoute les suites,

et il s'est enfui à Madrid après s'être muni de lettres de recommandation.

AGUDO. La Violante du sonnet doit être la cause de sa fuite.

DON PEDRO. Tu as peut-être raison; c'est pour cela qu'il se cache. Je n'ai pas perdu tout espoir de le rencontrer à Madrid, en supposant qu'il y va.

DOÑA VIOLANTE, à part. Ni moi de me venger.

DON PEDRO. Ouvre quelques-unes de ces lettres, puisqu'il y en a beaucoup; nous saurons son nom.

AGUDO. Dieu veuille que ce soit la bonne! (Il en ouvre une.) J'ai ouvert celle du régent.

DON PEDRO. Que dit-elle?

AGUDO. Voici.

MATÉO. Que le diable t'emporte!

AGUDO, lisant. « Le capitaine don Gabriel de Herrera, pendant dix ans qu'il a servi Sa Majesté dans les Flandres, a été mon camarade et mon ami; ses hauts faits et ses services sont nombreux, comme le prouvent les papiers dont il est porteur. Il lui est arrivé, après une altercation de paroles dans le corps de garde, d'avoir une affaire avec un capitaine allemand et de le blesser; le délit ayant été commis en un tel lieu et contre une telle personne, il est obligé de fuir et d'aller solliciter sa grâce de Sa Majesté. J'espère que pour faire valoir ses lettres comme pour obtenir son pardon, vous lui accorderez, par égard pour moi, aide et protection. Que Dieu garde Votre Seigneurie et lui donne tout le bonheur qu'elle mérite. — Anvers, 25 mars 1620. — Le neveu de V. S., le mestre de camp don MARTIN ROMEN. » Voyez si je ne l'avais pas bien dit!

DON PEDRO. Il montrait dans sa personne la valeur que lui attribue la lettre, quoiqu'il m'ait menti à propos de son voyage.

AGUDO. Il courait un danger.

DON PEDRO. Enfin il se nomme don Gabriel de Herrera.

DOÑA VIOLANTE, *à part*. O ma disgrâce! qu'entendez-vous? L'ingrat qui brise mon honneur et ma réputation se nomme ici don Gabriel et là-bas Pedro de Mendoza. Puisque tu aimes les changements de noms, traître, la paysanne de Vallécas vengera les outrages de doña Violante!

DON PEDRO. Que contient de plus la valise?

MATÉO. Du linge blanc, voilà ce qu'il y a, tout de toile de de Hollande et de Cambrai, avec dentelles et points de chaînette, jarretières et bas de soie de diverses couleurs, gants, prose et vers. En fait de papiers, il ne reste plus là dedans qu'un petit livre de notes.

DON PEDRO. Prends-le, je saurai mieux par lui les détails de cette histoire, et sans nous arrêter davantage, remontons à cheval; si nous le cherchons dans Madrid, il ne nous échappera pas.

AGUDO. Pour le rencontrer plus vite, vous pouvez aller chez le régent, chez le marquis et chez le président.

DON PEDRO. Serre bien cela.

MATÉO. C'est fait.

DON PEDRO. Je suis un peu consolé.

AGUADO. Je le suis aussi.

DON PEDRO. Belle villageoise, adieu! Vite le mulet. Adieu, seigneur cavalier.

(Don Pedro, Agudo et Matéo sortent.)

SCÈNE XII

DOÑA VIOLANTE, AGUADO.

DOÑA VIOLANTE. Que dis-tu de ceci, Aguado? que t'en semble?

AGUADO. Je ne sais, madame, si je veille ou si je dors; je dis seulement que vous avez eu en quelque sorte du bonheur, puisque vous vous êtes assurée par vous-même que c'est bien l'homme qui vous a offensée, et qu'il est à Madrid.

DOÑA VIOLANTE. Ah! ciel! c'est don Gabriel de Herrera qui a foulé aux pieds ma réputation! C'est lui qui est l'auteur de mes peines! c'est lui qui, en donnant la mort en Flandre à un capitaine, a donné aussi la mort à mon honneur!

AGUADO. Madrid n'est qu'à une lieue d'ici. En y allant sous ce déguisement, vous le verrez plus tôt.

DOÑA VIOLANTE. Enfin don Pedro de Mendoza est don Gabriel de Herrera.

AGUADO. Le malheur change les noms quand le péril est là.

DOÑA VIOLANTE. Dis plutôt que ce sont les paroles des hommes qui changent.

AGUADO. Voici notre vieux qui arrive, ou, pour mieux dire, votre maître. Enfin dirai-je que je suis votre mari?

DOÑA VIOLANTE. Oui.

AGUADO. Quel sera mon nom?

DOÑA VIOLANTE. Don Alexis.

SCÈNE XIII

DOÑA VIOLANTE, AGUADO, BLAS SERRANO.

BLAS, à dona Violante. Eh bien, Thérèse, n'est-il pas l'heure de travailler à la maison? Jusqu'à quand durera cette conversation? Les mauvaises langues du village, si l'on voit que vous roucoulez trop souvent avec lui, vous attaqueront à vous faire enrager.

AGUADO. Tout de suite, Blas, je vais partir. Si vous avez aimé, ne vous étonnez pas de mon oubli.

BLAS. Bien! Je sais ce que c'est qu'un amour véritable. Dans le temps passé, l'Amour m'a aussi jeté son tison et donné sur le nez. Rien de tout cela ne m'étonne; l'homme passe par toutes les conditions; mais j'ai à la maison un fils qui va vendre du plâtre à Madrid; depuis qu'il a vu Thérèse, quoiqu'elle ne soit ici que d'hier, il est toujours prêt à se fâcher; je ne voudrais pas qu'il vous rencontrât, car il a le diable au corps.

AGUADO. Ma femme n'est-elle pas ici en sûreté?

BLAS. Si.

DOÑA VIOLANTE. Je me garderai, mon mari.

BLAS. Si elle se garde, seigneur, personne ne pourra l'offenser, car la femme qui se laisse bâter par force ne vaut rien. Je ris quand j'entends dire qu'une femme a été forcée.

AGUADO. Tous les jours la loi punit de semblables délits.

BLAS. C'est une plaisanterie : y croit qui veut. Pardieu! si une personne ne veut pas, deux n'en viendront pas à bout. La reine doña Isabelle l'a prouvé avec son poing fermé, et moi, seigneur, je m'en rapporte à elle.

AGUADO, à part. Il n'a pas tort.

BLAS. J'ajoute qu'il importe peu qu'Antoine perde la tête pour vous, puisque si vous ne voulez pas, Thérèse, vous lui donnerez un coup de bâton, et cela ne vous fera pas de tort dans la maison; le boulanger ne peut pétrir quand le pétrin s'y refuse.

AGUADO. Eh bien, maintenant, Blas, je pars; je vous recommande ma Thérèse. Je vous apporterai tous les jours de l'argent.

BLAS. Allez-vous-en, mais ne lui donnez rien; les femmes et les avares ne disent jamais qu'ils sont contents.

AGUADO. Adieu donc, épouse chérie, adieu.

BLAS. Adieu.

(Aguado sort.)

SCÈNE XIV

DOÑA VIOLANTE, BLAS.

BLAS. Qu'allons-nous faire maintenant?

DOÑA VIOLANTE. Si vous avez du pain cuit, j'irai de bonne heure à Madrid.

BLAS. Savez-vous le vendre?

DOÑA VIOLANTE. Suis-je donc si maladroite?

BLAS. J'ai peur que les gens de la ville, quand ils vous auront vue, ne vous tendent des piéges.

DOÑA VIOLANTE. Ne craignez rien, je ferai bonne contenance. En criant : *Harri et ho! gare là-dessous!* je jette un homme à terre.

BLAS. Que le diable vous assiste! Le pain de Vallécas, parce qu'il est blanc et salé à point, est très en vogue à Madrid.

DOÑA VIOLANTE. Quant à ce qui regarde l'intérêt, dites-moi quel est le prix et laissez-moi faire.

BLAS. Il est à vingt-deux maravédis.

DOÑA VIOLANTE. Et si je vous le vends un réal[1], que direz-vous?

BLAS. Que Thérèse est une fortune pour moi; mais si vous vendez la vue de votre beauté avec le pain, il n'y a plus de prix, ni même pour le port.

DOÑA VIOLANTE. Je ferai en sorte que Madrid soit content de la paysanne de Vallécas.

1. Le réal valait trente-quatre maravédis.

DEUXIÈME JOURNÉE

SCÈNE PREMIÈRE

Une rue de Madrid. — Sur l'un des côtés la maison de don Gomez.

DON GABRIEL, CORNÉJO.

DON GABRIEL. Je n'aurais jamais cru, Cornéjo, à tant de bonheur.

CORNÉJO. Ah ! valise charmante, ciel de ma guérison !

DON GABRIEL. Je renonce au métier de soldat. Pendant dix ans que j'ai servi en Flandre, d'abord comme surnuméraire, puis comme lieutenant reconnu et ayant un cheval à moi, je n'ai pas gagné ce qu'en une heure une méprise de la fortune m'a octroyé dans cette valise.

CORNÉJO. Quel heureux échange !

DON GABRIEL. Quel bel or en barres !

CORNÉJO. Je ne me rassasie pas de lui donner des baisers.

DON GABRIEL. Il y a trois lingots de mille piastres chacun, et outre cela des bijoux magnifiques, une rangée de diamants, sept tours de perles, et une quantité de pierres pêle-mêle avec des émeraudes dans un coffre d'écaille ; plus un brillant comme le roi n'en possède peut-être pas, sans compter les chaînes de cou, les pendants d'oreilles et les bagues, où il y a tant de pierres qu'on en pourrait paver cette rue.

CORNÉJO. Madrid marcherait sur des étoiles.

DON GABRIEL. Il y a un bézoard, parmi trois autres, monté en or et plus gros qu'un œuf.

CORNÉJO. Avec de pareils jaunes, je m'engage à ne manger que des œufs toute ma vie et sans dispense du pape.

DON GABRIEL. Je passe sous silence d'autres bagatelles en nacre, en écaille et en ivoire, pour amuser l'avidité des femmes; cette valise, enfin, est devenue une ruche.

CORNÉJO. Et elle donne des rayons d'or qui sont de votre goût. Mais puisque vous faites l'inventaire, pourquoi oubliez-vous les lettres de change?

DON GABRIEL. Parce qu'il faut les toucher et que là est le péril; car ni à Séville ni ici je n'oserai me substituer à celui à qui elles appartiennent.

CORNÉJO. L'excuse est bonne, par ma foi! N'avez-vous pas ouvert les plis?

DON GABRIEL. Sans doute; mais comme ils étaient dans leurs enveloppes quand je m'en emparai, et que je leur ai mis des enveloppes nouvelles, personne ne s'apercevra de rien.

CORNÉJO. Et leur propriétaire infortuné n'est-il pas don Pedro de Mendoza?

DON GABRIEL. Les lettres m'ont fait savoir qu'il porte cet illustre nom.

CORNÉJO. Ne le portez-vous pas aussi?

DON GABRIEL. Au lieu de celui de don Gabriel.

CORNÉJO. Donc, si ces signatures vous accréditent, et si cet autre n'est pas connu, c'est comme s'il n'avait pas quitté le Mexique où il est né. Conformément à ce que vous avez lu, ne puis-je pas en son nom partir et aller toucher le montant des traites?

DON GABRIEL. Cornéjo, ton moyen n'est pas prudent. L'autre ne doit-il pas être si bouleversé de sa perte qu'aussitôt il

aura fait des démarches à Séville et ici pour qu'on lui garde l'argent malgré toutes lettres et correspondances que l'on pourrait présenter? Ne peut-il pas se trouver à Séville quelqu'un qui l'ait connu là-bas?

CORNÉJO. A Séville, c'est possible; mais en Castille, j'en doute. Et puisqu'il est porteur de vos papiers, ne pourrions-nous, sur mon témoignage et sans vous compromettre, le faire arrêter pour la mort du Tudesque tué par vous à Anvers; et si vous voulez voir le séraphin auquel il devait s'unir, et qu'il vous paraisse tel, la ruse n'aura pas mal tourné. Sinon, retournons à Grenade, notre patrie, ce qui vaut mieux; avec tant d'or, seigneur, nous n'aurons rien à envier à don Antonio de Herrera, votre frère.

DON GABRIEL. Je pourrais bien aller à Grenade; car enfin, avec ma pension et cinq mille ducats que je possède, je serais hors de soucis; mais j'ai vu Serafina, la plus belle personne du monde.

CORNÉJO. Quel parti prenons-nous?

DON GABRIEL Je ne sais; l'or est un grand tentateur de l'amour.

CORNÉJO. Vous allez faire quelque folie.

DON GABRIEL. Cet or, ces diamants, ces bijoux, ces lettres de change, me donnent de mélancoliques pensées.

CORNÉJO. Toutes les femmes ne sont pas des Violante, et Valence ne ressemble pas à Madrid. Ils sont encore là-bas au temps du Cid. Ici on tient école de finesse, et les femmes les plus estimées jouent, en naissant, sur l'échiquier de l'intrigue et du mensonge. Comme vous avez été élevé à Anvers, vous ignorez qu'à Madrid les femmes ont leur jeu d'escrime, et que celle qui en sait le moins porterait dix bottes de plus que Caranza. Elles touchent toujours par le même moyen. Elles tirent avec des fleurets, et au bout de

deux passes, si l'on marque les coups et que le jeu vous amuse, fussiez-vous un roc, la coquine, maîtresse en fait d'armes, se fait payer habilement avant de vous laisser aller plus loin. A peine le jeu est-il commencé qu'un ami comme il y en a tant dans le monde vient à son secours et vous dit : « Que Votre Grâce veuille bien s'asseoir, voici une visite qui nous arrive. » Et c'est le tour d'un autre.

DON GABRIEL. Cela ne peut être comme tu le dis.

CORNÉJO. Une rue n'est-elle pas une salle d'escrime? N'est-ce pas un fleuret qu'une mante drapée sur la tête et qui ne laisse voir qu'un œil? La coquine, à bien l'examiner, n'est-elle pas le bouton de cette épée, le cramponnet de ce verrou? Voyant que vous allez réussir, elle vous écarte avec le fleuret en vous disant : « Allez au diable! » Quoique vous ayez payé la robe et la coiffure, à peine allez-vous au fait que vous voyez entrer don Filotimio ou don Porro; vous réclamez et l'on vous congédie. Il n'y a pas de femme à Madrid qui n'ait de ce monde-là dans sa société.

DON GABRIEL. Cela peut arriver avec des femmes communes, mais Serafina est une dame de bonne maison.

CORNÉJO. Étrange conclusion! A Madrid, toutes vivent d'industrie et couvrent de fange leur méchanceté. Hantez-les; vous ne me croyez pas, et vous les connaîtrez bientôt.

DON GABRIEL. C'est ici qu'habite la dame. Mon Dieu! je viens de l'apercevoir!

CORNÉJO. Mais pourquoi lui tendre cette toile mal tissée? L'autre, cela est clair, va venir à sa recherche, et s'il nous trouve dans la maison, il détruira notre fortune en découvrant le troc des valises.

DON GABRIEL. N'as-tu pas dit qu'à Madrid tout est jeu d'escrime? Tais-toi donc et suis-moi; les feintes de l'amour ne m'effrayent pas.

CORNÉJO. Celles de Flandre vous seraient plus faciles à parer. J'ai vu une dame et une mante, un carrosse à la porte, et un galant qui l'accompagne.

DON GABRIEL. Cela commence à se compliquer. Tiens, voici ma dame!

CORNÉJO. Elle n'est pas louche!

SCÈNE II

DON GABRIEL, CORNÉJO, DOÑA SERAFINA, avec sa mante, DON JUAN, DON GOMEZ, POLONIA.

DON GOMEZ. Don Pedro de Mendoza ne doit pas être arrivé sur cette escadre, puisqu'il n'écrit pas et qu'on est si inquiet de lui à Séville.

DON JUAN. Il est possible, s'il a devancé la poste, qu'il se présente comme une lettre vivante, voulant mériter vos compliments sur sa prompte arrivée en Espagne.

SERAFINA. Ah! mon frère, comme je les lui adresserais avec joie, moi qui désire si impatiemment le voir.

DON GOMEZ. D'abord, pour la déclaration sur les registres de la banque relativement à ses papiers et à ses avaries avec le payement stipulé, il faut perdre plusieurs jours, les officiers de justice étant fort embarrassés au milieu de tant de marchandises.

DON JUAN. Ces commis marchent avec des pieds de plomb et ne songent qu'à tirer des réaux de leurs offices royaux.

DOÑA SERAFINA. Comment le ciel a-t-il fait jaillir de l'eau ce mariage, quand le feu de l'amour était son élément?

DON GOMEZ. Que Dieu l'apporte avec son bien; pourvu qu'il arrive, tu n'auras pas à te plaindre de son retard. Où vas-tu maintenant?

DOÑA SERAFINA. Je vais au Prado chercher parmi ses fleurs mon espérance et pour que ses sources me disent s'il a débarqué à San-Lucar. Holà ! faites avancer le carrosse.

DON GABRIEL, à part, à Cornéjo. Je vais lui parler.

CORNÉJO. Partez du pied droit.

DON GABRIEL. A la grâce de Dieu ! (Il salue don Gomez et les autres.) Mes gentilshommes, dites-moi, je vous prie, où demeure don Gomez de Peralta ?

DON GOMEZ. Je suis celui que vous cherchez.

DON GABRIEL. La lettre est à son adresse. Mon cœur, qui bondissait de joie, devinait le bonheur qu'il éprouve en vous voyant. Madrid me fait déjà oublier Mexico. Embrassez don Pedro de Mendoza.

DON GOMEZ. Pardieu ! quelle heureuse rencontre ! Remisez le carrosse. Cher fils, n'ayant pas de vos nouvelles, nous avons été très-inquiets. Serafina, tu n'embrasses pas ton mari ?

DOÑA SERAFINA. Soyez mille fois le bienvenu, seigneur ; nous vous avons tant de fois désiré !

DON JUAN. J'ai pris ma part de ces souhaits. Si le nom de beau-frère n'est pas indigne de vous, embrassez-moi.

DON GABRIEL. Vous êtes don Juan ?

DON JUAN. Je suis votre serviteur.

DON GABRIEL. La volage renommée n'a pas menti en louant votre bonne grâce, qui fait tourner la tête à toutes nos dames mexicaines.

DON JUAN. En ceci vous n'êtes pas Indien. Le compliment que vous m'adressez, don Pedro, n'est pas nécessaire pour que je sois tout à votre service.

DON GOMEZ. Vous avez fait bon voyage ?

DON GABRIEL. Un peu contrarié ; tantôt du calme, tantôt de la brise, tantôt une tourmente extraordinaire,

DON GOMEZ. Pourquoi n'avez-vous pas écrit en arrivant?

DON JUAN. Celui qui débarque a bien autre chose à faire.

DON GABRIEL. J'ai promis une neuvaise avec cent messes à la Vierge de Regla [1], qui, du haut de la Sierra de San-Lucar, fut notre providence et apaisa les mortelles atteintes de la mer. Je partis aussitôt du Bétis pour cette ville, et, pour ne pas remettre mon plaisir, j'ai voulu être moi-même la lettre et en toucher le port en compliments et en embrassements.

DON GOMEZ. Quand arrivâtes-vous?

DON GABRIEL. Hier au soir.

DON GOMEZ. Vous venez de Tolède?

DON GABRIEL. Nous le quittâmes hier à dix heures du matin.

DON GOMEZ. On va porter votre bagage chez moi.

DON GABRIEL. Je n'ai qu'une valise avec mes effets.

CORNÉJO. Et de plus des lettres qu'apporte l'estafette.

DON GABRIEL. Les malles viendront avec le muletier.

DON GOMEZ. Comment se porte don Diego?

DON GABRIEL. Quoique la goutte le tourmente un peu, il est sain et a bon visage; il a plutôt l'air du mois de mai que du mois de janvier.

DON GOMEZ. Serafina, impatiente de vous attendre, allait se divertir au Prado; mais rentrons, puisque vous voici.

DON GABRIEL. Je ne veux pas empêcher votre plaisir; je vous accompagnerai.

DOÑA SERAFINA. Lorsque absent je pensais à vous, votre

1. Le couvent de Notre-Dame de Regla, de l'ordre des Augustins, est situé sur l'un des promontoires de la côte, entre la baie de Cadix et la barre du Guadalquivir. La statue de la sainte a environ trois pieds de haut, et son visage est noir. La tradition veut que cette image ait appartenu à saint Paul.

présence pourrait-elle m'être indifférente? Entrez, seigneur.

DON GABRIEL. Vous êtes un séraphin en sagesse comme en beauté.

CORNÉJO, à part. Je marche parmi les enchantements de Belionis.

DOÑA SERAFINA. Holà! quelqu'un pour prendre ma mante!

CORNÉJO. Holà! quelqu'un!

(Don Gabriel entre dans la maison de don Gomez avec don Gomez et Cornéjo.)

SCÈNE III

DON JUAN, POLONIA, servante de don Gomez.

DON JUAN. Reste ici, Polonia.

POLONIA. Puis-je vous servir?

DON JUAN. J'ai beaucoup de choses à te dire et à te confier.

POLONIA. Ma loyauté, jalouse de vous plaire, attend votre confidence.

DON JUAN. Hier, as-tu remarqué, par hasard, cette boulangère qui pourvoit notre maison?

POLONIA. Et son pain blanc comme du lait, pareil aux belles mains qui l'ont pétri. J'en ai acheté pour l'office; sur la table des maîtres, on ne sert ordinairement que du pain de froment qui vient du moulin; pourtant, à cause de la grâce de celle qui l'apportait, il me parut digne d'une table de seigneurs; et enfin il est si bon que le vieux lui-même s'en léchait les doigts, et vous, laissant de côté les autres mets, vous le savouriez comme si c'eût été du nougat.

DON JUAN. Tu as été jusqu'à remarquer cela?

POLONIA. Je n'avais rien à remarquer; mais j'ai vu que,

soit appétit, soit propreté, vous n'en laissiez pas un brin à votre place. Si l'avare de l'Écriture avait agi ainsi, jamais Lazare n'aurait eu envie de ses restes; vous avez mangé toutes les miettes.

DON JUAN. En même temps qu'elles nourrissaient le corps elles allaient jusqu'à l'âme. Mais dis, l'humble bure qui la couvre n'est-elle pas plus belle que la soie la plus précieuse?

POLONIA. Vous voilà bien!

DON JUAN. L'aube du matin, quand le soleil fait sourire ses lèvres rosées, ne peut se comparer à ces deux coraux, riches écrins qui enserrent des perles orientales! La fleur d'oranger égale-t-elle son parfum? La science du plus habile pinceau arriva-t-elle jamais à fondre, ainsi que sur ses joues, le carmin et la neige, et à entremêler le jasmin et l'œillet? Quel soleil jette le feu de ses prunelles habillées de vert de mer? Ses paupières ne sont-elles pas des balcons, et ses longs cils des jalousies qui mettent les cœurs à l'abri de ses rayons? Le ciel a doté de tous ces biens la paysanne de Vallécas?

POLONIA. Ah! pauvre don Juan! Le soulier vous blesse fort, et, pour comble de malheur, on vous a donné dans le pain de la mort aux rats[1]. Ainsi, d'une seule étincelle, l'amour vous incendie? C'est une brebis qui enfante des guêpes. Lui avez-vous parlé?

DON JUAN. C'est un rocher.

POLONIA. Toutes les paysannes sont des chats au grenier, et celui-là doit être farouche.

DON JUAN. Pas trop; car en me quittant avec un sourire enchanteur, Polonia, la boulangère me dit, après un délicieux

1. *Zarazas os dió en el pan.*

adieu : « Nous nous verrons demain, parce que nous avons beaucoup à causer tous les deux. »

POLOINA. Elle a dit cela ?

DON JUAN. Puisse l'amour abréger le temps !

POLONIA. La ville l'aura humanisée. Eh bien, que voulez-vous de moi ?

DON JUAN. Que lorsqu'elle viendra avec son pain, tu la retiennes jusqu'à mon arrivée ; elle me fait perdre la tête.

POLONIA. Qu'en plein Madrid une jupe de bure triomphe d'un pourpoint de soie !

DON JUAN. Sa bure est un brocard, Polonia ! Mais n'est-ce pas elle que j'aperçois ?

POLONIA. Don Juan, elle vous tient parole.

DON JUAN. Mon Dieu ! c'est elle !

SCÈNE IV

LES MÊMES, DONA VIOLANTE, au dehors.

DOÑA VIOLANTE. Ho ! descendez pour le pain, s'il vous en faut.

DON JUAN. Laisse-moi seul et ne dis rien là-haut de ceci.

POLONIA. Moi ? J'ai fait un nœud à ma langue. Mais qui vous aurait cru des goûts villageois ?

DOÑA VIOLANTE, au dehors. Venez pour le pain de Vallécas.

DON JUAN. Va-t'en et silence !

POLONIA. Adieu !

DOÑA VIOLANTE. Ho ! ho !

(Polonia sort.)

SCÈNE V

DON JUAN, DOÑA VIOLANTE, en costume de paysanne, portant un pain et un bâton.

DON JUAN. Vous êtes bienvenue comme la pluie en mai, comme le soleil en janvier, comme la lune dans son croissant qui réjouit le voyageur, lui montre son chemin et lui fait éviter les périls.

DOÑA VIOLANTE. Votre Grâce était là? Vous vous êtes donc levé bien matin?

DON JUAN. Le corps oui, mais l'âme, depuis hier, est à votre recherche.

DOÑA VIOLANTE. Vous avez une âme chercheuse!

DON JUAN. Et si elle trouve ce que je désire, je me flatte qu'elle sera bien récompensée.

DOÑA VIOLANTE. Qu'avez-vous perdu?

DON JUAN. Des choses précieuses : la liberté qui s'en est allée de ma maison, et qui, comme un petit enfant, pleure sans retrouver son chemin.

DOÑA VIOLANTE. Eh bien, placez-lui un écriteau sur le dos, ou donnez un réal au crieur, il la trouvera, fût-elle mince comme une aiguille, et après vous lui mettrez les entraves pour qu'elle ne se sauve plus.

DON JUAN. Je crains qu'une gitana qui vint hier ne me l'ait dérobée.

DOÑA VIOLANTE. Les gitanas sont méchantes.

DON JUAN. Et si c'était vous?

DOÑA VIOLANTE. Eh! arri, parlez avec mesure; j'entends peu aux lignes et ne suis pas sorcière.

DON JUAN. C'est votre beauté qui l'est, et vous êtes la gitana qui pouvez me dire ma bonne aventure.

DOÑA VIOLANTE. Je serais bien sotte de vous la dire; comment pourrais-je vous prédire du bonheur, moi qui n'en ai pas?

DON JUAN. Vous êtes charmante!

DOÑA VIOLANTE. Va-t-on descendre pour le pain?

DON JUAN. Est-il blanc?

DOÑA VIOLANTE. Comme du sucre.

DON JUAN. Est-il savoureux?

DOÑA VIOLANTE. Comme des noix.

DON JUAN. Frais?

DOÑA VIOLANTE. Il fume encore.

DON JUAN. Tout ce que vous portez brûle.

DOÑA VIOLANTE. Je serais la fièvre.

DON JUAN. L'avez-vous pétri vous-même?

DOÑA VIOLANTE. Non, c'est le curé.

DON JUAN. Coupez-le pour voir s'il est blanc.

DOÑA VIOLANTE. C'est un caprice.

DON JUAN. Sans doute.

DOÑA VIOLANTE, *lui offrant un morceau de pain qu'elle a coupé.* Prenez.

DON JUAN. Vous ne le coupez pas avec les dents?

DOÑA VIOLANTE. De ma bourrique? Voulez-vous aussi que je vous le mâche? Arri! vous vous moquez.

DON JUAN. Du pain mordu par votre jolie bouche est une saine nourriture pour l'amour. Vous savez bien que je vous adore.

DOÑA VIOLANTE. Je sais que vous voulez rire de moi. Celui qui a des truites à la ville ne pêche pas des grenouilles dans une mare.

DON JUAN. Vous vous trompez; les meilleurs mets sont aux

champs : le lapin dans la feuillée, le lièvre dans la plaine, et sur le sable fin la perdrix et la colombe. Près des sources claires on tend des filets aux oiseaux, et les alguasils de leurs plumes les arrêtent avec des baguettes engluées ; de sorte qu'il n'y a pas de régal sur la table d'un gourmand qui ne soit produit par les champs. Vous vivez aux champs; je suis chasseur, les oiseaux carnassiers m'importunent et je chasse les perdrix dans les champs.

DOÑA VIOLANTE. Pardieu ! vous avez bien trouvé ; les oiseaux de Madrid sont des perroquets, belles plumes et chair dure. Qui ne les voit se pavanant, foulant aux pieds leurs taffetas, portant plus de joyaux qu'une relique et plus de tentures qu'une église ! A pied, c'est de la neige sous du linge, la honte de la peinture ; elles marchent dans la boue avec des chaussures d'argent. En carrosse, elles ont quatre roues et la Fortune sur l'une d'elles, parce qu'elles sont trois fois plus inconstantes que la Fortune. Déplumez-les et vous verrez comme le curé a peu profité quand il les a salées à l'église, pour mieux les conserver. Ceux qui les mangent ont coutume de dire que les perdrix et les femmes se servent ainsi.

DON JUAN. A-t-on plus de grâce? Donnez-moi cette main.

DOÑA VIOLANTE. Qu'en voulez-vous faire ?

DON JUAN. La neige de sa blancheur apaisera peut-être le feu qui me brûle.

DOÑA VIOLANTE. Ma main est-elle une main de Judas avec laquelle on éteint les cierges à l'église?

DON JUAN. Donnez-la-moi ; ne soyez pas cruelle.

DOÑA VIOLANTE. Ne vous en occupez pas, elle a son maître.

DON JUAN. Vraiment?

DOÑA VIOLANTE. Ne vous ai-je pas dit que quelqu'un a des droits sur elle?

DON JUAN. Des droits! Vous aimez?

DOÑA VIOLANTE. Un peu.

DON JUAN. D'amour?

DOÑA VIOLANTE. Une pointe.

DON JUAN. Êtes-vous mariée?

DOÑA VIOLANTE. Je m'y dispose.

DON JUAN. Vous êtes donc une demoiselle?

DOÑA VIOLANTE. En mue.

DON JUAN. Vous êtes promise?

DOÑA VIOLANTE. Je l'étais.

DON JUAN. Et maintenant?

DOÑA VIOLANTE. J'ai des scrupules.

DON JUAN. Qu'attendez-vous?

DOÑA VIOLANTE. Qu'on me les enlève.

DON JUAN. Qui?

DOÑA VIOLANTE. Un prêtre.

DON JUAN. Pour vous marier?

DOÑA VIOLANTE. Plus tard.

DON JUAN. Qui vous en empêche?

DOÑA VIOLANTE. Ma destinée.

DON JUAN. Vous êtes jalouse?

DOÑA VIOLANTE. Immensément.

DON JUAN. Vous avez des motifs?

DOÑA VIOLANTE. Très-justes.

DON JUAN. Je vous vengerai.

DOÑA VIOLANTE. Le pouvez-vous?

DON JUAN. Pourquoi pas?

DOÑA VIOLANTE. Mon amoureux est un homme robuste.

DON JUAN. C'est un vilain?

DOÑA VIOLANTE. En actions.

DON JUAN. Il mourra!

DOÑA VIOLANTE. Qui le condamne?

DON JUAN. L'affront qu'il vous fait.

DOÑA VIOLANTE. Il peut s'amender.

DON JUAN. Alors c'est moi qu'il offense.

DOÑA VIOLANTE. En quoi?

DON JUAN. En vous aimant.

DOÑA VIOLANTE. Plût à Dieu!

DON JUAN. Il est inconstant?

DOÑA VIOLANTE. Comme la lune.

DON JUAN. Méprisez-le.

DOÑA VIOLANTE. Pour qui?

DON JUAN. Pour moi.

DOÑA VIOLANTE. Arri! vous vous moquez.

DON JUAN. Auteur de mes peines, qui, en me racontant les vôtres, découragez mon espoir, si vous vous mariez et me laissez là, l'amour célébrera du même coup votre bonheur et ma mort.

DOÑA VIOLANTE. Il y aura *Requiem* et *Alleluia*. Votre Grâce croit-elle que les paysannes se contentent d'un amour sans honneur?

DON JUAN. Mon amour est pur.

DOÑA VIOLANTE. Oui, si on le lave. Se mariera-t-il avec moi comme mon Antoine?

DON JUAN. Ce sera un grand bonheur que le ciel m'enverra.

DOÑA VIOLANTE. Il est bien grand, et mon sort est bien petit.

DON JUAN. L'amour égalise tout.

DOÑA VIOLANTE. Je ne saurais pas me planchéier ni m'enfler de quatre lieues d'étoffe comme un berceau d'enfant. Il ferait beau voir une fille du peuple, pour avoir voulu faire figure, souffrir, devant le monde, les attaques d'une puce! L'amour demande l'égalité de condition. Il n'y a pas de laboureur qui attelle au joug, s'il veut labourer également,

une mule et un chameau. Cela dit, ou prenez mon pain ou adieu!

DON JUAN. Écoute, fille simple et sage. Si des paroles sont une assurance, si des serments obligent, si des gages donnés peuvent enlever le doute, par la lumière de ces deux soleils qui éclairent mes ténèbres, par le printemps de ce visage que l'hiver n'atteigne jamais, si ta renommée répond à ta beauté, sans regarder à ta condition (l'amour n'y prend jamais garde), je partagerai avec toi, en devenant ton époux, mes biens, qui donnent deux mille ducats de rente.

DOÑA VIOLANTE. Je ne sais quel diable me remue dans le cœur depuis que je vous ai vu; j'y sens plus de mille aiguilles. Enfin vous vous marieriez avec moi?

DON JUAN. Sans aucun doute.

DOÑA VIOLANTE. Ne vous ennuiriez-vous pas bien vite?

DON JUAN. L'amour vrai dure toujours.

DOÑA VIOLANTE. On se lasse vite des mets sucrés, et comme l'amour est un fruit, on le mange volontiers dans sa primeur, et quand il est mûr il dégoûte.

DON JUAN. Ne craignez pas cela.

DOÑA VIOLANTE. Vraiment?

DON JUAN. Par votre vie!

DOÑA VIOLANTE. Et par la vôtre?

DON JUAN. C'est tout un.

DOÑA VIOLANTE. Enfin, je vous plais?

DON JUAN. Infiniment.

DOÑA VIOLANTE. Je puis être tranquille?

DON JUAN. Je suis gentilhomme.

DOÑA VIOLANTE. Vous m'aimerez bien?

DON JUAN. Je vous adorerai.

DOÑA VIOLANTE. Pour rire?

DON JUAN. Véritablement.

DOÑA VIOLANTE. J'aurai des cadeaux?

DON JUAN. Dignes d'une reine.

DOÑA VIOLANTE. Vous ferez des folies?

DON JUAN. En vous aimant.

DOÑA VIOLANTE. Êtes-vous passionné?

DON JUAN. Plus qu'un Portugais.

DOÑA VIOLANTE. Vous roucoulez?

DON JUAN. Comme une colombe.

DOÑA VIOLANTE. Êtes-vous querelleur?

DON JUAN. En aucune façon.

DOÑA VIOLANTE. Grondeur?

DON JUAN. Rarement.

DOÑA VIOLANTE. Êtes-vous joueur?

DON JUAN. Je vous aime.

DOÑA VIOLANTE. Vous levez-vous matin?

DON JUAN. Non.

DOÑA VIOLANTE. Rentrez-vous tard?

DON JUAN. Comme le soleil.

DOÑA VIOLANTE. Quelle sagesse! Comment m'appellerez-vous?

DON JUAN. Mon ciel!

DOÑA VIOLANTE. Quoi de plus?

DON JUAN. Mon soleil.

DOÑA VIOLANTE. Avec des griffes.

DON JUAN. Ma reine.

DOÑA VIOLANTE. Vous me vêtirez bien?

DON JUAN. Comme un printemps.

DOÑA VIOLANTE. Vous ne me querellerez pas?

DON JUAN. De ma vie.

DOÑA VIOLANTE. Irai-je en coche?

DON JUAN. Et en carrosse.

DOÑA VIOLANTE. Aurai-je des dentelles?

DON JUAN. De Flandre.

DOÑA VIOLANTE. Et des pierres bleues?

DON JUAN. Aussi.

DOÑA VIOLANTE. Je sortirai quelquefois?

DON JUAN. Souvent.

DOÑA VIOLANTE. Pour faire des visites?

DON JUAN. Oui.

DOÑA VIOLANTE. J'irai aux courses de taureaux?

DON JUAN. Sur un balcon.

DOÑA VIOLANTE. Je mangerai des confitures?

DON JUAN. Tant que vous voudrez.

DOÑA VIOLANTE. S'il y a comédie?...

DON JUAN. Vous n'en perdrez rien.

DOÑA VIOLANTE. Je les verrai toutes?

DON JUAN. Toutes.

DOÑA VIOLANTE. Irai-je au Prado?

DON JUAN. Les jours de soleil.

DOÑA VIOLANTE. Et le soir, à la lune?

DON JUAN. Au printemps.

DOÑA VIOLANTE. Que me donnerez-vous?

DON JUAN. Mon âme.

DOÑA VIOLANTE. Arri! vous vous moquez!

DON JUAN, appelant. Polonia!

SCÈNE VI

LES MÊMES, POLONIA.

POLONIA, entrant. Que voulez-vous?

DON JUAN. Dis qu'on prenne tout le pain, et fais mettre l'âne à l'écurie.

DOÑA VIOLANTE. Il y en a une demi-fanègue [1].

1. La *fanègue* est une mesure contenant douze célémines, ou 55 litres 50.

DON JUAN. Il y en aura une entière.

POLONIA. Voilà du pain pour quinze jours.

(Elle sort.)

SCÈNE VII

DOÑA VIOLANTE, DON JUAN.

DOÑA VIOLANTE. Amenez-moi tout de suite ma bourrique; la nuit vient, et si je rentre tard, je crains que mon vieux ne gronde. Payez-moi.

DON JUAN, lui donnant sa bague. Avec ce diamant.

DOÑA VIOLANTE, regardant le diamant. Voyez comme il reluit.

DON JUAN. Comme vos yeux.

DOÑA VIOLANTE. Est-il faux?

DON JUAN. Il n'y a rien de faux en moi.

DOÑA VIOLANTE. Que me donnez-vous encore?

DON JUAN, lui donnant sa chaîne d'or. Cette chaîne.

DOÑA VIOLANTE. De cuivre?

DON JUAN. De vingt-quatre carats, comme votre beauté.

DOÑA VIOLANTE. Comme il vend bien ses aiguilles.

DON JUAN, lui donnant sa bourse. Et encore cette bourse.

DOÑA VIOLANTE. C'est de la menue monnaie?

DON JUAN. Elle est menue comparée à vos mérites, qui valent toutes les richesses de San-Lucar.

DOÑA VIOLANTE. Vous êtes généreux.

DON JUAN. Soyez aussi généreuse.

DOÑA VIOLANTE. Comment?

DON JUAN. En me donnant une main.

DOÑA VIOLANTE. Une seule?

DON JUAN. Cela suffit.

DOÑA VIOLANTE. Regardez-les toutes les deux.

DON JUAN. Donnez-les-moi.

DOÑA VIOLANTE. Arri! vous vous moquez.

SCÈNE VIII

LES MÊMES, DON GOMEZ, DOÑA SERAFINA, UN VALET, sortant de la maison de don Gomez.

DON GOMEZ. Laissons-le se reposer un instant. Que t'en semble?

DOÑA SERAFINA. Qu'il mérite d'être bien accueilli.

DON GOMEZ. Cela importe beaucoup.

DOÑA SERAFINA. Je lui pardonne son retard, quoiqu'il m'ait contrariée. (Apercevant dona Violante.) Quelle belle fille!

DON GOMEZ. Don Juan, quelle est cette paysanne?

DON JUAN. Elle fournit votre table du meilleur pain que Vallécas envoie à Madrid.

DON GOMEZ. C'est vous qui nous avez hier apporté le pain?

DOÑA VIOLANTE. Et aujourd'hui je reviens vous en vendre.

DON GOMEZ. Venez chaque jour; s'il vaut celui d'hier, vous aurez en moi une pratique. (A don Juan.) Pourquoi as-tu laissé là l'Indien et es-tu resté ici?

DON JUAN. Je vais faire préparer sa chambre et son souper.

DON GOMEZ. Envoie quelqu'un au marché.

DON JUAN. Je n'y trouverais rien, car il est déjà tard.

DON GOMEZ. L'office du marquis ou celui de quelque Génois régalera mon hôte, qui restera chez moi comme un fils.

DOÑA SERAFINA. Notre recommandé est très-aimable.

DON GOMEZ. Tu le loues déjà?

DOÑA SERAFINA. Et je le choisis pour mari.

SCÈNE IX

LES MÊMES, DON PEDRO, AGUDO.

DON PEDRO, parlant à part, à Agudo. Il est introuvable.

AGUDO. Que le diable soit de l'homme! Madrid est une mer; ne vous étonnez pas de n'y pas trouver tout de suite un thon parmi cette multitude.

DON PEDRO. Je ne me suis pas fait grâce d'une hôtellerie.

AGUDO. Les hôtelleries sont les châteaux de ces enchantements.

DON PEDRO. J'ai su que don Gomez habite ici.

AGUDO. Vous avez été imprudent en négligeant de vous faire connaître plus tôt. Parlez-lui; avec son aide, il sera plus facile de mettre la main sur ce démon.

DON PEDRO. Il va ne pas me croire.

AGUDO. Pendant qu'il doutera et que vous donnerez vos preuves, l'autre paraîtra.

DON PEDRO. Voici don Gomez.

AGUDO. Plus vous attendez, plus vous mettez en péril votre affaire. Mais le connaissez-vous?

DON PEDRO. Oui, je l'ai vu hier.

AGUDO. Eh bien, parlez-lui.

PEDRO, abordant don Gomez. Si un homme qui pour vous a passé les vastes mers, sépulcres du soleil, mérite vos embrassements, faites-lui oublier les fatigues d'un si long voyage. En devenant votre fils, il change en parenté l'amitié que vous eûtes pour son père : je suis don Pedro de Mendoza.

DON GOMEZ. Qu'est-ce que cela?

DON PEDRO. Vous avez écrit à don Diego pour que je vinsse

du Mexique, afin de réunir en une seule nos deux familles; je viens pour remplir vos intentions, quoique j'aie plutôt des sujets de peine que de joie.

DON GOMEZ. Seigneur cavalier, je ne vous comprends pas; vous dites que vous êtes don Pedro de Mendoza et que vous venez de Mexico?

DOÑA VIOLANTE, *à part.* Que vois-je? N'est-ce pas ce gentilhomme dont on a changé la valise et qui a dénoncé la fourberie de mon don Gabriel?

DON PEDRO. J'ai pensé que vous seriez très-inquiet de mon arrivée; mais puisque vous me répondez aussi sèchement, vous ne devez pas attendre un gendre des Indes, ou bien vous avez reçu la nouvelle qu'il a naufragé. Je supposais qu'à peine mon nom prononcé, vous vous seriez jeté à mon cou, et que si votre langue troublée ne pouvait me souhaiter la bienvenue, vos yeux au moins auraient interprété avec des larmes l'amitié que vous avez feint d'avoir pour moi.

DON GOMEZ. Ah! don Juan! n'entends-tu pas cela? Serafina, ne vois-tu pas?

DON PEDRO. Voilà le séraphin qui m'a jeté dans de si grands hasards! (*A don Juan.*) Vous êtes don Juan de Peralta? Dans mes bras tous les deux!

DOÑA SERAFINA. Contenez-vous, seigneur! Ah! quel homme mal élevé!

DON PEDRO. Cela me manquait après ce que j'ai perdu. Désabuse-les, Agudo.

AGUDO. Je suis muet de stupéfaction!

DON PEDRO. O Madrid! Crète enchantée! Voilà le profit que tu me vaux!

DON JUAN. Que vous vous nommiez ou non don Pedro de Mendoza, vous saurez que le véritable don Pedro est depuis une heure dans notre maison, où nous l'avons reçu comme

un fils, après avoir reconnu son identité par des lettres et par les renseignements qu'il a fournis. Si la fourberie en usage dans cette ville vous engage à vous servir de pareils moyens pour tromper, votre figure ne faisait pas prévoir une si vile action!

DOÑA SERAFINA. Il aurait mieux valu avertir la justice.

DON PEDRO. Ciel! suis-je donc venu pour voir de telles choses? Je ne m'étonne pas qu'étant abusé, seigneur don Gomez, vous mettiez en suspicion, vous qui ne m'avez jamais vu, la condition que le ciel m'a donnée. Ce don Pedro supposé est un enjôleur, un traître par ses actions, s'il est gentilhomme par son air; qui me volant l'autre soir à Arganda mon bien et mon nom, paya ainsi ma politesse et mon souper : un homme qui a trompé celui qui l'a reçu honorablement chez lui, déshonore les filles pour prix de l'hospitalité qu'il reçoit. Il a fui de la Flandre, comme vous le dira cette lettre, et il a pour nom le capitaine don Gabriel de Herrera. Il fit une promesse de mariage à une certaine doña Violante, à Valence, et il l'abandonna après l'avoir déshonorée! Si cette expérience ne suffit pas, recevez-le chez vous; Madrid lui sera plus profitable que Valence; laissez-le courtiser votre fille si cela lui plaît, afin que doña Serafina puisse consoler doña Violante.

DOÑA VIOLANTE, à part. Que le ciel protége mon honneur et donne crédit à mon amour!

DON GOMEZ. Vit-on un si étrange embarras! Faites-venir ici don Pedro!

DOÑA SERAFINA. Ne l'appelez pas; ce serait l'occasion d'un grand malheur : cet homme sera son ennemi et il veut par ce moyen faire un affront à don Pedro. Croyez bien, et je le dis, que le cœur ne me trompe pas. Qui peut croire qu'un homme de si bon air se hasarde à une telle fiction? Les présents qu'il me fit hier ne témoignent-ils pas de sa noblesse? Ses

lettres ne sont-elles pas des témoins fidèles qu'il tient du vice-roi; celles de son père, que vous avez lues; ses billets de change et papiers, de plus de trente mille piastres, n'attestent-ils pas qu'il dit la vérité? Enfin je l'aime, et cela suffit.

DON PEDRO. Quelle confusion!

AGUDO. A présent, c'est moi qui vais parler. Je parie mon propre argent que c'est ce nuageux cavalier qui nous a enlevé notre valise à Arganda, par ma faute, et que de sa vie il n'a vu le Mexique; et, si vous le permettez, qu'il paraisse, et vous reconnaîtrez la tromperie. Ou bien, ce sera instructif, qu'il réponde à mes arguments. Les îles du Vent, combien sont-elles? où est Campêche? comment se recueille le cacao? qu'est-ce que le *guarapo*[1] parmi les esclaves? quel fruit donne le goyavier? qu'est-ce que la cassave[2] et le *jaojao?*

DOÑA SERAFINA. Ne voyez-vous pas qu'ils ont perdu l'esprit? Mettez fin à leurs extravagances!

DON GOMEZ. Madrid est une maison de fous!

DON PEDRO. Qu'est-ce cela, vive Dieu! Vous me contraignez à crier dans la rue et à chasser cet infâme à coups de pied quand vous cherchez à le cacher.

DON GOMEZ. Voyez si sa frénésie ne croît pas? Il n'y a pas à leur parler; ce sont des fous : chasse-les d'ici, don Juan.

DON PEDRO. Avant que vous me fassiez cette injure, l'épée que je porte au côté vous aura dit qui je suis.

DON JUAN. Pauvre jeune homme!

DON GOMEZ. Le joli don Pedro!

AGUDO. Je me vois déjà enfermé dans la maison du nonce; ils vont nous emmener à Tolède[3]. Allons-nous-en; ces hommes me font peur. Jê renonce à la qualité d'Indien.

1. *Guarapo*, boisson faite avec la canne à sucre.
2. Farine et pain de racine de manioc.
3. On appelle l'hôpital des fous de Tolède *la maison du nonce* (*la*

DON PEDRO. Et le ciel permettrait qu'on me fît un tel affront!

DOÑA SERAFINA. La rage lui reprend.

DON PEDRO. Vive Dieu! je veux le chasser d'ici à coups d'épée; voyons s'il osera soutenir son invention dans la rue; je suis sérieusement irrité et je perds patience!

DOÑA SERAFINA. Mon père, redoutez, si vous êtes prudent, une épée dans la main d'un fou. Laissez-les là.

DON GOMEZ. Fermez vite cette porte.

DON JUAN. Entrez ici, ma Thérèse.

DOÑA VIOLANTE. Je sais, seigneur don Juan, calmer les fous.

(Don Gomez rentre chez lui avec ses enfants et le valet.)

SCÈNE X

DOÑA VIOLANTE, DON PEDRO, AGUDO.

DOÑA VIOLANTE. Quelle mauvaise plaisanterie, don Pedro, on vous a faite! Mais ni les raisonnements ni l'épée n'ont rien à faire ici. Me connaissez-vous?

DON PEDRO. N'êtes-vous pas la paysanne de Vallécas?

DOÑA VIOLANTE. Oui, entre le pétrin et la quenouille; on m'a donné deux besognes, filer et venir vendre le pain à Madrid. Je pourrais bien attester ce que je sais relativement à vous et ce que j'ai vu par mes yeux; mais si vous voulez m'en croire, laissez passer cette furie, et pendant ce temps

casa del nuncio). Cet établissement fut fondé en 1480 par un saint homme, alors nonce du pape. Le bâtiment fut reconstruit en 1790 par le cardinal Lorenzana; mais la tradition lui a gardé le même nom.

trouvez quelqu'un qui vous connaisse à Madrid et qui vous délivre d'une telle persécution; car il est impossible qu'il n'y ait pas dans la ville quelques personnes qui vous aient connu, soit au Mexique, soit à Séville quand vous y avez passé.

DON PEDRO. Il y a cent personnes à Séville; mais j'ignore si j'en trouverai à Madrid.

DOÑA VIOLANTE. Écrivez là-bas.

DON PEDRO. J'en ai le dessein, mais si pendant ce temps il se marie...

DOÑA VIOLANTE. Cela non, je vous l'assure. J'apporte chaque jour du pain frais dans cette maison; j'ai déjà une grande amitié avec la belle Serafina et je cause avec elle comme si elle était ma pareille. Je pourrai vous servir en ceci; tandis que vous chercherez vos témoins, je m'engage à persuader à votre dame de différer son mariage; crier ainsi, c'est vouloir tout perdre.

AGUDO. C'est une extravagance.

DON PEDRO. Si vous agissez de la sorte, belle villageoise, je vous en serai éternellement reconnaissant.

DOÑA VIOLANTE. La pitié que vous m'inspirez me fait agir ainsi sans que j'aie besoin d'une récompense.

DON PEDRO. Vous ne l'aurez pas moins.

DOÑA VIOLANTE. Ne donnez pas suite à vos prétentions avant d'avoir trouvé quelqu'un qui vous cautionne. Adieu.

AGUDO. Que le diable soit d'Arganda!

(Don Pedro et Agudo sortent.)

SCÈNE XI

DONA VIOLANTE, seule.

Il me suffit de savoir que mon ingrat est ici et qu'il passe son temps à tromper des jeunes filles. Depuis hier j'ai connu ce qu'est cette Serafina qui fait extravaguer l'Indien et que mon amant courtise. J'ai tourné la tête à don Juan et je vais l'enlacer, car il importe à mes desseins d'entretenir son espoir. Amour, au milieu de toutes ces intrigues, donne-moi cette audace prudente qui rendra célèbre à Madrid la paysanne de Vallécas!

(Elle sort.)

SCÈNE XII

Une rue où l'on voit une hôtellerie voisine de la maison de don Gomez.

DON VICENTE, AGUADO.

DON VICENTE. Toi à Madrid, traître! Qu'est devenue ma sœur? Elle a fui avec toi sans pudeur; tu sais son aventure et le nom de celui qui m'a offensé. Dis-le-moi, ou, vive Dieu! je commence par toi ma vengeance.

AGUADO. Retenez, seigneur, votre colère et votre épée. Il est vrai que je partis avec la señora pendant cette même nuit où vous ne la trouvâtes plus au logis, parce que, trompée par les promesses d'un soldat de Flandre, elle lui avait abandonné en échange de ses paroles et de ses lettres sa réputation et son honneur; séduite par ses boutons d'or et par les plumes légères qui s'envolèrent avec lui, elle dut ap-

prendre de moi, quoique trop tard, son châtiment, et que celle qui se fie sur des plumes ne recueille que du vent. Nous sortîmes de Valence; mais n'allez pas croire que son malheur lui ait à ce point fait perdre l'esprit qu'elle ait livré son nom à la médisance en suivant cet amant jusqu'ici. Ne voulant pas vivre déshonorée sous vos yeux à Valence (un cœur noble pense toujours que chacun devine son secret), et s'abandonnant à ma prudence, elle m'accompagna jusqu'à Monviédro, où, dans lé cloître royal de Santa-Matrona, elle conta son aventure à l'abbesse, qui est sa tante. Enfermée là, elle passe chaque jour à pleurer, maudissant la femme qui croit à la loyauté des hommes. Je lui promis de me rendre sans retard à Madrid pour chercher don Pedro de Mendoza ou plutôt don Gabriel de Herrera, qui cache sous ce premier nom son nom véritable pour mieux tromper. Dieu voulut que dans la même hôtellerie où je suis descendu à Madrid, l'auteur de votre offense se trouvât logé. Croyant entrer dans ma chambre, j'entrai dans la sienne et je vis sur une table des lettres de votre sœur qu'elle lui écrivit de Valence. Par quelques papiers mêlés avec ces lettres, et que je lus par curiosité, je sus qu'il se nommait don Gabriel de Herrera, qu'il était capitaine en Flandre, qu'il avait tué un Allemand de qualité et que, fuyant le châtiment et poussé par la crainte, il s'était réfugié à Madrid avec des lettres de recommandation. C'est la vérité pure; et afin que vous sachiez si je dis vrai ou si je mens, attendez-moi un peu, je vous apporterai ces papiers, qui lèveront tous les doutes.

(Il entre dans l'hôtellerie.)

SCÈNE XIII

DON VICENTE, seul.

Honneur, si telle est la vérité, donnez-moi pour récompense le repos que j'ai perdu! Si ce capitaine est digne de moi et qu'il rende à ma sœur l'honneur qu'il lui a ravi, il sera mon beau-frère au lieu d'être mon ennemi.

SCÈNE XIV

DON VICENTE, AGUADO, sortant de l'hôtellerie avec des papiers.

AGUADO. On avait laissé la chambre ouverte en tournant la clef sans que le pène fût entré dans la gâche. Cette lettre n'est-elle pas de doña Violante? Et ces vers, ne lui sont-ils pas adressés? Voyez aussi cette autre lettre, elle vous apprendra le nom de ce faux don Pedro, la mort du Tudesque, l'arrivée de don Gabriel à Madrid, et prenez meilleure opinion de ma loyauté. (Don Vicente lit les papiers qu'Aguado lui a remis. — A part.) j'ai bien fait de me loger dans la même hôtellerie que don Pedro. Quoique je sache bien que le pauvre Indien est innocent, en attendant que l'autre se montre, j'apaiserai la fureur valencienne de mon maître, que ce soit ou non au détriment de don Pedro de Mendoza. Et puisque j'ai inventé que la demoiselle est à Monviédro, c'est une affaire entre eux.

DON VICENTE. Mon voyage n'aura pas été sans fruit. A Madrid, n'est pas prudent qui vide par les armes une affaire d'honneur; les voisins interviennent, et par leurs cris ils font perdre de vue la vérité. Il vaut mieux avoir recours à la justice, et en le faisant arrêter sans risques, se moquer de ce

qu'en dira le monde. Va me chercher tout de suite un alguasil.

AGUADO. Je reviens à l'instant avec lui. (*A part.*) Que le Mexicain me pardonne! cette ruse me sauve la vie, et sauve l'honneur à ma maîtresse!

(Ils sortent.)

SCÈNE XV

DON PEDRO, AGUDO.

DON PEDRO. Agudo, est-ce bien là l'Espagne? Est-ce bien la Castille et sa capitale tant vantée aux Indes pour sa bonne foi? Ceux qui venaient d'Espagne chez nous nous disaient que la fourberie et le mensonge étaient les fruits de notre pays. J'en fais moi-même l'expérience, puisqu'à peine arrivé à Madrid, mon bonheur se perd dans les labyrinthes de Crète; je n'y trouve ni la simple honnêteté ni l'amitié durable. Tous les habitants de cette ville sont autant de chevaux de Troie. Qu'ai-je à faire, méprisé, sans crédit et sans bien, passant pour un fou dans la maison de don Gomez?

AGUDO. Agir au lieu de gémir, seigneur. C'est jour de courrier; écrivez à Séville à quelqu'un qui vienne témoigner qui vous êtes, afin que vous puissiez détruire les inventions de votre ennemi. Le capitaine du navire qui vous a amené est un autre vous-même; il fut l'ami de votre père; vous avez mangé à sa table pendant la traversée. Lui et ceux qui vous connaissent dévoileront cette trame formée de tant de mensonges. Allez trouver les marchands de cette ville à qui sont adressées les lettres que vous avez apportées des Indes, afin que celui qui vous prend votre maîtresse ne puisse vous prendre votre argent. C'est ainsi que vous sortirez de peine.

SCÈNE XVI

DON PEDRO, AGUDO, DON VICENTE, puis DON GOMEZ, DON GABRIEL, DON JUAN, DOÑA SERAFINA, DOÑA VIOLANTE et CORNÉJO.

DON VICENTE, à part. Que le ciel me protége! si c'est là l'infâme auteur de mon affront, vengeance, retenez mon épée! La prudence à plus à faire ici que le courage.

DON GABRIEL. Vit-on jamais une pareille insolence? Laissez-moi, seigneur don Gomez.

DON JUAN. Calmez-vous!

DON GABRIEL. Que je me calme! C'est vous qui me le conseillez, don Juan? Vive Dieu!...

CORNÉJO, bas à son maître. Quel est votre dessein? Pourquoi cherchez-vous don Pedro?

DON GABRIEL. Qu'il y ait à Madrid un homme capable d'une telle friponnerie! qu'il ose affirmer que je ne suis pas don Pedro!

CORNÉJO, à part, à son maître. Ne faites pas une telle poussière, elle va nous entrer dans les yeux.

DOÑA SERAFINA. Que mes larmes désarment votre colère, don Pedro!

DON GOMEZ. Toi aussi, Serafina, tu es venue?

DOÑA SERAFINA. L'amour brave tous les dangers. Je crains quelque malheur pour mon époux, qui court après ces fous et qui emporte mon âme avec lui.

DOÑA VIOLANTE, à part. O ciel! dans quel labyrinthe s'est égaré mon amour! Où veut en venir mon ingrat amant, qui enchaîne les mensonges comme autant d'anneaux pour sa

perte et pour la mienne? Je suis ses pas comme une ombre, parceque sa présence est l'aimant qui attire les fers de mon amour. Que le bonheur vienne un jour les dorer!

DON JUAN. Charmante villageoise, que faites-vous ici?

DOÑA VIOLANTE. Je meurs, seigneur don Juan, de me trouver au milieu de ces disputes et de ces querelles. Pardieu! nous allons voir comment tout cela finira.

DON JUAN. Vous avez en tout du discernement.

DOÑA VIOLANTE. C'est ainsi dans notre village. (A part.) Ciel! mon frère est ici; s'il m'aperçoit, ma mort est certaine. O ma robe de bure! O mes habits de paysanne, je vous donne ma vie à garder!

DON GABRIEL, à don Pedro. Est-ce vous qui, au détriment de ma réputation et de ma noblesse, prétendez usurper mon nom et mes qualités? Est-ce vous qui prétendez arriver de la Nouvelle-Espagne, et qui osez avancer que je vous ai dérobé votre fiancée, votre nom et votre bien; vous qui vous appropriez le blason de Mendoza que j'héritai de mes pères, et qui affirmez que je suis don Gabriel de Herrera, que je me suis enfui de la Flandre, que j'ai déshonoré une femme noble à Valence et autres fourberies de ce genre?

DON PEDRO. A une pareille audace, pour ne pas dire à une pareille impudence, l'épée répondrait mieux que la langue. Non-seulement j'affirme cela, mais j'ajoute que vous n'êtes pas même don Gabriel, quoi qu'en disent vos papiers peut-être falsifiés. Comment un homme si vil pourrait-il être issu d'un sang noble quand il se pare du nom d'autrui? Voler dans une hôtellerie des qualités que vous donnez pour vôtres, comme vous l'avez fait avec moi, ce ne sera pas, sans doute, chose nouvelle pour vous. Mais à quoi servent des raisons à celui qui n'en tient pas compte? Que mon épée vienne en aide à mon droit!

(Il tire son épée.)

DON GABRIEL. Vit-on pareille extravagance! Cet homme est positivement fou; mais une correction le guérira. Éloignez-vous, ma Serafina; laissez-nous, don Juan.

DON JUAN. Cette offense ne peut vous atteindre. C'est une plaisanterie et un passe-temps.

DON GOMEZ. Je suis sûr de vous, Serafina est satisfaite, l'imposture est connue. Qu'y a-t-il donc qui puisse exciter votre colère?

SCÈNE XVII

LES MÊMES, UN ALGUASIL, AGUADO.

AGUADO, à don Vicente. L'alguasil que vous avez demandé.

L'ALGUASIL. Je suis informé du cas. Qui faut-il arrêter?

DON VICENTE. Ce trouble-fête de l'Espagne. Je ne trouve pas de nom qui lui convienne mieux.

L'ALGUASIL. Hidalgo, rendez vos armes.

DON PEDRO. Moi?

L'ALGUAZIL. A qui croyez-vous que je parle? Suivez-moi en prison.

AGUDO, à part. Y a-t-il ici quelque église?

L'ALGUASIL. Holà! Retenez ce laquais.

CORNÉJO. Au nom du roi!

AGUDO, à Cornéjo. Tiens, c'est toi?

CORNÉJO. Moi-même.

AGUDO. Veux-tu me changer avec un autre comme pour les valises?

DON PEDRO. Quelles sont ces nouvelles persécutions, cruelle Espagne? Quel crime ai-je commis? S'agit-il d'une rixe, d'une mort ou d'une dette?

L'ALGUASIL. De tout cela à la fois.

DON PEDRO. Que dites-vous?

L'ALGUASIL. La dette est envers une jeune fille, la mort est celle d'un capitaine, et la rixe, la voici. Les papiers que vous portez vous condamnent.

DON VICENTE. Je suis la partie et le tout; si je vous tenais à Valence, je punirais d'une autre façon votre insulte et mon affront.

DON GABRIEL. De quoi s'agit-il, seigneur cavalier?

DON VICENTE. De choses qu'on ne croirait pas et qui pourtant existent. D'après ce que je viens d'entendre, cet homme est don Gabriel de Herrera, l'usurpateur du nom de Mendoza, qui a jeté le mépris sur ma sœur et que nous cherchons tous deux.

DON PEDRO. En quoi vous ai-je offensé? Il y a trois semaines à peine que je débarquai à San Lucar (plût à Dieu que ses sables m'eussent englouti!); comment en si peu de temps ai-je pu vous faire une offense? Celui dont vous avez à vous plaindre est ce traître qui veut m'enlever ma femme après m'avoir enlevé mon nom et mon bien.

DOÑA SERAFINA. L'invention n'est pas mauvaise.

DON PEDRO. Agudo, comment ne dis-tu pas tout ce que tu sais?

AGUDO. Quand cela sera nécessaire, je parlerai; car lutter contre tant de langues, c'est lutter contre le vent.

DON PEDRO. Vous, belle boulangère, ne savez-vous rien?

DOÑA VIOLANTE. Moi! que voulez-vous que je sache? Je ne vous ai vu de ma vie.

DON PEDRO. Quelle confusion! (A Aguado.) Vous, hidalgo, n'étiez-vous pas présent dans ce village, où vous avez connu le troc de nos valises?

AGUADO. Dans un village, moi, avec vous? Je ne m'étonne plus si l'on vous prend pour un fou! Moi, avec vous?

DON PEDRO. A Vallécas.

AGUADO. Où est située cette ville?

DON PEDRO. Que la foudre tombe et m'incendie!

L'ALGUASIL. Venez tous les deux en prison.

(Il emmène don Pedro et Aguado.)

SCÈNE XVIII

LES MÊMES, moins L'ALGUASIL, DON PEDRO, AGUDO.

DOÑA VIOLANTE, à part. Pour délivrer mon ingrat, j'ai feint d'ignorer ce que j'ai vu; l'amour est plus fort que l'outrage.

DON GOMEZ. Singulier embrouillement!

DON GABRIEL. Maintenant, aucun soupçon ne pourra plus m'atteindre.

DON GOMEZ. Qui en eut jamais sur vous!

DOÑA SERAFINA. J'ai dit tout de suite que c'était un fourbe. Jésus! qu'on souffre une pareille chose à Madrid!

DON VICENTE. Adieu, seigneur cavalier.

DON GABRIEL. Adieu. Usez de notre maison, et que tout cela finisse selon vos désirs.

DON VICENTE, à don Gomez et à don Juan. Seigneurs, je vous baise les mains.

(Il sort.)

DOÑA VIOLANTE, bas. Aguado!

AGUADO. Señora!

DOÑA VIOLANTE. Viens me voir.

AGUADO. Quand?

DOÑA VIOLANTE. Demain.

AGUADO. J'irai.

(Il sort.)

DON JUAN, à dona Violante. Comment, vous partez, Thérèse?

DOÑA VIOLANTE. Ne vous paraît-il pas qu'il est l'heure?

DON JUAN. Quelle que soit l'heure, il ne fait pas nuit là où vous êtes.

DOÑA VIOLANTE. Voulez-vous dire que je suis un soleil ou une lanterne?

DON GABRIEL, à part, à Cornéjo. Tout va bien.

CORNÉJO. Dépêchez vos amours, car j'ai mille tremblements dans le cœur.

(Don Gomez sort avec doña Serafina, don Gabriel et Cornéjo.)

SCÈNE XIX

DOÑA VIOLANTE, DON JUAN.

DON JUAN. Voulez-vous que je vous accompagne?

DOÑA VIOLANTE. Pourquoi? mon village est proche; la bourrique vient comme un plomb, mais elle retourne comme une plume. Votre Grâce peut se promener sous les balcons, il n'en manque pas ici.

DON JUAN. Je me promènerai dans votre souvenir; rien à Madrid peut-il vous être comparé?

DOÑA VIOLANTE. Vraiment!

DON JUAN. Vous me quittez?

DOÑA VIOLANTE. Vous restez?

DON JUAN. Dans l'ombre.

DOÑA VIOLANTE. Que Dieu vous éclaire.

DON JUAN. Que m'ordonnez-vous?

DOÑA VIOLANTE. De souper et de dormir.

DON JUAN. Je ne le pourrai pas.

DOÑA VIOLANTE. A cause de quoi?

DON JUAN. A cause de vous.

DOÑA VIOLANTE. Suis-je donc la diète?

DON JUAN. De mes désirs.

DOÑA VIOLANTE. Sont-ils nombreux?

DON JUAN. Quand je vous regarde.

DOÑA VIOLANTE. Et en mon absence?

DON JUAN. Ce sont mille tourments.

DOÑA VIOLANTE. Qui les cause?

DON JUAN. La paysanne de Vallécas.

TROISIÈME JOURNÉE

SCÈNE PREMIÈRE

Une salle dans une hôtellerie de Madrid.

DOÑA VIOLANTE, en costume de dame, DON LUIS, AGUADO.

DOÑA VIOLANTE. Comptant sur la courtoisie d'un gentilhomme et remettant mon sort entre vos mains, je vous ai prié, seigneur, de m'accorder la faveur de votre visite. J'ai appris que vous étiez le cousin de don Gabriel de Herrera, et j'espère recouvrer l'honneur qu'il m'a ravi.

DON LUIS. Quand cette démarche n'aurait pour moi d'autre intérêt que celui de vous voir, madame, et quand je ne devrais vous rendre que plus tard les services que vous me demandez, je m'estimerais heureux et digne d'envie si je puis vous être utile. Quelle plus belle récompense y a-t-il que de servir une personne aussi belle? Je suis en effet le cousin de don Gabriel; je sais qu'il est à Madrid et qu'il a donné parole à une certaine doña Violante qu'il a quittée, rompant sans délicatesse ses relations avec elle; je sais que le frère de la dame, venu tout exprès pour le punir, l'a fait emprisonner, et que soit par amour, soit faute de jugement, il tâche de persuader à une certaine doña Serafina, jeune fille belle, riche et noble dont il sollicite la main, qu'il est

don Pedro de Mendoza, et qu'il vient d'Amérique. Simulant un échange de valises, source de toute cette confusion, il trompe tout le monde. Son frère aîné est mort à Grenade, il y a un mois, et comme on le croit en Flandre, on lui a adressé, pour l'avertir, deux plis relativement au majorat de trois mille ducats et plus dont il hérite; une autre lettre l'attend à la maison. J'ai appris en même temps que la justice avait mis la main sur lui; mais comme je ne l'ai jamais vu et que je professe le métier des armes depuis mon enfance, jusqu'à ce que je sache lequel des deux est mon cousin, je ne me suis pas fait connaître de lui et ne lui ai point parlé. Je partage pourtant l'opinion commune, qui suppose que don Gabriel est celui qui est en prison, et don Pedro de Mendoza celui qui est en possession du nom et des biens.

DOÑA VIOLANTE. Il n'en faut pas douter.

DON LUIS. Puisque vous le dites, mon doute serait peu courtois. Mais que don Gabriel dédaigne votre amour, vive Dieu! pour cela seul je suis prêt à le méconnaître! car ce serait une faute de le bien traiter, puisqu'il nous a offensés tous les deux en vous offensant. Quand votre gracieuse présence ne l'obligerait pas, comme gentilhomme, à un juste retour, votre voyage de Valence à sa recherche aurait dû être un motif suffisant pour qu'il payât libéralement, capital et intérêts, ce qu'il doit à votre honneur déloyalement compromis. Je me charge de vous venger, quand même le cruel voudrait payer de son sang impur l'affront qu'il vous a fait publiquement. Je le contraindrai à remplir sa promesse; ce serait une double honte de la rompre comme gentilhomme et de ne pas l'accomplir comme soldat.

DOÑA VIOLANTE. Vous avez prévenu mes plaintes, et puisque vous me comprenez si bien, je peux retrouver par vous ce que j'ai perdu. En vous, seigneur don Luis, je place toute mon espérance.

DON LUIS. Si vous agréez mon offre, ou vous serez vengée, ou vous retrouverez l'honneur. Je cours à la prison voir votre ingrat débiteur, et s'il sait reconnaître les preuves de votre amour, il sera facile de détruire cette intrigue et de le délivrer, car j'ai des amis à Madrid qui peuvent lui venir en aide.

DOÑA VIOLANTE. Je vous donne avis que mon frère est à Madrid, qu'il y est venu pour le chercher, et qu'il importe que ma présence ici ne lui soit point révélée.

DON LUIS. Ne craignez rien, belle Violante; puisque j'ai vu la beauté qu'il ose dédaigner, ou je ne serai plus son parent, ou il vous épousera.

DOÑA VIOLANTE. Merci de la faveur que vous m'accordez; tout finira bien puisque vous êtes mon appui. J'assiste ce matin au mariage d'une belle paysanne à Vallécas...

DON LUIS. Elle ne brille pas auprès de vous, madame, et elle a été bien imprudente de vous y inviter.

DOÑA VIOLANTE. Don Luis, cette paysanne peut soutenir la comparaison avec les dames de Madrid. Elle m'a donné l'hospitalité chez elle (parce que, ainsi cachée, je pouvais apprendre ce qui se passait et connaître la belle Circé qui enchante don Gabriel), et je veux payer de cette façon le service que je lui dois.

DON LUIS. Il faut que je tente un expédient. Si j'amenais don Gabriel à Vallécas, et que je l'obligeasse à vous offrir sa main, ne serait-ce pas bien joué?

DOÑA VIOLANTE. Le témoin du mariage alors deviendrait la mariée.

DON LUIS. Laissez-moi faire. Si je puis obtenir qu'on le laisse libre sous caution, toute cette intrigue sera déjouée et j'aurai calmé les craintes de votre amour. Mais je dois retourner là-bas pour le délivrer.

DOÑA VIOLANTE. Ce que vous tentez sera difficile.

DON LUIS. Mes amis montreront leur crédit. Quand ils sauront que le prisonnier est mon cousin, ils m'accorderont la faveur de lui fournir une bonne caution. Demain retrouvons-nous tous deux ici, j'y reviendrai pour vous.

DOÑA VIOLANTE. Ne lui dites rien.

DON LUIS. Cela va de soi. Adieu.

DOÑA VIOLANTE. Adieu.

(Don Luis sort.)

SCÈNE II

DOÑA VIOLANTE, AGUADO.

AGUADO. A quel propos toute cette complication?

DOÑA VIOLANTE. Quand tu auras vu le résultat, tu diras que la femme est tout invention.

AGUADO. Si c'est don Pedro qui est prisonnier, pourquoi le faire délivrer pour don Gabriel?

DOÑA VIOLANTE. Je t'avoue que j'ai pitié de lui et que j'ai peur qu'il ne perde l'esprit. Et puis sa mise en liberté ne peut me nuire, car une fois dehors, il prouvera son identité et créera de nouveaux embarras, ce qu'il ne pourrait faire s'il restait en prison.

AGUADO. Mais pourquoi l'avez-vous accusé auprès de don Luis? Pourquoi avez-vous dit qu'il vous avait signé une promesse de mariage, et que vous étiez venu ici pour lui? Pourquoi avez-vous accepté qu'il l'amenât à Vallécas pour vous épouser?

DOÑA VIOLANTE. Je n'ai pas trouvé de meilleur moyen pour exciter don Luis et pour hâter la délivrance de don Pedro.

AGUADO. Et là-bas, que ferons-nous d'eux?

DOÑA VIOLANTE. Laisse-moi agir.

AGUADO. Une femme est un démon. Vous m'avez ordonné de louer ce logis fastueux...

DOÑA VIOLANTE. Dans l'occasion, ce qu'on paye cher est à bon marché.

AGUADO. Vous quittez pour un jour vos habits de paysanne, et pour ce seul moment vous dépouillez une boutique et vous occupez trois tailleurs. Je ne puis vous comprendre.

DOÑA VIOLANTE. De curieux tu deviens sot. Tant que j'aurai des bijoux à vendre, ne t'inquiète pas de mes dépenses et ne prétends jamais en savoir plus que je n'en dis. Fais-moi venir don Juan.

AGUADO. Vous voulez lui jouer un autre tour?

DOÑA VIOLANTE. Un bon. Je l'ai avisé qu'une dame mexicaine l'attendait ici.

AGUADO. Et il viendra?

DOÑA VIOLANTE. Oui.

AGUADO. Il était à sa porte, et ses yeux vous cherchaient partout; il ne passait pas une paysanne qu'il ne crût apercevoir sa belle boulangère.

DOÑA VIOLANTE. Il jeûnera aujourd'hui s'il attend le pain que Thérèse lui pétrira.

AGUADO. Mais ne vous reconnaîtra-t-il pas, vous ayant vue tant de fois?

DOÑA VIOLANTE. La toilette noble que je porte ne me donne-t-elle pas un tout autre air? Une femme, en changeant de robe, change de visage.

AGUADO. Les femmes opèrent de rares prodiges, puisque de quatre petits pains de couleur elles savent tirer vingt visages. Mais voici déjà don Juan. Quelle nouvelle trame avez-vous donc préparée?

DOÑA VIOLANEE. Elle est ingénieuse. Entre là.

AGUADO, à part. Le diable a trompé Ève; mais qu'il essaye de tromper une maîtresse, il sera battu.

(Il sort.)

SCÈNE III

DOÑA VIOLANTE, DON JUAN.

DON JUAN. Le désir de savoir... (A part.) Ciel! que vois-je? N'ai-je pas déjà rencontré cette femme? (Haut.) Le désir de savoir quelle peut être la cause de l'honneur que vous me... (A part.) N'est-ce pas la paysanne qui a fait tant d'impression sur mon cœur? (Haut.) Je dis donc que le désir de vous obliger m'a conduit ici... (A part.) C'est tout son portrait. Quoique le costume m'avertisse de mon erreur, j'en dois croire son visage et mes yeux. (Haut.) Le désir dont je parlais a hâté ma visite; je voudrais donc que...

DOÑA VIOLANTE. Vous êtes agité, seigneur, asseyez-vous; prenez ce fauteuil, remettez-vous et parlez ensuite.

DON JUAN. Ne vous étonnez pas; votre beauté est telle que j'en suis troublé. Si je ne me trompe, madame, je vous ai vue ailleurs et je vous ai parlé, je ne sais où.

DOÑA VIOLANTE. Il se peut bien, si vous avez été au Mexique.

DON JUAN. Ce n'est pas à Madrid?

DOÑA VIOLANTE. J'en doute.

DON JUAN. Pourtant ma vue et mon cœur ne me trompent pas.

DOÑA VIOLANTE. Comment cela se pourrait-il, puisque la flotte qui vient d'arriver m'a ramenée; puisqu'il n'y a pas deux semaines que je suis dans cette ville et un mois que j'ai quitté Séville, et que depuis mon arrivée je ne suis sortie

de mon appartement qu'en carrosse ou en chaise, avec les rideaux baissés?

DON JUAN. Il y a des beautés qui se ressemblent, et l'amour, qui a la vue courte, est exposé à commettre des erreurs. J'ai pu me tromper. Dites-moi donc en quoi je puis vous être utile.

DOÑA VIOLANTE. Je voudrais vous voir détrompé.

DON JUAN. Je le suis.

DOÑA VIOLANTE. Vous ne l'êtes pas de ce dont je veux vous aviser, et cela est plus important, don Juan, que vous ne pensez. J'y suis intéressée, et je dois vous confesser que votre honneur est engagé dans l'affaire à votre insu. Vous avez pour hôte un certain don Pedro de Mendoza qui se marie, dit-on, avec un beau séraphin dont les grâces l'ont enflammé.

DON JUAN. Ma sœur est belle et riche, quoique devant vous tout éloge soit vain. Ils doivent être unis quand on aura éclairci certain doute qui a fait obstacle jusqu'ici; mais tout s'arrangera bientôt.

DOÑA VIOLANTE. Et quel profit vous en reviendra-t-il si le prétendu dont vous êtes si satisfait est déjà marié aux Indes?

DON JUAN. Don Pedro marié?

DOÑA VIOLANTE. Sans doute, ou tout au moins fiancé; je ne viens en Espagne que parce que j'ai de lui une promesse de mariage. Je lui ai donné des gages de mon amour; en fortune comme en qualité je le vaux, si je ne le surpasse pas, et ma résolution est telle que j'ai osé le suivre jusqu'ici. Jugez vous-même s'il est mon égal. Je me nomme doña Inès de Fuen-Mayor, et mon aveugle amour a plus de blason que de bonheur; je descends des conquérants du Mexique, qui m'ont légué leurs biens et leur valeur. Le traître don Pedro,

après m'avoir vainement courtisée pendant un an et après avoir éprouvé mes refus, publia partout qu'il m'avait déshonorée; des gouttes d'eau qui tombent sans cesse sur un rocher finissent par le briser, fût-il de diamant. A peine eut-il savouré cette satisfaction de son amour, qu'il partit; un ingrat débiteur paye tard et oublie tôt. Son père avait concerté par lettres, à ce qu'il paraît, avec le vôtre, d'établir cet homme volage qui mérite le mépris de tous; ignorant mon malheur, il le fit embarquer pour l'Espagne, laissant mon honneur suspendu parmi les flots de la mer, qu'il croyait devoir être leur tombeau. Je connus sa perfidie et je m'embarquai en secret pour le suivre. J'arrivai dans cette ville, et au milieu de cette Babel confuse je m'informai de vous; je sais aujourd'hui que vous prêtez les mains à ce mariage et que vous allez donner à mon séducteur l'occasion de tromper aussi doña Serafina, car à peine l'aura-t-il épousée qu'il fuira de Madrid, et il épousera autant de femmes qu'il visitera de provinces. Si vous ne me croyez pas, ce portrait, tout muet qu'il est, me servira de témoin; quoique ce soit le portrait de mon ennemi, il n'est pas aussi discourtois ni aussi ingrat que lui, puisque pour me consoler il m'a accompagné jusqu'ici; cet autre portrait pourra me donner crédit auprès de vous : c'est le mien que l'inconstant m'a renvoyé. Vous pouvez juger maintenant l'injure sur laquelle je fonde mes prétentions, à moins que celui qui vient de l'autre monde ne soit en droit de prendre une nouvelle femme dans celui-ci.

DON JUAN. Je voudrais tenir en face votre offenseur, par Dieu! et je le punirais, autant pour ce qui vous regarde que pour ce qui me touche. Puisque vous ressemblez à celle que j'aime, votre vengeance est la mienne. Vous verrez aujourd'hui, madame, son inconstance châtiée, ainsi que le peu de respect qu'il a montré pour notre famille.

DOÑA VIOLANTE. Calmez-vous et soyez prudent, le remède

que j'ai choisi est plus sage et plus secret. A quoi sert-il que vous lui donniez la mort si vous ne me rendez pas l'honneur, et si, par vous, je perds mon époux? Puisque je ressemble tant à la dame que vous dites, si elle est la cause de la faveur que vous m'accordez, et que j'accepte par courtoisie, dissimulez vos doutes et ne lui laissez pas voir que vous connaissez sa conduite; vous sortirez bientôt de peine par mes soins, et moi je sortirai de souci; je ne vous dis pas comment, jusqu'à l'exécution de mon projet.

DON JUAN. J'admire votre assurance.

DOÑA VIOLANTE. Il s'agit de ma réputation, de voir punir mon injure et finir mes pleurs.

DON JUAN. Je me contiendrai pour vous.

DOÑA VIOLANTE. Que tout reste entre nous; cette maison est la vôtre.

DON JUAN. Je suis votre esclave. Adieu.

(Il sort.)

SCÈNE IV

DOÑA VIOLANTE, AGUADO, rentrant.

AGUADO. Tout s'embrouille à merveille. Que manque-t-il maintenant? Avez-vous encore en réserve quelque mensonge?

DOÑA VIOLANTE. Il faut que je redevienne paysanne.

AGUADO. Votre esprit est un dédale; tantôt boulangère, tantôt une feinte Indienne, tantôt la véritable Violante. Où diable allez-vous chercher tant d'inventions et de fourberies?

DOÑA VIOLANTE. Tout cela importe à mon repos.

AGUADO. Quelle planète fantasque règne donc cette année?

DOÑA VIOLANTE. L'amour, qui conspire pour moi ! Silence ! tu verras ce qui va se passer.

AGUADO. Que le diable soit de la femme !

DOÑA VIOLANTE. Ferme tout maintenant dans cette maison, et tu emporteras tout à l'heure ces vêtements, que je vais quitter. Donne-moi mes habits de paysanne.

AGUADO. Vous en savez plus long que la donzelle Théodore.

DOÑA VIOLANTE. Où sont les balais ?

AGUADO. Il y en a une charretée entière, de quoi balayer cent maisons.

DOÑA VIOLANTE. Je vais m'habiller, car don Juan attend sa Thérèse.

(Ils sortent.)

SCÈNE V

La rue et la maison de don Gomez.

DON GABRIEL, CORNÉJO.

DON GABRIEL. Je veux lui prendre sa femme, mais non son bien, Cornéjo, car je suis, que don Pedro le sache bien, gentilhomme avant d'être amoureux ; comme amoureux, je tends mes filets ; mais comme gentilhomme je suis désintéressé.

CORNÉJO. Vous avez recours à un terrible expédient, seigneur ; si vous rendez l'argent, nous n'aurons plus de quoi faire figure, et sans argent, plus d'espoir pour votre amour, qui ne s'est appuyé jusqu'à présent que sur lui, car c'est pour les joyaux que vous lui donnâtes que votre Serafina vous adore. Si vous coupez court aux cadeaux, ses faveurs prendront fin ; tout séraphin a les ailes dorées. Je ne vous conseille pas une extravagance aussi solennelle.

DON GABRIEL. Toute cette maison me regarde comme son maître, Cornéjo. Don Gomez, en attendant l'argent que je lui ai annoncé...

CORNÉJO. De l'argent?... Donnez-lui de l'étain.

DON GABRIEL. Il me prie libéralement d'user à ma fantaisie de tout ce qu'il possède, et il ne veut pas que, perdant le prix de la façon, je vende ces bijoux au poids. J'ai écrit à don Antonio comment je suis arrivé dans cette ville; depuis trois ans je n'ai pas touché ma pension; il m'enverra donc à bref délai des fonds qui maintiendront sur pied l'édifice que j'ai élevé, en attendant qu'il s'écroule.

CORNÉJO. Cela sera ainsi s'il paye mieux que par le passé.

DON GABRIEL. Mon frère a toujours fait honneur à mes affaires; ce n'est pas un prodigue comme les autres; il dépense peu et reçoit beaucoup, il s'est enrichi de cette façon parce qu'il est rangé depuis son enfance. Il m'aime bien et il n'a pas d'autre frère ni d'autre héritier que moi. En attendant qu'il m'envoie des fonds, il faut punir le vieux et mettre fin à cette chimère.

CORNÉJO. En lui donnant plus d'explications vous tombeberez par terre avec toute la machine.

DON GABRIEL. La troisième publication des bans a lieu demain, et je crois que c'est le soir que l'on nous marie.

CORNÉJO. Cet incident est inévitable. Si don Pedro produit les témoins qu'il attend de Séville, s'il prouve son identité par leur moyen, nous quitterons la ville, pour nous débarrasser d'eux sans tambour ni trompette, et plaise à Dieu que nous ne nous cassions pas le nez!

DON GABRIEL. Nous serons mariés quand ils arriveront. Il faut, pour le moment, trouver quelqu'un qui feigne d'arriver de Grenade.

CORNÉJO. Y a-t-il un nouveau piége tendu?

DON GABRIEL Il doit aller parler à don Pedro sans se laisser reconnaître.

CORNÉJO. Je le chercherai.

DON GABRIEL. Avec des lettres dans lesquelles don Antonio lui souhaitera la bienvenue en réponse à mes lettres.

CORNÉJO. Les prisonniers se donneront au diable.

DON GABRIEL. Les bijoux, les lingots, les piastres et les autres brimborions qu'il a rapportés des Indes valaient à peu près quatre mille ducats; les joailliers que j'ai vus les estiment à cette valeur. J'ai redemandé au vieux une partie de ces objets; je remettrai à notre homme leur prix en or, et il dira que don Antonio envoie cette somme de Grenade à son frère.

CORNÉJO. Mauvais conseil.

DON GABRIEL. Celui qui aime vit d'intrigues; j'en profite, je lui prends sa femme mais non pas son argent.

CORNÉJO. Si vous l'avez ainsi résolu, j'ai ici un cousin-germain, homme de bien et Asturien; je vous l'amènerai, et il portera cet argent au prisonnier en disant qu'il est arrivé hier de Grenade; mais, pour Dieu! c'est une extravagance que vous faites là!

DON GABRIEL. Je sais ce que je fais. Mais voici don Juan, mon beau-frère. Va et amène-moi ce parent.

CORNÉJO. Je vais le chercher.

(Il sort.)

SCÈNE VI

DON GABRIEL, DON JUAN.

DON JUAN, à part. Un gentilhomme tromper ainsi! Si je n'avais donné ma parole à doña Inès, je le punirais aujourd'hui même de son ingratitude. Mais le voici.

DON GABRIEL. Don Juan, pourquoi marchez-vous tout pensif?

DON JUAN. Je ne sais pourquoi je suis triste.

DON GABRIEL. Vous rêvez à une femme?

DON JUAN. Je ne m'abandonne pas à ces chimères; passer son temps à cela, c'est le perdre. Les affaires sont plus sérieuses.

DON GABRIEL. Mon esprit est pourtant tout rempli de ma Serafina, et différer ce mariage c'est avancer ma mort.

DON JUAN. Puisque vos bans sont publiés et que vous vous mariez demain, que craignez-vous?

DON GABRIEL. Ma mauvaise destinée, qui est grosse d'insomnies et qui peut me perdre à chaque instant.

DON JUAN, à part. Le malfaiteur doute toujours; tout est remords dans le crime.

DON GABRIEL. Je vais voir ma Serafina.

SCÈNE VII

DON JUAN, seul.

Folle imagination! est-il possible que vous vous trompiez et que ce qu'ont vu les yeux, la bouche, le nie?... Mon cœur, c'est à vous de chasser le fantôme; vous avez toujours été vrai, dites-moi si l'Indienne doña Inès est ma belle porteuse de pain. Mon intelligence niera cette impossibilité, mais mon affection répondra que ma pensée est juste. Quoique ce rêve n'ait pas de fondement, le trouble que j'éprouvai en la voyant me dit que l'âme ne s'émeut pas sans un motif réel. La ressemblance aurait-elle produit en moi ce miracle en reflétant mon espérance dans ses yeux? C'est possible; mais comment en si peu de temps un tel changement?

Quoique le costume ait pu m'abuser, l'âme, qui est un esprit, s'est révélée à travers ses vêtements. Oui; mais quelle raison avait-elle de se travestir? Jalousie, si je vous écoute, vous répondrez que c'est pour garder sa foi à don Pedro. — Mais qui lui a donné ces vêtements? — Doute insensé; on trouve tout à Madrid. Et avoir ainsi remplacé son langage rustique par un langage noble? En changeant de manières et d'existence, un bon naturel change la bure en soie. Puisqu'elle passe tous ses instants à Madrid, pourquoi douterai-je? Mais hélas! amour fantasque, si vous êtes sophiste pour soutenir vos erreurs, faites que ma belle paysanne argumente pour vous et conclue en mettant fin à mes craintes par sa présence. Son absence aujourd'hui augmente ma jalousie.

DOÑA VIOLANTE, au dehors. Qui veut acheter des balais?

DON JUAN. Ah! ciel!

DOÑA VIOLANTE. Balais d'Arabie!

DON JUAN. O voix qui chantes mon bonheur et qui réveilles mon espérance, toi qui tues mes soupçons et dissipes mes craintes, je ne crains plus, je ne soupçonne plus; je ressuscite en t'écoutant!

SCÈNE VIII

DON JUAN, DOÑA VIOLANTE, portant des petits balais arabes.

DOÑA VIOLANTE. Le diable soit de Votre Grâce! Vous étiez là?

DON JUAN. Comme un martyr de votre absence. Comment le soleil dont les rayons me brûlent s'est-il montré si tard aujourd'hui?

DOÑA VIOLANTE. Je me suis querellée avec le vieux, et il ne m'a pas permis de venir plus tôt.

DON JUAN. Querellée?

DOÑA VIOLANTE. Et si le père et le fils ne m'ont pas battue, ç'a été de la chance.

DON JUAN. Je les tuerai.

DOÑA VIOLANTE. Le docteur les tuera, lui qui fait vivre le curé.

DON JUAN. Quel fut le motif de la querelle?

DOÑA VIOLANTE. Son obstination. Mais je n'ose rien vous dire, cela vous causerait de la peine, par ma foi!

DON JUAN. Comment?

DOÑA VIOLANTE. Si vous m'aimez bien, cela vous chagrinera d'apprendre qu'ils veulent me marier.

DON JUAN. Vous marier! Quand et avec qui?

DOÑA VIOLANTE. Quand? Demain de bonne heure, le curé l'a dit. Avec qui? avec Antoine, le fils de mon vieux maître, Blas Serrano. Comment? en joignant nos mains pendant que nous dirons oui. Mais que sert de joindre nos mains si on ne joint pas nos cœurs? Où? chez l'écrivain qui fait pour nous les écritures. Par qui? par la main du curé, en présence du sacristain.

DON JUAN. Et vous, qu'avez-vous répondu?

DOÑA VIOLANTE. Que depuis le jour où je vis les vilaines grimaces que faisait, en accouchant, la femme de Garrido, j'avais décidé de ne pas me marier.

DON JUAN. Enfin...

DOÑA VIOLANTE. Enfin, Antoine a pleuré, la marchande a eu du chagrin, la femme du barbier m'a suppliée... je me suis attendrie, et quand il m'a offert une belle robe cramoisie, j'ai dit oui entre les dents.

DON JUAN. Vous l'avez dit?

DOÑA VIOLANTE. En baissant les yeux.

DON JUAN. Alors, que me reste-t-il à faire?

DOÑA VIOLANTE. Sa Grâce veut se moquer. Pourrait-elle donc se marier avec moi?

DON JUAN. Pourquoi non?

DOÑA VIOLANTE. Votre parole que vous vous marieriez?

DON JUAN. Hélas! ne vous l'ai-je pas juré?

DOÑA VIOLANTE. C'est vrai, je ne m'en souvenais pas. Mais la journée n'est pas encore passée.

DON JUAN. Que la duplicité habite aussi sous la bure!

DOÑA VIOLANTE. Ne pleurez pas, vous verrez...

DON JUAN. Qu'ai-je à voir?

DOÑA VIOLANTE. Allez là-bas et donnez de la fiancée six réaux de plus; peut-être l'aurez-vous; c'est ainsi que tous les ans s'afferme le cabaret avec la boutique. Ne vous faites pas de chagrins, offrez; faites-en l'épreuve. Faut-il parler sérieusement?

DON JUAN. Jusqu'ici vous avez donc plaisanté?

DOÑA VIOLANTE. Quant à l'offre du mari, c'est vrai, et quant à avoir dit *oui*, quoique ce soit par force, c'est vrai aussi.

DON JUAN. Que reste-t-il alors?

DOÑA VIOLANTE. Que j'aime bien Votre Grâce et que s'il en est ainsi, on peut remédier à tout.

DON JUAN. Mettez à l'épreuve ma bonne volonté.

DOÑA VIOLANTE. S'il est vrai que vous m'aimez, vous pouvez le montrer demain. Vous direz que vous êtes l'un de mes témoins... On les attend à Vallécas, et amenez des amis prêts à tout; je crois qu'ils ne seront pas inutiles. Quand nous arriverons ensemble avec le curé, et que le licencié, comme c'est l'usage, nous demandera : « Voulez-vous Antoine pour époux, vous, Thérèse de Barroso? » Je lui répondrai : « De bien bon cœur je prendrai don Juan pour mari. »

Et si vous répondez : « Moi je vous prends pour femme, » nous serons aussi bien mariés qu'Adam et Ève. S'ils veulent nous chercher noise, ce sera le moment de jouer des mains; mais si les autres ont peur comme des vilains et s'ils s'enfuient, nous vivrons tranquillement, vous heureux et moi contente. Et si cela ne vous convient pas, prenez que j'ai parlé par la bouche d'une oie.

DON JUAN. Paysanne de mon cœur, quoique vous nous jettiez dans des aventures impossibles, je dirais même terribles pour qui n'aimerait pas, la colère de mon père, l'opinion de mes parents, le peu que je sais de votre position et de votre vie antérieure, et mille autres empêchements, votre empressement et ma volonté m'obligent à passer par-dessus tout. J'accepte votre moyen et je ne recule pas devant la difficulté. J'irai demain à Vallécas; préparez tout pour le mariage.

DOÑA VIOLANTE. Pardieu! vous êtes un homme de bien.

DON JUAN. Voici ma sœur qui sort. Allez avec Dieu!

DOÑA VIOLANTE. C'est mon amie; elle me prêtera ses parures pour que tout le village soit ébouriffé.

DON JUAN. Eh bien, je vous laisse avec elle; je vais prévenir les amis qui doivent m'accompagner. Que l'amour assure notre succès!

(Don Juan sort; doña Violante se retire et s'arrête au fond du théâtre.)

SCÈNE IX

DOÑA VIOLANTE, au fond, DOÑA SERAFINA, DON GABRIEL.

DOÑA SERAFINA. Croyez-moi, don Pedro, si pour vous les heures de retard sont des années, depuis l'instant où je vous ai vu, chaque jour que je passe loin de vous m'a paru un siècle.

DOÑA VIOLANTE, criant et comme si elle entrait. Veut-on des balais dans la maison ?

(Pendant toute la scène, doña Violante a la figure à demi cachée par sa mante.)

DOÑA SERAFINA. Des balais ?

DOÑA VIOLANTE. D'Arabie.

DOÑA SERAFINA. Eh ! Thérèse, quel est ce changement de métier ?

DOÑA VIOLANTE. Madame, une paysanne fait tous les métiers, et avec ça elle ne gagne pas son pain. Tantôt je vends du froment, tantôt des balais, et je vendrais même des chagrins si quelqu'un en voulait acheter.

DON GABRIEL. Vous, des chagrins ?

DOÑA VIOLANTE. Par boisseaux.

DON GABRIEL. Qui vous les donne ?

DOÑA VIOLANTE. Est-ce que je sais, moi ? Les méchants qui rôdent la nuit et trompent à tort et à travers ceux qui se sont fiés à eux. S'il n'y avait pas tant de sottes il n'y aurait pas tant de fourbes.

DON GABRIEL. Je ne vous comprends pas.

DOÑA VIOLANTE. Ça ne m'étonne point. (Criant.) Qui veut des balais ?

DON GABRIEL. Celle qui les vend donne envie de les acheter.

DOÑA VIOLANTE. Ceux qui veulent les acheter me donnent quelquefois l'envie de m'en aller.

DON GABRIEL. Sommes-nous donc si mal ensemble ?

DOÑA VIOLANTE. Les hommes ne sont pas de bons balayeurs.

DOÑA SERAFINA. Et surtout les gentilshommes amoureux.

DOÑA VIOLANTE. Je le dis aussi, quoique pourtant vous

m'ayez l'air, quand il vous prend fantaisie de balayer, d'être capable du premier coup de balai de jeter les gens dans un coin et de vous emparer de leur volonté.

DOÑA SERAFINA. Pointez cette ligne à la marge, don Pedro.

DON GABRIEL. Me connaissez-vous?

DOÑA VIOLANTE. Vous êtes jeune et vous péchez tous par là.

DON GABRIEL. Vous rougissez; écartez un peu la mante qui vous cache; je verrai si votre bouche ressemble à ce que j'entrevois.

DOÑA VIOLANTE. Si ma bouche dit des vérités, elle vous déplaira; la plus grande vérité est celle qui choque le plus.

DON GABRIEL. Ne craignez rien.

(Il s'approche pour écarter la mante.)

DOÑA VIOLANTE. Arri donc! restez tranquille, ou je vous balayerai le visage!

DON GABRIEL. Vous balayez les visages?

DOÑA VIOLANTE. Vous le verrez si vous recommencez.

DOÑA SERAFINA. La vilaine est sauvage.

DOÑA VIOLANTE. Il y a de par le monde un vilain qui m'a plantée là, mais je me vengerai demain.

DON GABRIEL. Vous êtes jalouse de quelque laboureur? je vous ai coupé la parole.

DOÑA VIOLANTE. Mais la terre qu'il cultive donnera à un autre ses fruits et ses fleurs.

DOÑA SERAFINA. Comment cela?

DOÑA VIOLANTE. C'est une énigme que moi seule je comprends. Voulez-vous ou non des balais?

DON GABRIEL, à doña Serafina. Cette paysanne est enjouée. Perdons un peu de temps à l'écouter.

DOÑA VIOLANTE. Vous en serez bientôt las; un bohémien change souvent d'habits.

DON GABRIEL. C'est pour moi que vous dites cela?

DOÑA VIOLANTE. Pour vous et pour tous les hommes qui ont des noms et qui n'ont pas d'œuvres. On devrait les brûler.

DON GABRIEL. Je voudrais vous comprendre.

DOÑA VIOLANTE. Vous ne savez pas la langue des balais.

DON GABRIEL. Sont-ils tous de cette espèce?

DOÑA VIOLANTE. Il y en a en genêt; leurs branches sont pleines d'amertume; ils ressemblent à ces jeunes gens écervelés dont les paroles sont du sirop et les actions du chicotin, beaux à la vue, mauvais au goût.

DON GABRIEL. Vraiment vous paraissez blessée?

DOÑA VIOLANTE. Mon cœur l'a été et par un fourbe.

DON GABRIEL. Avez-vous des balais de palmier?

DOÑA VIOLANTE. Pardieu! à votre façon de regarder, vous avez l'air de vouloir dépalmer tout un dimanche des Rameaux. Ne cherchez à la ville ni vins ni palmes purs; venant de là ils ne sont pas de bon aloi[1].

DON GABRIEL. La satire vous plaît fort.

DOÑA VIOLANTE. Il n'y a plus de Morisques, seigneur; ce sont eux qui vendaient par les rues des nattes de palmier.

DON GABRIEL, à part. Cette femme est un démon sous l'habit d'une paysanne. (Haut.) Adieu!

DOÑA SERAFINA. Vous partez?

DON GABRIEL. J'ai une affaire à traiter.

(Il sort.)

1. Il y a ici un jeu de mots redoublé qu'il est impossible de rendre. Il porte sur *palma,* qui signifie palme et aussi paume de la main, et sur *satira* (satire) et *estera* (natte).

SCÈNE X

DOÑA VIOLANTE, DOÑA SERAFINA.

DOÑA VIOLANTE. Puisque nous voilà seules, j'ai un secret à vous dire. Vous pensez peut-être que j'arrive seulement avec l'idée de vendre et de faire de l'argent; eh bien, si vous le pensez, vous vous trompez. Je vous aime beaucoup et je viens pour vous découvrir un piége. Comme je vais vendant ma marchandise et que j'entre où je veux, j'entends parfois des choses utiles. J'ai appris que celui qui doit vous épouser a amené une femme avec lui, ou des Indes ou de l'Irlande, avec laquelle il vit mal, et aujourd'hui, pour que cette femme ne trouble pas la fête de ses noces, il l'a cachée à Vallécas en lui disant que la justice a été avertie de son intrigue; et elle, en attendant que ce nuage ait passé, elle se prête à cette feinte. J'ai entendu cela du vestibule hier en allant vendre du pain, pendant que cet homme était chez elle. Voyez quel mari vous allez prendre.

DOÑA SERAFINA. Il a ramené une femme des Indes?

DOÑA VIOLANTE. Et ce n'est pas une ignorante.

DOÑA SERAFINA. Où demeure cette femme?

DOÑA VIOLANTE. Elle habitait tout près de Lavapiès; mais si elle change aujourd'hui de logis, où la trouverez-vous?

DOÑA SERAFINA. Je la ferai arrêter et je romprai mon mariage avec un homme qui me trompe.

DOÑA VIOLANTE. La dame indienne est un véritable ange. Vous avez donc cru qu'elle parlait mariage avec ce beau seigneur? Quand j'entrai chez elle avec mes balais, elle se moquait de lui; quoique paysanne, je me connais à tout.

DOÑA SERAFINA. Enfin il amène avec lui une femme méprisable?

DOÑA VIOLANTE. Ecoutez : je me marie demain, avec votre permission; que Votre Grâce aille là-bas et elle la verra à Vallécas.

DOÑA SERAFINA. Vous vous mariez?

DOÑA VIOLANTE. Avec Antoine. Et le seigneur don Juan, votre frère, veut bien être mon témoin; si vous venez tous les deux, je vous montrerai la jeune fille.

DOÑA SERAFINA. Vous avez une bonne idée; j'irai à votre village pour y rencontrer don Pedro de Mendoza.

DOÑA VIOLANTE. Vous serez donc aussi mon témoin?

DOÑA SERAFINA. Soit.

DOÑA VIOLANTE. Que le ciel vous bénisse! Un témoin jaloux, il n'y a pas à dire, ce sera divin.

DOÑA SERAFINA. La jalousie rend-elle jolie?

DOÑA VIOLANTE. Quand il y a conflit, la présence fait le reste; vous serez jolie si vous êtes jalouse. Vous ayant à mon côté, je n'y gagnerai pas, mais l'honneur et le profit ne tiennent pas dans le même sac. Je profite et vous me faites honneur; vous avez l'avantage en tout. Adieu.

DOÑA SERAFINA. Vous partez?

DOÑA VIOLANTE. Je retourne à mon village.

(Elle sort.)

DOÑA SERAFINA. O traître don Pedro! Il a raison celui qui dit que tout ce qui vient des Indes est bon, excepté les hommes.

(Elle sort.)

SCÈNE XI

Une prison.

DON PEDRO, AGUDO.

DON PEDRO. Personne ne veut nous croire.

AGUDO. Patience! Il ne peut tarder à arriver de Séville quelqu'un qui débrouille cet écheveau et qui nous fasse reconnaître.

DON PEDRO. C'est ce que m'écrivait hier le capitaine Juan d'Oviedo, qui nous amena sur son navire; mais j'ai peur qu'en attendant la fin de cet enchantement et de cette captivité, ce fourbe ne se marie. Le danger lui fera hâter la noce.

AGUDO. Votre Serafina verra un joli coup de théâtre quand on lui apprendra cette invention.

SCÈNE XII

DON PEDRO, AGUDO, VALDIVIESO.

VALDIVIESO. Est-ce vous qui êtes don Gabriel de Herrera et qui avez été soldat en Flandre?

DON PEDRO, bas à Agudo. Autre tentation. Que répondrai-je?

AGUDO, à part, à son maître. Dites que oui; sans cela j'ai peur qu'on ne nous conduise à la maison du Nonce [1].

DON PEDRO. A vos ordres, seigneur.

VALDIVIESO. Je suis heureux de vous connaître. Don An-

1. Nom de l'hôpital des fous à Tolède.

tonio, votre frère, est charmé de votre retour de Flandre et il vous envoie cette lettre en réponse à la vôtre.

DON PEDRO. Il montre sa grande amitié pour moi. Comment va-t-il?

VALDIVIESO. Il est toujours malade; mais il pense à vous, puisque je vous apporte de sa part quatre mille écus.

AGUDO, à part. Dieu jette un regard de pitié sur nous.

DON PEDRO. Combien dites-vous?

VALDIVIESO. Quatre mille. J'ai su qu'on vous avait emprisonné par suite d'une aventure étrange que me conta un alguasil, et quoique je ne sois arrivé qu'hier de Grenade, je viens vous voir aujourd'hui.

DON PEDRO, lisant la lettre que lui a remise Valdivieso. Combien je vous suis redevable! Cet argent vient à propos; sans lui je ne serais jamais sorti d'ici. J'ai lu ce qu'on m'écrit; la lettre dit seulement que, toute affaire cessante, je dois partir pour l'aller voir et que le porteur de son billet me remettra deux mille doublons.

VALDIVIESO. Venez, seigneur, les compter; je les ai ici avec moi.

DON PEDRO. L'alcade de la prison, qui est mon ami, pourra me les garder.

AGUDO, bas à son maître. Et moi, suis-je Cornéjo?

DON PEDRO, de même, à Agudo. Que veux-tu! puisqu'ils m'ont fait don Gabriel. (Haut.) Qu'attends-tu? Accompagne ce cavalier.

AGUDO, bas à don Pedro. Vous recouvrez une partie de votre argent.

DON PEDRO. J'aurai le reste.

AGUDO. O doublons de mon âme! Venez, hidalgo.

VALDIVIESO. Dorénavant je ne vous quitterai plus.

(Il sort avec Valdivieso.)

SCÈNE XIII

DON PEDRO, *seul.*

Que ferai-je? Tous me croient don Gabriel. Sans doute ma fortune change depuis que j'ai changé de nom. C'est justement la somme que j'avais en or et en perles; puisque je les convertis en doublons, le mensonge deviendra une vérité; je recouvrerai les lettres de change lorsque viendra à Madrid quelqu'un qui se portera caution pour moi.

SCÈNE XIV

DON PEDRO, DON LUIS.

DON LUIS. Seigneur cavalier, êtes-vous don Gabriel de Herrera?

DON PEDRO, *à part.* Est-il une plus jolie chose dans le monde? Je répondrai oui, car il m'apporte peut-être encore de l'argent; s'il me rapporte mes lettres de change, je prendrai le nom qu'il voudra.

DON LUIS. Vous ne daignez pas me répondre?

DON PEDRO. Je suis heureux de vous voir, mais je balance entre un *oui* et un *non.*

DON LUIS. Pour moi, laissez là le *non;* c'est le *oui* qui est la vérité. Je suis don Luis, votre cousin; embrassez-moi.

DON PEDRO. Qui êtes-vous?

DON LUIS. Don Luis de Herrera qui, désireux de vous voir, de vous servir et de vous connaître, malgré l'intrigue dans

laquelle vous a jeté votre passion, vient vous rendre la liberté.

DON PEDRO. Pardonnez à mon ignorance. Foi de soldat, je ne savais pas que j'eusse à Madrid un cousin.

DON LUIS. Enfin puis-je vous appeler don Gabriel?

DON PEDRO. Je suis confus. L'amour fait faire bien des folies. Que ne peut une femme? Si elle change un homme, elle peut bien changer un nom!

DON LUIS. Vous savez bien vous retourner. Si vous aviez été aussi constant qu'amoureux, vous n'auriez pas provoqué les plaintes de la belle doña Violante, qui, courant les chemins sur les pas de son séducteur, est venue jusqu'ici.

DON PEDRO. Comment?

DON LUIS. Par elle j'ai connu vos malheurs. Permettez-moi de les appeler ainsi par amitié pour vous. Est-il possible qu'un gentilhomme ait eu assez peu d'estime de soi-même pour méconnaître sa parole et son devoir et pour oublier ce qu'il vaut?

DON PEDRO. Se peut-il, don Luis, qu'elle soit ici?

DON LUIS. La preuve, c'est qu'à sa prière je viens vous délivrer. Elle m'a conté vos torts...

DON PEDRO. Elle sait donc que je suis prisonnier?

DON LUIS. Devait-elle l'ignorer?

DON PEDRO. Elle affirme que je suis don Gabriel?

DON LUIS. Vous me la donnez bonne! Si c'est vous, que doit-elle faire?

DON PEDRO. A-t-elle vu mon compétiteur?

DON LUIS. Je l'ignore, pardieu!

DON PEDRO, à part. Chose étrange! Elle est dans l'erreur comme les autres. Mais que je sorte d'ici, et quand elle m'aura vu, cet embrouillement finira pour mon honneur comme pour le sien.

DON LUIS. Comment vous êtes-vous séparés ?

DON PEDRO. Que voulez-vous! Je ne sais ce que je donnerais pour qu'elle n'eût rien appris de mes infortunes.

DON LUIS. Ça été un stimulant pour son amour. Elle vous pardonnera tout, cousin, si vous cessez de l'outrager. Elle est témoin à Vallécas d'une belle paysanne qui se marie.

DON PEDRO. Violante?

DON LUIS. Oui.

DON PEDRO. Quand?

DON LUIS. Aujourd'hui. Elle veut que vous soyez là pour devenir votre femme; je lui ai donné parole pour vous; vous allez m'accompagner, puisque vous êtes libre.

DON PEDRO. Allons! c'est Dieu qui l'ordonne. Je confesse que par vous j'ai recouvré l'esprit. Je ne pense plus à la belle Serafina, et pour ne pas la revoir, je compte partir sur-le-champ pour Grenade.

DON LUIS. Je vous ai gardé la meilleure bouchée pour le dessert. Cousin, je vous présenterai un compliment de condoléance accompagné d'une nouvelle qui ne vous fâchera pas; il s'agit d'un deuil couvert d'or. Que Dieu soit clément pour don Antonio et qu'il vous donne une longue vie!

DON PEDRO. Comment?

DON LUIS. Votre frère est mort.

DON PEDRO. O ciel!

DON LUIS. Vous héritez de trois mille ducats de rente.

DON PEDRO. La douleur est plus forte que la nouvelle que vous me donnez.

DON LUIS. Maintenant, laissons cela. Votre chagrin est aigre-doux. Allons parler à l'alcade, dont vous êtes le prisonnier, afin qu'il vous délivre incontinent. Doña Violante est inquiète de son amant; en vous voyant elle se calmera.

DON PEDRO. Allons. (A part.) Que je sorte d'ici, le nuage se dissipera. (Haut.) Ah! mon pauvre frère! En vous perdant j'ai tout perdu!

(Ils sortent.)

SCÈNE XV

Une salle dans la maison de Blas Serrano, à Vallécas.

AGUADO, BLAS.

AGUADO. Puisque Thérèse est déterminée à cela, et qu'en me rendant ma parole elle donne le repos à nos vieux parents d'Ocaña, qui voulaient la tuer pour ne pas voir mêler leur sang à un sang roturier, je consens à ce qu'elle épouse Antoine qui l'aime et qu'elle aime, tous les deux étant d'égale condition. Je lui compterai une dot de quatre cents ducats; je finirai les tourments de ma famille et Antoine sera au comble de ses vœux.

BLAS. Pardieu! seigneur don Alexis, quoique je n'aie jamais grapillé dans les vignes vendangées, je suis si ennuyé de cette folie de mon fils, que pour ne pas le voir mourir quelque jour de mort subite (c'est bien le moins du train dont il y va), je me résigne à le laisser faire; puisqu'il aime le melon qu'il n'a pas visité, les habits de rencontre, les souliers qu'un autre a portés, qu'il s'accommode avec elle, et grand bien lui fasse; que saint Pierre la bénisse, je la bénirai par-dessus le marché!

SCÈNE XVI

LES MÊMES, DOÑA VIOLANTE, en paysanne.

DOÑA VIOLANTE. Eh bien, que manque-t-il à la noce?

BLAS. Peu de chose ou rien, Thérèse.

AGUADO. Vous êtes maintenant la fille de Blas Serrano, si jusqu'à présent vous avez été sa servante.

DOÑA VIOLANTE. N'allez pas croire, mon beau-père, que que je sois née sur la paille. J'ai de nobles témoins pour la cérémonie.

BLAS. Qui sont-ils donc?

DOÑA VIOLANTE. Des gens de la cour. L'un sera pour le moins don Juan de Peralta, chez qui je porte le pain, et l'autre sa sœur. Je parie qu'ils vont arriver.

BLAS. Je vais alors faire mettre à Antoine ses beaux habits et lui adresser mes compliments.

DOÑA VIOLANTE. Père, qu'il se fasse beau comme à Pâques. Prévenez le curé et le sacristain, les alcades, et enfin tout le village. Mais la maison est bien petite.

BLAS. Doit-il donc y avoir bal?

DOÑA VIOLANTE. Pourquoi pas? Pero Alonso, celui de Barajas, nous jouera du tambourin; Gil Carrasco des sonajas [1] et Mari Crespa du tambour de basque.

BLAS. Y aura-t-il aussi une collation?

DOÑA VIOLANTE. Apportez des nougats, des pois chiches grillés, des poires, du vin, des noix et des châtaignes.

AGUADO. Je payerai tout.

1. *Sonajas*, instrument de percussion qui ressemble au tambour de basque, mais qui est sans peau.

BLAS. J'y vais. (A part.) Quelle fête! le diable soit de la fille! Mais des femmes, rien ne m'étonne! Pour se marier chaque semaine elles donneraient un doigt par noce, jusqu'à ce qu'elles restent manchottes.

(Il sort.)

SCÈNE XVII

DOÑA VIOLANTE, AGUADO.

DOÑA VIOLANTE. Que dis-tu de cela, Aguado?

AGUADO. Que vous êtes Pedro de Urde Malas[1].

DOÑA VIOLANTE. Dis plutôt, Thérèse, de Urde Buenas. Je les tiens tous dans mes filets.

AGUADO. Votre frère va venir; don Luis lui a promis, pour qu'il consentît à la délivrance des prisonniers, que celui-ci retournerait à Valence avec lui pour épouser sa sœur. Votre frère a parlé à don Pedro, et lui qui est à moitié fou de se voir jeté au milieu de cette série d'événements, a concédé tout ce qu'on a voulu, et ils viennent tous ici.

DOÑA VIOLANTE. On ferait un beau conte de tout cela.

AGUADO. Voici deux coches qui s'avancent. Ce sont eux sans doute.

DOÑA VIOLANTE. Comme la Serafina est belle!

AGUADO. C'est la jalousie qui l'amène. De quoi vous étonnez-vous?

1. Voyez la pièce de ce nom dans le théâtre de Michel Cervantès.

SCÈNE XVIII

LES MÊMES, DON VICENTE, DON JUAN, DON GOMEZ, DOÑA SERAFINA, DON GABRIEL et CORNÉJO, entrant d'un côté, et de l'autre DON LUIS, DON PEDRO, AGUDO.

DON GOMEZ, du dehors. Dites-nous où sont les mariés?

(Ils entrent.)

DOÑA VIOLANTE. Oh! seigneurs! soyez les bienvenus! Tout le village vous attend.

DOÑA SERAFINA. Comment n'êtes-vous pas en habits de noce?

DOÑA VIOLANTE. Je vais les passer tout d'un coup comme un bonnet. Pendant la danse je me mettrai sur mon trente-six.

(Elle sort.)

SCÈNE XIX

LES MÊMES, moins DOÑA VIOLANTE.

DON PEDRO, à part. Voilà donc la paysanne qui s'est aussi moquée de moi!

DON GABRIEL, à part, à son valet. Qu'est-ce que cela veut dire: don Pedro libre et plein de joie?

CORNÉJO. Que voulez-vous! Dieu voit les tricheries!

DON PEDRO, à part. Doña Violante va sans doute paraître et me venger de don Gabriel.

AGUADO. Ce sera parfait quand tout à coup cette tour enchantée va s'écrouler à sa confusion.

DON GABRIEL, à doña Serafina. Pourquoi, mon amour, m'avez-vous amené à cette noce?

DOÑA SERAFINA. Pour que vous y voyiez une dame dont je suis jalouse et qui me vengera.

DON GABRIEL. Jalouse à propos de moi?

DOÑA SERAFINA. Tout est connu.

DON GABRIEL. C'est une plaisanterie.

DOÑA SERAFINA. Si vous dites vrai, c'est moi que l'on a plaisantée.

DON PEDRO. Quand partirons-nous, seigneur don Vicente?

DON VICENTE. Demain.

DON LUIS. Avant d'aller à Valence, vous ne serez pas fâché de passer par Grenade, où don Gabriel doit prendre possession de sa fortune et de sa maison.

DON VICENTE. Les malheurs de ma sœur ne m'en laissent pas le temps.

DON PEDRO. Ils se changeront bientôt en bonheur.

DON VICENTE. Comment? si nous n'allons pas la voir?

DON PEDRO. En lui écrivant une lettre.

DOÑA SERAFINA, à don Juan. Vous êtes un superbe témoin.

DON JUAN. Et vous aussi, ma sœur. (A part.) Ah! ma belle paysanne! Arriverai-je au terme de mes désirs?

SCÈNE XX

LES MÊMES, BLAS.

BLAS. O seigneurs! vous étiez ici? soyez les bienvenus! vous honorez notre village. Mais attendez un peu, la mariée va venir habillée à la mode de la ville, comme vous, empesée et...

DON JUAN. Et le marié?

BLAS. Il a apporté de Madrid des diables de chausses de louage, et il se perd au milieu de toutes ces taillades.

SCÈNE XXI

LES MÊMES, DOÑA VIOLANTE, en costume de dame.

DOÑA VIOLANTE. Avant que les habitants de Vallécas connaissent la fin de toutes ces intrigues, je viens pour les dénouer. Don Gabriel, vous êtes mon époux, et moi je suis doña Violante qui, malgré ses griefs, oublie sa vengeance pour ne se souvenir que de son amour. Comme preuve de cette vérité, je soumets à don Vicente, juge de notre cause, vos paroles et vos écrits. Vous, don Pédro de Mendoza, c'est vainement qu'on a voulu usurper votre nom et votre dame; soyez heureux avec votre séraphin. Si vos chagrins méritent que l'amour les récompense, sa beauté vous payera. Pardonnez, don Juan, ma plaisanterie; si j'avais deux âmes, je vous en donnerais une; mais la seule que je possède est esclave. Don Luis, je vous adresse les remercîments que je vous dois; à don Vicente, je donne un baiser, et la constance de mon cœur à mon époux.

DON GABRIEL. Mon amour dès aujourd'hui achèvera de faire oublier mes fautes, et je serai satisfait s'il me gagne le pardon et l'amitié de don Vicente et de don Pedro.

DON PEDRO. Les moqueries de l'amour n'offensent pas quand elles finissent aussi bien.

DON VICENTE. Ma sœur devenant votre femme, mon injure n'est-elle pas oubliée?

DON GABRIEL. Seigneur don Pedro, je vous ai gardé vos

lettres de change; quant au prix de vos bijoux, je vous l'ai fait remettre en or par le moyen que vous savez.

DON PEDRO. L'amour est ingénieux.

DOÑA SERAFINA. A l'avenir mon dévouement effacera les torts que j'ai eus envers vous.

DON PEDRO. Si vous m'aimez je serai assez payé.

DON LUIS, à don Gabriel. Puisque vous êtes mon cousin et que je me suis trouvé mêlé comme tout le monde ici dans ces imbroglios, embrassez don Luis de Herrera.

DON GABRIEL. Puisque Madrid m'a été si favorable, à compter d'aujourd'hui je ne le quitterai plus.

DON LUIS. Retournons-y, et afin que cette fête ne soit pas une chimère, je vous donnerai des nouvelles de Grenade.

BLAS. Et le marié? qu'est-ce qu'il va devenir après qu'il a dépensé un ducat en vêtements ?

DOÑA VIOLANTE. Avec cinq cents que je lui donne il pourra s'en procurer d'autres.

DON PEDRO. Allons, seigneurs! aux carrosses!

DOÑA VIOLANTE, au public. Je suis, s'il vous plaît, la paysanne de Vallécas; sinon je ne serai rien.

FIN DE LA PAYSANNE DE VALLÉCAS.

LE

DAMNÉ POUR MANQUE DE FOI

COMÉDIE EN TROIS JOURNÉES

PERSONNAGES :

PAULO, ermite.
ENRICO.
UN ANGE, sous les traits d'un petit pasteur.
LE DÉMON.
ANARÉTO, père d'Enrico.
CELIA.
LIDORA, servante.
OCTAVIO.
LISANDRO.
PÉDRISCO, bouffon.
GALVAN.
ESCALANTE.
ROLAND.
CHÉRINOS.
ALBANO, vieillard.
LE GOUVERNEUR DE NAPLES.
L'ALCADE DE LA PRISON.
UN JUGE.
SBIRES, BRIGANDS, VOYAGEURS, GUICHETIERS, PRISONNIERS, GEÔLIERS, PAYSANS, PEUPLE.

La scène est à Naples et aux environs.

LE

DAMNÉ POUR MANQUE DE FOI

EL CONDENADO POR DESCONFIADO

PREMIÈRE JOURNÉE

SCÈNE PREMIÈRE

Une forêt. — Deux cavernes entre deux rochers escarpés.

PAULO, vêtu en ermite.

O mon heureuse retraite! solitude paisible et délicieuse, qui, par le chaud et le froid, me donnez un logis dans cette forêt ombreuse, dont l'hôte est l'herbe verte ou le pâle genêt! A ce moment où l'aube humectant les émeraudes de ces feuilles, salue le soleil qui se lève dans les halliers, écartant de ses mains, pleines de pure lumière, les ombres de la nuit, je sors de cette caverne que surmontent des pyramides de rochers dont le sommet touche les nuées errantes. Je sors pour contempler ce ciel, tapis d'azur que foulent des pieds

divins! Qui donc, ô céleste voile, pourrait entr'ouvrir ces taffetas lumineux pour voir... Ah! pitié pour moi! je deviens fou. Mais puisque c'est impossible et que je suis certain, Seigneur, que vous me voyez de ce trône de lumière inaccessible, au pied duquel sont les anges qui vous servent, plus beaux que la lumière du soleil, je veux vous rendre mille grâces pour les bienfaits que vous m'accordez sans que je les aie mérités. — Quand donc ai-je été digne d'être par vous retiré du tumulte du monde, qui est le seuil de la porte de l'enfer? Quand donc, divin Seigneur, mon indignité pourra-t-elle vous remercier de m'avoir mis dans le chemin qui me fera jouir de votre vue si je ne l'abandonne pas? Et après cette victoire me donner tant de gloire dans ces forêts! Ici les petits oiseaux qui chantent leurs amoureuses chansons dans les joncs et le thym me font souvenir de vous et je dis: Si la terre donne cette gloire, quelle sera donc la gloire que donne le ciel? Là ces petits ruisseaux, fragments de cristal au milieu des prés verts, me tiennent éveillé et me font souvenir de vous. C'est une grande joie que verse dans mon âme leur sonore accent! Ici des fleurs champêtres aromatisent le vent fugitif et habillent cette plaine de mille couleurs. Sa beauté fait mon admiration; il semble qu'elle soit tapissée d'une étoffe d'Afrique. Pour ces dons et pour ces joies, sois béni mille fois, Dieu immense, toi qui m'offres tant de biens! Ici je pense te servir, puisque j'ai laissé le monde pour mon bonheur; ici je pense te suivre sans que jamais aucune folie humaine, à qui le monde pourrait ouvrir la porte, me fasse dévier. Je veux, Seigneur divin, vous prier humblement à genoux de me maintenir toujours dans ce pieux chemin. Souvenez-vous que vous avez fait l'homme d'un vil limon facile à briser.

(Il entre dans l'une des grottes.)

SCÈNE II

PÉDRISCO, portant une botte d'herbe.

Comme si j'étais une bourrique, j'arrive chargé de ces herbes dont la montagne est pleine; si je mange cela, malheureux, je me prédis une triste fin. Pourquoi dois-je manger de l'herbe, moi, nourriture que le ciel créa pour les animaux? Qu'il me donne patience pour tout ce que je souffre! Quand ma mère me mit au monde, elle disait : « Pédrisco de mon âme, puissent mes yeux te voir devenir un saint! » Si c'est là le vœu d'une mère, quel sera celui d'une marâtre? Être un saint est certes un grand bonheur, mais ne pas manger est un grand mal. Pardonnez-moi cette folie, mon Dieu! Ne vous fâchez pas si je vous demande de me délivrer de la faim, quitte à ne pas être un saint de toute ma vie. Et si cela se peut, seigneur, puisque votre immense amour surmonte les obstacles les plus invincibles, que je sois un saint et que je mange, ô mon Dieu, le mieux possible! Il y a dix ans que Paulo me tira de mon village pour m'emprisonner dans cette montagne; il habite cette caverne et moi l'autre. Ici nous faisons pénitence, nous ne mangeons que des herbes, et parfois nous nous souvenons de tout ce que nous avons quitté et du peu que nous possédons. Au bruit du torrent rapide, je dis à ces sombres ormes : « Où êtes-vous mes jambons, qui n'avez pas pitié de mon mal? Lorsque autrefois je courais la ville et non les rochers (le souvenir m'en fait pleurer!), vous veniez au-devant de mes moindres appétits. Vous étiez fidèles, mes jambons, je peux vous donner ce titre, quoique aujourd'hui vous n'ayez nul souci de la faim qui me dévore. Mais tout est perdu, je man-

gerai tristement des herbes, et j'enfanterai un jour quelque printemps à cause des fleurs dont je me suis nourri. » Mais Paulo sort de sa cave obscure; rentrons dans mes ténèbres, et là je mangerai.

(Il sort.)

SCÈNE III

PAULO, sortant de sa caverne.

Quelle mésaventure! quelle disgrâce certaine et digne de pitié! Le sommeil m'a vaincu, vivante ou plutôt ténébreuse image de la cruelle mort! et dans mon accablement, j'ai oublié de prier. Un rêve a suivi l'autre, de sorte que sans doute j'ai offensé mon Dieu, à moins que ce ne soit le démon qui m'ait envoyé cette illusion. J'ai vu la mort! Quelle épouvantable figure! Ah! malheureux! si elle est ainsi en songe, que sera-t-elle donc en réalité? Son bras invincible m'a porté le coup, non avec la faux, mais avec l'arc; elle tenait la flèche de la main droite, et de la gauche l'arc qui dompte les plus hautains; elle me frappa au cœur. Me sentant blessé, j'abandonnai ma dépouille à la terre et je déprisonnai mon âme qui s'envola; en un instant je fus en la présence de Dieu. Qui aurait pu ne pas le voir en ce moment? Quel air terrible! A l'un de ses côtés, je vis le Fiscal des âmes, fier et tenant dans sa main droite l'épée de justice. Quoique triomphant, il semblait irrité. Il lut mes fautes, et mon ange gardien lut mes bonnes œuvres; le Justice-Mayor du ciel, la terreur des demeures infernales, les plaça dans des balances; mais le poids de mes fautes emporta tellement le plateau de mes bonnes œuvres, que le Juge saint me condamna au domaine de l'épouvante. Je m'é-

veillai brisé de terreur, je ne vis plus rien que ma faute, et je suis si confus que je ne sais si je dois attribuer tout cela à mon malheureux sort ou à une trame de mon ennemi, qui brandit contre moi son épée de feu. Vous, Dieu saint, dites-moi la cause de ma frayeur. Serai-je damné, Dieu divin, ainsi que le prétend ce songe, ou bien irai-je dans le palais des cieux? Faites-moi cette grâce, Seigneur. Quelle sera ma fin? Puisque je suis en si droit chemin, ne me laissez pas dans ce doute, seigneur éternel! Irai-je dans votre ciel ou en enfer? J'ai trente ans, mon Seigneur; j'en ai passé dix au désert, et si je vivais un siècle, un siècle je serais le même, je vous l'assure. Si j'accomplis cela, Seigneur, avec force et courage, quelle sera ma fin? Je verse des pleurs. Répondez-moi, Seigneur, Seigneur éternel, irai-je dans votre ciel ou en enfer?

SCÈNE IV

LE DÉMON, PAULO.

(Le démon apparaît sur le sommet d'un rocher.)

LE DÉMON, *invisible pour Paulo.* Depuis dix ans je persécute ce moine dans le désert, lui rappelant ses souvenirs et ses pensées d'autrefois, et je l'ai toujours trouvé ferme et résistant comme un rocher. Aujourd'hui il chancelle dans sa foi, car ce qu'il a fait aujourd'hui est douter dans sa foi; la foi enseignant au chrétien que l'amour de Dieu et les bonnes œuvres le conduisent, à sa mort, dans le sein de Dieu. Celui-ci, quoiqu'il ait vécu comme un saint, doute de la foi, puisque dans son incertitude il consulte Dieu lui-même. Il a péché aussi par orgueil : le cas est certain. Personne ne le sait comme moi, puisque je souffre à cause de mon orgueil. Il a encore

offensé Dieu en ne se confiant pas en lui. La cause a été un songe; mettre un songe en balance avec la foi en Dieu, n'est-ce pas un péché manifeste? Aussi le Juge droit et suprême m'a-t-il permis de le tenter de nouveau. Qu'il sache donc soutenir bravement les assauts que je vais lui livrer, puisqu'il a su manquer de foi et pécher par orgueil à mon exemple. Il faut qu'il efface la faute de la demande qu'il a adressée à Dieu, et moi je prépare ma nouvelle embûche à propos de cette demande. Je vais prendre la forme d'un ange et je lui répondrai des choses qui lui coûteront sa damnation si je puis.

(Il se métamorphose en ange et devient visible.)

PAULO. Mon Dieu, je vous supplie. Me sauverai-je? Jouirai-je de votre gloire? J'attends que vous me répondiez.

LE DÉMON. Dieu, Paulo, t'a entendu et il a vu tes larmes.

PAULO. Comme j'ai peur! Sa vue m'aveugle!

LE DÉMON. Dieu m'a ordonné de dissiper ton doute et cette illusion, œuvre de ton ennemi. Pars pour Naples, et à la porte qu'on appelle la porte de Mer, et par laquelle tu entreras, pour ton bonheur ou pour ton malheur, tu verras (écoute-moi avec attention), tu verras un homme...

PAULO. Quelle joie tu me donnes avec tes paroles!...

LE DÉMON. Que l'on nomme Enrico, fils du noble Anaréto. Tu le reconnaîtras à ce signalement : c'est un gentilhomme haut de taille et à l'air fier. Je ne t'en dis pas davantage; à peine arrivé, tu le verras.

PAULO. Que lui demanderai-je?

LE DÉMON. Tu n'as qu'une chose à faire.

PAULO. Qu'ai-je à faire?

LE DÉMON. Le regarder et te taire, remarquant ses paroles et ses actions.

PAULO. Tu jettes dans mon cœur chimères et confusions. N'ai-je à faire que cela?

LE DÉMON. Dieu veut que tu l'étudies, parce que tu dois avoir le même sort que lui.

(Il disparaît.)

PAULO. O mystère souverain! Que sera cet Enrico? Je meurs du désir de le voir. Que je suis content et joyeux! Ce doit être un homme divin; il n'y a pas à en douter.

SCÈNE V

PAULO, PÉDRISCO.

PÉDRISCO. La fortune vient toujours en aide au cœur le plus débile. J'ai bien mangé, et je suis satisfait.

PAULO. Pédrisco!

PÉDRISCO. Je vous baise les pieds.

PAULO. Tu es arrivé à propos. Nous avons un voyage à entreprendre et nous partons à l'instant.

PÉDRISCO. Je saute de joie. Où allons-nous?

PAULO. A Naples.

PÉDRISCO. Que me dites-vous? Et pourquoi, père?

PAULO. En chemin tu sauras une chose extraordinaire: plaise à Dieu qu'elle ait un heureux résultat!

PÉDRISCO. Nos amis de là-bas nous reconnaîtront-ils?

PAULO. Personne ne nous reconnaîtra, car le costume et l'âge nous ont bien changés.

PÉDRISCO. Voilà dix ans que nous sommes absents, et je crois que nous sommes à l'abri de tout risque; dans ce temps-ci, au bout d'une heure on ne reconnaît plus un ami.

PAULO. Partons.

PÉDRISCO. Que Dieu m'accompagne!

PAULO. Je pleure de joie. Je m'empresse de vous obéir,

mon Dieu. Rien ne m'abattra puisque vous m'ordonnez d'aller visiter le bienheureux Enrico. Ce doit être un grand saint! Je suis plein de contentement.

PÉDRISCO. Moi aussi, puisque je vous accompagne. (*A part.*) Je ne puis manquer de voir aussi, puisque mon bonheur est certain avec une si haute merveille, le bouchon de Juanilla et le cabaret du borgne.

(*Ils sortent.*)

SCÈNE VI

LE DÉMON, *seul.*

Ma ruse est bien préparée. Celui qui perd la foi en Dieu et en son pouvoir connaîtra aujourd'hui son sort, puisqu'il l'a cherché lui-même.

(*Il sort.*)

SCÈNE VII

Une salle dans la maison de Célia, à Naples, avec un vestibule sur la rue.

OCTAVIO et LISANDRO, *dans le vestibule.*

LISANDRO. La réputation de cette femme m'a seule conduit ici pour la voir.

OCTAVIO. Quelle réputation a-t-elle?

LISANDRO. D'être la femme la plus spirituelle que le royaume de Naples ait vu dans ce siècle.

OCTAVIO. On vous a dit vrai; mais cet esprit est l'appât de ses vices: c'est par ce moyen qu'elle abuse les niais et qu'elle

escroque les galants. Avec un huitain ou un sonnet qu'elle rime de temps en temps en style picaresque, elle tourne la tête à mille hommes. Eux, pour paraître polis, vantent son talent, son style et son esprit.

LISANDRO. On m'a dit de cette femme des choses étonnantes.

OCTAVIO. Très-bien. Ne vous ai-je pas dit, moi, que la maison de cette femme est un mauvais lieu, toujours ouvert au riche napolitain, à l'Allemand, à l'Anglais, au Hongrois, à l'Américain ou à l'Indien, et même un peu à l'Espagnol, quoiqu'il soit abhorré à Naples?

LISANDRO. En est-il ainsi?

OCTAVIO. La vérité, c'est ce que je vous dis, comme il est vrai que vous êtes épris d'elle.

LISANDRO. Je vous affirme que je suis épris de sa réputation.

OCTAVIO. Mais il y a bien autre chose...

LISANDRO. Vous êtes un ami fidèle. Qu'y a-t-il?

OCTAVIO. Elle a pour galant un certain jeune homme, le plus mauvais sujet de Naples.

LISANDRO. Sans doute Enrico, le fils du vieil Anaréto, qui depuis quatre ou cinq ans est au lit et paralysé?

OCTAVIO. Lui-même.

LISANDRO. On m'a parlé de ce jeune homme.

OCTAVIO. Je vous assure, Lisandro, que c'est le pire garnement de la ville. Cette femme lui donne tout ce qu'elle peut, et quand le jeu l'a mis à sec, il vient chez elle, la soufflette et lui arrache ses chaînes et ses bagues.

LISANDRO. Pauvre femme!

OCTAVIO. Elle prend sa revanche en soutirant l'argent des amoureux novices au moyen da sa fausse poésie.

LISANDRO. Puisque je suis prévenu par un si bon professeur, entrons, et vous verrez si je vous seconde.

OCTAVIO. J'entrerai avec vous; mais ayez l'œil à la bourse, ami.

LISANDRO. Nous lui ferons un conte en entrant.

OCTAVIO. Vous lui direz que vous avez su qu'elle tournait élégamment les vers, et que vous la priez, en échange d'une bague, de vouloir bien vous en écrire quelques-uns à l'adresse d'une dame.

LISANDRO. Bon expédient!

OCTAVIO. Et moi, puisque je vous accompagne, je lui dirai quelque chose de semblable. Voici la maison.

LISANDRO. Je pense qu'elle est chez elle.

OCTAVIO. Si Enrico nous attrappe là dedans, pour Dieu, je crains quelque danger!

LISANDRO. N'est-ce pas un homme seul?

OCTAVIO. Oui.

LISANDRO. Je ne le crains pas plus que je ne l'estime.

SCÈNE VIII

CÉLIA, LIDORA, puis OCTAVIO et LISANDRO, entrant dans la salle.

(Célia entre en lisant un papier. — Lidora apporte tout ce qu'il faut pour écrire et le dépose sur une table. — Toutes deux viennent à l'avant-scène. — Octavio et Lisandro restent au fond.)

CÉLIA. Ce billet est bien écrit.

LIDORA. Séverino a de l'esprit.

CÉLIA. Mais il ne le montre pas.

LIDORA. Celle qui loue son billet a dû pourtant s'en apercevoir.

CÉLIA. La lettre est bien écrite; voilà ce que dis.

LIDORA. Oui, je comprends. La main et la plume sont d'un maître d'école...

CÉLIA. Et les pensées, d'un ignorant.

OCTAVIO, à Lisandro. Lisandro, avancez-vous hardiment.

LISANDRO. Elle est belle, sur ma vie! On voit rarement tant d'esprit et de beauté dans une même personne.

LIDORA. Deux cavaliers, si j'en juge par l'habit, viennent d'entrer.

CÉLIA. Que veulent-ils?

LIDORA. Comme d'ordinaire.

OCTAVIO, à Lisandro. Elle t'a vu.

CÉLIA. Que demandent Vos Grâces?

LISANDRO. Nous nous sommes permis d'entrer parce que les poëtes et les grands seigneurs ne refusent l'entrée de leur maison à personne.

LIDORA, à part. Elle a une grande patience, puisqu'on l'a appelée poëte et qu'elle s'est tue.

LISANDRO. On dit que vous êtes spirituelle au possible, et que vous passez la renommée d'Homère et d'Ovide. C'est pourquoi moi et cet ami, qui me vante votre esprit, nous sommes venus ensemble vous demander quelques vers pour une certaine dame qui a dédaigné mon amour et qui s'est mariée, vous assurant de vous donner mon cœur pour récompense si vous l'en jugez digne.

LIDORA, bas à Célia. Il vous a prise pour Belerma.

OCTAVIO. Je viens aussi, madame (puisque votre divin génie oblige les hommes discrets), pour le même motif.

CÉLIA. De quoi s'agit-il?

LISANDRO. D'une femme qui m'aima tant que j'eus de l'argent à lui donner, et qui m'a quitté quand elle m'a vu pauvre.

LIDORA, à part. Elle a agi en femme d'esprit.

CÉLIA. Vous êtes bien arrivés. J'allais répondre à une lettre que je reçois, et puisque vous dites que je passe l'antique renommée d'Ovide, je ferai plus qu'il n'aurait fait. Il faut écrire en même temps vos lettres et la mienne. (A Lidora.) Donne-nous à tous de l'encre et du papier.

LISANDRO. Moyen bien trouvé!

OCTAVIO. Et rare.

LIDORA. Voici encre et papier.

CÉLIA. Ecrivez donc!

(Célia, Lisandro et Octavio s'asseyent devant une table.)

LISANDRO. Nous écrivons.

CÉLIA. Vous dites : à une femme qui se maria...

LISANDRO. C'est cela.

CÉLIA. Et vous : à celle qui vous abandonna quand vous eûtes perdu votre argent.

OCTAVIO. C'est la vérité.

CÉLIA. Et moi, ici, je réponds à Séverino.

(Célia dicte à Lisandro et à Octavio en même temps qu'elle écrit.)

SCÈNE IX

LES MÊMES, ENRICO, GALVAN, avec épées et rondaches.

ENRICO. Que cherchez-vous dans cette maison, hidalgos?

LISANDRO. Nous ne cherchons rien; elle était ouverte, et nous sommes entrés.

ENRICO. Me connaissez-vous?

LISANDRO. Passons.

ENRICO. Allez à la male heure! Je jure Dieu que si je me fâche... Célia, ne me cligne pas l'œil.

OCTAVIO. Quelle folie égale la sienne!

ENRICO. Car je les jetterais à la mer, quoiqu'elle soit loin d'ici.

CÉLIA, bas à Enrico. Mon bien, pour l'amour de moi!

ENRICO. Tu oses te mêler de cela! Retire-toi, ou je jure Dieu que je te donnerai un soufflet.

OCTAVIO. Si notre présence vous contrarie, nous nous retirons tous les deux.

LISANDRO. Êtes-vous parent ou frère de cette dame?

ENRICO. Je suis le diable.

GALVAN. Et moi, me voici avec la rapière en main. (A Enrico.) Chasse-les.

OCTAVIO. Modérez-vous!

CÉLIA. Mon bien, pour l'amour de Dieu!

OCTAVIO. Nous venons ici tous les deux, non avec de lascifs désirs, mais pour qu'elle nous écrive quelques lettres...

ENRICO. Et vous, qui vous qualifiez de beaux-esprits, vous ne savez pas écrire?

OCTAVIO. Ne vous irritez pas.

ENRICO. Qu'est cela?

OCTAVIO, lui remettant les papiers. Voilà ce que c'est.

ENRICO, les déchirant. On les récrira plus tard, ce n'est pas le moment.

CÉLIA. Tu les as déchirés?

ENRICO. Sans doute, et si je me fâche...

CÉLIA, bas à Enrico. Mon bien!

ENRICO. J'en ferai autant de leurs figures.

LISANDRO. Cela suffit.

ENRICO. Je prétends agir à ma guise en toutes choses, et si vous le désirez, seigneurs, considérez-vous déjà comme à terre, car des gens de votre espèce ne m'ont jamais effrayé.

LISANDRO. Qu'un homme nous traite ainsi!

OCTAVIO. Taisez-vous!

ENRICO. Si vous vous dites des hommes, quoique vous ayez des âmes de femmes, et si vous prétendez vous illustrer et gagner d'honorables noms, défendez-vous contre cette épée.

CÉLIA. Mon bien!

(Enrico et Galvan attaquent, l'épée à la main, Lisandro et Octavio.)

ENRICO. Retire-toi!

CÉLIA. Arrête!

ENRICO. L'enfer lui-même ne m'arrêterait pas.

CÉLIA. Qu'est-ce que cela? Ah! malheureuse!

(Octavio et Lisandro fuient.)

SCÈNE X

CÉLIA, LIDORA, ENRICO, GALVAN.

LIDORA. Ils courent, que c'est un plaisir de les voir.

GALVAN. Quel coup d'épée je lui ai donné.

ENRICO. Poules mouillées! Est-ce ainsi que vous déshonorez votre escrime?

CÉLIA. Mon bien, qu'as-tu fait?

ENRICO. Une bagatelle : j'ai donné au plus grand une estafilade d'un demi-pied.

LIDORA, à Célia. Voilà ce qu'on gagne à venir vous voir.

GALVAN. J'ai porté un coup de pointe au plus petit, et je lui ai mis dehors vingt-cinq livres de laine. Il avait un fameux plastron.

ENRICO. Tu as toujours, Célia, un déplaisir à me donner.

CÉLIA. Que mon repentir te suffise; calme-toi, par ma vie!

ENRICO. Ne t'ai-je pas dit que je n'aime pas voir entrer ici ces grands marquis, tout crinière et moustaches, qui me dégoûtent. De quel profit te sont-ils? Que t'offrent-ils, que te donnent-ils, ces gens qui sont toujours à se friser les cheveux? Ils sont durs à donner comme des rochers ou des chênes, et leur bourse fit profession dans l'ordre de Saint-François. Alors, pourquoi les admets-tu? pourquoi les laisses-tu entrer? Ne t'ai-je pas avertie? Tu finiras par me mettre en colère.

CÉLIA. C'est bien.

ENRICO. Retire-toi.

CÉLIA. Écoute, mon bien, et sache qu'il y en a qui donnent. Ceux-ci m'ont fait cadeau de cette chaîne et de cette bague.

ENRICO. Fais-moi voir la chaîne, qui me paraît de bon aloi.

CELIA. La chaîne?

ENRICO. Et la bague aussi.

LIDORA. Laissez quelque chose à madame.

ENRICO. Ne saurait-elle pas le demander elle-même? Pourquoi parles-tu?

GALVAN. Elle est si bavarde!

LIDORA, *à part*. Quel malheur de vous aimer, rufians de Belzébuth!

CÉLIA. Tout est à toi, ma vie; et puisque je suis toute à toi, écoute.

ENRICO. Je suis attentif.

CÉLIA. Je voulais seulement te prier de nous conduire ce soir à la porte de Mer.

ENRICO. Va prendre ta mante.

CÉLIA. J'aurai soin qu'il y ait là une collation.

ENRICO. Écoute, Galvan, cours aviser à l'instant nos amis Escalante, Chérinos et Roland que j'arrive avec Célia.

GALVAN. Je le ferai.

ENRICO. Dis-leur d'aller nous attendre à la porte de Mer avec leurs maîtresses.

LIDORA. Bien, ma foi !

GALVAN. On s'amusera; mais se battra-t-on?

CÉLIA. Veux-tu que y allions voilées?

ENRICO. Non, ce n'est pas mon désir. Vous irez à visage découvert, parce que je veux qu'aujourd'hui l'on sache que tu es à moi.

CÉLIA. Allons comme tu voudras.

(Enrico et Galvan passent dans le vestibule et parlent bas en sortant.)

LIDORA, à Célia. Que vous êtes innocente ! Vous lui avez tout donné?

CÉLIA. Ce n'est pas trop pour un homme aussi brave.

GALVAN, à Enrico. Tu oublies qu'on t'a dit hier que tu avais aujourd'hui un homme à tuer.

ENRICO J'ai déjà dépensé la moitié de l'argent.

GALVAN. Eh bien, pourquoi vas-tu au bord de la mer?

ENRICO. Ensuite nous combinerons notre plan; car maintenant, Galvan, je ne veux pas : j'ai l'anneau et la chaîne, j'aurai de l'argent tout à l'heure.

GALVAN. Je vois où tu veux en venir.

ENRICO. Que le malheureux vive libre de soucis et de peines, nous le rachèterons en dépensant la chaîne.

(Ils sortent.)

SCÈNE XI

Une plage près de la porte de Mer, à Naples.

PAULO, PÉDRISCO, puis ENRICO, CÉLIA, ROLAND, CHERINOS.

PÉDRISCO. Je suis émerveillé de l'aventure.

PAULO. Ce sont les secrets de Dieu.

PÉDRISCO. De façon, père, que la fin que doit avoir cet Enrico, vous devez l'avoir aussi?

PAULO. La parole de Dieu ne peut faillir. Son ange m'a dit que si Enrico est damné, je le serai aussi, et que s'il se sauve, ce sera mon salut.

PÉDRISCO. Sans doute, père, que cet Enrico est un saint homme?

PAULO. Je le crois.

PÉDRISCO. Voici la porte qu'on appelle la porte de Mer.

PAULO. L'ange m'a dit de l'attendre là.

PÉDRISCO. Ici habitait un gros cabaretier, père, que je visitais très-souvent, et plus loin, si par hasard vous vous en souvenez, logeait cette grande fille rouge qui ressemblait à un archer de la garde et à qui vous en contiez.

PAULO. O vil ennemi! Des pensées coupables m'assiégent! O faible chair! Écoute, mon frère : le démon me tente par le souvenir et par mes goûts passés.

(Il se jette à terre.)

PÉDRISCO. Que faites-vous?

PAULO. Je me jette ainsi sur le sol pour que tu me foules sous tes pieds. Viens, frère, piétine-moi à plusieurs reprises.

PÉDRISCO. Volontiers; je suis très-obéissant, mon père. (Il marche sur lui.) Est-ce bien ainsi?

PAULO. Oui, frère.

PÉDRISCO. Cela ne vous fait pas de mal?

PAULO. Marche, et ne te mets pas en peine.

PÉDRISCO. En peine, père! et pourquoi serais-je en peine? Je vous foule et je vous refoule, père de ma vie, mais je crains de mal faire.

ROLAND, au dehors. Arrêtez, Enrico!

ENRICO, de même. Il faut que je le jette dans la mer, vive Dieu!

PAULO, se relevant. J'ai entendu nommer Enrico.

ENRICO. Faut-il qu'il y ait au monde des mendiants!

CHÉRINOS, au dehors. Arrêtez!

ENRICO, de même. Il n'y a pas de remède. Je te fais une grande faveur, puisque je te délivre d'une si grande misère.

ROLAND. Qu'avez-vous fait?

SCÈNE XII

LES MÊMES, ENRICO, CÉLIA, LIDORA, GALVAN, ROLAND, ESCALANTE, CHÉRINOS.

(L'ermite et Pédrisco se retirent d'un côté et observent; les autres personnages occupent le milieu de la scène.)

ENRICO. Un pauvre est venu me demander l'aumône. J'ai été affligé de le voir dans une si grande misère, et pour que dorénavant il ne se hasardât pas auprès d'un autre, je l'ai saisi dans mes bras et je l'ai jeté dans les flots.

PAULO, à part. Crime énorme!

ENRICO. Il ne sera plus pauvre.

PÉDRISCO. Que quelque diable t'aille demander l'aumône!

CÉLIA. Tu es toujours cruel.

ENRICO. Ne réplique pas, car j'en ferais autant pour toi et pour les autres.

ESCALANTE. Laissons cela. Asseyons-nous tous deux, ami Enrico.

PAULO, à Pédrisco. C'est celui-là qu'ils ont appelé Enrico?

PÉDRISCO. Ce sera un autre. Pensez-vous que ce pourrait être ce méchant homme qui, dans cette vie même, brûle du feu de l'enfer. Attendons un peu, pour voir ce qui arrivera.

ENRICO. Eh bien, que Vos Grâces s'asseyent, afin que nous causions.

ESCALANTE. Très-bien dit.

ENRICO. Que Célia s'asseye ici.

CÉLIA. Me voilà assise.

ESCALANTE. Toi auprès de moi, Lidora.

LIDORA. Je dis de même, seigneur Escalante.

CHÉRINOS. Ici, Roland.

ROLAND. Me voici, Chérinos.

PÉDRISCO, à Paulo. Voyez quelles bonnes âmes, mon père. Approchez-vous pour entendre ce qu'ils disent.

PAULO. Mon Enrico ne vient pas!

PÉDRISCO. Attention et faites silence, car nous sommes pauvres, et cet homme sans âme pourrait nous jeter à la mer.

ENRICO. Il faut que chacun de vous raconte les hauts faits de sa vie, vols, coups d'épée, blessures, morts, attaques de grands chemins et autres choses de cette espèce.

ESCALANTE. Bien parlé, Enrico!

ENRICO. Et celui qui aura fait le plus de mal, nous lui ceindrons une couronne de lauriers et nous chanterons des motets à sa louange.

ESCALANTE. Je suis satisfait.

ENRICO. Commence, seigneur Escalante.

PAULO, à part. Et Dieu souffre cela!

PÉDRISCO. Rien ne l'étonne.

ESCALANTE. Je dis ainsi.

PÉDRISCO. Comme il est gai et content!

ESCALANTE. J'ai tué vingt-cinq pauvres diables, j'ai escaladé six maisons et fait trente blessures avec le poignard.

PÉDRISCO. Quand te verra-t-on exécuter des cabrioles au bout d'une potence!

ENRICO. Parle, Chérinos.

PÉDRISCO. Quel abominable nom il porte! Chérinos [1]! Peu de chose!

CHÉRINOS. Je commence. Je n'ai tué personne; j'ai pourtant donné plus de cent coups de poignard.

ENRICO. Et aucun ne fut mortel?

CHÉRINOS. La fortune les a protégés. J'ai enrichi un fripier avec les manteaux que j'ai volés.

ENRICO. Et il les a vendus?

CHÉRINOS. Pourquoi non?

ENRICO. On ne les reconnaissait pas?

CHÉRINOS. Pour s'en débarrasser il les convertissait en pourpoints et en chausses.

ENRICO. Avez-vous fait autre chose?

CHÉRINOS. Je ne m'en souviens pas.

1. *Cherinol*, *cherinola*, signifient, en langue de bohème, chef de filous, réunion de voleurs.

PÉDRISCO. Qui voudra absoudre ce larron?

CÉLIA. Et toi, voyons tes exploits, Enrico?

ENRICO. Que Vos Grâces m'écoutent.

ESCALANTE. Que personne ne mente.

ENRICO. De ma vie je n'ai été homme à cela.

GALVAN. C'est connu.

PÉDRISCO. Père, ne l'écoutez-vous pas?

PAULO. Je regarde si Enrico ne vient pas.

ENRICO. Prêtez-moi votre attention.

PÉDRISCO. Voyons son sermon.

ENRICO. Je naquis avec de mauvais penchants, comme le prouvera le récit de ma vie, que je vais vous faire. Je fus élevé dans le luxe, à Naples; vous avez entendu, je pense, parler de mon père, qui était riche, quoiqu'il ne fût pas noble, et j'estime que dans notre temps la richesse est la première des qualités. Enfin il m'éleva, comme je dis, au milieu de l'abondance; je fis des espiègleries dans mon enfance et des folies dans ma jeunesse. Je volais mon vieux père, ouvrant ses coffres, et je jouais ses hardes, ses bijoux et son argent; je dis que je jouais pour que vous sachiez que le jeu est le pire de tous les vices. Je restai pauvre, et comme j'en avais l'habitude, j'allai volant des choses de peu de prix de maison en maison. Je jouais et je perdais; mes vices s'accroissaient. Je me joignis à des professeurs dans cet art; nous escaladâmes sept maisons et nous tuâmes leurs propriétaires; nous nous partageâmes l'argent volé pour nourrir le jeu. De cinq que nous étions on en arrêta quatre, et aucun ne me dénonça, quoiqu'on les eût mis à la question; ils expièrent leur faute sur la place publique, et moi, corrigé par l'exemple, je me décidai à agir seul. Toutes les nuits j'allais à la maison de jeu et j'attendais à la porte ceux qui en sortaient. Je leur demandais poliment la bonne

étrenne [1], et lorsqu'ils tiraient leur bourse, je tirais, moi, mon couteau, et je le leur plongeais dans la poitrine, et parfois ils perdaient ce qu'ils avaient gagné. J'enlevais la nuit les manteaux; j'avais divers instruments pour ouvrir les portes et m'emparer de ce que je trouvais. J'attrapais les femmes, et si elles ne me donnaient pas d'argent, mon couteau leur labourait à l'instant le visage. J'agissais ainsi au temps de mon adolescence; mais écoutez, et vous saurez ce que je faisais parvenu à l'âge d'homme. Moi et cette lame, qui est le ministre de la mort, nous avons enlevé de ce monde trente infortunés; j'en tuai dix par fantaisie, et les vingt autres pour avoir de chacun un doublon. Vous me direz que ce n'était pas payé, c'est la vérité; mais je jure Dieu que quand je suis sans argent je tuerais pour un doublon tous ceux qui sont ici pour m'écouter. J'ai forcé six demoiselles, et je puis m'estimer heureux, au temps où nous vivons, d'en avoir rencontré six. Je pris de l'affection pour une dame mariée, et étant entré secrètement chez elle pour exécuter mon désir, elle cria, et survint le mari. Contrarié et résolu je luttai avec lui et je le serrai si fort dans mes bras, qu'il tomba; à peine le vis-je dans cet état, que je le jetai du haut d'un balcon; il roula sur le sol et se tua. La dame poussa des gémissements, et moi, tirant ma lame, je lui en portai cinq ou six coups dans sa blanche poitrine, d'où son âme s'échappa par des portes de rubis. Rien que pour faire le mal, j'ai accumulé les faux serments, forgé des mensonges et des tromperies. Un prêtre voulut, dans son zèle, m'adresser des remontrances, je le jetai à terre d'un soufflet, et il demeura demi-mort; sachant qu'un de mes ennemis était enfermé dans la maison d'un pauvre vieux, je mis le

1. *El barato.* C'est l'argent que le joueur qui gagne donne volontairement à quelqu'un.

feu à cette maison, où tout le monde brûla, jusqu'à deux petits enfants, deux frères, qui furent réduits en cendres. Je ne dis pas une parole sans jurer, parce que je sais que j'offense le ciel. Je n'ai entendu une messe de ma vie, et étant en danger de mort, je ne me suis jamais confessé et je n'ai pas invoqué le nom du Dieu éternel. Je n'ai jamais pratiqué l'aumône, même ayant de l'argent; au contraire, je persécute les pauvres. Comme vous en avez vu un exemple, je n'ai aucun respect pour les religieux. J'ai enlevé dans les églises six calices et les ornements de l'autel. Je me moque de la justice; mille fois je lui ai tenu tête et j'ai tué ses agents, si bien qu'ils n'osent plus mettre la main sur moi. Finalement, je suis prisonnier des beaux yeux de Célia, qui est ici présente. Tout le monde la respecte parce que je l'adore. Quand je sais qu'elle a de l'argent, avec le peu qu'elle me donne, je nourris mon vieux père; vous le connaissez sous le nom d'Anaréto. Voilà cinq ans qu'il est au lit et paralysé; j'ai pitié de lui, car le bon vieux est pauvre, et je suis cause de son malheur, puisque j'ai joué son bien autrefois. Je jure que tout ce que j'ai dit est vrai. Jugez maintenant qui a le mieux mérité le prix.

PÉDRISCO, à Paulo. Certes, père de ma vie, voilà de bons services, et il peut aller solliciter à la cour.

ESCALANTE, à Enrico. Je confesse que tu as mérité la palme.

ROLAND. Je fais le même aveu.

CHÉRINOS. Nous sommes tous de ton avis.

CÉLIA. Je veux te donner le laurier.

ENRICO. Célia, puisses-tu vivre de longs jours!

CÉLIA, posant une couronne sur la tête d'Enrico. Prends, mon bien, et avec cela allons-nous-en, car le goûter nous attend.

GALVAN. Tu as très-bien agi.

CÉLIA. Répétez tous : « Vive Enrico! »

TOUS. Vive le fils d'Anaréto!

ENRICO. Maintenant, allons tous nous réjouir et nous amuser.

(Enrico sort avec ceux qui l'ont accompagné.)

SCÈNE XIII

PAULO, PÉDRISCO.

PAULO. Coulez, mes larmes, coulez sans vergogne! Quel triste événement!

PÉDRISCO. Qu'avez-vous, père?

PAULO. Ah! frère, je suis affligé et malheureux! Ce méchant homme que j'ai vu est Enrico!

PÉDRISCO. Comment cela se peut-il?

PAULO. Le signalement que m'a donné l'ange est le sien.

PÉDRISCO. Est-ce bien sûr?

PAULO. Oui, frère, puisqu'il m'a dit qu'il était fils d'Anaréto, et cet homme l'a dit aussi.

PÉDRISCO. Mais celui-ci brûle déjà dans les flammes de l'enfer.

PAULO. Malheur! C'est ma seule crainte. L'ange de Dieu m'a dit que si cet homme va en enfer, j'irai comme lui, et que j'irai au ciel s'il y va. Mais comment irait-il au ciel, mon frère, quand nous voyons en lui tant de méchanceté, tant de vols avérés, tant de cruauté, de méfaits et de viles pensées?

PÉDRISCO. Qui pourrait douter de cela? Il ira en enfer comme le traître Judas.

PAULO. Grand Seigneur! Seigneur éternel! Pourquoi m'avez-vous châtié par cet immense châtiment? Il y a dix ans, Seigneur, que je vis dans le désert, mangeant d'amères ra-

cines, buvant une eau saumâtre, dans le seul but, Seigneur, juge miséricordieux, sage et droit, de me faire pardonner mes péchés. Comme je vois tout changé! L'enfer m'attend. Il me semble déjà que ses flammes dévorantes embrasent mon corps. Ah! quelle rigueur!

PÉDRISCO. Soyez patient.

PAULO. Quelle patience ou quelle résignation peut avoir celui qui sait qu'il est réservé pour l'enfer? O enfer! obscure profondeur qui renferme l'éternel tourment et qui doit durer ce que durera Dieu! O ciel! et cela ne finira jamais! Les âmes brûleront éternellement! éternellement! hélas!

PÉDRISCO, à part. Je tremble rien que de l'entendre. (Haut.) Père, retournons à la montagne.

PAULO. Oui, j'y veux retourner, mais non pour faire pénitence, car cela ne doit m'être d'aucun profit. Dieu m'a dit que si cet homme allait au ciel, j'irais aussi, et que s'il allait à l'abîme, je l'y suivrais. Puisqu'il en est ainsi, je veux vivre comme lui; Seigneur, pardonnez-moi cette audace; puisque je dois avoir sa fin, je dois agir comme il agit. Il n'est pas juste que je fasse pénitence sur la terre, qu'il vive à son gré dans les villes, et que tous deux nous ayons la même fin.

PÉDRISCO. C'est une sage résolution. Vous avez bien parlé, mon père.

PAULO. Il y a des brigands dans la montagne. Je veux être brigand, afin de ressembler à Enrico, puisque nous devons finir de même. Je veux être aussi méchant que lui, pire si je le peux. Puisque tous deux nous sommes damnés, il faut nous venger dans ce monde avant d'aller où nous devons aller. Ah! Seigneur, qui l'aurait pensé?

PÉDRISCO. Allons, et pendons nos vêtements à ces arbres. Habillez-vous en gentilhomme.

PAULO. Je le ferai. Je veux que l'on tremble devant

l'homme juste qui fut condamné à l'enfer. Je dois être un coup de tonnerre sur le monde.

PÉDRISCO. Mais que ferons-nous sans argent?

PAULO. J'en arracherais au démon si j'étais certain d'en avoir.

PÉDRISCO. Parlons toujours.

PAULO. Seigneur, pardonne si je me venge injustement! Tu m'as déjà condamné. Ta parole, assurément, ne peut retourner en arrière. Donc, puisqu'il en est ainsi, je veux mener une bonne vie sur la terre, puisqu'une si triste fin m'attend. Je suivrai les pas d'Enrico.

PÉDRISCO. J'ai bien peur de voyager en croupe avec vous si vous allez en enfer.

DEUXIÈME JOURNÉE

SCÈNE PREMIÈRE

Une salle de la maison d'Anaréto. Une alcôve au fond, avec les rideaux fermés.

ENRICO, GALVAN.

ENRICO. Que le diable emporte le jeu! comme il m'a maltraité!

GALVAN. Tu es toujours malheureux.

ENRICO. Au feu! mes mains! au feu! Etes-vous donc excommuniées?

GALVAN. Ton habileté t'a fait perdre.

ENRICO. En jouant simplement ou en trichant, je ne gagne pas davantage.

GALVAN. C'est un jeu insensé.

ENRICO. Cette main m'a ruiné. J'ai perdu quatre-vingt-dix-neuf écus.

GALVAN. Pourquoi es-tu triste? ils ne t'avaient rien coûté.

ENRICO. Qu'ils ont peu duré! As-tu vu pareille chose? As-tu vu une telle quantité de coups?

GALVAN. Tu passes ton temps à te chagriner, et tu oublies tout. Pourtant tu dois tuer Albano, car le frère de Laura t'a déjà donné la moitié de l'argent.

ENRICO. Je suis sans le sou. Il faut que je tue Albano.

GALVAN. Et cette nuit, Enrico, Chérinos et Escalante?...

ENRICO. L'affaire est importante et je les aiderai. Ne doivent-ils pas dévaliser la maison d'Octavio le Génois?

GALVAN. Ne parle pas de cela.

ENRICO. Puisque je dois monter le premier aux balcons; dans de telles occasions je vais toujours en avant. Va et dis-leur de venir me trouver ici!

(Galvan sort.)

SCÈNE II

ENRICO, seul.

Pendant qu'ils sont absents et qu'ils attendent le sombre manteau de la nuit, qui doit les protéger, je veux voir mon vieux père qui habite cette chambre. Voilà cinq ans qu'il est là, sur ce lit, et je l'aime d'autant plus que, malgré mes crimes, je le nourris ici à mes dépens. De l'argent que Célia me donne, ou que je lui prends, j'apporte ici ce que je puis, je soutiens cette existence qui va finir. J'y ajoute ce que je puis dérober de nuit dans diverses habitations, et quelquefois je n'ai rien. Dans ma vie désordonnée, je n'ai conservé que cette vertu : être un fils obéissant est une dette envers son père. Jamais je ne l'ai offensé, ni ne lui ai causé aucun chagrin; dans tout ce qu'il m'a commandé, je lui ai toujours obéi depuis ma naissance. De mes escapades et de mes folies, il n'a jamais rien su, et s'il les avait connues, il les aurait arrêtées, quoique j'aie des entrailles de pierre et un cœur de bête férocee; mais j'ai toujours empêché qu'on ne l'informât de ma conduite, et pas un des chagrins que j'ai causés n'a remonté jusqu'à lui.

(Il écarte les rideaux de l'alcôve, et l'on voit Anaréto endormi sur un fauteuil.)

SCÈNE III

ENRICO, ANARÉTO.

ENRICO. Le voici, je veux le voir. Je crois qu'il dort. (*Appuyant.*) Père !

ANARÉTO, *s'éveillant.* Mon cher Enrico !

ENRICO. Vous me pardonnerez ma négligence, père de mes yeux. Je suis en retard ?

ANARÉTO. Non, fils.

ENRICO. Je ne voudrais pas vous causer d'ennui.

ANARÉTO. Je me réjouis de te voir.

ENRICO. Le soleil, dont les reflets de pourpre viennent dissiper la nuit, ne donne pas au jour autant de bonheur que vous m'en donnez, car vous êtes mon soleil, et vos rayons sont vos cheveux blancs, l'honneur de ce royaume.

ANARÉTO. Tu es le creuset où la vertu s'épure.

ENRICO. Avez-vous mangé ?

ANARÉTO. Moi, non.

ENRICO. Vous avez faim ?

ANARÉTO. Le bonheur de te voir m'a ôté la faim.

ENRICO. Cette raison, mon père, née de la grande affection que vous avez pour moi, ne me rassure pas. Mais vous allez manger; je crois qu'il est deux heures du soir. Je vais vous apprêter la table.

ANARÉTO. Je suis fâché de te donner cette peine.

ENRICO. Un fils soumis doit faire tout cela, et bien plus encore. (*A part.*) J'ai réservé un écu sur l'argent que j'ai joué pour acheter de quoi le nourrir. Quoiqu'il blâme le jeu, je devais agir ainsi. (*Haut.*) J'apporte ici dans ce mouchoir, mon père, de quoi manger. Rendez justice à mon attention.

ANARÉTO. Soyez béni, mon Dieu, sur la terre et dans le ciel, puisque vous m'avez donné un tel fils qui remplace mes pieds et mes mains paralysés !

ENRICO. Mangez, pour que je le voie.

ANARÉTO. Aide-moi à soulever mes tristes membres.

ENRICO. Je vais vous aider.

ANARÉTO. Tes bras me donnent de la force.

ENRICO. Plût à Dieu que mes embrassements pussent vous donner la vie ! Je dis la vie, père, parce qu'une infirmité si grande est une mort anticipée.

ANARÉTO. Que la volonté de Dieu s'accomplisse !

ENRICO. Le repas vous attend. Approcherai-je la table?

ANARÉTO. Non, mon fils, le sommeil s'empare de moi.

ENRICO. Vraiment? Eh bien, dormez!

ANARÉTO. Je sens un grand froid!

ENRICO. Je vous donnerai vos habits pour vous couvrir.

ANARÉTO. Je n'en ai pas besoin.

ENRICO. Dormez.

ANARÉTO. Enrico, je tremble toujours de te voir pour la dernière fois (car cette infirmité me fait cruellement souffrir), et je voudrais te voir établi.

ENRICO. Tu penses ainsi? Que ta volonté s'accomplisse. Demain je me marierai. (A part.) Je veux lui donner cette fausse satisfaction.

ANARÉTO. Ce sera me rendre la santé.

ENRICO. Il est juste que je t'obéisse.

ANARÉTO. Je mourrai content.

ENRICO. Je veux te complaire en tout, afin que tu voies de cette façon que c'est seulement pour t'obéir que je m'assujettis au mariage.

ANARÉTO. Ensuite, Enrico, comme un vieillard, je te don-

nerai un conseil. Ne cherche pas une belle femme, parce que c'est une chose périlleuse que d'être le gardien de la beauté dans une prison peu sûre. Sois attentif, Enrico.

ENRICO. Parle.

ANARÉTO. Qu'elle n'apprenne jamais de toi que tu ne te fies pas à son amour; si elle voit que tu n'as pas de confiance tout ira mal. Traite-la comme ton égale, aime-la, sers-la, et qu'elle ne manque de rien; ne sois pas jaloux; il n'y a pas de femme qui se conduise bien quand elle s'aperçoit que l'on doute d'elle. Ne déclare ta passion qu'à bon escient, et aussitôt...

(Il s'endort.)

ENRICO. Le sommeil l'a vaincu; il est maître de nos sens et nous donne les meilleures leçons. Couvrons-le de ses vêtements et laissons-le reposer.

(Il le couvre.)

SCÈNE IV

ENRICO, GALVAN.

GALVAN. Tout est prêt, et, regarde, voici Albano qui passe dans la rue.

ENRICO. Qui?

GALVAN. Albano, que tu dois tuer.

ENRIDO. Il me faut donc commettre cette cruauté?

GALVAN. Comment?

ENRICO. Le tuer pour un vil intérêt?

GALVAN. As-tu peur?

ENRICO. Galvan, ces deux yeux fermés par le sommeil me donnent cette crainte, car je tremble de les voir s'ouvrir. Je

n'ose, malgré la réputation terrible que je me suis acquise dans la mémoire des hommes, commettre un crime là où ce vieillard repose.

GALVAN. Qui est-il ?

ENRICO. Le seul homme que je redoute et que je respecte dans cette vie : un père est tout pour un bon fils. Si je l'avais eu toujours près de moi, je n'aurais pas commis les crimes dont je rougis; sa présence eût été un frein qui m'eût arrêté ! Mais ferme ce rideau. Si je ne le vois plus, il arrivera peut-être (car il fait chanceler ma résolution) que je reprenne mon énergie affaiblie par la pitié !

GALVAN, fermant les rideaux. Les voilà fermés.

ENRICO. Galvan, à présent que je ne le vois plus, et que la lumière de ses yeux ne m'éblouit pas, tuons, si tu le veux, autant d'hommes qu'il y en a sur la terre.

GALVAN. Regarde, Albano s'avance, et le frère de Laura veut que tu lui donnes la mort.

ENRICO. Puisqu'il vient la chercher, c'est un homme perdu.

GALVAN. Cela va de soi.

(Ils sortent.)

SCÈNE V

Une rue.

ALBANO, un moment après ENRICO et GALVAN.

ALBANO, traversant le théâtre. Le soleil, comme mon âge, s'avance vers le couchant, ma femme doit m'attendre.

(Enrico, qui est resté immobile devant lui en le regardant, le laisse sortir.)

ENRICO, à Galvan. Retiens ton bras.

GALVAN. Qu'attends-tu donc, Enrico ?

ENRICO. Je regarde un homme qui est le portrait et la vivante image de celui que j'environne de mon respect. Réponds, si je commets cette cruauté, ne serai-je pas ingrat envers mon père? Aujourd'hui, Albano, ta vieillesse te protége; tes cheveux blancs sont de muets et pieux intercesseurs. Va-t'en en liberté; si je te tuais, je croirais tuer mon père.

GALVAN. Vive Dieu! je ne te comprends pas. Tu n'es plus ce que tu as été.

ENRICO. Mon courage en souffre peu.

GALVAN. Tu pouvais le frapper.

ENRICO. Je ne l'ai pas voulu. De ma vie je n'ai craint personne. J'ai commis toutes sortes de méfaits, j'ai été homicide, et il n'y a pas de mauvaise action que mon cœur n'ait accueillie; mais à la vue de ces cheveux blancs, que j'ai respectés en pensant à mon père, j'ai réprimé ma fureur. Si j'avais su qu'Albano fût un vieillard, je ne me serais jamais engagé avec le frère de Laura.

GALVAN. Ce respect a été une folie. Il faudra rendre l'argent qu'il t'a donné, puisque Albano n'est pas mort.

ENRICO. C'est possible.

GALVAN. Qu'est-ce qui est possible?

ENRICO. Cela se pourra si je le veux.

GALVAN. Le voici qui vient.

SCÈNE VI

LES MÊMES, OCTAVIO.

OCTAVIO. J'ai rencontré Albano vivant et sain comme moi.

ENRICO. Je le crois.

OCTAVIO. J'étais loin de penser que la parole que me donna

Votre Grâce ne s'accomplirait pas comme le payement que je vous ai fait. Est-ce là être homme de bien?

GALVAN, à part. En voilà un qui cherche un soufflet avec le poignard.

ENRICO. Je ne tue pas de vieillards, moi. Si celui-ci vous a offensé, courez après lui et tuez-le; je me contente de l'argent que vous m'avez donné.

OCTAVIO. Vous me le rendrez.

ENRICO. Que Votre Grâce aille avec Dieu! Ne m'ennuyez pas, ou je jure Dieu...

(Enrico et Octavio tirent leurs épées et se battent.)

GALVAN. Les voilà aux prises; le diable ne dort pas.

OCTAVIO. Il me faut mon argent.

ENRICO. Vous ne l'aurez pas.

OCTAVIO. Vous êtes une poule mouillée.

ENRICO. Tu mens!

(Il le blesse.)

OCTAVIO, tombant. Je suis mort!

ENRICO. Cela y ressemble fort.

GALVAN. Il allait se coucher.

ENRICO. Je donne la mort à des insolents comme toi et non pas à des vieillards. Et si tu veux savoir ce que je puis faire, demande à Dieu de te ressusciter et je te tuerai de nouveau.

SCÈNE VII

LES MÊMES, LE GOUVERNEUR, SBIRES, SUITE.

LE GOUVERNEUR, au dehors. Arrêtez-le! tuez-le!

GALVAN. Cela va mal. Plus de cent hommes et le gouverneur accourent pour t'arrêter.

ENRICO. Qu'il en vienne six cents. S'ils s'emparent de moi,

Galvan, ma mort est certaine. Si je me défends, je puis courir la chance de n'être pas tué et de m'échapper; en tous cas, j'aime mieux mourir avec mon honneur et ma renommée. (Criant.) Voici Enrico! Lâches! ne viendrez-vous pas?

GALVAN. Ils t'enveloppent de tous côtés.

ENRICO. Vive Dieu! je me jetterai au milieu d'eux!

GALVAN. Je te suis.

ENRICO. Songe que César est avec toi.

(Entrent le gouverneur et ses gens. Enrico et Galvan les attaquent.)

LE GOUVERNEUR. Es-tu le diable?

ENRICO. Je suis un homme qui veut échapper à la mort.

LE GOUVERNEUR. Rends-toi, je te laisserai libre.

ENRICO. Je ne le crois pas. Il faut me prendre.

(Ils se battent.)

GALVAN. Vous êtes des lâches!

(Enrico poursuit les gens de justice; le gouverneur s'interpose; Enrico lui donne un coup d'épée.)

LE GOUVERNEUR, tombant. Ah! je suis mort!

UN SBIRE. Grand malheur. Il a tué le gouverneur.

UN AUTRE. Mauvaise parole.

(Tous s'enfuient.)

SCÈNE VIII

Un site près de la mer.

ENRICO, GALVAN.

ENRICO. Quand la terre ouvrirait ses entrailles pour m'ensevelir, il est impossible que j'échappe. O mer, cache-moi dans ton sein! Je veux me jeter dans ses flots l'épée aux dents. Dieu puissant, recevez mon âme dans votre miséricorde! Tout mauvais que je suis, je suis accessible à votre

sainte foi. Mais que vais-je faire? Me jeter à la mer quand je laisse derrière moi un pauvre vieillard malade! Je veux retourner vers mon père, et l'emporter avec moi comme Énée le vieil Anchise.

GALVAN. Où vas-tu? Arrête.

UNE VOIX, *au dehors*. Suivez-moi par ici.

GALVAN. Garde ta vie.

ENRICO. Pardonnez-moi, père de mes yeux, de ne pouvoir vous emporter dans mes bras comme je vous emporte dans mon âme! Suis-moi, Galvan.

GALVAN. Je te suis.

ENRICO. Nous ne pouvons nous échapper par terre.

GALVAN. Eh bien, je me précipite dans la mer.

ENRICO. Qu'elle soit mon tombeau, ô père bien-aimé! Combien je souffre de vous quitter!

GALVAN. Viens avec moi.

ENRICO. Je suis un lâche, Galvan, si je ne te suis pas.

(Ils sortent.)

SCÈNE IX

Une forêt.

PAULO ET PÉDRISCO, habillés en bandits; autres bandits amenant trois voyageurs prisonniers.

PREMIER BANDIT. Toi seul, brave Paulo, puisque nous avons juré de t'obéir, tu dois juger ces trois hommes et décider de leur vie ou de leur mort.

PAULO. Ont-ils donné leur argent?

PÉDRISCO. Ils ne nous ont pas donné un sou.

PAULO. Eh bien, qu'attends-tu, imbécile?

PÉDRISCO. Nous le leur avons pris.

PAULO. Et ils ne l'avaient pas donné ? Je vais prononcer leur arrêt.

PÉDRISCO. Voyons.

PREMIER VOYAGEUR. Ayez pitié de nous !

PAULO. Pendez-les à ce chêne.

LES TROIS VOYAGEURS. Seigneur !

PÉDRISCO. Remuez les pieds. Vous serez un excellent fruit pour les oiseaux de proie dans cette forêt écartée.

PAULO. Ne t'étonne pas de cette cruauté.

PÉDRISCO. Je ne m'étonne de rien. Je vous ai vu naguère, seigneur, jeûner avec ferveur, et plongé dans la prière, prosterné aux pieds de Dieu, lui demander le courage et sa faveur pour continuer de vivre dans la pénitence, et aujourd'hui je vous vois, à la tête de ces coquins, tuer les voyageurs après les avoir dévalisés. Que pourrait-on espérer de plus ? Je ne saurais en vérité m'étonner de rien.

PAULO. Je prétends imiter les hauts faits audacieux d'Enrico, et peut-être les surpasser. Que Dieu me pardonne si je l'offense ; puisque nous devons avoir la même fin, cela est juste, et je m'entends. Moi qui adorais Dieu et qui passais pour un saint dans la montagne voisine, un ange descendu du ciel m'a fait quitter le droit chemin en me donnant une si triste récompense. Le ciel verra aujourd'hui si je n'égale pas Enrico en méchanceté.

PÉDRISCO. Je vous plains.

PAULO. Mes yeux lancent des flammes. Aujourd'hui, bêtes féroces qui habitez les montagnes napolitaines, vous verrez mes œuvres. Aujourd'hui, arbres de ces forêts qui êtes le plumage de la terre, l'hôte que vous avez accueilli vous épouvantera. Je suspendrai à chacun de vos rameaux, chaque jour, une tête ; vous donnez des fruits à l'homme, et moi

je donnerai ces grappes opimes aux oiseaux; au printemps comme en hiver ce sera votre fruit éternel, et si je pouvais en faire davantage, je le ferais.

PÉDRISCO. Vous allez gaillardement en enfer.

PAULO. Va, et pends-les à l'instant à un chêne.

PÉDRISCO. J'y vole.

PREMIER VOYAGEUR. Seigneur!

PAULO. Ne répliquez pas, si vous ne voulez pas être châtiés plus rigoureusement.

PÉDRISCO. Venez tous les trois.

LES VOYAGEURS. Nous sommes perdus!

PÉDRISCO. Je dois ici jouer le rôle de bourreau, puisque le sort l'a voulu; j'en remontrerai à l'exécuteur quand, à mon tour, on me pendra.

(Pédrisco sort avec les bandits, emmenant avec eux les voyageurs.)

SCÈNE X

PAULO, DEUX BANDITS.

PAULO, parlant à lui-même. Enrico, si c'est ainsi que je dois t'accompagner, et si tu dois être damné, tu m'entraîneras avec toi; je ne t'abandonnerai jamais. Ce fut la parole d'un ange, je suivrai ta route; et quand Dieu, juge éternel, me condamnera à l'enfer, nous aurons agi pour cela.

UNE VOIX, au dehors, chantant : « Si grand pécheur qu'il soit, que nul ne désespère de la miséricorde de Dieu. »

PAULO. Quelle est cette voix?

UN BANDIT. Le feuillage touffu de ces arbres nous empêche, seigneur, de voir d'où vient la voix.

LA VOIX. « Que l'humble pécheur s'approche avec le ferme

repentir des offenses qu'il a faites au Seigneur, et Dieu lui pardonnera. »

PAULO. Gravissez tous deux cette montagne, et voyez si c'est quelque berger qui chante ainsi.

LE BANDIT. Nous allons voir tous les deux.

LA VOIX. « Sa majesté souveraine appelle le pécheur pour qu'il vienne lui demander ce qu'il ne refuse jamais à personne. »

SCÈNE XI

PAULO, UN JEUNE BERGER qui apparaît sur le sommet de la montagne, tressant une couronne de fleurs.

PAULO. Descends, descends, jeune berger. Ton chant, vive Dieu! me rendait déjà confus, et j'admirais ta voix. Qui t'enseigna cette chanson que j'écoute avec terreur, parce qu'il me semble que ma propre imagination parle par ta bouche?

LE BERGER. Cette chanson que j'ai dite, seigneur, c'est Dieu qui me l'a enseignée.

PAULO. Dieu?

LE BERGER. Ou l'Église son épouse, à qui il a donné son pouvoir sur la terre.

PAULO. Tu as raison.

LE BERGER. Sachez que je crois en Dieu, les yeux fermés, et que je connais, quoique étant un misérable pasteur, les dix commandements que Dieu nous a donnés.

PAULO. Et Dieu pourrait pardonner à un homme qui l'offensa par ses œuvres, ses paroles et ses pensées?

LE BERGER. Pourquoi non? Quoique les offenses soient plus nombreuses que les atômes du soleil, que les étoiles du ciel, que les poissons de la mer; telle est sa miséricorde.

En disant au Seigneur : J'ai péché souvent, il reçoit le pécheur dans ses bras aimants; enfin il agit comme Dieu. Parce que s'il n'en était pas ainsi, quand il créa les hommes il ne les aurait pas faits avec leur fragile condition; parce que si Dieu, qui est parfait, tira l'homme du néant pour lui offrir sa gloire, il ne lui a pas donné cette imperfection. Dieu le doua du libre arbitre, et il donna la fragilité à son âme et à son corps; il lui donna en même temps le droit de demander miséricorde, et il ne la refuse jamais à personne. De sorte que si, en péchant, l'homme rencontrait une juste rigueur, le nombre serait moindre de ceux qui contemplent Dieu dans l'Alcazar céleste. La fragilité du corps est grande; une seule action, un seul regard déshonnête offense Dieu. Pourquoi donc celui qui l'offense une fois ou deux dans son imperfection serait-il nécessairement damné? Non, seigneur, cela n'est pas; Dieu est miséricordieux, et il estime le plus grand des pécheurs, parce que tous lui ont également coûté la sueur que vous savez et le sang qu'il versa si libéralement, faisant une mer de son corps qu'il partagea par amour en cinq fleuves sanglants, parce qu'il a formé pendant neuf mois son esprit dans les entrailles de celle qui mérita le nom de Vierge quand elle fut mère. Si ces exemples peuvent vous guider, dites, Pierre ne fut-il pas un pécheur, et ne fut-il pas digne ensuite d'être pasteur des âmes? Matthieu, son historien, ne l'offensa-t-il pas aussi? et ne fut-il pas pourtant son apôtre revêtu par lui de cette grande dignité? François ne fut-il pas un pécheur? ne lui pardonna-t-il pas et n'imprima-t-il pas sur son corps ces plaies divines qui lui valurent tant d'honneur? La Palestine n'appela-t-elle pas Madeleine sa pécheresse publique, et sa conversion n'en fit-elle pas une sainte? Je pourrais vous citer mille autres exemples, mais mon troupeau m'attend, et il y a longtemps que je suis loin de lui.

PAULO. Arrête, berger, ne t'en va pas!

LE BERGER. Je ne puis m'arrêter davantage, car je vais par ces vallées cherchant avec amour une brebis perdue qui s'est enfuie du bercail; et cette couronne que vous me voyez tresser est pour elle si elle revient; le maître m'a ordonné de faire ainsi, l'estimant ce qu'elle lui a coûté. Que celui qui offensa Dieu demande pardon à Dieu; le Seigneur est si enclin à la pitié que jamais il ne la dénia à personne.

PAULO. Arrête, berger!

LE BERGER. Je ne le puis.

PAULO. Je te retiendrai par la force.

LE BERGER. Ce serait vouloir arrêter le soleil.

(Il disparaît.)

SCÈNE XII

PAULO, seul.

Ce berger m'a révélé, sous sa forme d'emprunt plutôt divine qu'humaine, que j'ai irrité Dieu pour avoir manqué de foi en sa pitié, cela est certain, et il me donne pieusement à entendre par des exemples que l'homme qui se repent obtiendra le pardon céleste. Enrico ne peut-il donc aussi trouver le pardon de ses fautes? Je commence à comprendre que grande a été mon erreur. Mais comment le Seigneur pardonnera-t-il, hélas! au plus méchant homme que le monde ait jamais engendré? Berger, qui as fui loin de moi, ne t'étonne pas de mon épouvante. Si Enrico avait quelque intention de se repentir un jour, mon erreur pourrait bien s'excuser et je vivrais content. Pourquoi, berger, veux-tu que j'espère son salut de la clémence de Dieu? O mon âme, lui et moi nous serons damnés!

SCÈNE XIII

PAULO, PÉDRISCO.

PÉDRISCO. Écoute, Paulo, et tu apprendras, tout en refusant de le croire, l'événement le plus inattendu. Sur cette verte plage habitée par tant de bêtes féroces, après avoir pendu ces trois infortunés, nous étions là, Célio et moi, quand se fit entendre une voix qui nous troubla. « Je me noie, » disait-elle, et nous vîmes deux hommes qui nageaient vaillamment, et l'un d'eux tenait entre ses dents une épée. Nous courûmes à leur secours, car les flots agités de la mer menaçaient de les engloutir. On voyait les deux têtes de ces malheureux dominant les vagues; elles avaient l'air de têtes coupées posées sur la planche d'un échafaud. Ils arrivèrent enfin à force de résolution. Pour ne pas te donner l'ennui de deviner, l'un d'eux était Enrico.

PAULO. Cela m'étonne.

PÉDRISCO. N'en doutes pas, quand je le dis; je ne suis pas aveugle.

PAULO. Tu l'as vu?

PÉDRISCO. Je l'ai vu.

PAULO. Que fit-il en prenant terre?

PÉDRISCO. Il jura et blasphéma. C'est ainsi qu'il remercia Dieu, qui venait de le délivrer.

PAULO, à part. Et le berger dira maintenant que le Seigneur peut lui pardonner! Ce dernier trait m'achève. Mais je ne risque rien de le voir et d'éprouver son intention.

PÉDRISCO. Tes gens l'amènent ici.

PAULO. Écoute ce que tu as à faire.

(Il parle bas à Pédrisco.)

SCÈNE XIV

LES MÊMES, ENRICO, GALVAN, ruisselant d'eau et les mains attachées. Ils sont conduits par les bandits.

ENRICO. Où me conduisez-vous ainsi?

PREMIER BANDIT. Le capitaine, qui est ici, te répondra.

PAULO, bas à Pédrisco. Fais ce que j'ai dit.

(Il sort.)

PÉDRISCO. Tout sera fait.

LE BANDIT. Le capitaine s'en va?

PÉDRISCO. Oui. (Aux prisonniers.) Où allaient Vos Grâces? Il est dangereux de cheminer dans l'eau. Vous ne répondez pas?

ENRICO. Nous allions en enfer.

PÉDRISCO. Pourquoi vous donner cette peine inutile, quand il y a des diables si légers qui vous y emporteraient gratis.

ENRICO. Pour nous affranchir de la reconnaissance.

PÉDRISCO. Votre Grâce parle bien, et vous agissez sagement en n'étant pas reconnaissant au diable d'un service qui est tout à son profit. Comment se nomme Votre Grâce?

ENRICO. Je me nomme le diable.

PÉDRISCO. C'est pour éteindre votre feu que vous vous êtes jeté à l'eau? D'où êtes-vous?

ENRICO. Si, las d'avoir lutté contre les flots et le vent, je n'avais jeté mon épée à la mer, elle répondrait avec le tranchant de sa lame à tes sottes questions.

PÉDRISCO. Écoutez, mon gentilhomme, ne vous aigrissez pas et ne nous adressez pas tant de menaces, car je jure

Dieu que si je me fâche, je vous ouvre dans le corps soixante et dix trous, sans compter ceux que la nature y fit à votre naissance. Sachez que vous êtes prisonnier, et que si vous êtes vaillant, moi je suis un Hector; et si vous avez tué bien des gens, sachez que moi j'ai tué bien des puces à tâtons, et que si vous êtes un voleur, j'en suis un autre, et que je suis le démon en personne, et par ma vie...

LE BANDIT. C'est bien.

ENRICO, à part. Je souffre cela et je ne puis me venger!

PÉDRISCO. Pour le moment, on va vous attacher à un arbre.

ENRICO. Je ne me défends pas. Faites de moi ce que vous voudrez.

PÉDRISCO, montrant Galvan. Et lui aussi.

GALVAN, à part. Cette fois, je ne l'échapperai pas.

PÉDRISCO. Attachez-les, c'est le désir du capitaine.

ENRICO. Que je sois traité ainsi?

(On attache à des arbres Enrico et Galvan.)

PÉDRISCO. Je leur banderai les yeux avec mes jarretières.

GALVAN. Je suis du même métier que vous, je suis aussi un voleur.

PÉDRISCO. Nous épargnerons ainsi du travail à la justice et du contentement au bourreau.

LE BANDIT. Les voici attachés et les yeux bandés.

PÉDRISCO. Prenons nos arcs et nos flèches, et clouons-leur à chacun douze pointes dans le corps. (Bas aux bandits.) Ceci est une feinte; que personne ne les touche.

LE BANDIT. Je crois que le capitaine les connaît.

PÉDRISCO, bas aux bandits. Retirons-nous et laissons-les ainsi.

(Ils sortent.)

SCÈNE XV

ENRICO, GALVAN, *attachés, puis* PAULO, *vêtu en ermite, portant un rosaire et une croix.*

GALVAN. Ils vont nous percer de leurs flèches.

ENRICO. Ce n'est pas une raison pour montrer de la faiblesse.

GALVAN. Il me semble déjà que j'en ai une dans le ventre!

ENRICO. Que le ciel se venge de moi! Je voudrais me repentir, mais je ne puis.

PAULO, *à part, en entrant.* Je saurai par ce moyen si cet homme se souvient de Dieu qu'il a offensé.

ENRICO. Mourir ainsi, sans être vu ni entendu de personne.

GALVAN. Chaque moucheron qui passe me fait l'effet d'une flèche.

ENRICO. Mon cœur est en feu. Que ma force me soit inutile! Ah! fortune, toujours avare!

PAULO. Que le Seigneur soit loué!

ENRICO. Qu'il soit loué pour toujours!

PAULO. Votre mérite parera ce coup du sort.

ENRICO. Rigueur extrême! Qui êtes-vous, vous qui me parlez ainsi?

PAULO. Un moine qui habite ce désert, où vous attendez la mort.

ENRICO. Soyez le bienvenu! Et maintenant, que voulez-vous?

PAULO. J'ai supplié humblement ceux qui vous ont lié à ce chêne, et qui se préparent à vous tuer, de me permettre de vous parler.

ENRICO. Et pourquoi ?

PAULO. Pour le cas où vous voudriez vous confesser, puisque vous suivez la loi de Dieu.

ENRICO. Vous pouvez vous en retourner, père, ou qui que vous soyez.

PAULO. Que dites-vous ? N'êtes-vous pas chrétien ?

ENRICO. Je le suis.

PAULO. Vous ne l'êtes point, puisque vous n'acceptez pas le bien précieux que je veux vous donner. Pourquoi ne l'acceptez-vous pas ?

ENRICO. Parce que je ne le veux pas.

PAULO. Hélas ! je l'avais deviné. (Haut.) Mais ne voyez-vous pas que dans un instant ils vont vous tuer !

ENRICO. Taisez-vous, frère, et laissez-moi. Si les seigneurs brigands veulent me donner la mort, me voici.

PAULO, à part. Dans quelle confusion est mon âme !

ENRICO. Je n'adresse d'excuses à personne.

PAULO. Mais à Dieu ?

ENRICO. Puisqu'il sait quel pécheur je suis, à quoi bon ?

PAULO. Grave faute ! Son amour peut pardonner.

ENRICO. Père, ce que je n'ai jamais fait, je ne le ferai pas à cette heure.

PAULO. Son cœur est un rocher.

ENRICO. Galvan, que devient dans ce moment la señora Célia ?

GALVAN. Dans ma situation se souvient-on de quelque chose ?

PAULO. Chassez de tels souvenirs.

ENRICO. Mon père, vous m'ennuyez.

PAULO. Mes paroles pieuses vous offensent-elles ?

ENRICO. C'est une chose insupportable ; si je n'étais atta-

ché, je vous aurais déjà jeté d'un coup de pied dans la mer.

PAULO. Souvenez-vous que vous allez mourir.

ENRICO. Je suis las d'attendre.

GALVAN. Père, confessez-moi, je suis déjà mort.

ENRICO. Père, ôtez-moi ce bandeau.

PAULO. Je le ferai certainement.

(Il ôte le bandeau d'Enrico et celui de Galvan.)

ENRICO. Grâce à Dieu! je vois!

GALVAN. Et moi aussi!

PAULO. Tournez maintenant les yeux vers vos meurtriers.

SCÈNE XVI

LES MÊMES, BANDITS, avec escopettes et arbalètes.

ENRICO. Pourquoi s'arrêtent-ils?

PÉDRISCO. Puisqu'il sait comment il va finir, pourquoi ne se confesse-t-il pas?

ENRICO. Je ne veux pas me confesser.

PÉDRISCO, à un bandit. Célio, traverse-lui le cœur avec une flèche.

PAULO. Laissez-moi lui parler. C'est du désespoir.

PÉDRISCO. Allons, qu'on le tue.

PAULO. Arrêtez. (A part.) Hélas! s'il se damne, il me damne avec lui.

ENRICO. Vous êtes des lâches. Quoi! vous ne m'ouvrez pas la poitrine?

PAULO. Prenez garde; si vous le frappez, ce sera pour ma confusion. Souvenez-vous, mon fils, que vous êtes un pécheur.

ENRICO. Et le plus grand du monde, je le sais.

PAULO. J'espère te sauver. Confesse-toi à Dieu.

ENRICO. Je refuse, ennuyeux prêcheur.

PAULO. Eh bien, qu'il sorte de mon cœur un fleuve de larmes dans lesquelles mon âme se noie, puisque j'ai perdu la foi en Dieu. Bure, cesse de couvrir mon corps, puisque mon cœur me dit qu'une pareille enveloppe ne doit pas recouvrir un faux cristal. (Il jette sa robe d'ermite.) Je retombe dans mon infamie et je redeviens serpent. Je ne me révolte pas contre ma fin malheureuse, puisque j'ai vu ma mésaventure; je prends les habits du démon et je me dépouille de ceux du Christ. Pendez ici ce froc pour qu'il dise (hélas!) : « Ici m'a suspendu Paulo, qui ne fut pas digne de me porter. » Donnez-moi ma dague et mon épée; vous pouvez prendre cette croix. Il n'y a d'espérance nulle part, puisque le sang sacré n'a pu me sauver. Déliez ces hommes.

(On met en liberté Enrico et Galvan.)

ENRICO. Je suis libre! Je ne puis en croire mes yeux!

GALVAN. Je rends grâce au ciel!

ENRICO. Je désire savoir la vérité!

PAULO. Suis-je assez malheureux! Ah! Enrico, plût à Dieu que tu ne fusses pas né! tu as été la cause de mon malheur. Plût à Dieu que lorsque tu ouvris les yeux à la lumière, ta nourrice t'eût étouffé dans ses bras, qu'un lion t'eût déchiré, qu'un ours eût dispersé les lambeaux de tes membres, ou que tu fusses tombé du plus haut balcon de ta maison avant que d'avoir tranché le fil de mon espérance?

ENRICO. Que signifie ce discours étrange?

PAULO. Je suis Paulo, un ermite, qui laissai ma patrie bien-aimée dès l'âge de quinze ans, et qui servis dix autres années le Seigneur dans cette montagne.

ENRICO. Quel bonheur!

PAULO. Quelle disgrâce! Un ange descendant des nues me dit, quand je demandais à Dieu quelle serait ma fin : « Va vers la ville et tu verras Enrico (hélas! mon âme!), fils du noble Anaréto, renommé à Naples. Remarque bien ses actions et écoute ses paroles; si Enrico va au ciel, le ciel t'attend; s'il va en enfer, tu l'y suivras. » Je m'imaginai alors que cet Enrico devait être quelque saint; mais nos désirs nous trompent. J'allai là-bas, je te vis, et de ta bouche elle-même j'appris que tu étais le plus méchant homme du monde. Et pour avoir la même fin que toi, je quittai le froc et je pris les armes, et on me donna le commandement de cette bande. Je voulus connaître ta pensée, pour savoir si tu te souvenais de Dieu dans ce terrible danger; je fus détrompé. Je me dépouillai alors, comme tu viens de le voir, et mon âme songea tristement, puisque Dieu l'a damnée.

ENRICO. Les paroles célestes répétées par un ange contiennent des choses auxquelles l'homme ne peut s'élever. Je n'aurais pas abandonné, moi, la vie que tu menais; car cet abandon fut peut-être la cause de ta damnation. C'est le désespoir qui t'a fait agir, et bien plus encore tu t'es voulu venger de la parole de Dieu et t'opposer tyranniquement à son ineffable pouvoir. Et en voyant qu'il ne tire pas l'épée de sa justice contre la rigueur de ta cause, je pense qu'il désire te sauver; car où n'atteint pas la pitié divine? Je suis le plus méchant homme que le monde ait produit, celui qui n'a jamais dit une parole sans jurer; celui qui a tué cruellement un grand nombre d'hommes, qui ne confessa jamais ses fautes, malgré leur nombre, et qui ne se souvint jamais de Dieu ni de sa mère sainte, et qui ne se conduirait pas autrement aujourd'hui quand il verrait des épées dirigées contre son cœur; mais j'ai toujours l'espérance de faire un jour mon salut, parce que cette espérance n'est pas fondée

sur mes œuvres, mais sur la conviction que Dieu s'humanise avec le plus grand pécheur et que sa pitié le sauve. Mais puisque tu as déjà commis cette extravagance, tâche que nous menions tous deux une vie joyeuse et contente dans cette montagne jusqu'à la fin de nos jours. Nous devons avoir le même sort : si le bonheur des justes nous manque, le mal est aussi une joie; mais je me fie dans la pitié de Dieu, puisque sa justice sacrée n'a pas de bornes.

PAULO. Tu m'as donné quelque consolation.

GALVAN. Pardieu, ceci m'étonne.

PAULO. Venez vous reposer.

ENRICO, à part. Ah! mon père chéri! (Haut.) Ami Paulo, j'ai oublié à la ville un joyau précieux; et quoique je craigne le sort qui me menace si je retourne là-bas, j'y dois aller pourtant, dussé-je périr dans mon entreprise! Envoie avec moi l'un de tes soldats.

PAULO. Accompagne-le, Pédrisco.

PÉDRISCO, à part. Pour Dieu! moi qui m'effrayais de me trouver avec lui!

PAULO. Donnez à Enrico une bonne épée, et sur ces chevaux aussi légers que le vent, vous arriverez à Naples en deux heures.

GALVAN, à Pédrisco. Je reste dans la montagne pour faire ton office.

PÉDRISCO, à Galvan. Je vais où mes épaules payeront les délits que tu as commis.

ENRICO, à Paulo. Adieu, ami.

PAULO. Que je t'embrasse pour m'avoir donné ce nom.

ENRICO. Malgré mes fautes, j'ai foi en Dieu.

PAULO. Et moi, j'ai perdu la foi parce que mes fautes sont trop nombreuses.

ENRICO. Ce manque de foi fera de toi un damné.

PAULO. Je le suis déjà, qu'importe! Ah! Enrico, plût à Dieu que tu ne fusses jamais né!

ENRICO. C'est vrai; mais la foi que j'ai en lui fera peut-être qu'il aura pitié de moi.

TROISIÈME JOURNÉE

SCÈNE PREMIÈRE

Une prison avec des barreaux au fond, à travers lesquels on voit la rue.

ENRICO, PÉDRISCO.

PÉDRISCO. Nous voilà bien tous les deux!

ENRICO. Pourquoi diable pleures-tu?

PÉDRISCO. Ne puis-je pas pleurer des fautes que je paye sans les avoir commises?

ENRICO. Est-il une vie comme celle-ci?

PÉDRISCO. Au diable la vie!

ENRICO. La nourriture te manque-t-elle? La table n'est-elle pas dressée à toute heure?

PÉDRISCO. Que m'importe la table, si sur la table il n'y a rien à manger?

ENRICO. Trêve de folies!

PÉDRISCO. Donne-moi à manger?

ENRICO. Est-ce que je ne souffre pas comme toi?

PÉDRISCO. Que je paye pour mes fautes, c'est juste; mais pour les fautes des autres, non.

ENRICO. Pédrisco, veux-tu te taire?

PÉDRISCO. Enrico, je me tairai; mais la faim ferait parler un mort et taire un courrier de la poste.

ENRICO. Crois-tu donc que tu ne sortiras jamais de prison?

PÉDRISCO. Ce fut mon erreur. Le jour où j'entrai ici, j'ai présumé que tous deux nous sortirions...

ENRICO. Eh bien, qui nous en empêchera?

PÉDRISCO. Nous serons exécutés, si Dieu n'y met ordre.

ENRICO. N'aie pas peur.

PÉDRISCO. C'est facile à dire; mais je crains que nous ne dansions sans musique.

ENRICO. Cela tournera mieux que tu ne le crois.

SCÈNE II

LES MÊMES, CÉLIA et LIDORA, dans la rue.

CÉLIA, qu'on aperçoit à travers les barreaux de la fenêtre. Quoique je ne craigne personne, je ne voudrais pas qu'on nous enfermât aussi toutes les deux.

LIDORA. Puisque je suis votre servante, je puis bien vous accompagner.

ENRICO. Silence! voici Célia!

PÉDRISCO. Qui?

ENRICO. La femme qui m'adore le plus. C'est ma liberté qui arrive.

PÉDRISCO. J'ai bien faim.

ENRICO. Veux-tu par hasard dépenser l'argent que m'apporte Célia?

PÉDRISCO. Je me souviens, pardieu! que j'ai quelque chose dans ma poche.

(Il sort une bourse.)

ENRICO. C'est bien peu. (Allant vers la fenêtre.) Belle Célia de ma vie!

CÉLIA, à part. Hélas! je suis perdue. (A Lidora.) C'est Enrico qui m'a appelée. (S'approchant de la fenêtre.) Seigneur Enrico!

PÉDRISCO. Seigneur! Tant de politesse ne présage rien de bon.

ENRICO. Je n'osais, Célia, concevoir l'espoir d'une si grande faveur.

CÉLIA. En quoi puis-je vous servir? Comment vous portez-vous, Enrico?

ENRICO. Bien, et à présent mieux encore, puisqu'au prix de mille sacrifices mes yeux se reposent sur les tiens.

CÉLIA. Je veux vous donner...

PÉDRISCO. Très-bien! Quelle femme charmante! quelles suaves paroles! Allons, jetez la bourse; j'espère que son contenu...

ENRICO. Célia, je désirerais savoir ce que tu me donnes.

CÉLIA. Je viens te donner pour te tirer d'embarras...

ENRICO, à Pédrisco. Tu vois.

PÉDRISCO. Tu es bien heureux!

CÉLIA. La nouvelle que l'on t'exécutera demain.

PÉDRISCO. La bourse est déjà pleine; il faut se mettre en quête d'une autre.

ENRICO. Qu'ai-je entendu? Célia, écoute.

CÉLIA. Je suis mariée.

ENRICO. Mariée, vrai Dieu! Avec qui, Célia?

CÉLIA. Avec Lisardo; je m'y suis résignée.

ENRICO. Je le tuerai.

CÉLIA. Ne pensez pas à cela et mettez-vous bien avec Dieu.

LIDORA. Allons-nous en, Célia.

ENRICO. Je deviens fou. Célia, regarde-moi.

CÉLIA. Je suis pressée.

PÉDRISCO. Par Dieu ! j'ai envie de rire.

CÉLIA. Je sais ce que vous voulez me dire; vous voulez des messes, je m'en charge; allez avec Dieu !

ENRICO. Qui rompra ces barreaux ?

LIDORA. N'écoutez pas ses cris : allons-nous-en.

ENRICO. Que je souffre ! Y a-t-il une pareille cruauté !

PÉDRISCO. La bourse n'est pas lourde.

CÉLIA. Quelle colère !

PÉDRISCO. Je n'y vois plus. Quelle audace !

(Célia et Lidora disparaissent dans la rue.)

SCÈNE III

ENRICO, PÉDRISCO.

PÉDRISCO. Je n'aime pas la monnaie qu'elle nous a donnée, vive Dieu ! elle ne pèse pas un fétu de paille.

ENRICO. Ciel ! à moi, un tel affront ! Ne pouvoir rompre ces fers !

PÉDRISCO. Contiens-toi !

ENRICO. Laisse-moi, imbécile. Je vais briser ces grilles et me venger.

PÉDRISCO. J'entends venir les guichetiers.

ENRICO. Qu'ils viennent !

SCÈNE IV

LES MÊMES, DEUX GUICHETIERS.

PREMIER GUICHETIER. Ce voleur, cet assassin a-t-il perdu la tête? Que je meure si je ne le punis pas !

ENRICO. Je me ferai une arme de ma chaîne.

(Il rompt la chaîne qui le retenait et frappe les guichetiers.)

PÉDRISCO. Contiens-toi, je t'en supplie!

LES GUICHETIERS. Tuez-le!

ENRICO. Vous allez voir, infâmes, ce que peut un cœur jaloux et désespéré. (Les guichetiers fuient. Enrico les poursuit hors de la scène, puis il revient.) Pourquoi fuyez-vous, lâches?

VOIX AU DEHORS. Tuez-le!

ENRICO. Me tuer? Faute d'une épée, je venge mes outrages avec cette chaîne et je vous mets en fuite.

PÉDRISCO. Tout ce bruit a fait venir l'alcade.

SCÈNE V

LES MÊMES, L'ALCADE DE LA PRISON, GEÔLIERS, GUICHETIERS.

L'ALCADE. Holà! Qu'y a-t-il?

(Les geôliers s'emparent d'Enrico.)

DEUXIÈME GUICHETIER. Ce brigand a tué Fidélio.

L'ALCADE. Vive le ciel! Si tu ne devais être pendu demain, mon poignard te percerait de mille coups!

ENRICO. Et je souffre cela, Dieu éternel! qu'on me maltraite de la sorte! Mes yeux jettent des flammes. Ne crois pas, infâme alcade, que je te respecte à cause de ton office; non, mais ma colère est impuissante. Si je pouvais, ô ciel! je te mettrais en morceaux et je mangerais ta chair!

L'ALCADE. Nous verrons demain, à dix heures, si le bourreau ne triomphera pas de toutes tes menaces. Mettez-lui une autre chaîne et enfermez-le dans un cachot.

ENRICO. Je l'ai mérité. Il n'est pas juste qu'un ennemi de Dieu voie le ciel!

(On l'emmène.)

PÉDRISCO. Pauvre Enrico!

UN GEÔLIER, au dehors. Allons, venez manger.

PÉDRISCO. A la bonne heure; car demain je soupçonne qu'ils vont me serrer le gosier.

(Ils sortent.)

SCÈNE VI

Un cachot.

ENRICO, seul.

Vous voici dans une triste perplexité, brave Enrico; pourtant ne perdez jamais courage. Ayez une âme forte, car voici l'occasion de montrer votre valeur et d'acquérir de la renommée.

UNE VOIX, au dehors. Enrico!

ENRICO. Qui appelle? Cette voix me fait frissonner. Mes cheveux se dressent. Où donc est mon courage?

LA VOIX. Enrico!

ENRICO. Mon âme est pleine de crainte. Juste ciel! Quelle est donc cette voix qui fait naître en moi une si grande épouvante?

LA VOIX. Enrico!

ENRICO. On appelle toujours. J'ai honte de ma faiblesse. C'est de ce côté que vient la voix qui me jette dans un tel trouble. Si c'était quelque prisonnier à la chaîne? Vive Dieu! je le plains.

SCÈNE VII

ENRICO, LE DÉMON, invisible pour Enrico.

LE DÉMON. Ton malheur, digne de pitié, m'a ému.

ENRICO. Quel abîme plein de confusion ! Je ne me connais plus moi-même, et mon cœur n'a pas de repos. Ses ailes battent sous le souffle de la crainte. Enrico, où est ton courage ? (Il écoute.) Le bruit se fait entendre de nouveau.

LE DÉMON. Enrico, je veux te délivrer.

ENRICO. Comment pourrais-je te croire, voix, si je ne sais qui tu es ni d'où tu viens ?

LE DÉMON. Je vais me montrer à toi.

(Il apparaît sous la forme d'une ombre.)

ENRICO. Je regrette de t'avoir vu.

LE DÉMON. Ne crains pas.

ENRICO. Une sueur froide couvre mon corps.

LE DÉMON. Tu acquerras aujourd'hui une nouvelle renommée.

ENRICO. Je ne me fie pas à mes forces. Ne t'approche pas.

LE DÉMON. C'est une folie de craindre ce qui doit te sauver.

ENRICO. Calme-toi, ô mon cœur !

(A un signe du démon, le mur s'entr'ouvre.)

LE DÉMON. Tu vois cette ouverture ?

ENRICO. Oui.

LE DÉMON. Saute et tu seras hors de la prison.

ENRICO. Qui es-tu ?

LE DÉMON. Saute vite et ne demande pas qui je suis ; moi aussi je suis un prisonnier, et je viens te délivrer.

ENRICO. Que me dis-tu, mon âme ? Fuirai-je ? Cela est clair.

La peur me fait sentir l'haleine de la mort qui me regarde Echappons-nous. Qui me trouble? Mais j'entends une autre voix.

VOIX chantant au dehors. « Arrête, et sache qu'au lieu de t'affranchir de la prison, il vaut mieux rester en prison. »

ENRICO, au démon. La voix que j'ai entendue dans les airs a retenu mon pas, que tu voulais presser. Elle a dit qu'il valait mieux pour moi rester en prison.

LE DÉMON. Ceci, Enrico, est l'illusion de la peur.

ENRICO. Je dois mourir si je reste; allons-nous-en, tu as raison.

VOIX qui chante. « Arrête, Enrico, l'on te trompe, ne fuis pas de cette prison, car tu mourras si tu sors, et si tu restes, non. »

ENRICO. La voix a dit que je mourrai si je sors, et que je vivrai si je reste.

LE DÉMON. Enfin tu ne veux pas t'enfuir?

ENRICO. Je préfère rester.

LE DÉMON. C'est l'effet de la peur. Mais puisque tu es si aveugle, reste dans les fers, et tu verras que tu as pris le mauvais parti.

(Le démon disparaît.)

SCÈNE VIII

ENRICO, seul.

Le fantôme a disparu et m'a laissé tout troublé. N'est-ce pas là la brèche? Non. Ce prodige m'épouvante. Étais-je aveugle, ou ai-je vu dans ce mur une brèche? Pourtant je m'étonne de m'être ainsi effrayé. Puis-je sortir d'ici? Oui,

j'en puis sortir. Comment? Par la mort! Cette voix m'a rendu timide. Le trouble où elle m'a jeté fait prévoir un grand malheur. N'importe, je suis ici préparé à tout.

SCÈNE IX

ENRICO, L'ALCADE, avec la sentence.

L'ALCADE, au dehors. Je dois entrer seul : que ceux qui m'accompagnent m'attendent à la porte. (Appelant.) Enrico!

ENRICO. Que m'ordonnez-vous?

L'ALCADE. Dans les graves circonstances le courage se montre. Soyez attentif.

ENRICO. Dites.

L'ALCADE, à part. Il n'a pas encore changé de visage. (Lisant.) « Dans le procès qui a lieu entre les parties, d'un côté le procureur fiscal de Sa Majesté, et de l'autre l'accusé Enrico, pour les crimes de meurtre, méchanceté et autres, vu, *et cœtera*... Nous disons que nous devons le condamner et que nous le condamnons à être extrait de la prison où il est enfermé, avec une corde au cou et des crieurs marchant devant lui, publiant son crime; qu'il soit conduit à la place publique, où il sera dressé une potence à trois branches à laquelle il sera pendu. Et que personne ne se hasarde à l'en détacher sans notre licence et commandement. Et par cette sentence définitive, disons ainsi et ordonnons, etc. »

ENRICO. Qu'est-ce que j'entends?

L'ALCADE. Que dis-tu?

ENRICO. Remarque bien, ignorant, que tu es un faible ennemi pour ma colère; sans cela je te ferais...

L'ALCADE. L'arrogance ne peut remédier à rien. Ce qui importe, c'est de vous mettre en paix avec Dieu.

ENRICO. Et tu viens me prêcher après m'avoir lu ma sentence? Vive Dieu! canaille infâme, je veux en finir avec toi!

L'ALCADE. Que le démon te garde!

(Il sort.)

SCÈNE X

ENRICO, seul.

Me voici condamné à mort; ma misérable vie n'a plus que deux heures de durée. Voix qui as causé ma perte, n'as-tu pas dit que je vivrais si je restais dans la prison? Triste sort! J'ai le droit de t'accuser, puisque je meurs ici quand je pouvais reprendre ma liberté.

SCÈNE XI

ENRICO, UN GUICHETIER.

LE GUICHETIER. Deux pères de l'ordre de Saint-François attendent dehors pour te confesser.

ENRICO. Bon! Pardieu! quelle aimable attention! Dis-leur de s'en retourner à leur couvent.

LE GUICHETIER. Souviens-toi que tu vas mourir.

ENRICO. Je mourrai sans me confesser. Personne n'en portera la peine pour moi.

LE GUICHETIER. Un païen ne ferait pas mieux.

ENRICO. Que cette parole te suffise, car si je me fâche, pardieu, ton corps portera la marque de ma chaîne.

LE GUICHETIER. Je n'attends plus.

ENRICO. Tu fais très-bien.

SCÈNE XII

ENRICO, *seul.*

Quel compte rendrai-je à Dieu de ma vie et comment passerai-je ce dernier moment? Dois-je me confesser? Je crois que c'est une niaiserie. Qui pourrait se souvenir aujourd'hui de tant de vieux péchés? Quelle mémoire récapitulerait les offenses que j'ai faites à Dieu? Il vaut mieux ne pas penser à ces choses. Dieu est grand et plein de pitié; je rends justice à sa miséricorde. Elle pourrait peut-être me sauver.

SCÈNE XIII

ENRICO, PÉDRISCO.

PÉDRISCO. Pense que tu vas mourir et que ces deux pères sont fatigués de t'attendre.

ENRICO. Est-ce moi qui leur ai dit de m'attendre?

PÉDRISCO. Ne crois-tu pas en Dieu?

ENRICO. Je jure par le Christ que je vengerai mes ennuis sur les pères et sur toi. Démons, que me voulez-vous?

PÉDRISCO. Je crois au contraire que ceux qui viennent te parler ainsi sont des anges.

ENRICO. N'achève pas de me fâcher, ou, pardieu! d'un coup de pied je t'envoie hors de la prison.

PÉDRISCO. Je te remercie de l'intention.

ENRICO. Va-t'en et ne m'assomme plus!

PÉDRISCO. Tu vas tout droit en enfer.

(Il sort.)

SCÈNE XIV

ENRICO, *seul.*

Voix que pour mon malheur j'ai entendue dans cette région de l'air, es-tu la voix de quelque ennemi qui a voulu se venger ainsi de moi? N'as-tu pas dit que je serais sauvé sans sortir de cette prison? Eh bien, réponds, pourquoi vient-on me tirer d'ici pour m'exécuter? Tu m'as trompé, et moi je fus un lâche, puisque je pouvais fuir et éviter les vengeances de tous. Triste fantôme, qui m'as donné un pieux conseil, reviens et tu verras comment un cœur fier, au son de ta terrible voix, sort de tant d'obscurité. J'entends marcher : sans doute ma fin est proche.

SCÈNE XV

ENRICO, ANARÉTO, UN GUICHETIER.

LE GUICHETIER. Parlez-lui; il est possible que vos cheveux blancs attendrissent un si dur diamant.

ANARÉTO. Enrico, mon cher fils, quoique je sois chagriné de te retrouver chargé de ces fers, j'éprouve une vive joie à voir que tu payes ton péché. Bienheureux celui qui sur cette terre rachète ses fautes par un ferme repentir; les tourments humains ne sont rien comparés à ceux de là-bas! J'ai quitté mon lit, Enrico, et m'appuyant sur ce bâton qui me soutient, je viens vers toi dans ce suprême instant.

ENRICO. Ah! mon père!

ANARÉTO. Je ne sais, Enrico, si ce nom me convient encore, quoique ma rigueur t'étonne.

ENRICO. Est-ce là une parole paternelle?

ANARÉTO. Il ne convient pas qu'un fils qui ne croit pas en Dieu m'appelle son père.

ENRICO. Mon père, est-ce vous qui dites cela?

ANARÉTO. Vous n'êtes plus mon fils, puisque vous ne suivez pas ma loi. Nous sommes seuls ici.

ENRICO. Je ne vous comprends pas.

ANARÉTO. Enrico, Enrico! je voudrais changer vos folles pensées, la mort que je vous annonce étant si proche. On doit aujourd'hui vous exécuter et vous refusez la confession! Belle religion, ma foi! Le mal est pour vous, et pour vous le regret. C'est une vengeance contre Dieu, dont le pouvoir règne dans l'empire du ciel éternel. Enrico, songe qu'il y a un enfer pour de pareilles pensées. Te venger de la sorte, c'est combattre contre une montagne ou contre un rocher; quand ton bras le touche, la douleur est pour toi. C'est jeter une pierre contre le ciel pour l'offenser, et cette pierre retombe sur celui qui l'a lancée. Tu mourras aujourd'hui, il n'y a plus de remède, confesse à Dieu tes péchés, et s'ils te sont pardonnés, la mort deviendra pour toi la vie. Si tu veux être mon fils, fais ce que je te dis. Sinon (et je m'en affligerai), je ne te donnerai plus ce nom de fils et je ne te connaîtrai plus.

ENRICO. C'est bien, père chéri; mon cœur s'est ému, Dieu m'en est témoin, de votre peine. J'avoue, mon père, que j'ai mal agi; je confesserai mes péchés et je baiserai les pieds de tous pour montrer ma foi. Il suffit que vous me l'ordonniez, père de mes yeux.

ANARÉTO. Alors tu seras mon fils.

ENRICO. Je ne voudrais pas vous affliger.

ANARÉTO. Va, pour que l'on te confesse.

ENRICO. Combien il me coûte de vous quitter!

ANARÉTO. Combien il me coûte de te perdre!

ENRICO. O regards, clairs miroirs, hier brillantes étoiles, aujourd'hui avares de lumière!

ANARÉTO. Allons, mon fils.

ENRICO. Je vais mourir. J'ai perdu toute mon audace.

ANARÉTO. Je perds le sentiment et la vie.

ENRICO. Regardez-moi, père chéri.

ANARÉTO. Que je suis malheureux!

ENRICO. Seigneur éternel et plein de pitié, qui foulez, dans votre Alcazar, de blanches montagnes d'étoiles, écoutez ma prière. Je fus un méchant homme qui vous fit plus d'offenses que la mer ne roule de grains de sable; mais, Seigneur, votre pitié les surpasse. Pour racheter le monde du péché d'Adam, vous vous êtes placé sur une croix; rendez-moi digne de mériter seulement une goutte de votre sang divin. Et vous, aurore des cieux, vous, belle Vierge, qui êtes entourée de messagers aux bonnes nouvelles, vous que l'on appelle toujours le refuge des pécheurs, je suis un pécheur, priez pour moi. Dites à Dieu de se souvenir de son passage à travers ce monde. Rappelez-lui ce qu'il souffrit pour sauver les innocents payant la faute d'un autre. Dites-lui qu'aujourd'hui que je commence à réfléchir et à comprendre, je souffrirais mille morts et plus encore avant de l'offenser.

ANARÉTO. On nous presse, là, dehors.

ENRICO. Grand Seigneur! miséricorde! Je n'en puis dire davantage.

ANARÉTO. Qu'un père est heureux de voir une telle chose!

ENRICO, à lui-même. J'ai maintenant compris l'énigme de la voix et du fantôme; la voix était celle d'un ange et l'ombre était le démon.

ANARÉTO. Allons, mon fils.

ENRICO. Qui entendrait ce nom sans que ses yeux devins-

sent un océan de larmes! Ne me quittez pas, mon père, avant que j'aie rendu le dernier soupir.

ANARÉTO. Ne crains rien. Dieu te favorise.

ENRICO. Qu'il en soit ainsi! Quoique je sois déjà mort, c'est une mer de miséricorde.

ANARÉTO. Aie du courage.

ENRICO. J'ai foi en Dieu. Allons, père, trouver ceux qui doivent m'ôter la vie que vous m'avez donnée.

(Ils sortent.)

SCÈNE XVI

Une forêt.

PAULO, puis LE PETIT BERGER.

PAULO. Fatigué de courir, je viens dans cette forêt inextricable. J'ai laissé derrière moi mes gens, que j'entretiens avec le bien d'autrui. Au pied de ce saule vert je veux me reposer un peu pour voir si par hasard le chagrin peut sortir de ma mémoire. Toi, source qui cours sur les cailloux et réjouis les oiseaux et les plantes du bruit de ton onde fugitive, donne-moi à cette heure quelque contentement! infuse la gaieté dans mon âme avec ce froid courant et cette voix sonore! Aimables petits oiseaux qui chantez sans art et gazouillez paresseusement parmi les joncs et le thym, avec vos becs mélodieux et vos suaves accents, changez en joie mes graves soucis et ma vie digne de pitié! Sur ce vert tapis gironné de cristal, je veux oublier la triste fin qui m'est promise.

(Il s'endort; entre le petit berger qu'on a vu dans la deuxième journée. Il effeuille la couronne de fleurs qu'il tressait auparavant.)

LE BERGER. Epaisses forêts, verts peupliers qu'Amaltée embellit d'espérances! sources qui courez en murmurant sur le thym et les cailloux blancs, je viens revoir ces bois et

fouler les vallées qui me coûtent si cher! Je suis le berger qui gardais joyeusement sur vos rives de blanches brebis. Leurs toisons, au milieu de cette verdure, ressemblaient à des bordures d'argent. J'étais envoyé comme bon gardien par plusieurs bergers, et mon maître, qui vit sur la terre d'autrui, me voulait beaucoup de bien parce que je lui amenais, quand il les voulait voir, ses brebis blanches comme de la neige. Mais depuis le jour où l'une d'elles, la meilleure, s'enfuit du bercail, je me noie dans mes larmes. Toutes mes joies sont changées en tristesse, mes vifs plaisirs en souvenirs morts. Je chantais par les vallées des chansons et des *létrilles*; aujourd'hui je ne chante que des chants funèbres. Parce que je l'aimais, je commençai à tresser cette couronne dans la forêt; mais elle ne sera pas pour elle. L'insensée fut trompée, et elle délaissa celui qui la chérissait. Et puisqu'elle n'a pas voulu de ma couronne, il faut bien que je l'effeuille.

PAULO. Berger, je t'ai déjà vu une autre fois dans cette montagne; tu n'avais pas cette tristesse dont je m'étonne.

LE BERGER. O ma brebis perdue! Quelle gloire tu fuis et vers quel mal tu t'achemines!

PAULO. Cette couronne n'est-elle pas celle que tu tressais avec tant d'ardeur dans la forêt?

LE BERGER. C'est elle-même; mais la folle brebis refuse de revenir vers le bonheur qui l'attend : c'est pourquoi je défais ma couronne.

PAULO. Si par hasard elle revenait, petit berger, mon ami, ne la recevrais-tu pas?

LE BERGER. Je suis fâché contre elle; mais la grande clémence de mon maître veut que lors même que de blanches qu'elles étaient elles reviendraient noires au bercail, je leur ouvre mes bras, que je les caresse sans rancune et leur dise de tendres paroles.

PAULO. Puisqu'il est ton supérieur, tu lui dois obéir

LE BERGER. J'obéirai ; mais, aveuglée par ses vices, elle ne revient pas à ma voix. Du haut des rochers de ces monts je l'ai appelée déjà en sifflant et en lui faisant des signes ; déjà par les halliers de cette forêt sauvage j'ai couru à sa recherche. Quelle peine cela m'a donné ! Mes pieds sont déchirés et ensanglantés par les cistes et les épines aiguës. Je ne puis faire davantage.

PAULO. Les joues du petit pasteur sont inondées de larmes. Puisqu'elle te méconnaît, oublie-la et ne pleure plus.

LE BERGER. Il faut bien que je fasse ainsi. Retournez, belles fleurs, vers la terre, puisqu'elle n'a pas été digne de votre beauté ! Nous verrons si dans le nouveau pays on lui tressera une aussi riche et aussi fraîche couronne. Adieu mes montagnes, déserts et forêts, car je retourne vers mon maître avec la triste nouvelle, et quand il saura cela (il le sait déjà) il sentira la faute et non son offense, quoiqu'elle soit bien grande. Je vais vers lui plein de crainte et de vergogne ; il faut que j'écoute ce qu'il me dira. Il me dira : « Berger, c'est ainsi que vous gardez les brebis que je vous confie ? » Hélas ! je répondrai... Je ne répondrai pas ; mes pleurs seront ma réponse.

(Il s'éloigne.)

SCÈNE XVII

PAULO, seul.

Il semble que ce soit l'histoire de ma vie. Je comprends mal ce qu'a dit ce jeune pasteur ; de telles paroles promettent d'obscures énigmes... Mais quelle est cette lumière dont les rayons font pâlir celle du soleil. (*On entend une musique aérienne, et l'on voit deux anges qui emportent au ciel l'âme d'Enrico.*) Une musique céleste résonne dans les airs, et j'entrevois deux anges qui emportent une âme glorieuse vers les sphères éthérées. Mille

fois heureuse, âme, puisque tu arrives aujourd'hui là où tes misères prendront fin. (L'apparition s'évanouit. Paulo poursuit en disant :) Fruits et plantes agrestes que la gelée fait mourir, ne voyez-vous pas se déchirer le rideau du ciel? Déjà, perçant l'épaisseur des nuages et les voiles transparents de l'air, âme, tu montes au ciel pleine de béatitude et de gloire. Tu vas recevoir la palme que t'offre ta destinée. Ame, malheur à celui qui n'a pas tes mérites!

SCÈNE XVIII

PAULO, GALVAN.

GALVAN. Sois sur tes gardes, illustre Paulo, une nombreuse troupe de gens armés gravit la montagne et vient ici pour s'emparer de nous. Si tu ne veux pas mourir, la fuite seule peut nous mettre en sûreté.

PAULO. Une troupe s'avance?

GALVAN. Sans doute; on aperçoit vaguement une file d'hommes armés, avec tambour et drapeau. Prends garde, ou tu seras tué ou pris.

PAULO. Qui leur a montré le chemin?

GALVAN. Des paysans habitant les villages voisins, si je ne me trompe (nous avons fait tant de mal dans ce pays), se sont réunis...

PAULO. Eh bien, tuez-les.

GALVAN. Quoi? tu peux penser à cela?

PAULO. Tu ne connais pas Paulo.

GALVAN. Le danger est imminent.

PAULO. Note aussi qu'il ne faut qu'un homme de courage contre quatre mille paysans.

GALVAN. Ils battent le tambour. N'entends-tu pas?

PAULO. Allons! ne crains aucun dommage; avant d'être ermite j'ai su aussi ce qu'est la guerre.

SCÈNE XIX

PAULO, GALVAN, UN JUGE, PAYSANS ARMÉS.

LE JUGE. Vous allez payer les méfaits que vous avez commis dans cette montagne.

PAULO. La colère embrase mon cœur. Je suis un Enrico pour la cruauté.

UN PAYSAN. Allons, bandits, rendez-vous!

GALVAN. Plutôt mourir! (A part.) Mais j'ai plus de goût pour la fuite.

(Galvan s'enfuit; des paysans courent sur ses pas. Paulo tire son épée et se bat contre les autres; ils disparaissent dans la coulisse.)

PAULO, au dehors. Vos flèches vous donnent l'avantage. Vous êtes deux cents contre nous, qui ne sommes que trente.

LE JUGE, au dehors. Il s'est enfui dans la montagne!

(On voit Paulo blessé descendre de la montagne.)

PAULO. Les mains et les pieds ne suffisent pas. Des vilains m'ont donné la mort; j'ai honte de ma couardise. Je veux retourner là-bas pour les tuer... Mais, je ne puis... Hélas! le ciel, que j'ai offensé, se venge ainsi de moi.

SCÈNE XX

PAULO, PÉDRISCO.

PÉDRISCO, sans voir Paulo, tombé mourant sur le sol. Comme je n'ai pas été inculpé dans les crimes d'Enrico, aussitôt après son exécution, les juges m'ont mis hors de prison. Mais que vois-je? L'épouvante est dans la forêt et dans la montagne. J'aperçois

des paysans qui courent l'épée à la main. Ici Finéo blessé, là Célio et Labio qui fuient. Ici, ô grande mésaventure, le brave Paulo étendu par terre!

PAULO. Vous revenez, vilains, vous revenez? J'ai mon épée, je ne suis pas mort, je vis encore, quoique le souffle me manque.

PÉDRISCO. Je suis Pédrisco, mon cher Paulo!

PAULO. Pédrisco, viens dans mes bras!

PÉDRISCO. Qui t'a mis dans cet état?

PAULO. Malheur à moi! Des vilains m'ont tué. Mais, avant de mourir, je veux savoir de toi, ami, le sort d'Enrico.

PÉDRISCO. On l'a pendu sur la place publique de Naples.

PAULO. Ainsi, il sera mort damné, il est déjà en enfer?

PÉDRISCO. Tu te trompes, Paulo. Il est mort en chrétien après s'être confessé et après avoir communié, tenant dans ses bras un crucifix sur lequel ses regards étaient cloués. Il demanda pardon et miséricorde, le visage inondé de pleurs, et fit l'admiration des assistants. Outre cela, pendant qu'il mourait, on entendit dans l'air une musique divine, et pour augmenter le miracle et le mettre en évidence, deux anges, les ailes déployées, furent vus emportant au ciel l'âme d'Enrico.

PAULO. D'Enrico, le plus grand criminel que la nature ait créé?

PÉDRISCO. Pourquoi t'étonner de cela, Paulo, puisque Dieu est la miséricorde même?

PAULO. Pédrisco, ç'a été une illusion. On a pu voir une autre âme, mais non celle d'Enrico.

PÉDRISCO. Dieu saint! amendez-vous!

PAULO. Je meurs!

PÉDRISCO. Songez qu'Enrico jouit de la vue de Dieu, après lui avoir demandé pardon.

PAULO. Comment me l'accorderait-il, à moi?

PÉDRISCO. Pourquoi douter? N'a-t-il pas pardonné à Enrico?

PAULO. Dieu est plein de pitié...

PÉDRISCO. Cela est évident.

PAULO. Mais non pour de tels hommes. Je meurs! Viens m'embrasser.

PÉDRISCO. Sauve-toi comme lui.

PAULO. Dieu m'a donné cette parole : si Enrico est sauvé, je le serai comme lui.

(Il meurt.)

PÉDRISCO. Le malheureux est mort criblé de blessures. Ils ont troqué leur sort. Enrico, tout criminel qu'il était, a obtenu son salut, et celui-ci va en enfer parce qu'il a manqué de foi. Je couperai les branches de ce saule pour couvrir ce pauvre corps. (Il fait ce qu'il a dit.) Mais quels sont ces gens qui viennent?

SCÈNE XXI

LES MÊMES, LE JUGE, LES PAYSANS, GALVAN, prisonnier.

LE JUGE. Si le capitaine de la bande a échappé, c'est grâce à votre négligence.

UN PAYSAN. Je l'ai vu tomber, dans sa fuite, percé de mille flèches tirées du haut de ces rochers.

LE JUGE, montrant Pédrisco. Prenez cet homme!

PÉDRISCO, à part. Ah! pauvre Pédrisco! Cette fois on va te faire jeûner!

AUTRE PAYSAN, signalant Galvan. Celui-là est le valet de Paulo et le complice de son crime.

GALVAN. Tu mens comme un vilain; je le fus seulement d'Enrico.

PÉDRISCO. Et moi... (Bas à Galvan.) Petit Galvan, mon frère, ne me dénonce pas, pour l'amour de Dieu!

LE JUGE, à Galvan. Si tu veux nous dire où est caché le capitaine, que nous cherchons, je te donnerai la liberté. Parle.

PÉDRISCO. Vous le cherchez vainement quand il est mort.

LE JUGE. Comment, mort?

PÉDRISCO. Je l'ai trouvé, seigneur, percé de plusieurs flèches et dards, agonisant dans ce lieu même.

LE JUGE. Et où est-il?

PÉDRISCO. Je l'ai couvert de ces branches. (On écarte les branches, et l'on voit Paulo entouré de flammes.) Mais quelle est cette vision?

PAULO. Si vous cherchez Paulo, vous pouvez le voir le corps enveloppé de flammes. Je n'attribue à personne la faute des tourments que je souffre; c'est moi qui en suis le seul auteur, puisque j'ai consommé ma perte. Je demandai à Dieu de me révéler la fin qui m'attendait au dernier jour de ma vie; je l'offensai, la chose est claire, et comme l'ennemi des âmes vit l'offense, il m'incita en me poursuivant de ses ruses. Il prit la forme d'un ange et me trompa. Si j'avais été sage, je me serais tiré de ses embûches. Mais je perdis la foi dans la pitié de Dieu, qui aujourd'hui me juge et me dit : « Descends, maudit de mon père, au centre des obscurs abîmes où tu dois subir ta peine. » Que mes parents soient maudits pour m'avoir engendré! Et que je sois aussi maudit, puisque j'ai perdu la foi!

(Il s'engloutit dans la terre, d'où sortent des flammes.)

LE JUGE. Ce sont les mystères du Seigneur.

GALVAN. Pauvre Paulo!

PÉDRISCO. Heureux Enrico, qui jouit de Dieu!

LE JUGE. Pour que cet exemple vous profite, je ne vous punirai pas; je vous donne à tous deux la liberté.

PÉDRISCO. Vivez un nombre infini d'années! Frère Galvan, puisque nous voilà libres, que penses-tu faire dorénavant?

GALVAN. Devenir un saint.

PÉDRISCO. Je crois que tu ne feras pas beaucoup de miracles.

GALVAN. Espoir en Dieu!

PÉDRISCO. Ami, que celui qui perd la foi ait cet exemple toujours présent.

LE JUGE. Allons à Naples raconter cet événement.

PÉDRISCO, au public. Quoique ce fait soit bien ardu et difficile à croire, comme le cas est véritable, que les curieux consultent Belarmino; sinon ils trouveront le fait plus développé dans la *Vie des Pères*. C'est ainsi que finit *Celui qui manque de foi*, ou *la Peine et la gloire échangées*. Que le ciel vous garde mille années!

FIN DU DAMNÉ POUR MANQUE DE FOI.

DON GIL AUX CHAUSSES VERTES

COMÉDIE EN TROIS JOURNÉES

PERSONNAGES :

Doña JUANA.
QUINTANA, valet.
CARAMANCHEL, laquais.
Don MARTIN.
Don PEDRO, vieillard.
OSORIO.
Doña INÈS.
Don JUAN.
Doña CLARA.
CÉLIO.
Don DIEGO.
Don ANTONIO.
FABIO.
DECIO.
VALDIVIESO, écuyer.
MUSICIENS.
UN PAGE.
UN VALET.
UN ALGUASIL.

La scène est à Madrid.

DON GIL AUX CHAUSSES VERTES

DON GIL DE LAS CALZAS VERDES

PREMIÈRE JOURNÉE

SCÈNE PREMIÈRE

Décoration représentant une campagne.

DOÑA JUANA, travestie en homme et tout habillée de vert, QUINTANA.

QUINTANA. Maintenant, doña Juana, que la vue de Madrid et de son pont de Ségovie nous fait oublier les jardins de Valladolid, la porte del Campo, Espolon [1], les ponts, les galères et la rivière Esguéva, avec tout ce qu'elle emporte dans son cours, semblable à un bras justicier qui prouve sa pureté en chassant les immondices; maintenant que vos soucis nous amènent vers ce pont célèbre, aux arches innombrables, où l'on voit le nain Manzanarès rouler sur un sable rouge son humble courant d'eau qui ressemble à une larme pour

1. Promenade de Valladolid, sur la rive gauche du Pisuerga.

tant de paupières [1], saurons-nous quel projet vous a conduite ici, et quel danger vous oblige à vous travestir en homme?

DOÑA JUANA. Pour le moment, non, Quintana.

QUINTANA. Voilà aujourd'hui cinq jours que je vous accompagne sans vous interroger. Un lundi, le matin, à Valladolid, vous voulûtes éprouver ma loyauté; vous laissâtes cette ville et vous partîtes pour Madrid, abandonnant la maison d'un père qui vous aime, sans qu'il ait été possible jusqu'à présent de rien apprendre de vous, et maintenant vous me priez de ne pas vous demander le motif de votre voyage. Quant à moi, humble instrument de votre volonté, je me tais et je chemine derrière vous comme un mathématicien qui ne peut résoudre un problème. Où me conduisez-vous? Tirez-moi de ce doute par pitié! Si je suis venu avec vous, c'est que vous m'y avez contraint, c'est que j'ai craint, si je vous laissais partir seule, de voir votre honneur en danger; c'est que j'ai trouvé plus profitable de vous suivre pour vous protéger que de rester en votre absence à consoler mon maître. Ayez compassion de moi, mon âme est pleine d'inquiétude jusqu'à ce que je connaisse vos desseins.

DOÑA JUANA. Ton étonnement sera grand. Écoute.

QUINTANA. Parlez!

DOÑA JUANA. Il y a deux mois que sont passées les fêtes de Pâques; avril couvrait alors les champs d'un tapis de moire; à cette époque tout Valladolid va se promener vers le pont que firent construire les époux Anzurès. J'étais allée de ce côté comme tout le monde; je revins de ma promenade, mais j'y laissai mon cœur; car près de la *Victoire* je vis un beau jeune homme, que suivaient du regard toutes les

1. Lope de Vega disait aux riverains du Manzanarès : « Ou détruisez vos ponts ou achetez une autre rivière. »

femmes et que les hommes jalousaient. J'eus un pressentiment de ce qui m'attendait, car l'amour est l'alguasil des âmes, et je tremblai comme en présence de mon juge. Je fis un faux pas; il s'approcha de moi après avoir ôté son gant, et me présenta une main blanche comme l'ivoire en me disant: « Señora, prenez garde, il ne faut pas que le séraphin tombe comme l'ange révolté. » Il prit un de mes gants, et (si je dois ne rien cacher), avec ce gant, il prit mon âme. Pendant cette courte soirée (je dis courte quoique les nuits d'avril soient longues), mon âme but par mes yeux le poison que me versait son air fier et gracieux. Le soleil se coucha comme s'il eût été jaloux de lui, et le jeune homme prit congé de moi sur le marchepied de la voiture, m'adressant mille protestations d'amour, de jalousie, de constance, entremêlées de soupirs, de craintes, de dédains et de mille artifices, dont il m'enveloppa si bien, qu'il fit succéder l'incendie à la glace dans mon cœur. Je rentrai toute charmée à mon logis; je ne dormis pas. Je me levai les yeux fatigués pour ouvrir une fenêtre, et j'aperçus mon ingrat adoré. Depuis ce moment, il assaillit ma liberté et mon repos, et me fit résolûment la cour. Le jour c'étaient des lettres, la nuit des sérénades. Je reçus ses présents, et tu sais à quoi peut conduire une telle imprudence. Mais pourquoi vais-je t'ennuyer de ce verbiage? En deux mois, don Martin de Guzman (tel est le nom de celui que je poursuis ainsi) aplanit les difficultés et me donna sa parole de m'épouser; mais ce ne fut qu'une parole, parole pleine de promesses qui ne devaient pas s'accomplir. Notre amour vint aux oreilles de son père. Quoiqu'il connût ma naissance, sinon ma richesse, l'or (ce vil sang de l'intérêt) fit une brêche dans son âme cupide. On lui offrit une alliance avec une certaine doña Inès, qui se fait adorer et applaudir ici avec ses soixante et dix mille ducats. Le vieux père d'Inès écrivit au père de don Martin en lui demandant son fils pour gendre.

Il n'osa pas répondre formellement, parce qu'il savait que mon déshonneur devait forcément en résulter. Il fit apprêter des chevaux de poste, et envoya mon époux dans cette ville. En ce moment, Quintana, il est à Madrid. Il lui a fait changer son nom de don Martin en celui de don Gil, pour que si la justice venait à le rechercher à cause de moi, il pût la dépister par ce stratagème. Il écrivit en même temps à don Pedro Mendoza y Velastégui, père de ma rivale, lui donnant à comprendre le regret qu'il avait que la folle jeunesse de son fils l'empêchât de conclure un si heureux mariage, parce qu'il était fiancé à doña Juana Solis, la plus noble, mais non la plus riche qu'il pût choisir. Il envoyait à sa place et au lieu de son fils un don Gil de je ne sais quoi, la fleur de Valladolid. Don Martin partit sous ce faux nom, mais le soupçon, ce lynx qui dirige les pensées, me fit deviner mon malheur, et je sus découvrir le secret au moyen de deux diamants que je vendis. Enfin je connus tout, et l'abîme qui sépare la promesse de son exécution. Je trouvai des forces dans ma faiblesse, j'abandonnai la timidité de la femme ; l'affront me donna du courage, et l'adresse de la résolution. Je me travestis comme tu vois, et, me confiant à toi, je m'abandonnai aux flots du hasard dans l'espoir d'y rencontrer un port. Depuis deux jours, mon amant est à Madrid ; mon amour a mesuré ses étapes. Il n'y a pas à douter qu'il n'ait vu don Pedro, et préparé d'avance ses moyens de séduction et ses mensonges. Et moi, je veux voir mon ingrat amant : par quel moyen ? c'est à moi de le trouver. Il ne me reconnaîtra pas sous ce déguisement, pourvu que tu ne sois pas là. Dispose-toi à partir tout de suite pour Vallécas, qui est à une lieue d'ici. Je pourrai t'écrire ce qui m'arrivera d'heureux ou de malheureux, et te ferai tenir mes lettres par les gens qui viennent apporter le pain.

QUINTANA. Vous avez réalisé les fables de Merlin. Je ne

vous donnerai pas de conseils; que Dieu fasse réussir vos projets!

DOÑA JUANA. Adieu!

QUINTANA. Vous m'écrirez?

DOÑA JUANA. Oui.

(Quintana sort.)

SCÈNE II

DOÑA JUANA, CARAMANCHEL.

CARAMANCHEL, à quelqu'un, au dehors. Puisque tu ne veux pas de moi pour caution, tavernier, viens ici, je t'attends sur ce pont.

DOÑA JUANA. Holà! Qu'y a-t-il?

CARAMANCHEL. Écoutez, seigneur.

DOÑA JUANA. Vous cherchez un maître?

CARAMANCHEL. Oui. S'il pleuvait des maîtres; si on en vendait dans les rues; si Madrid en était pavé, et si je marchais dessus, je n'en trouverais pas un, car j'ai trop peu de chance.

DOÑA JUANA. Avez-vous servi beaucoup de maîtres?

CARAMANCHEL. Beaucoup, mais pas autant que Lazarille de Tormes. Je servis presqu'un mois un médecin très-barbu et lippu, quoiqu'il ne fût pas Allemand; gants ambrés, habits de soie, têtu comme une mule, plein de morgue, beaucoup de livres, peu de science; mais je n'avais nul plaisir au salaire qu'il me donnait, parce qu'il gagnait son argent avec trop peu de conscience; aussi, laissant là une si mauvaise condition, je pris la clef des champs.

DOÑA JUANA. Comment donc gagnait-il si mal son argent?

CARAMANCHEL. De mille façons. D'abord, avec quatre aphorismes, deux textes, trois syllogismes, il traitait une rue entière; il n'y a pas de science qui demande plus d'études que la médecine, ni de gens qui étudient moins que les médecins, quand il s'agit pourtant de notre vie. Mais comment étudieraient-ils, puisqu'ils ne s'arrêtent pas de tout le jour? Je vous conterai ce que faisait mon docteur. En s'éveillant, il déjeunait d'une tranche de jambon rance (car il était vieux chrétien), et avec cet électuaire, *aqua vitis*, qui est le jus de la vigne, il allait visiter tranquillement les malades du haut et du bas de la cité. Nous rentrions à onze heures. Mon homme, eût-il été de bronze, après s'être rassasié de voir des urines et des fistules, pouvait-il, en conscience, compulser Hippocrate et lire les cures de tant de maladies? Il mangeait alors son olla et un rôti avancé, et après le repas, il jouait un cent de piquet ou la poule. Trois heures sonnaient, il retournait à sa médecine, moi le suivant, comme saint Roch et son chien. Quand nous revenions à la maison, il faisait nuit. Il se mettait alors à l'étude, désireux (quoiqu'il fût peu scrupuleux) d'employer quelques instants à lire les commentateurs de ses Rasis et de ses Avicenne. Il s'asseyait, et à peine avait-il jeté un coup d'œil sur deux auteurs que doña Stéphanie criait : « Holà! Inès! Léonore! allez appeler le docteur, car la casserole refroidit, » et lui, il répondait : « Ne m'appelez pas pour souper avant une heure; laissez-moi étudier un moment; dites à votre maîtresse que le fils de la comtesse a une esquinancie, et que la Génoise, son amie, souffre d'une fièvre scarlatine; il faut que j'examine si l'on doit la saigner dans l'état de grossesse où elle se trouve; Dioscoride dit oui, mais Galien dit non. » La dame se fâchait alors, et entrant chez le docteur, elle lui répliquait : « Vous avez acquis assez de renommée, et vous en savez assez pour l'argent que vous gagnez. Songez que si vous vous fatiguez ainsi, vous

mourrez vite; envoyez au diable Galien s'il doit vous mener à mal. Qu'importe au bout de l'année vingt morts de plus ou de moins! » Sous le coup d'un tel stimulant, le docteur se levait et serrait ses textes morts pour étudier sur le vivant; il soupait, faisant faux bond à la science; il commençait par un plat de chicorée et finissait par des olives, puis, se couchant bien repu, il retournait au point du jour à ses visites sans jeter un coup d'œil à sa théorie; il montait chez le patient, disait quatre sornettes, écrivait deux recettes, de celles qui d'ordinaire peuvent se formuler sans étude, et leurrait son malade avec des mots vides de sens : « La maladie de Votre Seigneurie est produite par les vapeurs et par l'hypocondrie; le poumon est embarrassé, et pour déterger les flegmes vitreux qu'il renferme, mêlés avec le chyle, il convient (afin d'aider la nature) que vous preniez un alquermès, lequel donnera au foie la substance qui mange le mal. » On lui glissait un doublon, et tout étourdi de ses paroles, on ne cessait de chanter ses louanges et de le proclamer un Salomon. Je jure Dieu que je le vis un jour, ayant quatre malades à purger, copier bravement (ne croyez pas que ce soit un mensonge) dans un antique registre quatre ordonnances toutes rédigées (qu'elles fussent ou non à propos), et en offrant une à celui qui devait se purger, il lui disait : « Grand bien vous fasse! » Pensez-vous qu'il me convient de gagner un pareil argent? Voilà pourquoi j'y renonçai.

DOÑA JUANA. Vous êtes un valet plein de scrupules.

CARAMANCHEL. Je m'accommodai ensuite avec un avocat, un avaleur de bourses; mais je m'ennuyai de le voir, pendant que mille plaideurs attendaient qu'il lui plût d'étudier leurs procès, passer quatorze heures à se friser, conduite qui méritait une volée de coups de bâton. Ils ont un instrument à moustaches, en manière de tenailles, au moyen duquel ils gomment leur barbe, qu'ils relèvent en pointe. Comme cela

va bien, une physionomie gommée! Je le laissai là; de pareilles gens, pour engraisser les alguasils, font le droit tortu. Je passai au service d'un ecclésiastique, pendant à peu près un mois, comme laquais et pourvoyeur. C'était un homme en crédit. Coiffé d'un bonnet brodé, le teint fleuri, grave, joufflu, ressemblant à une mule bien nourrie, le col penché d'un côté, un homme enfin qui nous mettait au pain et à l'eau les vendredis pour énonomiser la pitance qu'il nous donnait, et lui, il mangeait un chapon (sa conscience était large pour celle d'un théologien), et il disait, en dodelinant de la tête, quand il ne restait plus que les ailerons : « Ah! gouvernante, que Dieu est bon! » Je le quittai pour ne pas voir un saint si épais et si repu ne rendre hommage à Dieu que lorsqu'il venait de manger. J'entrai alors chez un avare, qui chevauchait sur une haridelle; il me donnait deux réaux pour mes gages et ma nourriture, et si je commettais la moindre faute, oubliant l'*Agnus Dei*, il ne se souvenait que de *Qui tollis* ration. Mais la rossinante et sa demi-mesure de grains remédiaient au défaut d'argent, et je vendais sans rémission l'orge que je lui dérobais; par ce moyen j'avais ma ration, et le cheval son salaire. Je servis un étourneau, mari d'une certaine doña Mayor, à qui elle donnait des commissions pour celui-ci ou celui-là, et dont il profitait en homme prévoyant, de façon à n'être pas obligé de pourvoir aux besoins de sa femme. Si je devais vous énumérer tous les maîtres que j'ai servis, aussi nombreux que les poissons dans les golfes de cette mer, je vous fatiguerais inutilement. Qu'il vous suffise de savoir que je suis aujourd'hui sans place, parce que je n'ai trouvé que de mauvaises conditions.

DOÑA JUANA. Si tu te fais l'historien des divers personnages qui se distinguent par leurs défauts, place-moi dès à présent sur ta liste, parce que dès à présent je te prends à mon service.

CARAMANCHEL. C'est du nouveau ! Qui jamais vit un page avoir un laquais !

DOÑA JUANA. Je ne vis que de mes revenus, et je n'ai jamais été page. Je viens ici prendre l'habit et solliciter une commanderie ; ayant laissé mon valet malade à Ségovie, j'ai besoin de quelqu'un pour me servir.

CARAMANCHEL. Vous commencez jeune à solliciter; vous obtiendrez quand vous serez vieux.

DOÑA JUANA. J'aime ton humeur.

CARAMANCHEL. Aucun de mes maîtres n'a jamais possédé ni poëte ni chapon; vous me paraissez être de cette dernière espèce; donc gardez-moi pour valet, car je me mets à votre discrétion; j'espère en tirer plus d'avantages qu'en vous servant à forfait, et je vous serai très-fidèle.

DOÑA JUANA. Comment te nomme-t-on ?

CARAMANCHEL. Caramanchel.

DOÑA JUANA. Je t'aime pour ta bonne mine et ton air intelligent.

CARAMANCHEL. Et vous, comment vous nommez-vous ?

DOÑA JUANA. Don Gil.

CARAMANCHEL. Don Gil de quoi ?

DOÑA JUANA. Don Gil! pas davantage.

CARAMANCHEL. Jusqu'à votre nom qui n'est qu'un demi-nom d'homme; pourtant, si on y regarde de près, les moustaches sont en germe sur le visage comme dans le prénom.

DOÑA JUANA. Pour le moment mon nom doit demeurer secret! Connais-tu ici une hôtellerie propre et convenable ?

CARAMANCHEL. Je vous en enseignerai une des plus fraîches et des plus élégantes de Madrid.

DOÑA JUANA. Y a-t-il une hôtesse ?

CARAMANCHEL. Et jeune.

DOÑA JUANA. De bonne humeur ?

CARAMANCHEL. Elle rit toujours.

DOÑA JUANA. Quelle rue ?

CARAMANCHEL. Des Urosas.

DOÑA JUANA, à part. Allons me faire indiquer la demeure de don Pedro. Madrid, prends ce nouvel étranger sous ta protection !

CARAMANCHEL. Qu'il est gentil ce petit jeune homme à la voix flûtée !

DOÑA JUANA. Ne viens-tu pas, Caramanchel ?

CARAMANCHEL. Me voici, seigneur don Gilito !

(Ils sortent.)

SCÈNE III

Une salle dans la maison de don Pedro.

DON PEDRO, lisant une lettre, DON MARTIN, OSORIO.

DON PEDRO, lisant : « Je dis, pour conclure, que don Martin, s'il était aussi sensé qu'il est jeune, aurait rendu ma vieillesse heureuse en changeant en parenté l'amitié qui me lie à vous. Il a engagé sa parole à une dame de cette ville, laquelle est jeune et belle, mais pauvre, et vous savez ce que dans notre temps promettent les beautés sans fortune. Cette affaire a produit ce que produisent ordinairement les choses de cette sorte, le repentir et les poursuites judiciaires de la dame. Jugez vous-même le chagrin de celui qui perd votre alliance avec ses avantages de noblesse et de fortune, et une femme aussi distinguée que doña Inès. Pourtant, puisque mon mauvais sort me prive d'un tel bonheur, je suis tout

compensé en vous envoyant le seigneur don Gil d'Albornoz, porteur de cette lettre, jeune homme à marier et désireux d'une alliance comme la vôtre. Sa naissance, sa bonne conduite, son âge et sa fortune (car il héritera bientôt de dix mille ducats de rente), peuvent vous faire oublier la faveur que vous me destiniez, et à moi me laisser des regrets. La grâce que vous lui accorderez je la recevrai au nom de don Martin, qui vous baise les mains. Donnez-moi de bonnes et fréquentes nouvelles de votre santé et de votre contentement. Que le ciel augmente, etc. Valladolid, juin, etc. *Signé,* DON ANDRÈS DE GUZMAN. » (A don Martin.) Soyez, seigneur, mille fois le bienvenu; remplissez de joie cette maison qui est vôtre, et venez confirmer ce que je viens de lire relativement à votre mérite. Doña Inès aurait été heureuse si, pour illustrer notre sang, l'alliance projetée avait réjoui mes derniers jours. Il y a nombre d'années que nous entretenons une réciproque amitié devenue une affection réelle (on oublie peu dans ses derniers jours les sentiments de ses jeunes années). Il y a longtemps que nous ne nous sommes vus, et à cause de cela j'aurais voulu, sur la fin de notre carrière, échangeant nos gages, unir nos biens comme nos cœurs. Mais puisque don Martin, par son étourderie, rend ce mariage impossible, et puisque vous êtes venu pour le remplacer, seigneur don Gil, je me tiens pour satisfait. Je ne dis pas que mon Inès gagne à cet échange de mari (ce compliment serait en quelque sorte une offense pour mon ami), mais croyez bien que je le pense si je ne le dis pas.

DON MARTIN. Vous commencez, en prenant le pas sur moi par votre gracieuseté, seigneur don Pedro; craignant de ne pouvoir m'acquitter, même en paroles (les paroles ont leur prix quand elles viennent d'un cœur honnête), je me tais en vous remerçiant, vous qui triomphez de moi en actions comme en paroles, et je montre ainsi que je ne m'appartiens

plus, mais que je suis tout à vous. J'ai des parents à la cour, et parmi eux beaucoup de gens de qualité qui pourront vous dire qui je suis, si vous désirez le savoir; le sort me fut en cela favorable; et pourtant, si vous prenez des informations, ce sera du temps perdu pour notre amitié. Mon père, du reste (qui voulait à Valladolid me donner une femme plus au goût de son âge qu'à mon propre goût), m'attend d'un moment à l'autre, et s'il apprend qu'en dépit de lui je me marie ici, il le prendra si mal, que s'il ne meurt pas, il s'opposera au bonheur que vous pouvez me donner en me gardant le secret.

DON PEDRO. Je ne prise pas si peu le crédit et l'opinion de mon ami, que sa signature ne me suffise pas, sans chercher des témoins qui me garantissent votre mérite. Nous avons négocié l'affaire, et fussiez-vous le plus pauvre des gentilshommes, que je vous donnerais mon Inès sur la recommandation de don Andrès.

DON MARTIN, bas, à Osorio. La ruse a réussi.

OSORIO, de même, à don Martin. Pressez le mariage avant que doña Juana vienne y mettre obstacle.

DON MARTIN. Je mènerai promptement l'affaire à bien.

DON PEDRO. Je ne veux pas, don Gil, annoncer brusquement la nouvelle à doña Inès, et sans la préparer prudemment, à cause de la frayeur que donne d'ordinaire un plaisir que l'on n'attend pas.. Si vous désirez la voir, elle ira ce soir au jardin du Duc, où elle est invitée, et, sans qu'elle sache qui vous êtes, vous lui ferez la cour.

DON MARTIN. O ma bien-aimée! que le soleil s'éloigne, car voici un autre soleil : qu'il arrête sa marche, qu'il rende sa lumière immobile pour que tes yeux jouissent d'une lumière éternelle!

DON PEDRO. Si vous n'avez pas retenu un logis, et si ma

maison est digne d'un hôte aussi distingué, vous me ferez la grâce d'en disposer.

DON MARTIN. On aperçoit d'ici, m'a-t-on assuré, la maison d'un de mes cousins ; j'aurais été heureux si j'avais pu rester dans votre logis, où résident mes affections les plus chères.

DON PEDRO. Je vous attends au jardin.

DON MARTIN. Que le ciel vous garde !

(Ils sortent.)

SCÈNE IV

DOÑA INÈS, DON JUAN, puis DON PEDRO.

DOÑA INÈS. Si vous soupçonnez toujours, nous ne finirons pas aujourd'hui !

DON JUAN. Vous êtes bien pressée de rompre ?

DOÑA INÈS. Vous êtes aujourd'hui étrange et insupportable !

DON JUAN. Le chagrin ne peut-il produire cet effet ? N'allez-vous pas aujourd'hui (et vous y tenez beaucoup) au jardin du Duc ?

DOÑA INÈS. Si, ma cousine m'y a invitée....

DON JUAN. Quand on ne veut pas faire les choses, on trouve facilement des prétextes.

DOÑA INÈS. Quel déplaisir puis-je vous causer en y allant ?

DON JUAN. La crainte qui me poursuit ne me présage qu'un triste accident auquel mon amour ne saurait remédier. Enfin, êtes-vous déterminée à aller à ce jardin ?

DOÑA INÈS. Venez-y aussi, et vous verrez que vous avez tort de douter de ma constance.

DON JUAN. Puisque vous commandez à toutes mes volontés, il faut bien que je vous obéisse.

DOÑA INÈS. La jalousie et les scrupules ont une même origine, et un homme qui veut tout savoir semble douter, don Juan, du cœur le plus scrupuleux. (Don Pedro revient et s'arrête au fond pour écouter.) Vous seul, vous serez mon époux. Venez là-bas ce soir.

(Entre don Pedro.)

DON PEDRO, à part. Son époux! qu'est-ce que cela veut dire?

DON JUAN. Je sors en tremblant. Adieu!

DOÑA INÈS. Que le ciel vous conserve pour moi!

(Don Juan s'éloigne.)

SCÈNE V

DON PEDRO, DOÑA INÈS.

DON PEDRO. Inès!

DOÑA INÈS. Seigneur! faut-il prendre ma mante? Ma cousine doit m'attendre?

DON PEDRO. Je m'étonne que déjà tu promettes ta main. Ai-je donc perdu beaucoup de temps pour te marier? Es-tu si vieille que tu te croies en droit de préparer ma mort en prenant de tels engagements? Que faisait ici don Juan?

DOÑA INÈS. Ne vous fâchez pas, ce ne serait pas juste. En engageant ma parole, j'ai cru aller au-devant de vos souhaits. Don Juan peut prétendre à s'allier à vous, puisque vous savez qu'il est un parti digne de notre famille.

DON PEDRO. J'ai à t'offrir un parti plus avantageux. Ne te hâte pas tant; je ne comptais point te révéler si tôt mes projets; mais tu es si impatiente dans tes désirs (je ne dis pas

cela pour t'offenser), que je veux t'y faire renoncer en changeant tes résolutions. Il vient d'arriver ici un cavalier de bon air, très-riche et très-bien né; il est de Valladolid. Avant de l'agréer tu le verras. Il héritera de dix mille ducats de rente, et il en attend davantage; je garde donc pour mon compte la parole que tu as donnée à don Juan.

DOÑA INÈS. Les bons partis manquent-ils à Madrid pour vous tant hâter? Madrid n'est-il pas une mer, et Valladolid un ruisseau de cette mer? Délaisserez-vous pour un ruisseau les richesses de l'Océan? Est-il convenable que vous entraviez mon inclination, et lorsque l'amour s'est emparé de mon cœur, pouvez-vous m'offrir une main que je ne connais pas? Si l'avidité, qui est la funeste passion de la vieillesse, vous a vaincu, sachez que c'est un vice honteux. Comment appelez-vous cet homme?

DON PEDRO. Don Gil.

DOÑA INÈS. Don Gil? Un mari de chanson? Gil! bon Dieu! ne prononcez pas ce nom; donnez-lui une houlette et une casaque de peau de bête.

DON JUAN. Ne regarde pas au nom quand l'homme est noble et riche. Tu le verras, et je suis sûr qu'avant demain tu seras folle de lui.

DOÑA INÈS. Je n'y manquerai pas.

DON PEDRO. Ta cousine t'attend à la porte dans la voiture.

DOÑA INÈS, à part. Je n'irai pas à cette promenade avec le plaisir que je me promettais. (Haut.) Donnez-moi une mante.

DON PEDRO. Il doit se trouver au jardin.

DOÑA INÈS, à part. On veut me marier avec ce don Gil? Suis-je un enfant? hélas!

(Ils sortent.)

SCÈNE VI

Le jardin du Duc.

DOÑA JUANA, en costume d'homme.

J'ai su que don Pedro amenait ici sa fille doña Inès, et c'est ici que mon ingrat don Martin compte la voir. J'ai eu du bonheur en découvrant si vite la maison, les amours et l'intrigue dont je saurai rompre les fils. Destinée! ma douleur peut te soumettre. J'ai déjà trouvé dans la maison de mon ennemie quelqu'un qui m'avise de tout, et l'argent a produit tous ces miracles.

SCÈNE VII

DOÑA JUANA, CARAMANCHEL.

CARAMANCHEL. On m'a dit que mon maître hermaphrodite m'attendait ici. Vive Dieu! je crois que c'est quelque familier qui, sous l'habit d'un gentilhomme, est venu pour m'éviter un jugement, et s'il en est ainsi, j'échappe au Saint-Office.

DOÑA JUANA. Caramanchel!

CARAMANCHEL. Seigneur bienvenu, l'êtes-vous bien ou mal à cette promenade?

DOÑA JUANA. Je viens y voir une dame que j'attends avec impatience.

CARAMANCHEL. Vous l'aimez?

DOÑA JUANA. Je l'adore.

CARAMANCHEL. A merveille. Cela ne vous portera pas au

moins grand dommage ; car au jeu d'amour, malgré votre impatience, vous ne ferez pas, comme au jeu de cartes, en réunissant tous les poils de votre barbe, trois figures [1]. (On entend de la musique au dehors.) Mais quel est ce bruit d'instruments?

DOÑA JUANA. Sans doute ceux qui accompagnent ma dame, l'ange invité dans ce paradis. Tiens-toi à l'écart, et tu verras des merveilles.

CARAMANCHEL, à part. Est-il rien de pareil? un chapon amoureux !

SCÈNE VIII

LES MÊMES, un peu à l'écart, DON JUAN, DOÑA INÈS, DOÑA CLARA, MUSICIENS avec des guitares.

LES MUSICIENS, chantant : « Peupliers de la prairie, fontaines du Duc, réveillez ma maîtresse afin qu'elle m'écoute, et dites-lui de comparer à ses dédains et à ses grâces mon amour et mes peines; et puisque vos ruisseaux jaillissent et bouillonnent, réveillez ma maîtresse afin qu'elle m'écoute. »

DOÑA CLARA. Beau jardin !

DOÑA JUANA. Ces treilles qui bordent les peupliers et qui laissent échapper comme des joyaux les grappes des raisins, gracieusement suspendues au milieu de leur feuillage, nous donneront un ombrage plus épais.

DON JUAN. Enfin vous avez voulu venir à ce jardin.

DOÑA INÈS. Pour vous donner un démenti, seigneur, et une preuve de ma constance.

1. Le texte dit « *nunca hareis chilindron mas capidillo.* » *Chilindron* est une tierce formée du valet, du cheval et du roi. *Capidillo* est une autre combinaison de cartes.

DOÑA INÈS, à Caramanchel. N'est-ce pas une belle personne?

CARAMANCHEL. L'argent n'est pas plus beau, quoique pourtant je préfère votre beauté à la sienne.

DOÑA JUANA. Je meurs d'amour pour cette femme, et je veux lui parler.

CARAMANCHEL. Vous le pouvez bien.

DOÑA JUANA, saluant dona Inès et ceux qui l'accompagnent. Je baise les mains de Vos Grâces et vous demande la permission pour un étranger de prendre place au milieu d'une si charmante réunion.

DOÑA CLARA. Elle le serait moins si vous y manquiez.

DOÑA INÈS. De quel pays est Votre Grâce?

DOÑA JUANA. Je naquis à Valladolid.

DOÑA INÈS. Don Juan, faites place à ce gentilhomme.

DON JUAN. Je suis courtois envers lui, puisque je le place auprès de moi. (A part.) J'éprouve un mouvement de jalousie.

DOÑA INÈS, à part. Quelle tournure fine et élégante! quel joli visage!

DOÑA CLARA, à part. Hélas! Regarde-t-il Inès? Oui! que je lui porte envie!

DOÑA INÈS. Vous êtes donc de Valladolid? Vous y connaissez peut-être un certain don Gil, votre compatriote, qui vient d'arriver à Madrid?

DOÑA JUANA. Don Gil de quoi?

DOÑA INÈS. Que sais-je? Peut-il y avoir deux don Gil dans l'univers?

DOÑA JUANA. Ce nom est-il donc si commun?

DOÑA INÈS. Qui croirait qu'un don pût accompagner un Gil?

CARAMANCHEL. C'est un nom honorable et que j'achèterais de mon argent. Sans cela....

DOÑA JUANA. Tais-toi, rustre!

CARAMANCHEL. Gil est mon maître; c'est la chanterelle et le bourdon de tout nom; il y en a mille qui finissent en Gil, et nous avons à Valladolid la porte de Teresa Gil.

DOÑA JUANA. Et moi, l'on m'appelle aussi don Gil, à votre service.

DON JUAN. Vous, don Gil?

DOÑA JUANA. Si le nom que je signe ne vous plaît pas, je le changerai dès aujourd'hui. Je ne veux me nommer don Gil que si cela peut être de votre goût.

DON JUAN. Il importe peu à ces dames qu'on vous appelle Gil ou Bertrand. Vous êtes un jeune homme bien élevé et non un rustre.

DOÑA JUANA. Pardonnez-moi si je vous ai offensé, mais pour le bon plaisir d'une dame....

DOÑA INÈS. Modérez-vous, don Juan!

DON JUAN. S'il se nomme don Gil, qu'est-ce qu'il veut dire?

DOÑA INÈS, à part. C'est sans doute celui qui vient pour m'épouser. Il ne me déplaît pas; sa figure est charmante.

DOÑA JUANA. Je regrette de vous avoir causé un déplaisir..

DON JUAN. Et moi à vous, si par hasard je me suis oublié.

DOÑA CLARA. Que la musique vous réconcilie!

(Tous se lèvent.)

DOÑA INÈS, à dona Juana. Allons seigneur, il faut danser.

DON JUAN, à part. Ce don Gil me donne à penser; mais, quoi qu'il en soit, doña Inès sera à moi, et s'il y a rivalité ou altercation, arrive que pourra!

DOÑA INÈS, à don Juan. Vous ne venez pas?

DON JUAN. Je ne danse point.

DOÑA INÈS. Et le seigneur don Gil?

DOÑA JUANA. Je ne veux pas chagriner ce gentilhomme.

DON JUAN. Ma mauvaise humeur est passée. Dansez.

DOÑA INÈS. Dansez avec moi.

DON JUAN, à part. Voilà où conduit la politesse!

DOÑA CLARA, à part. Ce jeune homme est un ange. Je le suis comme son ombre. Je veux danser avec doña Inès.

DOÑA INÈS, à part. J'aime vraiment ce don Gil; c'est un vrai bijou.

(Les dames dansent avec doña Juana.)

LES MUSICIENS, chantant : « La jeune enfant va au moulin de l'Amour pour moudre ses espérances; plaise à Dieu qu'elle en revienne en paix. Sous la meule de la jalousie, l'Amour moud son grain; on en tamise la farine et on en fait du pain blanc. Ses pensées sont une rivière; les unes viennent, les autres vont; à peine a-t-elle touché ses rives, qu'elle entend ainsi chanter : « Les eaux bouillonnent quand elles voient passer ma bien-aimée; elles chantent, elles sautent, elles bouent, elles courent entre des coquilles de corail; les petits oiseaux désertent leurs nids, et sur les branches du myrte ils volent, ils se croisent, ils sautillent, ils becquètent la citronnelle et la fleur de l'oranger. Les bœufs du soupçon vont tarissant la rivière; là où il prend racine il y a peu d'espérances; et voyant que faute d'eau le moulin ne va plus, la belle enfant qui commence à aimer le supplie de cette façon : « Petit moulin, pourquoi ne mouds-tu pas? pourquoi les bœufs boivent-ils mon eau? Elle aperçoit l'Amour plein de farine qui moud la liberté des âmes qu'il tourmente, et elle lui chante ceci : Vous êtes meunier, Amour, et vous êtes un fâcheux [1]! — Oui, je le suis, retire-toi, ou je t'enfarinerai. »

(On finit de danser.)

1. Il y a ici un jeu de mots sur *molinero* (meunier) et *moledor* (fâcheux), et en même temps celui qui moud.

DOÑA INÈS, bas à dona Juana. Don Gil plein de gentillesse, à chaque tour et à chaque reprise mon cœur a fait mille bonds vers vous. Je sais que vous venez pour m'épouser. Pardonnez-moi si j'ai eu l'ingratitude de vous refuser avant de vous avoir vu : je suis folle de vous.

DOÑA CLARA, à part. Ce don Gil m'a vraiment fait tourner la tête.

DOÑA JUANA, bas à dona Inès. Ce n'est pas seulement en paroles que je veux vous payer ce que je vous dois, mais ce jeune homme vous regarde et me lance des coups d'œil soupçonneux. Je me retire.

DOÑA INÈS. Est-ce par jalousie?

DOÑA JUANA. Non.

DOÑA INÈS. Connaissez-vous notre maison?

DOÑA JUANA. Très-bien.

DOÑA INÈS. Vous viendrez m'y faire visite, puisque vous êtes mon fiancé?

DOÑA JUANA. J'irai au moins cette nuit rôder autour de votre logis.

DOÑA INÈS. Je veillerai toute cette nuit à la fenêtre.

DOÑA JUANA. Adieu.

DOÑA CLARA, à part. Il s'en va, hélas!

DOÑA INÈS. N'y manquez pas!

DOÑA JUANA. Je m'en garderai bien!

SCÈNE IX

LES MÊMES, moins DOÑA JUANA et CARAMANCHEL.

DOÑA INÈS. Don Juan, quelle est cette mélancolie?

DON JUAN. C'est pour désenchanter mon cœur, pour le guérir et lui faire haïr votre inconstance. Ah! Inès! je sais enfin à quoi m'en tenir!

DOÑA INÈS. Voici mon père, finissez, et pour l'avenir oubliez vos soucis.

DON JUAN. Je m'en vais cruelle, mais vous me le payerez.

(Il sort.)

DOÑA INÈS, à part. Ah! tu conspires contre moi, Clara! Mais je préfère un pied de don Gil à la main d'un roi.

SCÈNE X

LES MÊMES, DON MARTIN, DON PEDRO.

DON PEDRO. Inès!

DOÑA INÈS. Mon père chéri, don Gil n'est pas un homme : c'est la grâce, l'esprit, la gentillesse, le bon goût que l'amour garde dans son ciel. Je l'ai vu; je l'aime déjà; déjà je l'adore, et tout retard sera une souffrance pour mon cœur.

DON PEDRO, à don Martin. Don Gil, quand mon Inès vous a-t-elle donc vu?

DON MARTIN. Si ce n'est en sortant de chez vous pour venir à ce jardin, je ne sais vraiment pas quand.

DON PEDRO. Il suffit. Ça été un miracle produit par votre gracieuse présence; vous avez bien fait vos affaires, approchez et présentez-lui vos compliments.

DON MARTIN. Señora, je ne sais où trouver des mérites, des actions, des paroles, pour remercier le sort qui me fait un si grand présent. Est-il possible que vous ayez pris cette bonne opinion de moi rien qu'en me voyant passer dans la rue? Est-il possible que vous acceptiez mes hommages, cher objet de mon amour? Donnez-moi...

DOÑA INÈS. Qu'est-ce donc? Êtes-vous fou? Moi, éprise de vous? Moi, votre femme? Quand vous ai-je jamais vu de ma vie? Conçoit-on une telle prétention?

DON PEDRO, à part, à sa fille. Ma fille, vous perdez l'esprit!

DON MARTIN. Ciel! qu'est-ce que cela veut dire?

DON PEDRO. Ne disais-tu pas à l'instant que tu avais vu don Gil?

DOÑA INÈS. Sans doute.

DON PEDRO. Ne louais-tu pas son bon air?

DOÑA INÈS. Je dis encore que c'est un ange.

DON PEDRO. N'offrais-tu pas de l'épouser?

DOÑA INÈS, avec impatience. Que concluez-vous de là? Vous me faites sortir de mon caractère!

DON PEDRO. Que don Gil est là, devant toi.

DOÑA INÈS. Lequel?

DON PEDRO. Celui-là même dont tu faisais l'éloge.

DON MARTIN. Je suis don Gil, chère Inès.

DOÑA INÈS. Vous, don Gil?

DON MARTIN. Moi.

DOÑA INÈS. Quelle folie!

DON PEDRO. Sur ma vie, c'est lui-même.

DOÑA INÈS. Don Gil avec toute cette barbe? Le don Gil que j'aime est un petit bijou de don Gil!

DON PEDRO. Elle est sans doute devenue folle!

DON MARTIN. Valladolid est ma patrie.

DOÑA INÈS. Mon don Gil est aussi de cette ville.

DON PEDRO. Tu te trompes, ma fille.

DON MARTIN. Dans tout Valladolid, Inès de mon âme, il n'y a pas d'autre don Gil que moi.

DON PEDRO. Quel est son signalement? Regarde.

DOÑA INÈS. Un visage pur comme de l'or, des paroles de sucre, des chausses vertes. Il sort d'ici tout à l'heure.

DON PEDRO. Il se nomme don Gil de quoi

DOÑA INÈS. Je le nomme don Gil aux chausses vertes, et cela suffit.

DON PEDRO. Elle a perdu la tête! Qu'est-ce que cela veut dire, doña Clara?

DOÑA CLARA. Cela veut dire que j'aime don Gil!

DOÑA INÈS. Toi?

DOÑA CLARA. Oui, et en rentrant à la maison je demanderai à mon père la permission de l'épouser.

DOÑA INÈS. Auparavant je te tuerai!

DON MARTIN. Y a-t-il vraiment un tel don Gil?

DON PEDRO. Tes caprices m'obligeront à...

DOÑA INÈS. Don Gil sera mon mari.

DON MARTIN. Je suis don Gil, mon Inès, et je serai le mari que vous cherchez.

DOÑA INÈS. J'ai dit don Gil aux chausses vertes.

DON PEDRO. Vit-on jamais un tel amour pour des chausses?

DON MARTIN. Je m'habille demain tout de vert, si cette couleur vous plaît tant.

DON PEDRO, *à sa fille*. Viens, folle!

DOÑA INÈS. Ah! don Gil de mon âme!

DEUXIÈME JOURNÉE

SCÈNE PREMIÈRE

Une salle dans la maison de doña Juana.

QUINTANA, DOÑA JUANA, vêtue en femme.

QUINTANA. Je ne sais à qui vous comparer; vous êtes un Pedro de *Urde malas*[1]. Avez-vous donc aussi su prendre les femmes dans vos filets?

DOÑA JUANA. C'est ce qui vient de m'arriver. Doña Inès est folle de moi; don Martin va cherchant ce don Gil son rival en amour et par le nom; mais je fuis sa présence avec tant de précaution qu'il en perd la tête : il me croit un sorcier ou un lutin. Le vieillard est à bout de patience parce que son Inès repousse ses supplications et n'a pas de goût pour don Martin. L'amour que je lui inspire est tel, que ne me voyant pas, elle est prête à oublier toute retenue; et, comme elle ne reçoit pas de mes nouvelles, il ne vient pas chez elle un page, un valet ni un visiteur qu'elle ne le prie en pleurant de me chercher.

QUINTANA. Si vous vous perdez, elle vous fera peut-être réclamer à son de trompe.

DOÑA JUANA. A ceux qui me cherchent, elle donne pour

1. Voir la comédie de ce nom. Théâtre de Michel Cervantès.

signalement mes chausses vertes. Un certain don Juan, qui lui fait la cour, furieux de ses dédains, est aussi en quête de moi pour me tuer.

QUINTANA. Madame, prenez garde, vous courez de terribles risques; procédez avec prudence, ou vous êtes perdue.

DOÑA JUANA. Je triompherai de tout. Une cousine de mon Inès, doña Clara, m'aime aussi à tel point qu'elle a persuadé à sa mère, si elle veut la conserver vivante, de me la donner pour femme.

QUINTANA. Vous serez un mari peu commun.

DOÑA JUANA. C'est pour cela qu'elle fait rechercher presque publiquement dans les hôtelleries et les auberges, et sans se lasser, un don Gil aux chausses vertes, natif de Valladolid.

QUINTANA. Bon signalement pour Madrid.

DOÑA JUANA. Le valet dont je t'ai parlé et que j'ai rencontré sur le pont au moment de notre séparation, s'afflige aussi de ne pas me revoir, il court après moi depuis hier; je ne puis m'empêcher de rire en le voyant d'ici aller et venir, me cherchant dans cette rue, comme une aiguille, tandis que doña Inès lui affirme que je suis séquestré par quelque sorcière, et qu'il me croit peut-être mis à mort par don Juan.

QUINTANA. Il traduira don Juan en justice.

DOÑA JUANA. Il se pourrait bien; car il est fidèle, très-dévoué, d'un bon naturel, et il m'aime beaucoup.

QUINTANA. Il se nomme?

DOÑA JUANA. Caramanchel.

QUINTANA. Très-bien. Mais pourquoi, maintenant, avez-vous repris vos vêtements de femme?

DOÑA JUANA. C'est une nouvelle ruse contre don Martin. J'ai loué hier cette maison meublée.

QUINTANA. Quoique cela doive coûter cher, on trouve encore à Madrid des gens qui vous cèdent une maison aussi

richement ornée; ce que je demande, c'est pourquoi vous l'avez louée.

DOÑA JUANA. Écoute, et tu sauras ce que je médite. Doña Inès, la belle de don Martin, laquelle est amoureuse de moi, demeure là dans la maison mitoyenne. Je l'ai vue ce matin, et, en nous félicitant sur ce nouveau voisinage, nous avons lié ensemble une grande amitié parce que, selon ce qu'elle m'a affirmé, elle aime un galant dont je suis le portrait vivant et parce que ma présence la console un peu de l'absence de son ingrat. En qualité de voisine, je pourrai savoir ce que fait don Martin chez elle, et, comme je suis là, je déjouerai facilement toutes les trames que l'on pourra ourdir contre moi.

QUINTANA. Vous êtes le portrait vivant de la ruse.

DOÑA JUANA. Et je serai mon propre sauveur.

QUINTANA. Enfin vous avez deux maisons?

DOÑA JUANA. Avec un écuyer et un laquais.

QUINTANA. Et l'argent?

DOÑA JUANA. J'ai des bijoux que je pourrai vendre ou engager.

QUINTANA. Et quand vous n'en aurez plus?

DOÑA JUANA. Doña Inès y suppléera; qui ne donne pas n'aime pas.

QUINTANA. De mon temps on ne donnait pas. Mais je retourne à Vallécas pour attendre la fin de cette intrigue.

DOÑA JUANA. Dis plutôt la fin de mes exploits.

QUINTANA. Je gagerais qu'aujourd'hui vous vous travestirez vingt fois en homme et en femme.

DOÑA JUANA. Autant de fois que je le jugerai nécessaire pour mon salut. Mais sais-tu ce que j'ai imaginé de faire avant que tu ne me quittes? Muni d'une lettre feinte, tu auras l'air d'accourir de Valladolid à la poursuite de mon amant.

QUINTANA. Et dans quel but?

DOÑA JUANA. Don Martin soupçonne que c'est moi qui contrarie son amour; que je suis venue de mon pays sur sa trace et que je suis le don Gil supposé. Pour lui ôter cette idée de l'esprit, il sera bon de simuler une lettre que je serai censée lui écrire de Valladolid et dans laquelle je lui retracerai ma passion et mon désespoir. Tu lui diras que tu m'as laissée enfermée dans un couvent et que l'on croit que je deviendrai mère; tu lui adresseras mille reproches de ma part; tu lui diras que si mon père connaissait mon malheur, ce serait le chagrin de sa vieillesse et qu'il me tuerait; avec cela je lui embrouille les idées, et, me croyant à Valladolid, il ne pensera pas que je suis don Gil.

QUINTANA. Je me mets en route.

DOÑA JUANA. Et moi je vais écrire ma lettre.

QUINTANA. Venez, vous me la remettrez.

DOÑA JUANA. J'attends une visite.

QUINTANA. Une visite?

DOÑA JUANA. De doña Inès.

(Ils sortent; entrent don Juan et doña Inès.)

SCÈNE II

DOÑA INÈS, enveloppée dans sa mante, DON JUAN.

DOÑA INÈS. Don Juan, où il n'y a pas d'amour c'est folie de chercher de la jalousie.

DON JUAN. Où il n'y a pas d'amour?

DOÑA INÈS. La beauté de l'univers est d'autant plus grande que la nature en est plus variée; c'est pourquoi je veux changer afin d'être plus belle.

DON JUAN. Si la femme la plus inconstante est la plus belle,

vous êtes la plus belle des femmes, parce que vous êtes la plus inconstante. Vous me dédaignez pour un jeune homme imberbe, pour un enfant, Inès, même avant de savoir qui il est!

DOÑA INÈS. Excusez la légèreté de mes paroles et songez, don Juan, que je suis dans une maison étrangère.

DON JUAN. Inconstante! Vous ne serez pas à votre amant, car je vais tuer votre don Gil.

DOÑA INÈS. Lequel?

DON JUAN. Ce jeune garçon, ingrate, pour qui vous vous perdez.

DOÑA INÈS. Don Gil aux chausses vertes n'est pas celui qui cause votre désappointement. Comme Dieu nous a créés, je vous jure que je ne l'ai pas vu l'autre soir. Le don Gil en faveur est un autre don Gil.

DON JUAN. Il y en a donc deux?

DOÑA INÈS. Oui, don Juan, le petit Gil, ou celui qui feint de se nommer ainsi, s'est moqué de nous tous. Celui qui vous a mis hors de la maison de mon père est un don Gil très-barbu que j'ai en horreur; pourtant mon père veut m'unir à lui, et pour lui plaire je dois faire violence à mon inclination. Si vous voulez tuer cet autre don Gil, il a le surnom d'Albornoz; quoiqu'on le dise très-brave, comme vous m'aimez et que vous avez du courage, vous aurez mérité de moi une récompense.

DON JUAN. Il se nomme don Gil d'Albornoz?

DOÑA INÈS. Ainsi le dit la renommée, et il habite la maison du comte notre voisin.

DON JUAN. Si près?

DOÑA INÈS. Il a voulu se rapprocher de moi.

DON JUAN. Et vous l'abhorrez?

DOÑA INÈS. Oui.

DON JUAN. Si sa mort peut me rendre votre amour, j'en fais le vœu solennel, mon front méritera le laurier que vous lui promettez.

(Il sort.)

DOÑA INÈS, seule. Dieu le veuille ! De cette façon j'assurerai la vie du don Gil que j'aime follement, et l'autre disparu, je resterai libre, et mon père renoncera à son odieux mariage et à sa maudite avarice.

SCÈNE III

DOÑA INÈS, DOÑA JUANA, en costume de femme, VALDIVIESO.

DOÑA JUANA. Oh ! señora doña Inès ! vous chez moi ? Je sens tout le prix de cette visite. Vraiment, je me disposais de mon côté à aller vous voir. Hélas ! n'y a-t-il personne pour prendre la mante de doña Inès ?

VALDIVIESO, à part, à dona Juana. Qu'y a-t-il ? Quelles duègnes ou quelles filles de service avez-vous donc ? Ne suis-je pas votre seule dame d'honneur ?

DOÑA JUANA. Esperancilla et Véga ne sont donc pas là ? Jésus ! quelle calamité qu'un déménagement ! Tout est sens dessus dessous ! Otez à la señora cette mante, Valdivieso !

(Valdivieso ôte la mante d'Inès et sort.)

DOÑA INÈS. Doña Elvire, j'admire votre visage et votre tournure. Votre grâce m'enchante.

DOÑA JUANA. Merci de vos éloges, quoiqu'ils s'adressent à un autre ; je sais que vous me trouvez de votre goût, parce que je ressemble à quelqu'un qui vous plaît. Je serai comme la vieille loi, je trouverai grâce par la vertu de la nouvelle.

DOÑA INÈS. Vous êtes bien jeune, presqu'une enfant. Je

ne puis nier que je vous aime, parce que vous ressemblez à un homme que j'adore, mais vous méritez d'être aimée pour vous-même.

DOÑA JUANA. Il y a quelqu'un qui ne m'aime pas, quoiqu'il m'ait aimée autrefois.

DOÑA INÈS. Maudit soit-il! Qui donc ose vous donner des chagrins?

DOÑA JUANA. Vous me faites venir les larmes aux yeux, doña Inès; changeons de conversation, afin d'oublier ma triste histoire.

DOÑA INÈS. Si la confidence enlève la tristesse, et si vous vous fiez à mon amitié, contez-moi vos malheurs, puisque je vous ai confié les miens.

DOÑA JUANA. Non, par vos yeux! Les amours des autres ennuient.

DOÑA INÈS. Parlez, amie!

DOÑA JUANA. Enfin vous l'exigez? Écoutez-moi donc et retenez vos larmes. A Burgos, noble tête de Castille, don Rodrigue de Cisneros me donna le jour, et avec le jour tous ses malheurs. Je vins au monde pour aimer! Quelle disgrâce! Encore enfant, j'aimai don Miguel de Ribera, aussi aimable que perfide. Il répondit d'abord à mes sentiments; mais l'amour est un banquier qui s'annonce fastueusement et qui ne tarde pas à faire banqueroute. Notre liaison suivit la marche accoutumée. Je payai comptant, me fiant à ses promesses. Il jura de m'épouser. Qu'elle est coupable la femme qui se laisse duper par des paroles, quand elle en voit tant qu'on oublie! Il partit pour Valladolid (l'ennui le gagnait); mes parents étaient absents, je le sus et je le suivis. Il me trompa en simulant une maladie (et vous savez, doña Inès, que l'amour malade meurt bientôt). Un cousin de don Miguel lui prêtait sa maison et sa table; il était jeune et beau, riche,

discret et courtois. Il se nommait don Gil d'Albornoz y Coronel, ami d'un don Martin de Guzman; mais il était peu loyal. Il arriva que l'on écrivit de cette capitale à don Martin et à son père don Andrès (je crois que la lettre était de votre père), lui offrant la main d'une belle personne appelée doña Inès; sans doute ce devait être vous. Don Martin avait fait une promesse de mariage à une certaine doña Juana; n'osant manquer à sa promesse, il offrit à don Gil le mariage projeté pour lui; la richesse de votre dot lui mit des ailes aux pieds. Le vieillard lui confia des lettres de recommandation et il voulut partir avec lui pour Madrid. Don Gil communiqua son projet et ses lettres à son ami don Miguel, mon ingrat amant, élevant jusqu'au ciel la fortune, la beauté et la position de sa prétendue; c'était mettre le feu au désir et incendier la cupidité. Don Miguel devint amoureux de vous par ouï-dire; j'attribuai cela au pouvoir de votre dot, car l'amour est un marchand, et oubliant l'amitié de don Gil, ses obligations et sa dette envers lui, il lui vola ses lettres et son nom, et il vint ici il y a un mois à peine se donnant pour don Gil; il sollicita votre main. Moi, le suivant comme son ombre, j'arrivai sur ses pas, semant par les chemins mes plaintes qui produisirent pour moi les désillusions, apanage de l'amour. Don Gil, apprenant son offense, se mit aussi à sa poursuite; nous nous rencontrâmes et cheminâmes ensemble pendant neuf ou dix jours jusqu'à ce que nous fussions arrivés dans cette ville, où j'attends la sentence de mon amour que vous, son juge, vous devez prononcer. Comme je voyageais avec don Gil et que l'occasion est amie des nouveautés (comme enfin il suffit d'être femme), notre ressemblance merveilleuse nous enflamma tous deux, lui se voyant toujours en moi et moi me reconnaissant en lui. Il devint si sérieusement amoureux...

DOÑA INÈS. De qui?

DOÑA JUANA. De moi.

DOÑA INÈS. Don Gil d'Albornoz?

DOÑA JUANA. Celui à qui je ressemble par le visage et par la tournure, comme si le même pinceau avait tracé ces deux copies originales si extraordinaires.

DOÑA INÈS. Don Gil aux chausses vertes?

DOÑA JUANA. Aussi printanières que lui, qui est l'avril de la beauté et l'Aranjuez de la grâce.

DOÑA INÈS. Vos éloges prouvent assez que vous l'aimez.

DOÑA JUANA. Je l'aimerais bien, amie, si je n'avais bien aimé celui qui ne voulut pas m'aimer. Je suis mariée quoique inconstante, je suis fidèle quoique femme; je suis noble et résolue; ayez de la force et non de la jalousie. Dédaignant don Gil et voyant que don Miguel avait déjà obtenu, en dépit de vous, la promesse de votre père, je louai cette maison, où j'attendrai la fin de toutes les disgrâces dont je vous ai fait le récit.

DOÑA INÈS. Ainsi don Miguel de Ribera serait le don Gil supposé, et vous prétendez que c'est votre fiancé que je vais épouser?

DOÑA JUANA. Sans doute.

DOÑA INÈS. Ainsi le vrai don Gil serait celui qui porte des chausses vertes? Hélas! qu'ai-je à prétendre s'il vous aime, chère Elvire? Il ne songera pas même à moi: deux yeux ne lui suffiront pas pour pleurer votre dédain.

DOÑA JUANA. De même que vous refusez don Miguel, je dédaignerai don Gil.

DOÑA INÈS. Don Miguel! Un homme marié peut-il devenir mon époux? Cela n'est pas possible.

DOÑA JUANA. Venez, je vais écrire à don Gil en votre présence un billet qui contiendra son congé. Mon écuyer le portera.

DOÑA INÈS. Ah! chère Elvire, je serai votre esclave!

DOÑA JUANA, à part. Elle est tombée follement dans le piége. Je suis homme, je suis femme; ici don Gil, là doña Elvire. Puisque j'aime, que ne serai-je pas?

(Elles sortent.)

SCÈNE IV

Une rue.

DON MARTIN, QUINTANA.

DON MARTIN. Eh quoi! tu l'as laissée dans un couvent, Quintana?

QUINTANA. Au couvent de San-Quirce, soupirant et pleurant, croyant qu'elle va devenir mère. Vous consommerez l'opprobre de sa famille si vous n'allez pas la consoler à ce monastère.

DON MARTIN. Je jurerais, Quintana, qu'elle est venue de Valladolid à Madrid pour me persécuter!

QUINTANA. Non pas. Vous avez tort de n'avoir pas d'elle une meilleure opinion.

DON MARTIN. N'a-t-elle pu me suivre sous un déguisement?

QUINTANA. Erreur! A cette heure elle récite pour votre salut, au milieu de ses compagnes, les Psaumes de la pénitence. Cette lettre ne vous démontre-t-elle pas que je vous ai dit la vérité?

DON MARTIN. Assurément, Quintana. Les plaintes qu'elle contient ont beaucoup de pouvoir sur moi. Je suis venu à Madrid pour solliciter avec l'agrément du roi, et je suis parti sans prendre congé d'elle, pour éviter tout retard.

Mais puisque j'apprends que sa vie est en danger et qu'elle doit me donner un gage de notre union, tout retard serait un crime. Je partirai sans faute cette semaine, que j'aie conclu ou non l'affaire qui m'a conduit ici.

QUINTANA. Et moi je prends la poste demain et je vais annoncer sans retard à doña Juana cette bonne nouvelle.

DON MARTIN. Tu feras bien. Aujourd'hui, pendant que tu visiteras la ville, j'écrirai. Où es-tu logé? Je ne te prends pas avec moi, parce que cela pourrait nuire à une affaire commencée que tu connaîtras plus tard.

QUINTANA. Je suis logé tout contre l'hôtellerie de Parédès.

DON MARTIN. Bien.

QUINTANA. Demain vous pourrez me donner votre lettre dans l'antichambre.

DON MARTIN. A merveille. (A part.) Je n'ai pas voulu qu'il allât où je passe pour don Gil, de peur qu'il ne détruisît l'édifice que j'ai construit.

QUINTANA, à part. Je retourne à mon œuvre.

DON MARTIN. Adieu!

QUINTANA, à part. Ciel! comment débrouiller une affaire aussi compliquée?

(Il sort.)

DON MARTIN. Je vais être père! Doña Juana va mettre au monde un enfant! Cela ne suffit-il pas? C'est ainsi que je la paye par mon inconstance. Ayant un fils, le dessein que j'ai formé est honteux et indigne d'un gentilhomme. Coupons court à tout cela en retournant dans mon pays.

SCÈNE V

DON MARTIN, DON JUAN.

DON JUAN. Seigneur don Gil d'Albornoz, si comme en court le bruit votre poitrine renferme un cœur vaillant, et si vous savez tenir une épée, au moment où vous allez commettre une vilaine action en épousant une femme contre son gré, moi qui suis partie intéressée dans l'affaire, je désire sortir avec vous de la ville, et que sur le pont ou en rase campagne vous me prouviez que vous avez autant de courage que d'amour.

DON MARTIN. Laissez là une colère inutile et ne m'obligez pas à la calmer; j'ai plus de sang-froid que vous et je ne me bats point sans motif. Si vous aimez quand moi je viens pour me marier, et puisque la nature a mis dans la main de la dame un oui et un non, et que vous présumez qu'elle vous aime, soumettons-nous à son choix; si elle me donne le non et à vous le oui, je n'ai pas besoin de me battre avec vous.

DON JUAN. Elle m'a dit que son père l'y oblige; je l'aime et je ne puis la laisser marier par force; c'est pourquoi ou nous devons nous égorger, ou vous allez abandonner votre prétention en renonçant à cette union.

DON MARTIN. Doña Inès dit qu'elle doit obéir à son père et elle consent à être ma femme.

DON JUAN. Elle préfère à son inclination la volonté caduque de son père.

DON MARTIN. Ne serait-ce pas une folie que de perdre cette occasion? Si j'obtiens ce que je sollicite, n'est-ce pas une lourde imprudence de remettre au hasard ce dont je suis

assuré? Il serait bon, par Dieu! qu'après vous l'avoir rendue si je ne vous ôte pas la vie, vous me l'ôtassiez, vous, et que je perdisse une si charmante femme, et qu'après l'avoir épousée elle restât fille! Non, seigneur, que je possède la belle doña Inès, et dans un mois d'ici nous pourrons nous battre.

DON JUAN. Ou vous faites de moi peu de cas, ou vous manquez de courage; mais je saurai vous rejoindre quelque part où je n'aie pas à craindre la confiance qu'on vous accorde ici.

(Il sort.)

SCÈNE VI

DON MARTIN, seul.

J'ai bien fait d'opposer mon calme à sa folle irritation. Si doña Inès est décidée et si elle répugne à m'épouser, doña Juana m'accordera mon pardon, je reviendrai à elle et je retournerai à Valladolid; la fortune et la beauté de doña Inès excusent ma faute.

SCÈNE VII

DON MARTIN, OSORIO.

OSORIO. Grâce à Dieu, je vous rencontre!

DON MARTIN. Osorio, sois le bienvenu! Y a-t-il des lettres?

OSORIO. Il en est arrivé.

DON MARTIN. De mon père?

OSORIO. A la poste, à la moitié de la liste, au nº 112, j'ai trouvé ce pli pour vous.

(Il le lui donne.)

DON MARTIN. Il contiendra une lettre de change à vue.

OSORIO. Sans nul doute.

DON MARTIN. L'adresse dit : « A don Gil d'Albornoz. »

OSORIO. On vous connaît sous ce nom.

DON MARTIN. Cette lettre en renferme une autre : « A mon fils don Martin. » Et une autre encore : « A Augustin Solier de Camargo, marchand. »

OSORIO. Vive cet Augustin, s'il nous donne de l'argent!

DON MARTIN. Cela, Osorio, est une chose certaine.

OSORIO. Où demeure-t-il ?

DON MARTIN. A la porte de Guadalajara.

OSORIO. Je veux l'embrasser pour ce qui me concerne, car je n'avais plus un sou.

DON MARTIN. J'ouvre d'abord ma lettre.

OSORIO. Bien.

DON MARTIN. Elle contient ceci : « Mon fils, je serai inquiet jusqu'à ce que je sache la fin de votre affaire, dont les commencements, ainsi que vous m'en avez avisé, promettaient un bon succès. Pour que vous l'obteniez, je vous envoie cette lettre de change de mille écus et cette lettre pour Augustin Solier, mon correspondant. Je dis dans ma lettre que cette somme est pour don Gil d'Albornoz, un de mes parents. N'allez pas vous-même toucher cet argent parce qu'on vous connaît; envoyez Osorio en disant qu'il est le majordome dudit don Gil. Doña Juana de Solis est absente depuis le jour de votre départ. Si l'on est inquiet chez elle je ne le suis pas moins, craignant qu'elle ne vous ait suivi et qu'elle ne fasse manquer notre affaire. Pressez votre succès et avisez-moi de votre mariage, afin que je me mette en route et que ces

intrigues finissent. Que Dieu vous conserve comme je le désire. Valladolid, août, etc. VOTRE PÈRE. »

OSORIO. Avez-vous remarqué ceci : Doña Juana n'est pas chez elle...

DON MARTIN. Oui ; je sais où elle est cachée. Quintana vient d'arriver avec une lettre d'elle, où elle m'apprend qu'elle est au couvent de San-Quirce et près de devenir mère. Elle s'est enfuie sans prévenir son père ; jalouse de mon départ, elle n'en eut pas le temps, et c'est là le motif du chagrin et de l'inquiétude de mon père. Je lui ferai prendre patience en lui écrivant, et quand je serai le mari de doña Inès, dans le cas où elle se désolerait, je lui conseillerai de se faire religieuse.

OSORIO. Si elle est à San-Quirce, elle a déjà fait plus de la moitié du chemin.

SCÈNE VIII

LES MÊMES, AGUILAR.

AGUILAR. Vous êtes le seigneur don Gil?

DON MARTIN. Je suis votre ami, Aguilar.

AGUILAR. Don Pedro vous envoie chercher, et je vous donne la bonne nouvelle qu'il veut vous marier aujourd'hui même avec sa belle héritière, malgré ses pleurs.

DON MARTIN. Je voudrais pouvoir vous donner le Potose pour étrennes. Acceptez cette chaîne, quoiqu'elle ait peu de prix, en souvenir de votre débiteur. (Il veut mettre ses lettres dans sa poche et les laisse tomber à terre.) Partons ; et toi, Osorio, tu iras toucher cet argent; si c'est aujourd'hui mon jour de mariage je dépenserai tout en parures pour ma femme.

OSORIO. C'est peu pour sa beauté. (Bas à don Martin.) Tout se prépare bien.

DON MARTIN, à part, à Osorio. J'en perds la tête! Ah! ma belle doña Inès!

(Ils sortent.)

SCÈNE IX

DOÑA JUANA, habillée en homme, CARAMANCHEL.

CARAMANCHEL. Je n'ai qu'un instant à rester avec vous, seigneur don Gil l'invisible; c'est une chose terrible de vous voir ainsi disparaître devant ses yeux.

DOÑA JUANA. Si tu me perds.

CARAMANCHEL. J'ai harassé un crieur public en lui faisant crier ceci : « Celui qui aurait trouvé un don Gil avec des chausses vertes, perdu depuis hier, n'a qu'à le dire; il aura sa récompense. » Voyez quel souci pour un homme qui n'a pas le sou. J'ai payé un réal de messes aux âmes en votre nom et deux autres réaux à saint Antoine, l'intercesseur pour les objets perdus. Je ne veux pas être tenté davantage; je soupçonne que vous êtes un farfadet ou un familier, et je crains l'inquisition. Payez-moi, et adieu!

DOÑA JUANA. J'ai été tout ce temps caché dans une maison qui a été mon ciel, puisque j'y ai trouvé la plus belle femme de Madrid.

CARAMANCHEL. Est-ce une plaisanterie? Une femme? Vous?

DOÑA JUANA. Moi.

CARAMANCHEL. Est-ce que vous avez des dents pour la manger? ou serait-ce par hasard doña Inès, la grande dame du jardin qui se meurt d'amour pour les chausses vertes? C'est elle?

DOÑA JUANA. Pour le moins; c'en est une autre plus belle qui demeure tout près de sa maison.

CARAMANCHEL. Est-elle légère?

DOÑA JUANA. Et habile.

CARAMANCHEL. Elle donne?

DOÑA JUANA. Ce qu'elle possède.

CARAMANCHEL. Et elle reçoit?

DOÑA JUANA. Ce qu'on lui donne.

CARAMANCHEL. Enfin elle va vers l'argent, cet aimant de la femme. On la nomme...?

DOÑA JUANA. Elvire. Viens; tu me porteras une lettre.

CARAMANCHEL. En voici un paquet pour vous.

(Il ramasse les lettres que don Martin a laissé tomber à terre dans la scène précédente.)

DOÑA JUANA. Pour moi, Caramanchel?

CARAMANCHEL. L'enveloppe ouverte dit: « A don Gil d'Albornoz. »

DOÑA JUANA. Montre! Ah! ciel!

CARAMANCHEL. Votre voix et votre visage sont troublés.

DOÑA JUANA. Deux de ces lettres sont fermées et l'autre est ouverte.

CARAMANCHEL. Voyez pour qui elles sont.

DOÑA JUANA. Heureux indice d'un bonheur certain. « A don Pedro de Mendoza y Velastégui. » C'est le père de doña Inès.

CARAMANCHEL. Quelque galant de la belle vous choisit pour médiateur auprès du père, afin que vous l'établissiez.

DOÑA JUANA. Il a bien trouvé son intermédiaire!

CARAMANCHEL. Lisez cette autre adresse.

DOÑA JUANA. « A Augustin Solier de Camargo, marchand. »

CARAMANCHEL. Ah! je le connais, c'est un Biscayen qui possède plus de richesses que le quartier de la porte de Guadalajara.

DOÑA JUANA. C'est d'un bon présage. Ce billet ouvert est pour moi.

CARAMANCHEL. Lisez-le.

DOÑA JUANA, à part. Il n'y a pas à douter que ce ne soit la lettre de don Andrès pour don Martin.

(Elle lit tout bas.)

CARAMANCHEL. Il y a donc ici des voleurs de lettres? Grave délit! Mais si l'on sait les nouvelles même sans payer le port, tout le monde voudra en avoir. C'est quelqu'un qui aura ouvert ces lettres par erreur et qui les aura perdues.

DOÑA JUANA, à part. Je suis heureuse et je tire bon augure de ce que ces papiers sont tombés entre mes mains. Je ne crains plus de mauvaise aventure.

CARAMANCHEL. De qui sont ces lettres?

DOÑA JUANA. D'un de mes oncles de Ségovie.

CARAMANCHEL. Accepte-t-il Inès comme votre fiancée?

DOÑA JUANA. Tu as deviné son intention. Il m'expédie une lettre de change de mille écus pour payer les présents.

CARAMANCHEL. J'ai été prophète. Et c'est Augustin Solier qui est chargé de la payer?

DOÑA JUANA. Cette lettre lui dit de m'en remettre à vue le montant.

CARAMANCHEL. Touchez l'argent, et je ne vous quitterai de ma vie.

DOÑA JUANA, à part. Je vais à la recherche de Quintana. Quelle heureuse matinée! Sur quel bon pied je me suis levée ce matin! Ma vengeance médite de nouvelles ruses. Quintana touchera aujourd'hui la lettre de change, et nous verrons bientôt le succès couronner mes exploits.

CARAMANCHEL. Si une autre fois vous me perdez, je m'introduis dans vos chausses vertes.

DOÑA JUANA. On saura aujourd'hui quel est don Gil!

SCÈNE X

Une salle dans la maison de don Pedro.

DOÑA INÈS, DON PEDRO.

DOÑA INÈS. Je dis, seigneur, qu'on vous a trompé, et que le faux don Gil que vous m'offrez n'est pas don Gil et qu'il ne s'est jamais nommé ainsi.

DON PEDRO. Pourquoi, Inès, me dis-tu des mensonges? Don Andrès ne m'a-t-il pas écrit en faveur de ce gentilhomme? N'as-tu pas dit toi-même qu'il est ce don Gil que tu détestes?

DOÑA INÈS. Don Miguel de Cisneros est son nom; il est fiancé à une certaine doña Elvire; sa patrie est Burgos. Pour vous étonner davantage, doña Elvire elle-même m'a tout raconté; elle vient à sa recherche, et elle est tout le portrait de ce même don Gil. Elle habite la maison mitoyenne de la nôtre. Vous pouvez lui parler et vous informer de toute cette intrigue, qui est des plus compliquées.

DON PEDRO. Songe, Inès, qu'on a pu te tromper, qu'enfin cette signature ne peut être fausse; l'art n'imite pas à ce point la nature.

DOÑA INÈS. Si vous ajoutez tant de foi à cette lettre, songez que don Gil (le vrai, celui que j'aime) est un élégant et jeune cavalier, portant avec grâce un vêtement vert dont je le vis habillé au jardin du Duc, le premier jour où je lui donnai le surnom de don Gil aux chausses vertes, et que l'autre, alléché par ma dot, a été poussé par don Andrès à ce mariage et s'est présenté sous ses auspices avec cette lettre qui vous a si bien trompé. Don Miguel était son ami; et quand il apprit de sa bouche, au moment de son départ, quelles étaient ma

fortune et ma qualité, l'intérêt l'enflamma et lui fit oublier l'amitié, et qu'il était fiancé à doña Elvire (qu'il avait aimée si longtemps). Et profitant de ce que don Gil était logé chez lui, il lui vola ses lettres, prit la poste et arriva dans cette ville sous un déguisement. Il le devança dans le chemin, se donna pour don Gil, vous remit ce message et couvrit ainsi sa ruse. Le vrai don Gil arriva bientôt; c'est celui que je vis au jardin et qui fit tant d'impression sur moi. Il n'osa démasquer une telle imposture, voyant qu'elle avait si bien réussi, jusqu'au jour où doña Elvire me vint voir; elle m'apprit ce troc embrouillé et les impostures de ce don Gil supposé qui fonde ses espérances sur le sable. Doña Elvire, seigneur, a levé tous mes doutes. Vous ne voudrez pas me faire épouser un homme déjà marié et qui s'est conduit de la sorte.

DON PEDRO. Vit-on jamais une pareille fourberie!

DOÑA INÈS. N'oubliez pas cette leçon!

DON PEDRO. Inès, ne verrai-je pas don ce Gil, celui qui porte des chausses vertes?

DOÑA INÈS. Doña Elvire doit l'envoyer ce soir même pour me voir et me parler.

DON PEDRO. Pourquoi tarde-t-il?

DOÑA INÈS. Il fait encore jour. Mais n'est-ce pas lui que j'aperçois? Ciel! sa présence fait renaître mon espoir!

SCÈNE XI

LES MÊMES, DOÑA JUANA, vêtue en homme.

DOÑA JUANA. Je viens, señora, m'excuser de mon retard et vous demander pardon non du changement de mes sentiments à votre égard, mais de mon absence. Tous ces jours

j'ai été occupé par les soucis où m'a plongé un traître qui, pour s'emparer de votre amour, a usurpé jusqu'à mon nom, et cela bien malgré moi, car depuis le jour où je vous ai vue, j'ai aliéné ma liberté.

DOÑA INÈS. Je sais qu'il n'en est pas ainsi; pourtant, que cela soit ou non la vérité, voici mon père, seigneur don Gil, qui désirait vous voir; persuadez-le, afin qu'il ne croie pas que cette confusion d'événements trahit un cœur déloyal.

DOÑA JUANA. Je suis heureux, seigneur, de vous avoir rencontré ici, et j'aurais regretté de ne pas vous avoir montré les lettres que j'ai reçues aujourd'hui de don Andrès de Guzman, lesquelles dissiperont les chimères de celui qui a voulu ruiner mes espérances avec des signatures dérobées. Si ces lignes me donnent foi et crédit auprès de vous et si ces papiers me servent de caution, n'accueillez pas les fausses excuses de ce don Miguel et gardez-vous de ses trahisons.

(Don Pedro jette les yeux sur les lettres.)

DON PEDRO. Je suis satisfait de vos paroles et de ce qu'affirme votre cœur généreux. Ce message et cette signature furent la cause de l'affront que je vous ai fait (si c'est moi qui en suis l'auteur), et actuellement je constate avec plaisir votre identité. Si ces lettres sont de don Andrès... (Il les regarde une seconde fois.) Laissez-les-moi parcourir.

(Il lit tout bas.)

DOÑA INÈS, à part, à dona Juana. Que comptez-vous faire?

DOÑA JUANA. Vous qui tenez les clefs de ma volonté, répondez pour moi.

DOÑA INÈS. Depuis hier vous recherchez beaucoup notre voisinage.

DOÑA JUANA. Depuis hier! Depuis que je vous connais mon cœur vous voit partout et soupire en votre absence.

DOÑA INÈS. En mon absence?

DOÑA JUANA. Pourquoi non?

DOÑA INÈS. Dites plutôt en l'absence de doña Elvire.

DON PEDRO, après avoir lu la lettre. Don Andrès m'engage encore cette fois à conclure votre mariage, et me vante votre naissance et votre fortune. Ce don Miguel de Cisneros est un joli fourbe! Je suis heureux de vous connaître; vous serez le maître de cette maison.

DOÑA INÈS. Suis-je digne d'être votre fille? Je vous baise les mains mille fois.

DON PEDRO. Venez dans mes bras, je vous donne ma fille.

DOÑA INÈS. Je remercie le ciel de mon bonheur!

DOÑA JUANA, embrassant dona Inès. De cette sorte vous n'aurez plus de jalousie contre la voisine.

DOÑA INÈS. Je renonce aux soupçons; votre amour m'a convertie.

DOÑA JUANA. Je m'acquitte ainsi envers vous.

SCÈNE XII

LES MÊMES, QUINTANA.

QUINTANA. Don Gil, mon maître, est-il ici?

DOÑA JUANA, bas à Quintana. Quintana, as-tu l'argent de la lettre de change?

QUINTANA. Oui, en or pur et bien trébuchant.

DOÑA JUANA, à Inès. Je viendrai ici vers la nuit; une circonstance forcée m'oblige à m'éloigner de votre beauté.

DON PEDRO. Cela ne retardera pas, j'espère, le mariage; car il y aurait péril.

DOÑA JUANA. Cette nuit, je suis résolu à conclure cette union.

DON PEDRO. Mon Inès sera votre femme.

DOÑA JUANA. Vous m'avez redonné du courage. Je reviens aussitôt.

QUINTANA. Subtile imagination!

DOÑA JUANA, bas à Quintana. Je n'en ferai rien.

QUINTANA. Allons, Juana, Elvire, don Gil!

DOÑA JUANA. Je suis en effet don Gil, Elvire et Juana.

(Doña Juana sort, suivie de Quintana.)

SCÈNE XIII

DON PEDRO, DOÑA INÈS, puis DON MARTIN et OSORIO.

DON PEDRO. Quel aimable garçon que ce don Gil! Il m'a plu infiniment. Que l'autre fourbe se présente maintenant, je te promets qu'il verra l'effet de ses impostures!

DON MARTIN, à Osorio, au fond du théâtre. Où ces lettres ont-elles pu se perdre? Si tu le sais, réponds!

OSORIO. Puis-je le savoir? Ne les avez-vous pas lues aux environs de la maison du comte?

DON MARTIN. As-tu bien regardé depuis là-bas jusqu'ici?

OSORIO. Il n'est pas un seul point que je n'aie visité.

DON MARTIN. Vit-on jamais un homme plus malheureux? mes lettres et mon argent perdus!

OSORIO. Supposez que vous l'avez joué au lieu d'acheter des parures et des bijoux.

DON MARTIN. Tu n'as peut-être pas bien regardé?

OSORIO. Avec toute l'attention possible.

DON MARTIN. Eh bien, retourne sur tes pas; il peut se faire que tu les retrouves.

OSORIO. Joli espoir!

DON MARTIN. Non. Va plutôt chez le marchand pour qu'il n'accepte pas les lettres de change.

OSORIO. Cela vaut mieux.

DON MARTIN. Un homme comme moi, perdre un paquet de lettres!

OSORIO. Voici votre prétendue.

DON MARTIN. Elle va m'accabler de ses dédains.

OSORIO. Faites des vœux pour que le marchand n'ait pas payé!

(Il sort.)

DON MARTIN, *s'avançant vers don Pedro.* Oh! seigneur. (*A part.*) Dissimulons mon ennui.

DON PEDRO. Est-ce une action digne d'un gentilhomme, don Miguel, de me tromper sous un nom supposé? Est-il bien de vous donner pour don Gil d'Albornoz quand vous êtes don Miguel, et, avec mille ruses, de chercher, après avoir dérobé des papiers, à voler à votre ami son nom, son honneur et sa femme?

DON MARTIN. Que dites-vous?

DON PEDRO. Ce que je dis? Prenez garde que je ne vous punisse de vos intrigues comme vous le méritez. Si vous vous nommez don Miguel de Cisneros, pourquoi changez-vous votre nom?

DON MARTIN. Moi! je ne puis vous comprendre.

DON PEDRO. Comme vous dissimulez bien!

DON MARTIN. Moi, don Miguel?

DON PEDRO. Nous savons que vous êtes de Burgos.

DON MARTIN. C'est un grand mensonge!

DOÑA INÈS. Belles défaites! Tenez vos serments à doña Elvire, ou nous dirons à la justice quel fourbe vous êtes.

DON MARTIN. Vous m'avez trouvé dans un moment de

bonne humeur, quand j'ai perdu ma raison et mon argent. Quel est l'auteur d'une si aimable plaisanterie?

DON PEDRO. Apprenez, seigneur don Miguel, que le véritable don Gil sort d'ici, et qu'il a gagné dans mon estime tout ce qu'a perdu votre crédit.

DON MARTIN. Quel est ce don Gil maudit?

DON PEDRO. Don Gil le vert.

DOÑA INÈS. Celui qui a toute mon affection.

DON PEDRO. Retournez à Burgos pendant qu'il va se marier, et cessez de feindre cet étonnement.

DON MARTIN. Que le diable soit avec vous, *amen!* au moyen de don Gil ou du premier sorcier venu... Écoutez-moi...

DOÑA INÈS, à son père. Ne répondez plus, seigneur; nous le ferons punir comme le roi des fourbes!

(Doña Inès et don Pedro sortent.)

SCÈNE XIV

DON MARTIN, puis OSORIO.

DON MARTIN. Quel est ce chaos! Ce don Gil invisible me poursuit sans relâche, et j'ai beau le chercher, je ne puis jamais l'atteindre... Je suis si furieux, que, pour me trouver en face de lui, je donnerais tout ce que je possède. Moi, de Burgos! moi, don Miguel!

OSORIO, entrant. Nous avons bien réussi!

DON MARTIN. As-tu parlé au marchand?

OSORIO. Il aurait mieux valu que non! Un don Gil, ou un démon, a pris tout l'argent. Ce doit être un enchanteur.

DON MARTIN. Don Gil?

OSORIO. D'Albornoz, c'est ainsi qu'il a signé sa quittance, que Solier m'a montrée.

DON MARTIN. Ce don Gil sera ma ruine !

OSORIO. Solier dit qu'il est tout vêtu de vert, renseignement qui pourra vous aider à recouvrer ce qu'il vous a enlevé.

DON MARTIN. Ce don Gil me fera perdre l'esprit ! Rien ne m'empêchera de croire que quelque démon a pris cette forme pour m'obliger à me perdre, et que c'est lui qui m'a volé les papiers qu'il a remis au marchand !

OSORIO. Il emploiera toutes les ruses : un adroit ennemi a mille tours dans son sac.

DON MARTIN. Jésus ! que le diable emporte ce don Gil !

TROISIÈME JOURNÉE

SCÈNE PREMIÈRE

Une salle dans la maison de don Martin.

DON MARTIN, QUINTANA.

DON MARTIN. Ne m'en dites pas davantage. Il me suffit, et c'est trop pour mon malheur, Quintana, si doña Juana est morte; juste vengeance que le ciel a tiré de ma cruauté, de mon ingratitude et de mon oubli. C'est moi qui l'ai tuée et non sa maladie!

QUINTANA. Permettez que je vous raconte les détails de sa mort.

DON MARTIN. Le mal vole avec des pieds de plume; le bien marche avec des pieds de plomb.

QUINTANA. J'arrivai, très-satisfait, porteur de votre message, qui ne m'a pas donné le succès que j'en attendais. Le couvent fut dans la joie, doña Juana parut à la grille; je lui dis que dans peu de jours vous seriez auprès d'elle et que ses soupçons n'étaient pas fondés; elle lut trois fois votre lettre, et, comme elle allait détacher quelque joyau pour me récompenser de l'heureuse nouvelle (beaucoup de bruit pour peu d'effet), on vint lui annoncer l'arrivée de son père prêt à changer son bonheur en deuil en vengeant son honneur. Il y eut choc entre la joie et la douleur, entre l'es-

pérance et la crainte, et comme elle était en état de grossesse, le coup fut si soudain, qu'elle mit au monde aussitôt une naine informe, et elle, au premier cri du petit monstre, s'écria : « Adieu, don Mar.... » et la dernière syllabe de votre nom expirant sur ses lèvres, elle trépassa comme un petit oiseau.

DON MARTIN. N'achève pas.

QUINTANA. Cela me serait impossible quand je le voudrais, parce que, dans un si grand chagrin, j'ai l'âme sur les lèvres et qu'un soupir la ferait envoler.

DON MARTIN. Maintenant qu'il n'y a plus de ressource, oses-tu, crainte téméraire, chasser l'oubli de mon cœur et t'emparer de lui? Est-ce le temps des pleurs et des soupirs?

QUINTANA, à part. J'ignore où doit aboutir une si grande somme de mensonges.

DON MARTIN. N'est-il pas possible que ce soit l'innocent esprit de doña Juana qui, voulant me punir de mon amour pour Inès et de mon ingratitude, ait pris la figure de ce don Gil pour combattre mes projets? car cette persécution qui m'atteint en tout lieu ne peut être qu'une chose surnaturelle. Le chercher dans chaque rue et dans chaque maison, et n'arriver jamais à le découvrir, le voir prendre mon nom, tout n'est-il pas une preuve que c'est son âme qui demande vengeance?

QUINTANA, à part. Voilà qui est bon. Il croit que doña Juana est une âme en peine, rien de mieux; mais il en faut tirer profit, et je dois donner dans son extravagance. (Haut.) J'avais cru jusqu'ici ce que j'entendais raconter depuis le jour où mourut ma maîtresse, que c'était un rêve qui vous poursuivait; mais depuis que je sais de votre bouche que l'âme de doña Juana ne vous laisse pas de trêve, ce qui se passe à Valladolid ne m'étonne pas.

DON MARTIN. Et que dit-on là-bas?

QUINTANA. Je crains de vous scandaliser. Pourtant il n'est personne dans la maison de mon maître qui ose dormir seul, excepté moi, depuis le jour où trépassa la pauvre femme, parce qu'elle leur apparaît sous un costume d'homme, disant qu'elle souffre sous cet habit de don Gil, parce que vous-même, caché sous ce nom, vous avez causé ses malheurs. Son père la vit une nuit vêtue en homme et tout habillée de vert, prétendant qu'elle était à votre recherche; et quoique le bon vieux ait fait dire cent messes pour elle, on affirme qu'elle n'a pas cessé ses apparitions.

DON MARTIN. Je suis la cause de ses plaintes.

QUINTANA. Est-il donc vrai, seigneur, qu'on vous appelle ici don Gil?

DON MARTIN. Mon oubli et mon ingratitude ont voulu, ami, que je me nommasse ainsi. Je vins dans cette ville pour me marier, et faisant injure à sa beauté, enviant les richesses d'une certaine doña Inès qui vient elle-même de me punir de ma cruauté, je me transformai en don Gil; l'avarice et la cupidité de mon père, Quintana, sont coupables de ces malheurs.

QUINTANA. Puisque vous ne doutez pas que ce ne soit l'âme de doña Juana qui répande la terreur dans Valladolid et qui ourdisse les trames qui vous épouvantent à Madrid, comment pensez-vous à épouser doña Inès?

DON MARTIN. Si doña Juana n'est plus, et puisqu'un père avare m'a ordonné d'accomplir cette triste union, ne pas la conclure serait en quelque sorte une honte pour moi.

QUINTANA. Comment en sortirez-vous, si une âme du purgatoire fait la cour à doña Inès et vous enlève l'espoir de ce mariage?

DON MARTIN. Les messes et les prières adoucissent les

âmes, et elles finissent par les apaiser. Allons, pour cette circonstance, j'en ferai dire mille au Carmen et à la Victoria.

QUINTANA, à part. Ces messes, don Gil, te porteront vivant dans la gloire éternelle.

(Ils sortent.)

SCÈNE II

Dans la maison de don Pedro.

DOÑA INÈS, CARAMANCHEL.

DOÑA INÈS. Où est votre maître?

CARAMANCHEL. Le sais-je, moi, quand je mettrais des lunettes et quand je le regarderais avec plus d'yeux qu'un paon! Est-ce un ciron, pour qu'on le perde ainsi de vue? J'ai beau le chercher et l'appeler, il ne me répond pas et se donne du bon temps dans ses chausses vertes; je l'ai vu ici il n'y a pas deux *credo*, et quoique je l'eusse là devant moi, il m'a passé entre les doigts comme la monnaie de Valence; mais cela ne l'empêche pas, le niais, d'aller chez une de vos voisines qui l'attrape dans ses filets.

DOÑA INÈS. Don Gil aime notre voisine?

CARAMANCHEL. Une certaine doña Elvire, depuis que je le sers, lui lance de telles œillades qu'il se meurt pour elle.

DOÑA INÈS. Vous savez cela, vous?

CARAMANCHEL. Je sais au moins que, la nuit dernière, il l'a passée dans ses bras.

DOÑA INÈS. La nuit dernière?

CARAMANCHEL. Et tant d'autres, ne vous en déplaise; car, quoiqu'il soit imberbe, le don Gil est vert par ses œuvres comme par son nom.

DOÑA INÈS. Vous êtes un grand hâbleur et vous mentez. Cette dame a une bonne renommée et elle est très-vertueuse.

CARAMANCHEL. Vrai ou faux, ce que je sais, je le sais par lui-même et par ce papier que je porte à doña Elvire. (Il montre un papier.) Sa maison est fermée, et en attendant qu'il y rentre page, écuyer ou fille de chambre (elles savent toutes ce qui se passe) et que je puisse remettre mon message, je suis entré chez vous pour voir si je n'y trouverais pas mon maître.

DOÑA INÈS. Ce message est de don Gil?

CARAMANCHEL. Oui.

DOÑA INÈS. Ce doit être un billet doux.

CARAMANCHEL. Tâchez de lire par là. (Il entre-bâille la lettre.) Moi qui ai toujours péché par la curiosité, j'ai lu ce que j'ai pu. (Lisant.) N'y a-t-il pas là : *Inès... je vais... plaisir... à contre-cœur...* Ne lisez-vous pas là : *J'attends avec impatience*, et plus bas : *Ce soir... amour... à dona...* Et par ici : *Tout à vous...* Et puis : *Le ciel vous garde...* Voyez, quel creuset que ce petit papier. Tout cela, ce sont des morceaux d'argent. Jugez de la pièce par l'échantillon.

DOÑA INÈS, lui arrachant la lettre. Au moins je connaîtrai la perfidie d'un traître et d'un ingrat!

CARAMANCHEL. Arrêtez! Rendez-moi ce papier; don Gil me cherchera querelle.

DOÑA INÈS. Impur messager, je vais appeler et te faire donner mille coups de pied.

CARAMANCHEL. Un âne en donne deux et non pas mille.

DOÑA INÈS, lisant. « Je n'ai nulle joie et nul plaisir, si ce n'est auprès de vous; je vais à contre-cœur chez Inès. J'attends avec impatience le moment où je pourrai vous témoigner mon amour, et quoique ce soir je doive me rendre chez doña

Inès, ne soyez pas jalouse, je suis tout à vous; vous qui êtes mon seul maître, que le ciel vous garde! » Quelle agréable lettre! Elle ressemble à celui qui l'a écrite, si infâme qu'il fait regretter don Miguel. Il va chez Inès à contre-cœur! Juste ciel! n'est-ce pas révoltant? Je suis un repas que l'on goûte à contre-cœur, et doña Elvire un lutin qui provoque l'appétit?

CARAMANCHEL. Le miel n'est pas fait pour la bouche de... *et cætera.*

DOÑA INÈS. La colère qui me possède est telle, que si le perfide était là, il verrait qui je suis!

UN VALET, entrant. Ma maîtresse, doña Clara, vient vous rendre visite.

DOÑA INÈS. C'est aussi une conquête de cet amant que je hais. Je promettrai ma main à don Juan, s'il le tue. (A Caramanchel.) Portez votre lettre à cette femme, objet de sa préférence, quoiqu'elle ne soit pas aussi chaste que Lucrèce; pour un homme aussi déloyal, un mets qui a été servi sur une autre table suffit.

(Elle sort.)

CARAMANCHEL. Malepeste! le piment qu'emporte doña Inès, un Anglais ne l'avalerait pas! Que j'ai mal fait de lui montrer ce papier! J'ai manqué de prudence; mais je me suis purgé à son service; pour les gens de ma condition, un secret est une dose de rhubarbe.

SCÈNE III

QUINTANA, DOÑA JUANA, en costume d'homme.

QUINTANA. Il fera dire des messes pour vous, pensant que vous êtes une âme en peine.

DOÑA JUANA. Suis-je donc autre chose?

QUINTANA. Mais il n'abandonne pas ses prétentions sur doña Inès.

DOÑA JUANA. Hélas! j'ai écrit à mon père que je meurs de la main de don Martin; je lui dis que, pour me punir du crime d'être son épouse et de l'aimer toujours, il m'a donné un coup de poignard et m'a abandonnée dans la ville d'Alcorcon [1]; que c'est son amour pour doña Inès qui l'a porté à se défaire de moi. J'ajoute qu'il se fait passer pour don Gil d'Albornoz pour cacher sa faute; que tout cela est le juste châtiment d'une fille désobéissante qui, au prix de son honneur et malgré les ordres d'un père absent de sa patrie et de sa maison, a causé tous ses chagrins; mais que cependant, si je mérite encore quelque pitié, il doit, après ma mort, venger mon honneur perdu.

QUINTANA. Pourquoi toute cette complication?

DOÑA JUANA. Pour que mon père parte de Valladolid et vienne à Madrid demander raison de ma mort à don Martin. Mon devoir, Quintana, est de poursuivre, si je le puis, mon séducteur par tous les moyens, afin que mon adresse ou la crainte me le ramène.

QUINTANA. Dieu me garde de vous avoir pour ennemie!

DOÑA JUANA. C'est ainsi qu'une femme doit se venger.

QUINTANA. Je vais lui raconter d'autres incidents sur votre mort.

(Il sort.)

1. Alcorcon, ancienne ville à deux lieues de Madrid, aujourd'hui hameau.

SCÈNE IV

DOÑA JUANA, DOÑA CLARA.

DOÑA CLARA. Seigneur don Gil, il aurait été juste (en homme bien élevé) de me consacrer un jour, que dis-je, un jour? une heure, un instant. J'ai une maison comme doña Inès; le ciel m'a aussi donné du bien, et je sais aimer comme elle.

DOÑA JUANA. Vous m'aimeriez?

DOÑA CLARA. Pourquoi non?

DOÑA JUANA. Si j'avais su mon bonheur, croyez, belle doña Clara, que, pour me l'assurer, je l'aurais disputé à tous. Mais comme je connais le peu que je vaux, je n'ose me hasarder, car je suis un peu provincial. Par le ciel! le jour où je vous vis au jardin, mon cœur, nouvelle salamandre, fut à vous, et vous emportâtes un lambeau de mon âme. Mais j'ignore où vous habitez, quels galants soupirent pour vous, et quels sont les hommages que vous daignez admettre.

DOÑA CLARA. Vraiment? Eh bien, apprenez que j'habite à la grille de Saint-Louis[1], que mes soupirants sont au nombre de mille; mais que celui qui me paraît le plus aimable est vert comme l'espérance, et qu'il se nomme don Gil.

DOÑA JUANA. Que je vous baise les mains (il porte à ses lèvres la main de dona Clara) pour compléter cette faveur inestimable!

1. Rue de Madrid, près de la Puerta del Sol.

SCÈNE V

LES MÊMES, DOÑA INÈS, au fond du théâtre.

DOÑA INÈS, à elle-même. Mon père m'a fait appeler, et j'ai dû laisser seule un instant ma cousine... Mais que vois-je? Ciel! ce perfide, cet ingrat don Gil! lui dont je suis jalouse et qui est tout le portrait de ma rivale! Il a baisé la main de ma cousine. N'est-il pas incroyable qu'un homme si jeune ait tant d'audace! Comme il provoque ma colère! Je veux écouter d'ici ce qui se passe entre eux deux.

DOÑA CLARA. Enfin vous mourez d'amour pour moi! Bon mensonge!

DOÑA JUANA. Pour Dieu! ne me traitez pas de la sorte. Depuis le jour où je vous aperçus, belle doña Clara, dans ce jardin qui s'ouvrit pour mon bonheur, je n'ai pas vu une claire matinée ni une nuit tranquille et sûre; car en l'absence de la lumière de votre beauté, qui est le soleil de mon amour, tout est nuit pesante et obscure.

DOÑA CLARA. Vous ne le prouvez pas en visitant doña Inès, qui vous plaît et vous intéresse seule.

DOÑA JUANA. Moi, amoureux de doña Inès?

DOÑA CLARA. Sans doute.

DOÑA JUANA. Vive Dieu! c'est une femme froide et laide.

DOÑA INÈS, à part. Comme il me traite!

DOÑA JUANA, à part. Si doña Inès m'entendait!

DOÑA INÈS, à part. Et doña Clara le croirait?

DOÑA CLARA. Mais si vous n'aimez pas ma cousine, pourquoi êtes-vous toujours ici?

DOÑA JUANA. C'est un hommage que vous rend celui à qui vous avez ravi la liberté et qui ne peut vivre loin de vos

yeux; comme j'ignorais votre demeure et que votre souvenir brûlait toujours en moi, je venais ici de temps en temps, espérant vous y rencontrer quelquefois.

DOÑA CLARA. C'est une manière délicate d'excuser votre amour.

DOÑA JUANA. L'excuser?

DOÑA CLARA. Vous n'aviez qu'à vous informer de ma maison à doña Inès.

DOÑA JUANA. Ç'eût été lui donner de la jalousie.

DOÑA CLARA. Je ne veux pas aller au fond de la vérité; je confesse que je vous aime et que vos froideurs m'ôtent le repos et le sommeil; si vous m'aimez réellement, offrez-moi votre main.

DOÑA JUANA. Prenez-la comme celle d'un époux, et pour reconnaître la faveur que vous me faites, je baise la vôtre.

DOÑA INÈS, à part. Et je souffre cela!

DOÑA CLARA. Ma cousine m'attend. Adieu! venez me voir aujourd'hui.

DOÑA JUANA. Je viendrai.

DOÑA CLARA. Pour causer à notre aise de ce mariage.

(Elle sort.)

DOÑA JUANA. Puisque j'emploie la séduction, j'espère que tout finira bien. Allons parler à doña Inès.

SCÈNE VI

DOÑA JUANA, DOÑA INÈS.

DOÑA INÈS. Fourbe, imposteur, aussi inconstant qu'une plume au vent et qu'un liége sur la mer, ne te suffit-il pas d'avoir trompé doña Elvire, indifférente à la considération du monde, faut-il nous envelopper aussi, doña Clara et moi,

dans tes mensonges? Tu abuses trois femmes avec un amour simulé? Ce bel exploit finira donc par trois mariages, et tu seras le sultan de l'Espagne? Contente-toi, ingrat, infidèle, de doña Elvire (reliefs du festin de don Miguel). Quand tu lui écrivais ce billet que j'ai lu avec douleur, tu t'emparais d'un fruit qu'un autre avait entamé, d'un vêtement qu'un autre avait déchiré.

DOÑA JUANA. Que dites-vous, mon bien?

DOÑA INÈS. Ton bien? Doña Elvire qui te reçoit la nuit dans ses bras, te répondra pour moi. Que la foudre vous extermine! *Amen!*

DOÑA JUANA, à part. Caramanchel lui a montré la lettre que je m'écrivais à moi-même, et je m'en applaudis. Qu'elle éprouve à son tour le mal qu'elle m'a fait souffrir. (Haut.) Vous, jalouse d'Elvire? Songez à ce que vous dites!

DOÑA INÈS. La défaite est bien trouvée. Dites cela à doña Clara, puisqu'elle se contente de votre amour, de votre promesse et de votre foi.

DOÑA JUANA. Tout ceci vous a donc chagrinée? Vous nous avez vus? Mais ce n'était qu'une plaisanterie pour vous tourmenter; vous avez donné dans le piége. Parlez-moi, tournez vers moi ces soleils; allons, leur lumière est ma vie.

DOÑA INÈS. Vous avez dit : « Vive Dieu! doña Inès est froide et laide. »

DOÑA JUANA. Croyez-vous que je l'aurais dit si ce n'eût été pour me moquer de doña Clara?

DOÑA INÈS. Si j'ai tant de défauts, don Miguel m'aime, et en l'épousant je punirai doña Elvire. Don Miguel est d'honnête maison, et son bon sens enfin lui a suffisamment prouvé qu'il avait tort d'aimer une femme si méprisable et si volage. J'épouserai don Miguel, je vais le dire à mon père. S'il y consent comme moi, je l'épouse aujourd'hui.

DOÑA JUANA, à part. Cela va très-mal! (Haut.) Avec de pareils moyens ne frappez-vous pas sur une ombre? Écoutez-moi.

DOÑA INÈS. Si j'appelle, un laquais vous jettera en bas de cet escalier.

DOÑA JUANA. Pour Dieu! Quelque cruelle que vous soyez, vous devez écouter ma justification et la preuve de ma fidélité.

DOÑA INÈS. Personne n'osera-t-il donc tuer cet infâme? Ah! ce sera don Miguel!

DOÑA JUANA. Il est ici?

DOÑA INÈS. Vas-tu combiner une nouvelle intrigue? Il est ici, tu meurs de peur. (Parlant très-haut.) Cet homme est don Gil, celui qui trompe trois femmes à la fois. Don Miguel, vengez-moi de lui; je vous épouse.

DOÑA JUANA. Écoutez!

DOÑA INÈS. Meure ce cruel don Gil! (Appelant.) Don Miguel!

DOÑA JUANA. Je suis Elvire, laissez là ce don Miguel.

DOÑA INÈS. Qui? Vous? Doña Elvire?

DOÑA JUANA. Ne me reconnaissez-vous pas à la figure et à la voix?

DOÑA INÈS. Vous n'êtes pas don Gil d'Albornoz?

DOÑA JUANA. Non, ne criez pas.

DOÑA INÈS. Est-il une situation pareille? Vous, doña Elvire? Autre mensonge! vous êtes don Gil.

DOÑA JUANA. Ses habits et sa ressemblance ont causé tout le dommage. Si vous ne me croyez pas, je vous donnerai des preuves.

DOÑA INÈS. Mais quel but avait ce mensonge?

DOÑA JUANA. Vive Dieu! je regrette de n'être pas don Gil, car nous voici toutes deux embarquées dans un joli chemin!

DOÑA INES. Enfin, dois-je vous croire? Je ne vis jamais plus grande ressemblance.

DOÑA JUANA. J'ai pris ce déguisement pour vous éprou-

ver et pour voir si vous aimiez don Miguel; c'est ainsi qu'un pénible soupçon m'a donné de la jalousie contre vous. Pensant que vous aimiez don Miguel, je m'écrivis à moi-même la lettre que ce valet vous a montrée, croyant qu'elle était de don Gil; je lui dis de vous la remettre par un moyen détourné, et d'observer si vous montriez de la jalousie, et si vous cherchiez à m'enlever don Miguel.

DOÑA INÈS. Étrange habileté!

DOÑA JUANA. Qui m'a réussi.

DOÑA INÈS. C'est vous qui avez écrit la lettre?

DOÑA JUANA. Et j'ai pris le costume de don Gil, qui est toujours amoureux de vous et plein de jalousie.

DOÑA INÈS. Don Gil amoureux et jaloux de moi?

DOÑA JUANA. Comme il a su mon aventure avec don Miguel, il ne songe pas à la maîtresse d'un autre.

DOÑA INÈS. Je suis confuse et je doute encore.

DOÑA JUANA. C'était bien imaginé.

DOÑA INÈS. Sans doute; mais je ne puis croire que vous soyez une femme.

DOÑA JUANA. Comment vous persuader?

DOÑA INÈS. Nous agirons ainsi : vous pouvez reprendre les vêtements de votre sexe; nous verrons comment vous les portez. Venez, je vous donnerai l'un des miens; sous ce travestissement, je vois toujours en vous un homme et non ma voisine. Doña Clara est sans doute partie?

DOÑA JUANA. Elle sera bien étonnée.

DOÑA INÈS, *à part*. Quelle femme-homme! Le son de sa voix, son air et son visage me disent pourtant que c'est don Gil!

(Elles sortent.

SCÈNE VII

DON JUAN, CARAMANCHEL.

DON JUAN. Vous êtes au service de don Gil d'Albornoz?

CARAMANCHEL. Je sers un maître que je ne puis rencontrer depuis quinze jours que je mange son pain. Je l'ai aperçu deux ou trois fois depuis ce temps. Voyez quels bons rapports nous avons ensemble! Dira-t-on qu'il a d'autres pages et laquais que moi? Moi seul et un vêtement vert d'où il a tiré son surnom (ses chausses sont le berceau de sa famille) nous constituons tout ce qu'il possède, au moins à ce que j'en sais. Il est vrai qu'il m'a payé comptant jusqu'à ce jour ma nourriture et mes gages en me donnant cent réaux; mais j'aimerais mieux servir un maître qui m'administrerait à chaque instant un « Holà, Caramanchel! nettoyez-moi ces souliers; savez-vous comment a dormi doña Grimalda? allez chez le marquis lui emprunter pour moi son cheval alezan; demandez à Valdès quelle comédie on joue demain » et autres choses qui occupent un laquais. Enfin j'ai un maître qui ressemble au mulet de Vamba, qui ne dort, ne mange ni ne boit, et qui pourtant marche toujours.

DON JUAN. Ton maître doit être amoureux?

CARAMANCHEL. Très-amoureux.

DON JUAN. De doña Inès, la maîtresse du logis?

CARAMANCHEL. Elle l'aime de tout son cœur, mais c'est peine perdue, car il y a ici un ange mitoyen. Quoique je ne l'aie pas vue, la belle est, d'après le dire de mon maître, aussi jolie que moi, et cela suffit.

DON JUAN. Tu trouves?

CARAMANCHEL. Je tiens cela de race. Je lui porte cette

lettre, mais ils sympathisent tellement tous les deux que jamais on ne trouve chez elle doña Elvire ou doña Urraca, ni personne qui puisse vous répondre. Voilà qu'il se fait tard, onze heures de la nuit ; il n'est pas probable qu'une main charitable vienne me débarrasser de ma lettre.

DON JUAN. Et tu crois que doña Inès répond à l'amour de don Gil?

CARAMANCHEL. Si bien qu'en ouvrant ce message et connaissant par lui ce qu'il écrit à Elvire, elle a donné des signes de folie.

DON JUAN. Et moi je meurs de jalousie. Vive Dieu! dût-il m'en coûter ma vie et ma fortune, j'arracherai Inès à tous les don Gil qui me poursuivent!

CARAMANCHEL. Brave Achille!

DON JUAN. J'exterminerai, si je le puis, tous les don Gil!

(Il sort.)

SCÈNE VIII

DOÑA JUANA, en costume de femme, DOÑA INÈS, CARAMANCHEL.

DOÑA INÈS. Je suis déjà, pour mon malheur, victime de ma folle imagination ; je souhaiterais que vous fussiez don Gil, et votre stratagème me plairait fort. Doña Elvire, je ne vis jamais pareille ressemblance; mon cœur ravi retrouve en vous tous ses traits.

DOÑA JUANA. Je sais qu'il doit venir cette nuit se promener sous vos fenêtres et qu'il vous adore.

DOÑA INÈS. Ah! Doña Elvire, voici l'heure.

CARAMANCHEL, à part. J'ai entendu nommer doña Elvire. C'est sans doute celle qui est là près de doña Inès. C'est le

diable qui l'amène ici, car étant avec doña Inès, j'aurai de la peine à lui remettre le billet que lui a écrit don Gil, et que doña Inès a déjà lu. Frère Caramanchel, tu sens les coups de bâton!

DOÑA INÈS. Holà! que cherchez-vous ici?

CARAMANCHEL. Êtes-vous doña Elvire?

DOÑA JUANA. Oui.

CARAMANCHEL. Jésus! que vois-je? Don Gil vêtu d'une basquine et d'une coiffe de femme! Je ne porte plus votre havre-sac! Gil le jour, Gilette la nuit! ô mon mignon! silence!

DOÑA JUANA. Que dites-vous? Avez-vous perdu l'esprit?

CARAMANCHEL. Ce que je dis? Je dis que vous êtes don Gil, aussi vrai que Dieu a fait cette lampe.

DOÑA JUANA. Moi, don Gil?

CARAMANCHEL. J'en fais serment.

DOÑA INÈS. Pensiez-vous que je serais la seule qui se tromperait à cette ressemblance?

CARAMANCHEL. On donne des coups de fouet en Espagne pour moins que cela. Quel est cet homme-femme? La honte de son lignage?

DOÑA INÈS. Cette dame est doña Elvire.

CARAMANCHEL. Mon maître ou ma maîtresse! je demande mon congé; faisons nos comptes. Je ne veux pas d'un maître portant la robe et les chausses, homme et femme tout à la fois, qui voudrait que je fusse laquais et servante. Plus de maître hermaphrodite; on n'est pas en même temps chair et poisson. Dépêchons la visite et adieu.

DOÑA JUANA. De quoi vous étonnez-vous? Pensez-vous que votre maître ait tort de m'aimer parce que je lui ressemble? Parlez, doña Inès!

DOÑA INÈS. On dit d'ordinaire que la ressemblance est une cause de l'amour.

CARAMANCHEL. Oui, mais autant que cela, non, pardieu! Vous me la donnez belle, señora!

DOÑA JUANA. Et si avant une heure don Gil vient ici, et que vous nous voyiez tous deux l'un près de l'autre, que direz-vous?

CARAMANCHEL. Que j'ai parlé par la bouche d'une oie.

DOÑA JUANA. Il viendra et vous lui parlerez humblement à lui-même, connaissant la vérité.

CARAMANCHEL. Avant une heure?

DOÑA JUANA. A votre grande stupéfaction.

CARAMANCHEL. Alors je me tais.

DOÑA JUANA. Descendez dans la rue, et toutes deux nous nous mettrons au balcon pour le voir.

CARAMANCHEL. Je descends dans la rue. (Il glisse sa lettre à doña Juana.) Il m'a remis ceci pour vous; mais j'ai refusé l'ambassade pour doña Inès.

DOÑA JUANA. C'est mon amie.

CARAMANCHEL, à part. Don Gil est, quoi qu'il en dise, le comte Partinuplès.

(Ils sortent.)

SCÈNE IX

Une rue. — Il fait nuit.

DON JUAN, en manteau.

J'arrive pour exterminer ces don Gil, qui, par de lâches moyens, veulent ruiner mes espérances. Ils sont deux. Nul doute que l'un des deux ne vienne rôder sous le balcon de sa maîtresse. Ou ils me tueront, ou il n'en restera pas un!

SCÈNE X

DON JUAN, CARAMANCHEL, puis DOÑA INÈS et DOÑA JUANA, en costume de femme à la fenêtre.

CARAMANCHEL, à part. Je viens attendre don Gil, qui rôde sans doute dans les rues voisines. Pardieu! quand je le verrais, non deux fois mais mille, je ne le croirais pas.

DOÑA INÈS, au balcon. Comme il fait chaud!

DOÑA JUANA. Le temps et l'amour ravissent les sens!

DOÑA INÈS. Si mon don Gil paraissait!

DOÑA JUANA. En doutez-vous? (A part.) Valdivieso va venir me chercher, et je pourrai, sous mon costume d'homme, jouer en bas le rôle de don Gil.

DON JUAN. Je recueille le prix de mes peines. Si la voix ne me trompe pas, c'est ma chère Inès qui est là au balcon.

DOÑA INÈS. J'entends quelqu'un. Si c'était notre don Gil d'Albornoz?

DOÑA JUANA. Parlez-lui et vérifiez votre doute.

CARAMANCHEL. Un rôdeur est là. Si c'était mon don Gil enchanté?

DON JUAN, à part. Allons, ma langue, déliez-vous et parlez. (Haut.) Hé! là-haut!

DOÑA INÈS. Etes-vous don Gil?

DON JUAN, le visage caché dans son manteau. Je suis don Gil; en vous voyant, je vois le printemps, qui peut tempérer l'ardeur qui me dévore.

DOÑA INÈS. C'est me dire, dans un style délicat, que je suis de glace.

CARAMANCHEL, à part. Ce don Gil-là est bien lourd; le mien

parle dans un meilleur diapason, si toutefois il n'a pas changé depuis hier.

DON JUAN. Le ciel me découvre mon bonheur.

DOÑA INÈS. Enfin, dans le même instant, je vous brûle et je vous glace.

DON JUAN. L'amour brûle, la jalousie glace.

DOÑA JUANA, à part. C'est sans doute don Martin. C'est vainement, ingrat, que tu m'évites!

DOÑA INÈS, à part. On dirait que ce n'est pas lui. (Haut.) Êtes-vous don Gil aux chausses vertes?

DON JUAN. Vous ne m'avez pas reconnu?

CARAMANCHEL, à part. Ni moi, pardieu!

DOÑA INÈS. Comme j'ai deux prétendants...

DON JUAN. Lequel préférez-vous?

DOÑA INÈS. Vous, quoique vos paroles me fassent douter encore.

DON JUAN. Je parle bas et caché dans mon manteau, parce que c'est ici un lieu de passage.

SCÈNE XI

LES MÊMES, DON MARTIN, avec un vêtement vert, OSORIO.

DON MARTIN, à part, à Osorio. Osorio, que doña Juana, morte comme on l'assure, soit celle qui me persécute et qui désire, selon l'avis de Quintana, que je n'épouse pas doña Inès, ou bien qu'un autre amant déguisé ait usurpé mon nom pour voir s'il est aimé, tout cela me bouleverse la raison. Doña Inès peut-elle l'aimer parce qu'il est mieux tourné que moi?

OSORIO. Non, certainement.

DON MARTIN. Parce qu'il est plus sensé? Tu connais ma réputation à Valladolid. Parce qu'il est plus noble? J'ai dans mes veines le sang des Guzman. Parce qu'il est plus riche? J'ai huit mille ducats de rente, et d'ailleurs, parmi les gens bien nés, c'est une honte de n'apprécier que le vil intérêt. Est-ce seulement parce qu'il est arrivé ici avec un vêtement vert? Il m'a été facile d'en faire autant.

OSORIO. Quelle folie!

DON MARTIN. Que dis-tu?

OSORIO. Que cela n'a pas le sens commun?

DON MARTIN. Quoi qu'il en soit, je veux être comme lui et que l'on m'appelle don Gil aux chausses vertes. Retourne à la maison; je veux aller parler à don Pedro.

OSORIO. Je vous attends là-bas.

(Il sort.)

SCÈNE XII

LES MÊMES, moins OSORIO.

DOÑA INÈS, à don Juan. Don Gil, discret et fier, vous aimez peu et je vous aime beaucoup.

DON MARTIN, à part. Comment, don Gil? C'est là sans doute mon rival. Si c'était doña Juana? La pensée que c'est son âme en peine change mon courage en crainte. Je n'ai pas envie de me mêler des affaires de l'autre monde.

DOÑA INÈS, toujours à don Juan. Il me semble qu'il y a ici quelqu'un.

DON JUAN. Je vais reconnaître qui cela est.

DOÑA INÈS. Pourquoi?

DON JUAN. Ne voyez-vous pas, mon Inès, qu'un homme

nous regarde et qu'il s'arrête. Je lui dirai de passer son chemin. Attendez-moi pendant ce temps. Hé! cavalier!

DON MARTIN. Qui va là?

DON JUAN. Passez votre chemin.

DON MARTIN. Pourquoi, si j'ai ici ma maîtresse?

DON JUAN, *à part.* C'est le don Gil qu'Inès abhorre; je l'a reconnu à la voix.

CARAMANCHEL. Comme un alguasil viendrait bien à propos, et comme il perd un beau duel!

DON JUAN, *à don Martin.* Don Gil le blanc ou le vert, voici enfin l'heure tant désirée par moi et toujours évitée par vous!

DON MARTIN, *à part.* Celui qui m'a ainsi reconnu caché dans mon manteau n'est pas un être humain; c'est l'âme de doña Juana.

DON JUAN. Montrez votre amour, don Gil; ce sont les cœurs vils qui tremblent quand ils sont amoureux.

CARAMANCHEL. Cet autre s'appelle aussi don Gil? Les deux font la paire. Mais ce n'est pas mon petit don Gil qui parlerait ainsi.

DON MARTIN, *l'épée à la main.* Allons, don Gil, dégaînez!

CARAMANCHEL. Ils sont deux, ou je perds la cervelle.

DOÑA INÈS. Un autre don Gil est venu?

DOÑA JUANA. Ce doit être don Miguel.

DOÑA INÈS. Vous avez raison, ce doit être lui.

DOÑA JUANA. Tant de gens se nomment comme moi! (A p·r Je ne reconnais pas ce dernier venu.

DON JUAN. Tirez donc votre épée, ou je serai impoli.

DON MARTIN. Je ne tire pas l'épée contre les morts ni contre les âmes; je me bats quand le corps et l'âme sont unis.

DON JUAN. Vous voulez dire que je suis mort de la crainte que vous m'inspirez?

DON MARTIN. Si vous jouissez de la vue de Dieu, comme j'en suis certain, ou si vous faites votre salut, doña Juana, que cherchez-vous Si vous êtes en peine, s'il faut des messes pour vous délivrer, je confesse mon ingratitude, et plût à Dieu que mon amour pût vous ressusciter! il vous payerait les fautes de mon peu de bon sens.

DON JUAN. Qui? moi doña Juana? moi mort? moi une âme en peine?

DOÑA JUANA, à part. Joli incident! bonne plaisanterie!

CARAMANCHEL. O mes chères âmes, sainte Suzanne, sainte Pélagie, sainte Hélène!

DOÑA INÈS. Qu'est-ce que cela, doña Elvire?

DOÑA JUANA. Quelque fou! Écoutez et regardez!

CARAMANCHEL. Des âmes errantes la nuit et en peine, je tombe en pâmoison!

DON JUAN. Tirez l'épée, don Gil, ou je ferai quelque malheur!

CARAMANCHEL. Oh! si l'on pouvait s'envoler en fumée ou s'échapper par une cheminée!

DON MARTIN. Ame innocente, par cet ardent amour que tu éprouvas pour moi et dont j'ai gardé le souvenir, c'est assez me punir! Si pour m'effrayer tu as pris un corps apparent; si en te donnant à Madrid pour don Gil tu veux me déshonorer; si sous ce nom et sous ce déguisement tu parais aussi à Valladolid, trouvant ta vengeance insuffisante; par l'enfant mal venu que tu as mis au monde, n'augmente pas mes insomnies! Ame! cesse de me persécuter! Je n'ai jamais entendu dire qu'il y eût de la jalousie dans l'autre monde. Enfin, quelque figure que tu prennes, sois vivante ou sois morte, ou moi-même je mourrai, ou j'épouserai doña Inès.

SCÈNE XIII

LES MÊMES, moins DON MARTIN.

DON JUAN. Vive le ciel! il s'en est allé, esquivant la proposition par le plus nouveau subterfuge qu'on ait jamais vu!

CARAMANCHEL. Caramanchel laquais d'une âme en peine! Cela manquait. C'est donc pour cette raison que je ne le trouvais pas quand je le cherchais! Jésus mille fois!

DOÑA JUANA, à dona Inès. Amie, j'ai une affaire urgente; Valdivieso m'attend en bas. Poursuivez votre entretien, puisque don Gil est là.

DOÑA INÈS. Attendez, une de mes servantes vous accompagnera.

DOÑA JUANA. Pourquoi, puisque je suis à deux pas de chez moi?

DOÑA INÈS. Prenez au moins un manteau.

DOÑA JUANA. Merci, doña Inès, je partirai sans manteau et sans joie.

(Elle disparaît du balcon.)

DON JUAN. Je retourne à mon poste, pour voir si le petit don Gil rôde aussi de ce côté.

DOÑA INÈS, à don Juan. Votre hardiesse, don Gil, a failli vous coûter cher.

DON JUAN. L'amour qui manque d'audace n'est pas de l'amour, c'est un déshonneur. Écoutez, j'entends quelqu'un.

SCÈNE XIV

LES MÊMES, DOÑA CLARA, vêtue en homme et en costume vert.

DOÑA CLARA. Ma jalousie pour don Gil me donne le courage de venir ici sous ce travestissement, malgré la frayeur que j'éprouve. Je joue donc le rôle d'un amoureux, pour voir si celui que j'aime rôde autour du balcon de doña Inès et me trompe. Il va me répondre lui-même.

DON JUAN. Attention, je saurai qui est celui-là!

(Il s'éloigne du balcon, et doña Clara s'en approche.)

DOÑA CLARA. Il y a quelqu'un à la fenêtre; glissons-nous jusque-là, et si par hasard doña Inès y attend don Gil, je me ferai passer pour lui, afin de vérifier mes soupçons jaloux. (Appelant.) Eh! vous qui êtes sur ce balcon! Si un don Gil qui vous adore peut obtenir la grâce de vous parler, belle señora, je suis don Gil aux chausses vertes comme mon espérance!

CARAMANCHEL. Un autre Gil entre dans la danse. Dieu fait pleuvoir aujourd'hui des don Gil.

DOÑA INÈS, à part. Celui-ci est le don Gil que j'aime, je le reconnais à sa voix flûtée. J'ai sans doute été trompée par don Juan, qui est celui à qui j'ai parlé jusqu'à ce moment.

DON JUAN. Celui-ci est le don Gil idolâtré.

DOÑA INÈS. Hélas! j'ai peur que cet audacieux don Juan ne me le tue.

DON JUAN, s'approchant de dona Clara. Je me félicite, seigneur don Gil, que vous soyez venu dans cette rue pour recevoir la récompense que vous méritez.

DOÑA CLARA. Qui êtes-vous, vous qui me faites de si belles promesses?

DON JUAN. Celui qui va vous tuer.

DOÑA CLARA. Me tuer?

DON JUAN. Oui, et je me nomme don Gil, quoique vous ayez inventé que l'on m'appelle don Miguel. J'aime doña Inès et je prétends à sa main.

DOÑA CLARA, à part. Maudite soit la rencontre! Doña Clara, il y va de la vie!

SCÈNE XV

LES MÊMES, DOÑA JUANA, en costume d'homme, QUINTANA.

DOÑA JUANA. Je veux voir ce que devient cette intrigue; et si doña Inès est encore au balcon, je lui parlerai.

QUINTANA. Votre père arrive en ce moment à Madrid.

DOÑA JUANA. Quintana, persuadé que don Martin m'a tué à Alcorcon, il vient demander justice.

QUINTANA. Tenez-le pour certain.

DOÑA JUANA. Il y a du monde dans la rue.

QUINTANA. Attendez, je saurai qui.

DOÑA CLARA, à don Juan. Vous êtes don Gil?

DON JUAN. Et doña Inès est ma dame.

DOÑA CLARA. Bonne invention.

DOÑA JUANA. Eh! cavaliers, livrez-moi passage!

DON JUAN. Qui êtes-vous?

DOÑA JUANA. Don Gil.

CARAMANCHEL. En voilà quatre; nous irons à mille. Cette rue est endiablée.

DON JUAN. Il y a déjà ici deux don Gil.

DOÑA JUANA. Avec moi, cela fera trois.

DOÑA INÈS. Ciel! où est celui que j'aime?

DON JUAN. Je suis don Gil aux chausses vertes.

DOÑA CLARA, à part. Ma frayeur s'est changée en jalousie. Sans doute, il m'a trompée; je veux me venger de lui. (s'adressant aux autres.) Je suis le seul don Gil aux chausses vertes.

QUINTANA. Vous perdez votre nom; il a enfanté trois don Gil pour vous jeter la cape.

DOÑA JUANA. C'est moi qui suis don Gil, le vert ou le gris.

DOÑA INÈS. Quelle chose étrange!

DON JUAN. Je garde ce passage; allez-vous-en tous, ou je vous tue!

DOÑA JUANA. Voilà un piquant aplomb, par ma foi!

QUINTANA, tirant son épée. Je mettrai votre courage à l'épreuve.

(Ils en viennent aux mains; Quintana blesse don Juan.)

DON JUAN. Ciel! je suis mort!

DOÑA JUANA. Pourquoi tant de présomption! Va dire à doña Inès que c'est don Gil aux chausses vertes qui t'a frappé.

(Don Juan, doña Juana et Quintana sortent.)

DOÑA CLARA. Je pars désespérée par la jalousie. Mais il m'a donné sa foi et sa promesse; il faudra qu'il accomplisse ce qu'il a juré.

(Elle sort.)

DOÑA INÈS. Don Gil m'a vengée de don Juan; je l'aimerai encore plus.

(Elle se retire du balcon.)

CARAMANCHEL. Je marche sur les don Gil. Quatre ont rôdé autour de ce balcon; c'est l'âme amoureuse qui m'a pris à ses gages, qui a, du fond du purgatoire, appelé à son aide cette *gilerie*. Mais voici le jour qui paraît; je m'en vais épouvanté. Jésus! Jésus! j'ai servi une âme en peine!

(Il s'éloigne.)

SCÈNE XVI

DON MARTIN, vêtu de vert.

Rues de Madrid, images de la confuse Babel, toujours foulées par le mensonge : flatteuses pour le riche, sévères aux pauvres, maisons de la méchanceté habitées par le vice, pourquoi le ciel ne cesse-t-il de mettre sur mon chemin un don Gil pour mon malheur? Arbres de cette promenade dans les bras desquels le vent agite les feuilles endormies, et qui verriez finir mes angoisses si des lacets pendaient de vos branches; aimables ruisseaux dont ces champs reçoivent les baisers qui humectent leurs sables roses, puisque vous savez parler, que vos ondes répètent que je trouve toujours sur mon chemin un don Gil pour mon malheur! Quel crime ai-je commis pour que je rencontre un ennemi jusque dans mon ombre? Quel est ce châtiment invisible qui m'épouvante? Pourquoi don Gil fait-il évanouir mes projets? Par quel hasard prend-il le même nom que moi? Pourquoi est-il toujours sur mes pas? Est-ce afin que je dise qu'il se trouve sur mon chemin un don Gil pour mon malheur? Si je demande la main de doña Inès, il la demande comme moi et il me l'ôte; si l'on m'écrit, c'est lui qui reçoit mes lettres, et il s'en sert pour en venir à ses fins; si on me doit de l'argent, j'apprends en arrivant que c'est lui qui l'a touché! Enfin, je ne sais plus où je vais ni ce que je fais, parce qu'il se trouve toujours sur mon chemin un don Gil pour mon malheur!

SCÈNE XVII

DON MARTIN, DON DIEGO, QUINTANA, UN ALGUASIL.

QUINTANA, *à l'alguasil.* Voici le faux don Gil que l'on connaît dans son pays pour être don Martin de Guzman, celui qui a tué doña Juana, ma maîtresse.

DON DIEGO. Oh! qui pourra teindre dans son sang détesté mes cheveux blancs! Celui qui est noble n'outrage pas! Seigneur, emparez-vous de lui!

L'ALGUASIL. Rendez-moi vos armes!

DON MARTIN. Moi?

L'ALGUASIL. Oui.

DON MARTIN. A qui?

L'ALGUASIL. A la justice.

DON MARTIN. Quel est ce nouveau dédale? Quel crime ai-je commis?

(Il rend son épée et sa dague.)

DON DIEGO. L'ignores-tu, traître? Toi qui as tué ta malheureuse femme!

DON MARTIN. Quelle femme? Je lui promis le mariage et je partis pour cette ville; on dit qu'elle portait un enfant dans son sein; si elle est morte dans le couvent de San-Quirce, est-ce ma faute? Vous, Quintana, ne savez-vous pas la vérité?

QUINTANA. La vérité est que vous avez poignardé votre innocente épouse, qu'elle est enterrée à Alcorcon, demandant au ciel contre vous une juste vengeance, comme autrefois Abel.

DON MARTIN. Que dis-tu, traître?

L'ALGUASIL. Qu'est-ce que cela?

DON MARTIN. Si l'on ne m'avait pris ma dague, je te percerais le cœur et te couperais la langue.

DON DIEGO. Qu'importe que tu nies, si cette lettre affirme ton crime !

(Il lui présente un papier.)

DON MARTIN. Une lettre de doña Juana !

(Il la lit tout bas.)

DON DIEGO. Vois ce qu'elle contient.

DON MARTIN. Jésus ! Moi, je l'ai tuée à Alcorcon ? moi, je suis allé à Alcorcon ?

DON DIEGO. Il suffit. Laisse là les excuses !

L'ALGUASIL. Vous vous expliquerez en prison.

DON MARTIN. Si elle était à San-Quirce, comme le dit cette autre lettre de sa main et signée d'elle, dites, comment ai-je pu lui donner la mort à Alcorcon ?

DON DIEGO. Parce que tu portes des lettres fausses comme tu portes un faux nom.

SCÈNE XVIII

LES MÊMES, DON ANTONIO, CÉLIO.

DON ANTONIO. Voici don Gil, vous le reconnaissez à son costume vert.

CÉLIO. Oui, et ces hommes l'appellent du nom de don Gil. (S'avançant vers don Martin.) Seigneur don Gil, nous venons vous sommer de tenir la promesse que vous avez faite à notre cousine doña Clara, que vous avez abusée.

DON DIEGO. C'est sans doute pour cette femme qu'il a tué son épouse ?

DON MARTIN. Rendez-moi mes armes, je mettrai un terme à cette existence, puisque mes malheurs n'y suffisent pas.

DON ANTONIO. Doña Clara ne réclame pas votre mort, car elle vous aime et veut vous épouser.

DON MARTIN. Quelle doña Clara? Il ne s'agit pas de moi.

DON ANTONIO. L'excuse est bonne! Vous n'êtes pas don Gil?

DON MARTIN. On me nomme ainsi à Madrid, mais je ne suis pas don Gil aux chausses vertes.

DON ANTONIO. N'êtes-vous pas vêtu ainsi?

CÉLIO. Il faut mourir ou tenir la parole que vous avez donnée!

DON DIEGO. Le bourreau lui ôtera la vie avant un mois, sur un échafaud, en place publique.

CÉLIO. Comment?

L'ALGUASIL. Il a tué sa femme.

CÉLIO. Ah! traître!

DON MARTIN. Oh! si la mort dont on me menace pouvait venir mettre fin à mes maux!

SCÈNE XIX

LES MÊMES, FABIO, DÉCIO.

FABIO. Voilà celui qui a frappé don Juan dans la querelle de tout à l'heure. Un álguasil est avec lui.

DÉCIO. L'affaire est grave; seigneur alguasil, mettez ce gentilhomme en prison.

DON MARTIN. Encore cette disgrâce!

L'ALGUASIL. Je l'y conduis; mais pourquoi me dites-vous de l'arrêter?

FABIO. Il a blessé don Juan de Tolède cette nuit, près de la maison de don Pedro de Mendoza.

DON MARTIN. J'ai blessé don Juan, moi?

QUINTANA. Prenez garde qu'il ne s'échappe !

DON MARTIN. Quel don Juan? De quelle maison, de quel coup d'épée parlez-vous? Quelle est cette persécution? C'est l'âme en peine de doña Juana qui cause toute cette confusion.

DON DIEGO. Enfin vous l'avez tuée?

L'ALGUASIL. Allons! en prison!

QUINTANA. Attendez, voici deux dames qui descendent de carrosse et qui viennent à propos pour éclaircir ces ténèbres.

SCÈNE XX

LES MÊMES, DOÑA JUANA, en homme, DON PEDRO, DOÑA INÈS, DOÑA CLARA, en femme, DON JUAN, le bras en écharpe.

DOÑA JUANA, se jetant dans les bras de don Diego. Mon cher père!

DON PEDRO. Qu'est cela? qui êtes-vous?

DOÑA JUANA. Doña Juana, votre fille!

DON PEDRO. Tu vis encore?

DOÑA JUANA. Je vis.

DON DIEGO. Ce n'est donc pas toi qui as écrit cette lettre?

DOÑA JUANA. J'ai agi ainsi pour vous amener à Madrid, où se trouvait don Martin, sous le nom de don Gil. Il voulait épouser doña Inès, à qui j'ai conté mon histoire, et qui vient ici pour terminer toutes nos disgrâces. C'est moi qui suis le don Gil supposé, mis en renom par ses chausses vertes, et redouté comme une âme en peine. (A don Martin.) Pour tout concilier, donnez-moi votre main.

DON MARTIN. Chère doña Juana, je baise la vôtre, et suis heureux de voir par vous cesser toutes mes persécutions. J'ai vu la mort de près. Quintana a été contre moi.

DOÑA JUANA. Il a défendu mon honneur.

DON MARTIN, à don Diego. Pardonnez à mon ingratitude, seigneur!

DON DIEGO. L'ennemi qui cherchait votre mort vous presse dans les bras d'un père.

DON PEDRO. Cela nous tire d'affaire et éclaircit le mystère de don Gil, d'Elvire et de Juana. La blessure de don Juan n'est rien.

DON JUAN. Je suis demeuré vivant pour voir doña Inès me récompenser.

DOÑA INÈS. Vous êtes le maître de mon cœur et de ma maison.

DON PEDRO. Don Antonio épousera la belle doña Clara.

DOÑA CLARA. Don Gil aux chausses vertes m'a trompée comme tout le monde.

DON ANTONIO. Il a concouru à mon bonheur, puisque vous récompensez mon amour.

DON DIEGO. Don Martin, vous êtes mon fils.

DON MARTIN. Je n'attends plus que mon père pour le mariage.

SCÈNE XXI

LES MÊMES, CARAMANCHEL, vêtu d'images de saints, avec une multitude de petites bougies allumées sur son chapeau, un chaudron pendu au cou et un goupillon à la main.

CARAMANCHEL. Priez pour l'âme de mon maître, qui est en peine dans ses chausses.

DOÑA JUANA. Caramanchel, es-tu fou?

CARAMANCHEL. Je vous ai conjuré par toutes les plaies de l'hôpital. Retirez-vous!

DOÑA JUANA. Niais! je suis ton don Gil bien vivant, corps et âme. Ne vois-tu pas que je vis avec tout le monde et que je ne fais peur à personne?

CARAMANCHEL. Enfin, êtes-vous homme ou femme?

DOÑA JUANA. Je suis femme.

CARAMANCHEL. Cela aurait suffi pour embrouiller trente univers!

SCÈNE XXII

LES MÊMES, OSORIO.

OSORIO. Don Martin, votre père est arrivé.

DON PEDRO. Et il n'est pas descendu chez moi?

OSORIO. Il vous y attend.

DON PEDRO. Allons, et nous ferons à la fois les trois mariages.

DOÑA JUANA. Pour mettre fin à l'histoire de don Gil aux chausses vertes.

FIN.

NOTE

Un registre manuscrit des archives de l'État contient le document suivant relatif aux appointements que recevaient les acteurs espagnols qui jouaient à Paris sous le règne de Louis XIV, lesquels appointements leur étaient payés par M. d'Aligre, conseiller de Sa Majesté et trésorier des Menus-Plaisirs.

« A Simon Aguado, un des comédiens de la troupe espagnole entretenue par Sa Majesté, tant pour luy que pour ses compagnons, savoir, 1,500 livres pour leur entretenement pendant le mois de janvier 1663, cy........................... .. 1,500 livres.

» 810 livres pour neuf comédies qu'ils ont représentées devant sa dite Majesté, cy................ 810 —

» Et 630 livres pour le louage de leur logement pendant ledict moys, cy........................ 630 —

» Total pour le mois de janvier 1663....	2,940	livres.
» Février (9 représentations)..................	2,940	—
» Mars (entretien et logement)............... .	2,130	—
On n'a pas joué à cause du carême.		
» Avril (6 représentations)..........	2,670	—
» May (4 représentations).....	2,490	—
» Juin (7 représentations)....................	2,760	—
» Juillet (9 représentations)..................	2,940	—
» Aoust (8 représentations)..................	2,850	—
» Septembre (8 représentations)...............	2,850	—
» Octobre (6 représentations).................	2,670	—
» Novembre (2 représentations)...............	2,310	—
» Décembre (5 représentations)...............	2,580	—
» Total pour l'année 1663.....	32,130	livres. »

Ainsi l'entretien, pendant une année, d'une troupe complète, ne revenait au roi Louis XIV qu'à la modique somme de 32,130 livres. Un seul acteur de quelque renom coûterait aujourd'ui plus que cette somme, et s'il chantait, il coûterait plus du double.

TABLE

Introduction........... 1
Le Séducteur de Séville et le convive de pierre. (*El Burlador de Sevilla y convidado de piedra.*)................. . 37
La Sagesse d'une femme. (*La Prudencia en la muger.*)...... 113
La Paysanne de Vallécas. (*La Villana de Vallecas.*)......... 195
Le Damné pour manque de foi. (*El Condenado por desconfiado.*) 297
Don Gil aux chausses vertes. (*Don Gil de las calzas verdes.*).. 373

Paris. I[illegible]rands-Augustins, 5.